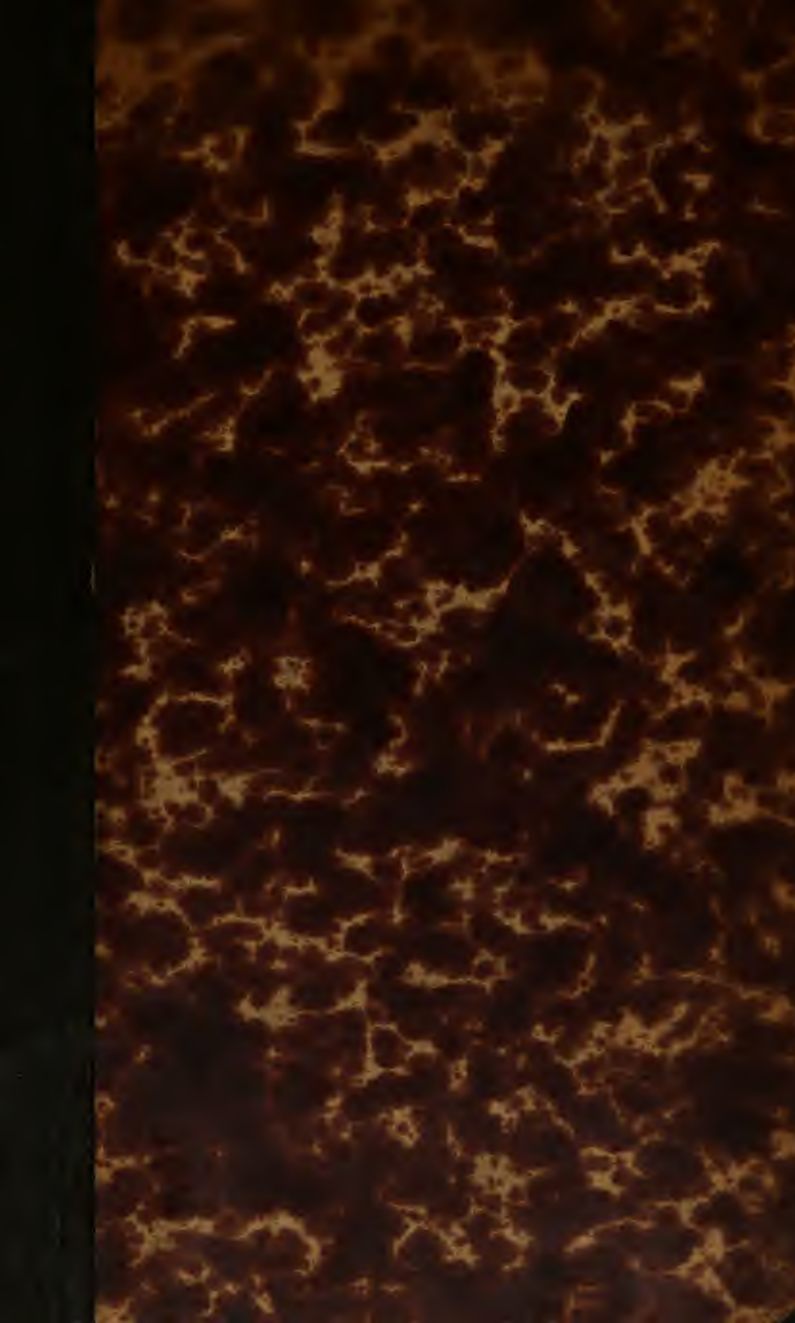
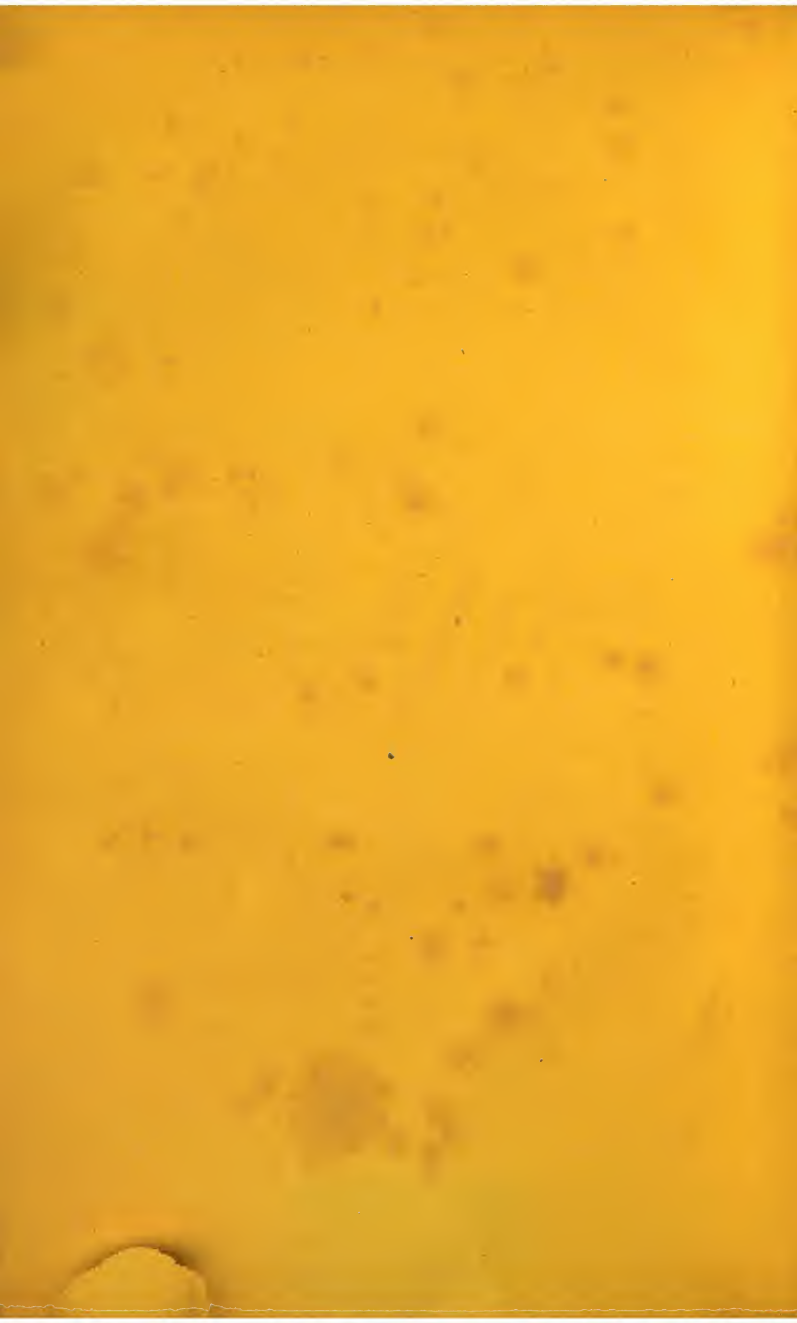




P. O. gall. 759 ^{kg}/_g

Fabre Vict.





OEUVRES
DE
VICTORIN FABRE.

TOME II.

Cette édition est faite, en exécution du testament d'Auguste Fabre , par les
soins de M. Casimir Durand , tuteur de mademoiselle Euphémie Fabre.

TYP. LACRAMPE ET COMP. RUE DAMIETTE, 2.

OEUVRES
DE
VICTORIN FABRE

MISES EN ORDRE
ET AUGMENTÉES DE LA VIE DE L'AUTEUR

PAR J. SABBATIER.



TOME II.



ÉLOQUENCE.



PARIS,
PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 33.

1844



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il n'est pas sans inconvénient de commencer une édition par le tome II, lorsque le tome I^{er} renferme la Vie de l'Auteur, l'examen critique des différents ouvrages qu'il a composés et une foule de détails indispensables à connaître ; mais ici l'on n'a pas été libre de faire autrement. Auguste Fabre avait ordonné, par son testament, l'érection d'un monument à la mémoire de son frère, et il avait exprimé le désir qu'une médaille gravée par M. Domard fût frappée à l'effigie de Victorin. Il avait désiré en outre, et l'on a respecté ses vœux comme ses volontés, que le monument, qui consiste en un grand bas-relief, la médaille et le portrait de Victorin par Dumont, fussent gravés et placés au frontispice du tome I^{er} des *OEuvres*.

Un triste événement a retardé l'exécution du bas-relief. M. Fessard, à qui on l'avait confiée, par suite du décès de M. Roman, désigné par Auguste Fabre, est mort presque tout à coup, laissant son modèle à peine achevé. Les travaux ont été forcément suspendus ; mais rien ne pourra plus les interrompre désormais. M. Duret, l'un des membres les plus distin-

gués de l'Institut, a bien voulu se charger de les surveiller et de donner au besoin des conseils au sculpteur.

Les mêmes motifs qui font tenir depuis longtemps sous presse le tome I^{er} des *Œuvres* de Victorin Fabre ont obligé de commencer par le tome II l'impression des *Œuvres choisies* d'Auguste; car la famille de ces deux frères si distingués, et si prématurément ravis aux lettres et à la patrie, les ayant réunis dans le même tombeau, a pensé qu'il était convenable de les réunir également dans le bas-relief et dans la médaille.

AVERTISSEMENT.

A l'exception de l'*Oraison funèbre du maréchal Bessières* et du *Discours prononcé à l'ouverture des cours de l'Athénée*, tous les ouvrages compris dans ce volume ont été imprimés du vivant de l'Auteur. L'*Éloge de La Bruyère*, l'*Éloge de Montaigne*, l'*Essai biographique sur Corneille* et l'*Essai sur l'Amour*, sont les seuls qu'il n'ait jamais corrigés. Il avait revu plusieurs fois les autres, et il devait les revoir encore, notamment le *Tableau littéraire*, auquel il aurait ajouté de nouvelles notes.

Parmi celles qu'on trouvera à la suite du texte, et qui toutes sont très-remarquables, il en est une que je recommande plus particulièrement à l'attention des hommes de goût. Elle est intitulée *Des Tragédies de Voltaire*, et se trouve dési-

gnée sous la lettre *l*, page 88. Certaines indications d'Auguste Fabre m'avaient fait croire qu'il se proposait de l'imprimer à part sous le titre de *Discours sur les Tragédies de Voltaire*. J'avoue que si j'avais dû me déterminer par la seule importance de l'ouvrage, je n'aurais pas hésité à prendre ce parti; mais il fallait opter entre des indications trop vagues pour m'autoriser, et la volonté tacite de Victorin, qui avait annoncé une *note* et non un *discours*; dans le doute je me suis cru obligé de me conformer à la dernière édition. Cet avertissement suffira d'ailleurs pour atteindre le but que pouvait se proposer Auguste Fabre.

Le lecteur se souvient ¹ que, dès les premières pages du *Tableau littéraire*, la couronne était pour ainsi dire suspendue sur la tête de l'Auteur, lorsque, sur une prosopopée brillante où il faisait apparaître l'ombre de J.-J. Rousseau et vengeait les philosophes du dix-huitième siècle des calomnies répandues contre leurs doctrines, l'Académie, jusque-là unanime dans son admiration, se sépara tout à coup en deux camps, les uns trouvant la révolution trop louée, les autres la Montagne trop sévèrement jugée. Cette scission em-

¹ Voy. tome I^{er}, la *Vie* de Victorin Fabre.

pêcha Victorin Fabre d'être couronné ; mais aucun des autres concurrents ne pouvait prétendre à l'être, et l'Académie, pour se tirer d'embarras, renvoya le concours à l'année suivante. Victorin, de son côté, ayant retranché la malencontreuse prosopopée, partagea le prix avec M. Jay, le seul concurrent véritable qui lui restât, car M. Eusèbe Salverte avait publié son discours dans l'intervalle, et les autres ne comptaient que pour mémoire.

Je rétablis dans cette édition le morceau proscrit, non-seulement parce qu'il m'a paru fort beau, mais encore et surtout pour faire voir jusqu'à quel point les passions politiques peuvent égarer les esprits les plus éclairés, principalement les assemblées délibérantes. Telle est en effet la bizarrerie de la nature humaine, que quarante hommes qui seraient tous individuellement des juges intègres, sont, une fois réunis, capables de commettre les plus révoltantes injustices. Serait-ce parce que la responsabilité commune efface la responsabilité particulière? Je l'ignore, mais j'aimerais mieux être jugé par un seul individu que par un corps quelconque.

L'Oraison funèbre du maréchal Bessièrès a été retouchée pendant les derniers mois de la vie de

l'Auteur, et elle devait être l'objet d'une nouvelle révision que sa mort prématurée a empêchée. Le passage sur l'Égypte est l'un de ceux qu'il a le plus travaillés. Bien que les variantes de la fin montrent clairement qu'il n'y avait pas mis la dernière main, je laisse aux lecteurs qui ont senti l'élévation de Bossuet et la profondeur de Tacite, le soin d'indiquer le rang où l'on doit placer Victorin Fabre.

Auguste Fabre, qui, par la variété de ses études, la puissance de son talent et la connaissance intime qu'il avait des idées et des intentions de Victorin, était le seul homme capable de donner la meilleure édition possible des OEuvres de son frère, a cent fois exprimé l'impossibilité où il se trouvait de faire un choix raisonné entre quelques-unes des variantes qui s'y rencontrent. Quand j'ai lu le texte, disait-il, il me semble qu'il ne peut pas y avoir doute; lorsque j'ai lu les variantes, mes perplexités commencent. Ici se trouvent des beautés que je ne puis sacrifier; là des beautés d'un autre ordre, et tout aussi grandes, que je dois également conserver. Il faut choisir, cependant, et je ferme le manuscrit, remettant mon choix à un autre temps.

Hélas! ce temps ne devait pas arriver, et le lecteur qui pourra sentir tout le respect que j'ai dû con-

server pour l'ami qui m'a appris le peu que je sais, comprendra combien était rude la tâche de lui succéder et de prononcer sur les points où il était resté toujours irrésolu. Quel que fût mon avis, je ne pouvais espérer l'approbation de tout le monde ; mais il me restait un moyen de faire ressortir dans tout son éclat le talent de Victorin Fabre, c'était de donner les variantes en même temps que le texte, et de laisser au public le soin de juger en dernier ressort : c'est ce que j'ai fait.

Victorin Fabre avait l'intention de retoucher et peut-être de refondre le *Discours prononcé à l'ouverture des cours de l'Athénée de Paris en 1823*. Il n'aurait certainement pas manqué de remplacer deux fragments empruntés, l'un au *Tableau littéraire*, l'autre aux *Recherches sur les Principes de la Société Civile*. J'ai conservé ces morceaux dans les deux ouvrages, au risque d'une répétition, pour ne pas rompre la chaîne des idées.

L'*Essai sur l'Amour et sur son influence morale* est une simple note tirée du *Dialogue entre Voltaire et Rousseau*, petit poème que Victorin Fabre ne voulait pas réimprimer, et que je n'ai pas compris dans ses poésies, pour me conformer à sa volonté. Mais Ginguené voyait dans la note, malgré la modestie de l'épigraphe : *Summa sequor fastigia rerum*,

tout un ouvrage où l'Auteur semblait avoir épuisé son sujet, et le lecteur sera sans doute de l'avis de ce critique plein de tact et de goût. Il ne s'agit point, en effet, d'une nouvelle amplification sur un thème mille fois rebattu, mais, si je puis m'exprimer de la sorte, de réhabiliter le plus méconnu, le plus calomnié, le plus profané des sentiments du cœur par de prétendus sages, qui, trop dégradés pour l'éprouver, ont jugé convenable de le ranger au nombre des passions brutales. On verra par ces quelques pages que l'amour tel qu'il doit être, non dans l'état originel de l'homme, mais dans l'état social, porte aux mœurs par le sentiment et à la vertu par les mœurs; que si les facultés mêmes de notre entendement sont l'ouvrage de la passion qui, en allumant nos desirs, provoque nos recherches, prépare nos connaissances et développe notre raison, l'amour met en mouvement toutes les puissances de notre être. Il n'est rien de grand, de hardi, d'intrépide, où il ne puisse atteindre; il fait plus, « il tend à prévenir ces liaisons abjectes et grossières, où l'attrait des âmes ne compte pour rien, où l'on se plaît sans estime, où l'on se livre sans affection, où les cœurs, toujours froids, toujours morts, ne s'entendent que dans le mépris du devoir et le goût du libertinage.

L'impuissance et la débilité d'âme, la fausse sagesse et les préjugés qui nous empêchent d'éprouver dans toute son énergie le plus délicieux sentiment, sont parmi nous la cause de la débauche, de la perte des mœurs, et des vices que leur ruine engendre : vices non moins avilissants pour l'espèce humaine que malfaisants pour la société. »

J'en ai dit assez pour justifier la réimpression de cet opuscule. On contestera peut-être la seule place où je puisse l'insérer ; on ne contestera pas sa haute moralité, ni par conséquent son utilité.

Le lecteur s'apercevra, sans qu'il soit besoin de l'avertir, que, sous le rapport de la composition et du style, *l'Essai sur l'Amour* est le plus faible des morceaux contenus dans ce volume. Il y trouvera, très-certainement, la pureté de couleurs, la grâce d'images, l'exquise délicatesse de goût qu'imposait le sujet ; il y verra, en un mot, le germe d'un talent de premier ordre, mais d'un talent sortant des mains de la nature, et qui n'avait pas encore reçu ce que l'art devait y ajouter un jour : Victorin Fabre avait à peine alors vingt-deux ans.

J. SABBATIER.

N. B. Toutes les notes non signées J. S., ou dont l'auteur n'est pas indiqué, sont de Victorin Fabre.

TABLEAU LITTÉRAIRE

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle* a eu deux éditions. J'ai suivi la dernière, très-légèrement revue par l'auteur ; mais où il a cependant mis à profit plusieurs observations de détail que Ginguené avait écrites en marge d'un exemplaire de ce discours. Victorin Fabre n'imprimait rien sans consulter *Minerve*¹, de même que *Minerve*, Lebrun et le cardinal Maury ne manquaient jamais de soumettre l'épreuve de leurs ouvrages à un jeune homme qui n'avait pas alors vingt-cinq ans. Cette défiance de soi-même et cette déférence à d'autres avis de la part d'écrivains de cet ordre, est d'un haut exemple pour tous ceux qui cultivent les lettres.

Le manuscrit dont je me suis servi pour le morceau relatif aux philosophes du dix-huitième siècle, qui fut cause de la remise du concours et du partage du prix, n'avait pas reçu non plus les dernières corrections de Victorin Fabre. M. Lebrun, secrétaire perpétuel par *intérim* de l'Académie française, a fait faire sans résultat, mais avec une bienveillance dont tous les amis des lettres doivent lui être reconnaissants, les plus minutieuses recherches pour retrouver la copie envoyée au concours de 1809.

Le *Tableau littéraire* fut couronné par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut (l'Académie française), le 4 avril 1810.

J. S.

¹ On a vu que Victorin Fabre aimait à donner ce nom à Ginguené, qui, de son côté, appelait Victorin Fabre son *filz*.

TABLEAU LITTÉRAIRE
DU
DIX-HUITIÈME SIÈCLE

OU
ESSAI SUR LES GRANDS ÉCRIVAINS DE CE SIÈCLE

ET LES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN EN FRANCE.



..... Primo avulso, non deficit alter
Aureus.

VIRG., *Æneid.*, lib. VI.

Un grand siècle vient d'expirer. Il laisse un noble héritage à la France, désormais élevée, dans la gloire des lettres, au premier rang entre les nations. Il laisse d'éclatants souvenirs et de vastes espérances à l'esprit humain, dont il a hautement signalé la puissance et la grandeur.

Organe de la nation, une illustre Académie, appelant tous les regards sur les triomphes littéraires accumulés durant le cours de cette époque célèbre, en a demandé le tableau : et, après trois ans, elle le demande encore ! et la palme la plus honorable qui jamais ait été offerte à l'émulation publique reste, après trois ans, à cueillir !... Ce qu'aurait dû faire l'éloquence, le zèle osera le tenter. Je me présente dans la carrière, moins excité par l'éclat d'une si glorieuse couronne que par l'intérêt patriotique de mon sujet, et souhaitant de bien faire ou qu'un autre fasse mieux que moi.

L'homme dont la main puissante a porté le sceptre littéraire pendant la plus belle moitié du dix-huitième siècle, caractérisant d'un seul trait l'âge brillant qui l'avait précédé : « De tous les siècles, a-t-il dit, c'est celui où l'esprit des hommes s'est le plus généralement éclairé ¹. » Pour moi, sans faire à mon sujet l'application de ces paroles remarquables, je vais peindre et non pas juger. C'est à vous, messieurs, c'est à la nation, à l'Europe entière, qu'il appartient de décider si telle est en effet l'inscription que doit offrir le *Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle*.

Dans ce tableau vont paraître d'abord ceux dont les talents ou les lumières ont embelli l'aurore de ce siècle et préparé sa splendeur. Toutes les connaissances humaines, tous les genres de littérature, s'y montreront isolés, et pour ainsi dire épars ; on les verra longtemps ensuite se développer et s'étendre, enfin s'approcher et s'unir. Alors, portant nos regards sur le magnifique ensemble d'un siècle où tout s'agrandit en s'éclairant, il faudra nous efforcer de déterminer avec justesse la nature de ses travaux, de fixer avec précision l'étendue et les bornes de ses conquêtes. Ainsi, conduits par degrés des exemples qu'il nous laisse aux espérances qu'il nous donne, nous pourrions juger des secours qu'il a transmis lui-même à l'âge présent, pour le suivre, pour l'atteindre peut-être, dans la carrière illimitée du génie et de la gloire.

Dans les républiques littéraires comme dans les empires politiques, les événements d'un siècle ont des causes plus ou moins éloignées dans les siècles précédents. Quiconque veut les apprécier avec exactitude doit considérer

¹ Voltaire.

avant tout leur place dans l'ordre des temps, et l'impulsion qui leur fut donnée.

On remarque au seizième siècle un mouvement général imprimé à l'esprit humain chez tous les peuples de l'Europe. Le génie à son réveil secoue les chaînes de l'école ; bientôt il se fera des ailes pour sortir du labyrinthe des autorités ¹. La science, rappelée à l'observation et à l'indépendance, n'est plus un culte caché dans un langage symbolique, révélé par des initiations. La théologie devient philosophique, et la philosophie commence son apostolat pour le genre humain en cessant d'être un sacerdoce. L'Allemagne a son Pythagore, et le vrai système du monde est dévoilé ; l'Angleterre enfante Bacon, qui, à l'entrée de toutes les routes que la raison peut parcourir, place le flambeau de l'expérience ; l'Italie des Médicis se montre l'héritière et l'émule de l'Italie des Césars, et la France enfin s'avance vers cette gloire des lettres dont va bientôt déchoir l'Italie ². Les grands modèles de l'antiquité, qui n'avaient encore fait naître que des commentateurs, commencent à former des disciples ; et notre langue, qui d'abord avait acquis quelque souplesse et un certain charme de naïveté, s'élève jusqu'à l'énergie dans

¹ On ne veut parler ici que des autorités scolastiques. Les autorités religieuses furent généralement respectées par les philosophes de cette époque.

² Il est sans doute inutile de rappeler plus longuement que le dix-septième siècle, cet âge du génie et du goût dans la littérature française, fut, pour la littérature italienne, une époque remarquable de décadence et de corruption. Les écrivains qui l'ont honorée durant le cours du dix-huitième siècle, et qui l'honorent encore aujourd'hui, ne sont parvenus à une renommée éclatante et durable que lorsqu'ils se sont entièrement écartés des traces de leurs dangereux prédécesseurs.

des satires piquantes¹, et dans des odes nobles et harmonieuses² jusqu'à l'élégance et au sublime.

Un nouveau siècle commence. Au besoin d'imiter et de croire avait succédé le besoin de connaître et d'inventer. Tandis que sur les débris du despotisme scolastique, la philosophie³ remonte jusqu'au doute et redescend aux systèmes, des génies de toutes les trempes s'emparent à l'envi de cette langue à qui ses heureux progrès présagent un perfectionnement rapide. Chacun d'eux lui donne à diverses mesures les qualités dominantes de son esprit, et notre langue est souple et féconde. Le talent pur, le goût exquis, viennent ensuite, ils polissent l'œuvre du génie, et notre langue est fixée. Des poètes, des orateurs, dignes de la Grèce et de Rome, illustrent notre littérature; et dans les divers genres d'écrire qui tiennent plus particulièrement à l'imagination, le beau siècle de Louis, rival du siècle d'Auguste, enfante de nombreux chefs-d'œuvre qu'il faut imiter pour les égaler, et qui seraient encore des modèles lors même qu'on parviendrait à les surpasser. L'éclat dont brille la France fixe les regards de l'univers; et nos grands maîtres, devenus des autorités dans toutes les littératures, consacrent enfin en Europe cette adoption des talents étrangers, cet échange des trésors de l'esprit, et ce commerce des arts qui font entrer tous les peuples dans le partage des bienfaits de la raison et des richesses du génie.

¹ Regnier.

² Malherbe.

³ Descartes. On sait qu'il débaya, si je puis ainsi dire, la route de la vérité, encombrée par de vieilles erreurs, et qu'il la sema d'erreurs nouvelles. Personne n'a mieux prouvé ce que peuvent pour la raison les chutes mêmes d'un grand homme.

Après cet âge couvert d'une gloire éblouissante, que restait-il encore à faire pour l'honneur des lettres françaises et les progrès de l'esprit national ? La langue était fixée, il est vrai, mais on pouvait l'enrichir. L'art d'écrire était connu, il avait ses modèles, mais on pouvait l'agrandir, l'appliquer à de nouveaux objets, répandre ainsi les lumières sur de plus nombreuses classes de lecteurs, et faire d'une nation illustrée par quelques hommes de génie une nation d'hommes éclairés. Alors devait s'achever l'ouvrage du seizième et du dix-septième siècle, ce commerce des esprits entre les nations se changer en une confédération de travaux et de lumières, et toutes les républiques littéraires se réunir en un seul empire dont les citoyens seraient partout et les limites nulle part. Voilà ce qui restait à faire au dix-huitième siècle, et c'est de là qu'il faut partir pour juger ce qu'il a fait.

Dès ses premières années, tout annonça dans les esprits un changement général et la nouvelle direction que devaient en recevoir les lettres. Longtemps le plus imposant de nos rois avait recueilli, sur un trône qu'environnaient alors la gloire et les plaisirs, ces tributs, les plus flatteurs que puisse obtenir un monarque, l'admiration de ses ennemis et l'enthousiasme de son peuple. Les lettres, protégées par l'estime de Louis plus encore que par sa munificence, se plurent à partager l'ivresse nationale, à former la décoration d'un règne où tout parut s'embellir. Mais ces jours éclatants n'étaient plus. Tant de grandeur s'était ruinée elle-même ; trop de succès avaient amené des revers. Une destinée, terrible dans ses retours, semblait, à quelque prix que ce fût, vouloir abattre ce roi toujours plus grand que ses malheurs : elle le frappait à la fois dans son empire et dans sa famille. Et le

peuple qui voyait tomber par des morts soudaines toute la race de Louis, pleurant sur le tombeau du jeune et vertueux prince vers qui, dans ses disgrâces, il avait élevé ses mains et ses vœux, sentait s'évanouir par degrés ses dernières espérances. Quel spectacle pour une nation qui croyait pouvoir se confier en quarante années de prospérité ! A nos frontières les défaites, la faim dans nos remparts, et le deuil sur le trône ! Cependant cette nation généreuse, accoutumée longtemps à respecter Louis, semblait craindre d'ajouter aux douleurs d'un prince qui reconnaissait ses fautes¹ : elle gardait un triste mais respectueux silence, et ne permettait point à ses plaintes de trahir ses justes terreurs. Mais le malheur et surtout les craintes conduisent à l'habitude de réfléchir ; les esprits perdent alors cette insouciance de l'avenir qui naît de la félicité présente : le danger de l'État, l'infortune du peuple, tout ce qui intéresse la cause du trône ou de la nation, devient l'objet de toutes les pensées, et bientôt de tous les entretiens. Bientôt une raison sévère remplace ces illusions, que nourrissaient les flatteries d'une destinée longtemps heureuse². Les lettres devaient partager cette dernière révolution d'un règne dont elles avaient suivi toutes les vicissitudes : brillantes à son midi de la plus vive splendeur, comme lui elles s'étaient obscurcies, avec lui elles avaient paru pencher vers leur déclin.

¹ On doit en excepter quelques provinces où la révolte fut excitée par la misère, et, il faut bien le dire, par la persécution.

² Ainsi, des circonstances extraordinaires vinrent hâter, à cette époque, la marche secrète de l'esprit humain, qui, chez les peuples comme dans les individus, est presque toujours conduit par les arts d'imagination aux sciences de raisonnement.

Toutefois , quelques écrivains déjà connus sous ce règne , mais qu'on a vus depuis obtenir plus de succès et de renommée , ou suivaient encore de loin les traces de nos grands maîtres , ou s'ouvraient des routes nouvelles dans lesquelles on devait les suivre un jour. Parmi eux , ou plutôt à leur tête , se plaçait dès lors un homme qui , dans le siècle des créations littéraires , n'avait été qu'un bel esprit , qui , dans le siècle naissant des créations philosophiques , fut un esprit supérieur.

C'était le sage Fontenelle , qui n'eut jamais dans son style le coloris de l'imagination , mais qui , toujours ingénieux , souvent lucide avec concision et juste avec finesse , semblait appelé , par le genre même de son talent , à développer dans une analyse facile ces systèmes dont l'enchaînement est le résultat d'une méditation profonde , et à répandre le jour d'une raison calme et méthodique sur ces vérités que le génie conçoit par de soudaines illuminations.

Avec ce caractère d'esprit et de talent , il fallait que Fontenelle entrât dans la carrière des sciences pour obtenir la gloire des lettres , et qu'il devint philosophe pour être bon écrivain^a. Jusqu'alors , tous les siècles célèbres avaient paru marcher à la suite de quelques esprits créateurs : Fontenelle n'a rien créé , si ce n'est peut-être l'esprit de son siècle. Il n'a point ce feu du génie qui agite les âmes et élève les nations ; mais sa raison lumineuse réfléchit les clartés du génie. Marchant lui-même à ce nouveau jour qu'il répandait sans le produire , il invita son siècle à le suivre , et il en fut devancé. Panégyriste des héros et des apôtres de la science , il introduisit dans le monde la mémoire de ces grands hommes dont la vie s'était écoulée dans la retraite ; il les donna pour guides

à ses contemporains, et au pied des statues qu'il dressait à leur gloire, il annonça l'alliance qui devait unir dans ce siècle les sciences et les lettres, que l'esprit philosophique rapproche pour les féconder.

Ces premières incursions des lettres dans le domaine des sciences leur présageaient des conquêtes prochaines et multipliées ^b. Les principes de la littérature, exposés dans des rhétoriques ^c surpassées depuis sans doute, mais alors placées au premier rang, annonçaient aussi les progrès réservés dans ce siècle aux études littéraires et à l'analyse des beaux-arts. Des historiens encore célèbres, les Rollin, les Vertot, les Bougeant, les Dubos, sans préparer toutefois la révolution mémorable qui devait bientôt s'opérer dans la manière d'écrire l'histoire, suivaient avec goût, avec talent, les grands modèles de l'antiquité, ou s'en écartaient avec gloire. L'art des Cicéron et des Démosthènes ^c, le véritable art oratoire, qui, par un effet de nos institutions, ne s'était montré longtemps que dans nos chaires évangéliques, commençait à s'introduire dans le sein de nos tribunaux ², et l'on touchait au moment où l'éloquence philosophique, appliquée à tous les sujets, perfectionnée dans un même siècle par les talents les plus divers, allait enfin suivre dans son vol l'éloquence religieuse, qui semblait ne pouvoir plus être désormais perfectionnée.

Eh ! qu'ajouter, en effet, à cette auguste éloquence, illustrée par la dialectique sévère de Bourdaloue, par l'imagination sensible de Fénelon, par le génie ardent de

¹ Le *Traité des Études*, les *Réflexions sur la Poésie, la Peinture et la Musique*, etc.

² Les plaidoyers de Cochin, les harangues de d'Aguesseau, etc. (Voyez les *Notes* placées à la suite de ce discours.)

Bossuet? Massillon parle, et sait lui donner des grâces toutes nouvelles. Par une alliance heureuse, mais peu connue jusqu'alors, il montre à la fois dans ses discours, avec une mesure exquise, le ministre de la parole divine, le moraliste philosophe, l'homme de goût, l'homme du monde et l'élégant académicien. Jamais on ne porta peut-être dans aucun genre de composition oratoire un pathétique si doux, si affectueux, si tendre et quelquefois si touchant, une peinture de mœurs si vraie et si pénétrante, une élocution si pure et d'une aussi flatteuse harmonie. Jamais on ne sut rendre plus aimables les préceptes d'une morale austère et sainte, dont la prédication, souvent infructueuse, méritait alors d'autant plus de respect, que les mœurs de la cour et de la nation s'en écartaient davantage.

Au long règne de Louis avait succédé la régence, et au rigorisme outré des dernières années de ce règne, une licence sans frein, suite malheureusement trop naturelle d'une austérité hypocrite. La France entière était alors dans un état de crise et de convulsion. Un système, trop vaste pour n'être pas téméraire, avait agité l'État en bouleversant les finances, et des révolutions rapides dans les fortunes avaient causé dans les mœurs une révolution plus durable et plus funeste.

A cette époque, tout change dans les lettres comme dans les mœurs; je me trompe, tout paraît changer. Si l'œil perçant du philosophe retrouvait, au masque près, dans les favoris de Philippe les courtisans de Louis, un observateur attentif pouvait démêler sans peine, à travers les frivolités et l'ivresse passagère de la nation, cette tendance des esprits vers les études sérieuses qui s'était manifestée à la suite des revers et dans les dernières

années du règne de Louis XIV. Ce qui caractérise la régence, c'est cet amour des nouveautés, ce penchant à l'innovation, qu'on croirait vouloir tout détruire, et qui se borne à tout agiter. Il se montrera plus tard et avec plus d'éclat dans les recherches de nos savants, dans les méditations de nos philosophes ; il se fait sentir dès lors dans notre littérature, qu'il semble devoir corrompre, et ne fait bientôt qu'enrichir.

Dans l'époque précédente, les plus grands maîtres avaient promulgué les lois du goût après les avoir suivies ; à l'époque dont je parle, on voulut abroger ces lois après les avoir violées. L'auteur d'un roman héroïque prétendit surpasser Homère en imitant Fénélon. A quelque prix que ce fût, il voulait avoir fait un poème, et, pour le prouver, il écrivit contre la poésie. Au prétendu chantre de Séthos était alors uni de principes ^d un académicien célèbre, prosateur spirituel et facile, versificateur languissant et forcé. Pour des raisons très-différentes, mais avec un intérêt égal, l'abbé Terrasson et La Motte décriaient la versification et les grands poètes, l'un parce qu'il avait fait de la prose, l'autre parce qu'il avait fait des vers.

Fontenelle, qui, dès lors, avait pris sur son siècle un noble empire, favorisait par inclination, par ressentiment peut-être, les innovations que son ami ne tentait que par amour-propre. L'ennemi de Despréaux n'avait pu se réconcilier avec Homère. On retrouvait dans ses principes l'influence de ses préventions ; on retrouvait dans son style les traces de la fausse direction donnée à ses premiers travaux, et, en éclairant la raison, il semblait quelquefois encore fait pour égarer le goût : adversaire dangereux de toute superstition littéraire, qu'il remplaçait par des hérésies.

Opposant à leur progrès son nom, ses préceptes et son exemple, l'auteur du poëme de *la Religion*, fidèle à la pureté des doctrines littéraires, se montra dans la versification, je ne dirai pas dans la poésie, le digne fils de Racine et le sage disciple de Despréaux. Mais, trop dépourvu d'invention dans son style comme dans ses plans, il eut des beautés soutenues et rarement des beautés hardies; ses pensées et ses images sont toutes de la même hauteur^e, et dans sa monotonie savante, il laisse voir souvent la perfection de l'art et la médiocrité du talent. Pour rendre dans toute leur majesté les grandes idées religieuses, il n'avait pas ce don éminent du sublime, et, si l'on peut dire ainsi, de l'idéal dans les formes et dans les couleurs du style, ce don fait par la nature à *son glorieux père*, et que l'étude d'un tel maître paraît avoir développé dans J.-B. Rousseau.

Défenseur, comme Louis Racine, des vrais principes littéraires, Rousseau, toujours destiné à subir ou à exercer des vengeances, devait, par son caractère, être plus redoutable au bel-esprit, qu'il combattait sans relâche avec les armes de la satire, et il devait, par son talent, être plus utile à la cause du goût, auquel il prêtait l'appui d'une haute renommée. Le modèle de nos poètes lyriques, il possédait à un degré très-rare toutes les parties de l'art qui ne tiennent pas à la sensibilité de l'âme et au génie de l'invention. Élève des grands maîtres qui ont fixé parmi nous la langue poétique, il ajouta peu à la richesse, et moins encore à la perfection qu'ils lui avaient donnée, mais il étendit à un nouveau genre cette étonnante perfection. Retenu par l'exemple de Malherbe, qu'il imite quelquefois et ne surpasse pas toujours, il s'abandonna trop rarement à la fougue, au désordre plein de mouve-

ment et d'élévation qui font le caractère de l'ode antique ; mais une marche élégante et noble, un coloris très-poétique, une harmonie, sinon expressive, du moins flatteuse et brillante, ont fait de ses odes mélodieuses des ouvrages classiques, et qui restent encore au premier rang parmi les modèles¹.

Dans ses cantates mythologiques, qui forment une suite de tableaux tour à tour gracieux et sublimes, la vérité des peintures et l'éclat éblouissant des couleurs font oublier le vide des pensées et le défaut de sentiment. Il a tenté, mais sans succès, l'opéra et la comédie, genres qui demandent une flexibilité de style, une souplesse et une naïveté de talent qu'il n'avait pas. Presque toujours pénible et forcé dans le dialogue et le vers comique, l'heureux émule de Malherbe ne put obtenir d'être placé parmi les vrais disciples de Molière.

Ce grand homme avait élevé la comédie à une telle hauteur, que lui seul pouvait l'y maintenir. Elle a éprouvé depuis des altérations successives qu'il importe de remarquer. Tel est cependant le prodigieux mérite de Molière, que parmi les divers talents qui ont soutenu la comédie dans cette décadence même, il en est qui nous sembleraient sans doute être parvenus au comble de l'art, si ce grand maître n'existait pas.

Le premier de ses successeurs^f, Regnard, doué d'un talent brillant et facile, et possédant à un haut degré la vivacité comique, se serait infiniment rapproché de Molière lui-même, s'il avait eu ces grands traits dont le

¹ Ces odes *mélodieuses* et véritablement *classiques* sont presque toutes renfermées dans les premiers livres de son recueil. En parcourant les derniers, on voit par degrés la pureté de son goût se corrompre, en même temps que l'éclat de son talent s'affaiblit.

Contemplateur ¹ peint les mœurs et les caractères ; ces vues profondes qui dévoilent les ressorts cachés des passions et le jeu des sociétés humaines. Rarement trouve-t-on dans Regnard ces magnifiques peintures. Lors même que son sujet le conduit à les tracer, il néglige de les offrir sous un aspect philosophique, et il blesse quelquefois la morale quand il n'aurait qu'un pas à faire pour éclairer la raison. Voilà ce qui frappe surtout dans *le Légataire*. C'est un phénomène dans les lettres, qu'un sujet si triste et si révoltant, des idées de mort, de spoliation, tournées à la plaisanterie avec une grâce naturelle ; une action atroce et lugubre devenue sans effort, sous la plume du poète, un chef-d'œuvre unique d'enjouement ; et, sous un autre aspect, c'est un scandale que le succès d'une pièce où tous les sentiments de la nature, tous les devoirs de la société, sont immolés à la risée publique. Combien cependant il était facile de lui donner un grand but moral ! Molière l'eût fait sans doute. Si ce philosophe sublime, si l'auteur de *Tartufe* et du *Misanthrope* avait traité le sujet du *Légataire universel*, il n'aurait point laissé à ses successeurs le sujet du *Vieux Célibataire*. De tous les ouvrages de Regnard, c'est celui qui montre le mieux et les prodigieuses ressources de son esprit et les bornes de ses vues morales.

Dufresni, son contemporain, plein d'agrément et d'esprit, mais qui n'égala point Regnard et négligea trop d'imiter Molière, montra plus de sagacité que de profondeur, et moins de gaieté que de finesse.

Le Sage parut au contraire fait pour s'approcher de

¹ Nom que Boileau donnait à Molière, et que lui conservera la postérité.

Molière et pour remplacer Regnard^g. Si, après l'auteur du *Tartufe*, quelqu'un mérite d'être cité pour les grandes vues morales et la peinture énergique des mœurs, c'est l'auteur de *Turcaret* ; si, après l'auteur du *Légataire*, quelqu'un posséda au même degré cette verve intarissable de saillies et d'enjouement, c'est l'auteur de *Crispin rival de son Maître*^h. Pourquoi faut-il que Le Sage se soit arrêté dès son entrée dans la carrière ? Il y marchait de près sur les traces de ces deux illustres modèles.

Destouches, qui vint ensuite, s'en écarta. Il voulut épurer la comédie, et on l'accuse avec raison de l'avoir rendue trop sérieuse. Un mérite qui lui est particulier entre les écrivains de son siècle, c'est ce caractère de dignité qu'il a imprimé surtout au plus célèbre de ses ouvrages, où des situations touchantes sont fondues dans l'ensemble avec ménagement, et laissent reparaitre ensuite, sans l'altérer, cette gaieté franche et naturelle qui anime la vraie comédie.

Ces situations touchantes, La Chaussée en forma le tissu de ses compositions. Toujours plein d'intérêt, et quelquefois même de pathétiqueⁱ, il créa, ou plutôt il renouvela parmi nous un genre qui tient à la comédie par les personnages, à la tragédie par la situation ; genre qui justifiait à bien des égards la sévérité des critiques, mais qui fit naître des ouvrages justement absous par le succès.

La véritable comédie sembla dès lors exilée ; elle ne fit plus sur notre scène que de courtes apparitions, et à de longs intervalles^j. Parmi quelques pièces heureuses qui rappellent un meilleur temps, s'élevèrent surtout deux chefs-d'œuvre, l'un d'invention et de verve, l'autre de finesse et de grâce : la *Métromanie* et le *Mé-*

chant ¹. Mais un pathétique bourgeois prévalut sur le comique, et dans le comique même, on n'osa plus se livrer à la gaieté naïve et piquante, aux peintures fortes et naturelles. L'influence de la cour de Louis XV se fit surtout sentir dans la comédie, qui doit offrir le tableau des mœurs.

Aux yeux de cette cour, qui n'attachait de prix aux qualités sociales que dans les manières et dans les discours, le peintre des vrais caractères, Molière, avait trop méconnu l'urbanité française; ses personnages n'étaient point des gens de bonne compagnie; ses mœurs manquaient de politesse et son dialogue d'ornements. Chacun de nos petits auteurs voulut passer pour être du beau monde. Les séductions de la vanité servirent encore à répandre la contagion du mauvais goût. On n'eut garde d'imiter Molière; on ne peignit pas, on ne voulut qu'ébaucher avec une grâce légère des caractères sans physionomie, des mœurs indécises et artificielles. A la saillie vive et enjouée on fit succéder le froid persiflage, et le jargon néologique à la franchise du style: alors on s'arrogea le titre de comique du bon ton. Il n'y eut à cela qu'un inconvénient, c'est que la comédie ne fit plus rire. Ceux qui auraient pu prévenir la décadence de la scène en furent malheureusement écartés, et ce n'était qu'après de longues erreurs qu'elle devait enfin revenir à la nature et aux vrais principes de l'art.

Si, malgré les divers efforts de plusieurs talents distingués, la comédie ne put se maintenir à la hauteur où

¹ Par une fatalité singulière, de tous les poètes comiques de cette époque, ceux qui pouvaient parcourir la carrière avec le plus de gloire se sont arrêtés dès les premiers pas. Tel avait été le sort de Le Sage, tel fut celui de Gresset.

le génie l'avait élevée sous le règne de Louis XIV, il n'en fut pas de même de la tragédie, destinée à s'ouvrir encore des routes nouvelles. Corneille et Racine ne pouvaient être surpassés ; ils eurent du moins dans le dix-huitième siècle d'illustres successeurs et un rival.

* Déjà, vers le commencement de ce siècle, avait paru un génie inculte, il est vrai, mais fier et tragique. Corneille avait élevé l'âme, Racine affecté délicieusement le cœur, Crébillon voulut effrayer l'imagination. Il s'éleva sur une scène sanglante, et le but de ses compositions théâtrales fut la terreur. Un faux système dramatique, des intrigues sans vraisemblance, des situations forcées, des déguisements, et tous ces petits moyens qui appartiennent plus au romancier qu'au véritable poète, ont trop défiguré ses tragédies ; de grands traits épars dans son style n'y rachètent point assez les vices de l'élocution, trop dépourvue de pureté, de correction et d'harmonie. Mais celui qui sut tracer les caractères de Rhadamiste, de Palamède et de Pharasmane, dut obtenir, et mérita sans doute, des succès d'autant plus éclatants, qu'il ramenait le premier sur la scène les fortes et mâles passions que l'école dégénérée du plus parfait de nos poètes en avait alors exilées. Heureux si, pour l'intérêt de son talent, il eût moins négligé l'étude de la langue et des grands modèles ! Heureux surtout si, contre l'intérêt de sa renommée, l'animosité et l'envie ne l'avaient pas opposé comme un rival au poète qui n'en devait point connaître dans ce siècle qu'il remplit tout entier de son génie et de sa gloire !

Ce génie extraordinaire est trop vaste pour être embrassé dans son ensemble : pour mesurer son étendue, il faut d'abord la diviser. Concevez donc un poète épique

qui parcourt à la fois avec honneur la carrière de Virgile et celle de l'Arioste ; un poète didactique , digne émule de Pope dans l'épître morale , digne élève d'Horace dans la satire ; un poète aimable et léger, sans modèle comme sans émule ; enfin un poète dramatique, célèbre par vingt succès , illustre par six chefs-d'œuvre. Concevez encore un historien qui crée son genre et qui le fixe ; un romancier qui invente sa manière et la rend inimitable ; un rival de Cicéron dans l'épître familière ; un critique qui n'a point de rival. Concevez, dis-je, séparément, tous ces écrivains d'un mérite supérieur. Le siècle qui les aurait produits seuls ne formerait-il pas une époque glorieuse dans les lettres ? Eh bien ! tous ces écrivains divers qui seuls auraient illustré leur siècle, c'est Voltaire.

Après Corneille , après Racine , il ajouta , durant quarante années , de nouveaux développements à notre scène tragique. Les étrangers reprochaient à nos drames, ils leur reprochent encore, de manquer de spectacle et d'action. Ce reproche n'était que sévère , Voltaire le rendit injuste¹. Le talent d'enchaîner et de multiplier les situations délicates ou fortement théâtrales ; l'adresse de lier la pompe du spectacle à l'intérêt des situations principales, et de frapper toujours les sens pour ébranler avec plus d'empire l'imagination ; l'invention et la variété des sujets , l'éclat et la vérité des couleurs locales , la peinture et les contrastes des préjugés , des lumières et des habitudes des peuples , l'élèvent au rang des plus grands maîtres, et le distinguent entre ses égaux. Ce qui le distingue plus encore, c'est ce caractère d'utilité morale qu'il sait imprimer à toutes ses conceptions , cet art sublime, dont la source était dans son âme comme dans son génie, de fondre la pitié dans la terreur , la raison dans le sen-

timent, et de faire sortir, des situations les plus attendrissantes ou les plus sombres, les plus consolantes et les plus douces leçons de tolérance et d'humanité¹. Génie ardent et sensible, qui, moins touchant que Racine, est quelquefois plus déchirant; qui a moins de sublime et d'élévation que Corneille, mais plus de véhémence et d'éclat, et qui, par des créations multipliées, par les combinaisons les plus théâtrales et les mouvements passionnés d'une imagination impétueuse et brûlante, a mérité le titre glorieux, non sans doute du plus parfait des poètes qui se sont illustrés dans la tragédie, mais du plus tragique de nos poètes!

Digne rival de nos grands maîtres dans un genre où nous n'avons point de rivaux, il est encore parmi nous, non pas le premier, mais le seul maître dans un genre plus étendu, plus difficile, et qu'un préjugé universel semblait pour jamais interdire à notre langue et à l'esprit de notre nation. *La Henriade* parut : elle étonna l'Europe, elle vengea la France. Toutefois, cette épopée doit être placée loin des modèles. On y chercherait vainement les grandes proportions de *la Jérusalem* ou de *l'Iliade*. Trop bornée dans son plan, trop rapide, ou, si l'on veut, trop resserrée dans sa marche, elle offre des narrations, mais peu de peintures; des portraits plutôt que des caractères; une machine allégorique et peu de merveilleux. Ce qui est plus remarquable, le dramatique, cette partie de l'art dans laquelle a excellé son auteur, est surtout ce qui manque à *la Henriade*.

Gardons-nous cependant d'imiter ceux qui se plaisent

¹ Un célèbre critique anglais, qui n'est pas injuste envers Racine, n'hésite cependant pas à reconnaître dans l'auteur d'*Alzire*, de

à ne louer dans ce poëme , l'un des plus beaux monuments de la gloire nationale, que l'élégance des détails et la pureté du style. Ne nous étonnons pas surtout de l'enthousiasme qu'il fit naître. L'épopée manquait à la France, un jeune homme la lui donnait. L'intolérance, dont les excès avaient obscurci les dernières années du règne de Louis XIV, paraissait revivre alors dans les actes du ministère¹ ; cette épopée offrait à la nation le plus beau code de tolérance et de politique morale dont elle pût encore s'honorer ; ouvrage où la religion était peinte à la fois si majestueuse et si touchante ! où sa cause était si bien séparée de celle du fanatisme et de l'hypocrite ambition ! où l'on ne pouvait enfin méconnaître dans de sublimes fictions, et le génie créateur, le véritable génie épique, et cette philosophie, revêtue du coloris de l'imagination, qui ne caractérise pas moins Voltaire dans l'épopée que dans la tragédie².

Essaierai-je encore de saisir ce qui le caractérise le plus dans cette seconde épopée où il prend tous les tons et tous les styles, si piquant lorsqu'il invente, si original lors même qu'il imite, prodigue d'esprit et de pensées lorsqu'il cesse d'être riche en tableaux, et toujours fidèle

Zaïre, de *Mérope* et de *Sémiramis*, le plus religieux et le plus moral de tous les tragiques du monde. Voyez la *Rhétorique* de Hugues Blair, 46^e leçon.

¹ Celui du duc de Bourbon.

² Un nouvel art de la guerre, de nouveaux cieux dévoilés par Newton, tous les progrès de la civilisation moderne, transportés dans les peintures épiques, n'étaient-ils pas encore des innovations aussi riches que hardies, non-seulement dans notre langue, mais dans la poésie de toutes les nations^m ? Enfin ne doit-on pas avouer qu'il n'est aucune des parties de l'art les plus négligées dans la *Henriade* dont elle n'offre quelquefois des exemples, ou plutôt d'éclatants modèles ?

aux Grâces lorsqu'il ne blesse point la pudeur ? D'autres compareront peut-être à la *Henriade* cet ouvrage où il peint en se jouant, mieux qu'aucun historien, si on l'excepte lui-même, une époque singulière de l'histoire et les mœurs de deux grandes nations ; ils diront ce que l'étendue et la vivacité de son esprit gagnaient à suivre sans contrainte les caprices de son imagination, et ce qu'a perdu son talent à braver trop souvent la décence, en oubliant ce qu'il dit lui-même, que la bienséance est une vertu. Pour moi, sans m'arrêter plus longtemps sur ce poëme trop lu, mais non trop admiré, je me borne à remarquer les nouvelles richesses que notre versification et surtout notre poésie doivent à son illustre auteur. Dans cette même épopée, où le vers de dix syllabes, si peu noble chez les écrivains du règne précédent, se montre enfin si énergique, si flexible et si varié ; dans ces discours sur l'homme et dans ces épîtres, où sont exposés avec tant de charme les leçons d'une haute morale, les systèmes de la physique et les découvertes de l'astronomie¹ ; dans cette foule de pièces fugitives échappées à l'étonnante facilité de son génie, délices de tous les gens de goût, et auxquelles rien ne ressemble, non-seulement parmi nous, mais chez aucune nation littéraire ; enfin dans tout l'ensemble de ses ouvrages en vers, que caractérisent surtout la soudaineté du trait, la multitude des pensées et l'art des rapprochements, il donne à notre langue poétique, dans tous les genres et dans tous les

¹ Déjà, vers le commencement du siècle, on a vu Fontenelle transporter les sciences dans le domaine de la littérature. Louis Racine et surtout Voltaire les introduisirent à leur tour dans le champ de la poésie. Heureuses innovations qui devaient avoir sur les lettres françaises une influence si étendue !

sujets, l'étendue et la clarté de son esprit, l'éclat, la souplesse et l'agilité de son imagination active et brillante.

Ce génie infatigable, qui semblait vouloir épuiser tous les genres de poésie, s'était emparé aussi de la plupart des genres réservés à la prose. Il écrivit l'histoire, d'abord en habile disciple des anciens¹, bientôt en maître, et sur un nouveau plan. Alors s'opéra cette révolution mémorable que nous avons annoncée; alors l'histoire ne se borna plus à la peinture des cours, au récit des batailles et des intrigues des cabinets : elle peignit l'esprit, les mœurs, le caractère des peuples; elle suivit dans leur marche graduée, célébra dans leurs bienfaits, la civilisation, les arts et les lumières, et devint ainsi le tableau des progrès de l'esprit humain. Tel fut ce livre sur le siècle de Louis XIV, le plus beau panégyrique qu'on ait fait de la nation²; tel fut surtout cet Essai sur les mœurs et l'esprit de tous les peuples, où l'historien philosophe rend toujours présents à la pensée du lecteur tous les empires et tous les siècles, ou jugés séparément, ou appréciés l'un par l'autre; interrogés sur ce qu'ils ont fait pour la science ou pour l'erreur, pour l'infortune ou pour le bonheur du monde, et marqués, d'après leur propre témoignage, d'un signe de gloire ou d'infamie.

Chef d'une école nouvelle comme historien, il invente un nouveau genre de romans où les plus profondes questions de philosophie sont développées en action, égayées par ces peintures vives et saillantes, par cette plaisanterie satirique, dont personne mieux que lui n'a possédé le secret. Dans ses ouvrages de critique, dans ses mélanges de philosophie, il analyse et il juge toutes les opinions

¹ *L'Histoire de Charles XII.*

et toutes les renommées. Il parcourt les littératures étrangères; il transporte dans la nôtre la philosophie des Anglais, leurs lettres et leurs sciences. Il traduit et il apprécie Pope, Addison, Milton et Shakespeare, dont l'existence nous était à peine connue; il naturalise en France les observations fécondes et l'analyse métaphysique de Locke, à une époque où la France entière est encore imbuë des erreurs de Malebranche et de Descartes^o; il expose avec cette clarté, l'une des qualités distinctives de son talent et de son esprit, les découvertes de Newton, lorsque Fontenelle lui-même reste constamment attaché au parti de ses anciens maîtres, lorsque ce Jean Bernoulli, de tous les géomètres de l'Europe le mieux fait pour apprécier ces découvertes sublimes, s'obstine à les combattre encore. Enfin, comme s'il voulait épuiser toutes les sortes de services qu'un grand écrivain peut rendre à sa patrie, tandis qu'une routine meurtrière arrête encore parmi nous les progrès de l'art de guérir, il annonce, il fait adopter la méthode salutaire de l'inoculation. Homme véritablement fait, par l'activité de son imagination ardente, pour enflammer, pour instruire et entraîner des Français; homme universel comme notre littérature à l'époque où il vécut, et qui rassemble en lui seul presque tous les genres de gloire de son siècle!

Dans ce siècle où la république des lettres avait des citoyens si puissants, il l'a transformée en un empire, et toutes les conquêtes ont illustré son règne, toutes les palmes ont ombragé son trône. Du haut de ce trône auguste, il semble tenir les rênes de l'opinion publique en Europe. Tous les regards sont fixés sur lui. Les plaintes des opprimés ou leurs bénédictions, le suffrage des nations et l'estime des princes, viennent le chercher de

toutes parts. J'aperçois dans sa retraite des têtes couronnées, des rois assez grands pour reconnaître en lui cette royauté nouvelle qui ne doit rien au hasard. Ils viennent accorder à ce monarque des lettres le tribut de l'admiration, et n'exigent pour la puissance que le respect de l'amitié. Des philosophes étrangers, des hommes d'État, des ministres, tous les talents, toutes les renommées, s'empressent d'agrandir à l'envi par leurs hommages sa renommée prédominante : exemple mémorable des grandeurs et de l'autorité du génie mis une fois à sa place avant sa mort !

Un tel exemple, sans doute, devait exciter parmi les écrivains une émulation générale : il offrait à leurs talents de nouvelles récompenses, il fit prendre à leurs travaux une nouvelle direction. Sous le règne de Louis XIV, qui sut, comme tous les rois grands et heureux, aimer et encourager les lettres, notre littérature naissante dut voir le prix et le mobile de ses efforts dans l'estime et les bienfaits du monarque. Sous le règne de Louis XV, qui n'avait pas les mêmes droits que son aïeul d'aimer et de protéger les lettres, notre littérature formée, et désormais sûre de sa force, trouvant partout les honneurs et une considération légitime, semble n'avoir connu pour prix et pour mobile, que le suffrage des talents supérieurs, l'estime et l'approbation publiques⁹. Ce changement, dont les effets se firent plus ou moins sentir dans toutes les classes d'écrivains, permit à la littérature des vérités et des erreurs qui ne pouvaient appartenir à une époque antérieure. C'est ce qu'il ne faut jamais oublier en jugeant le dix-huitième siècle, lorsqu'on veut être juste et n'être rien de plus. Il fut un moment où une lettre, un simple éloge, un souvenir, des vers flatteurs de Voltaire,

semblèrent encourager, protéger même contre l'envie ou exciter les talents, avec autant de puissance et plus d'éclat encore que les bienfaits de ce roi qui, dans le siècle précédent, ouvrait la scène à Molière, appelait Racine à sa cour, et répandait jusqu'au fond du Nord, sur les arts et sur les sciences, les témoignages de son estime pour tout ce qui était grand, sentiment qui parut en lui se confondre avec l'amour de la gloire. La littérature du dix-septième siècle fut celle du règne de Louis XIV; la littérature, sous Louis XV, fut celle du siècle de Voltaire.

Cet ascendant que Voltaire avait pris sur tout son siècle dans la plupart des objets que peut embrasser l'esprit humain, Montesquieu l'obtint en Europe sur les hommes supérieurs, dans les matières les plus importantes. Jeune encore, il avait porté sur toutes les institutions humaines un coup d'œil pénétrant et observateur. « Dans le premier de ses ouvrages, paraissant vouloir cacher la profondeur de ses réflexions sous le voile d'une fiction ingénieuse, il sut mêler avec adresse, à des peintures étrangères, l'examen de nos opinions sur des matières délicates et rarement soumises avant lui à des discussions littéraires. On permit sans peine à des voyageurs asiatiques de se montrer peu respectueux pour quelques usages de l'Europe. En nous divertissant par leurs préjugés, ils semblaient acquérir le droit de se moquer un peu des nôtres, et s'ils laissaient échapper des traits d'exagération, il fallait bien les pardonner à des imaginations orientales. De fréquentes allusions rendaient cette fiction plus piquante, et les fautes du cabinet de Versailles, transportées dans le conseil d'Ispahan, offraient de vives leçons dans ce lointain favorable à la vé-

rité, et surtout à ceux qui la disent ¹. Des peintures riantes et voluptueuses succédant aux dissertations politiques ou morales, et des peintures comiques renfermées dans le même cadre avec le tableau des empires et l'analyse des gouvernements, tout était création dans ce livre, qu'il faudrait nommer un prodige d'esprit, si ce n'était pas plus souvent un chef-d'œuvre de génie.

A l'apparition des *Lettres persanes*, dont le succès eut tant d'éclat, l'on dut s'étonner et se dire : Quel genre va choisir cet écrivain qui semble fait pour les embellir tous ? S'il peint le vice et le ridicule, c'est la verve originale de Montaigne, le coup de pinceau de La Bruyère, le trait satirique de Pascal ; s'il expose les principes d'une haute philosophie, c'est l'éloquence du Portique, l'imagination hardie de Platon ; s'il retrace les grandes époques de l'histoire, s'il dévoile les ressorts de la politique, s'il pèse les droits des peuples et les intérêts des rois, c'est la profondeur de Tacite, l'énergie de Machiavel ².

¹ Voyez, par exemple, avec quelle adresse il fait l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes, sans qu'une seule expression cache un moment sa pensée ou trahisse son secret, dans la 85^e lettre, qui commence par ces mots : « Tu sais, Mirza, que quelques ministres de Sha-Soliman avaient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume ou de se faire mahométans, etc. » Usbeck expose dans cette lettre les conséquences politiques des *persécutions que les Perses ont faites aux Guèbres*, et (*mutato nomine, de te fabula narratur*) on n'a rien écrit depuis non-seulement de plus ingénieux, mais de plus énergique, contre les *persécutions que les Français ont faites aux protestants*.

² Avec cette différence, entre plusieurs autres, que Machiavel se contente d'exprimer fortement sa pensée, et qu'il ne la peint jamais.

Du reste, il est sans doute inutile d'observer que les qualités supérieures qu'on attribue ici à Montesquieu, ne pouvaient s'annoncer dans les *Lettres persanes* que par quelques traits épars.

Cependant deux années de solitude et de continuelles méditations produisent l'ouvrage sur la grandeur et la décadence des Romains. Ce n'est plus dans cet ouvrage ni Montaigne ni La Bruyère, ce n'est plus même Tacite et Machiavel, c'est le génie le plus original qui se développe tout entier, en s'ouvrant une carrière proportionnée à sa force et à son étendue. Réunissant, non par intervalles, mais toujours, la pénétration la plus vive et l'activité de l'imagination, aux recherches laborieuses, aux réflexions persévérantes, il amasse, il ordonne, il rapproche longtemps dans sa pensée toutes les parties éparses et lointaines d'un vaste sujet, il en marque les points lumineux; il les parcourt ensuite d'un vol d'aigle, et ne se pose que sur les hauteurs. Ne développant que les vérités fécondes, il fait penser ce qu'il laisse à dire, *et il abrège tout, parce qu'il voit tout*¹. C'est ainsi que, nous arrachant à nos siècles modernes, à nos idées de politique, de guerre et de civilisation, il met sous nos regards l'action de Rome sur l'univers, la réaction de l'univers sur Rome. Tout cet édifice de grandeur ne lui impose jamais : il a creusé autour de ses fondements. Les accidents particuliers se montrent soumis à des causes générales. L'honneur de la conquête du monde est ôté à la fortune. Les institutions de Rome lui soumettent l'univers. Cependant l'étendue de ses vues politiques ramène l'historien, ou plutôt le juge des Romains, à l'histoire des temps modernes. Alors, dans la cause de Rome, semblent intervenir toutes les nations. Les siècles se rapprochent des siècles; les empires se placent en pré-

¹ Éloge ou plutôt portrait de Tacite, par Montesquieu lui-même. (*Esprit des Loïs.*)

sence des empires ; il leur assigne leur rang dans la mémoire des hommes, et, les dépouillant tour à tour de la splendeur des succès ou des nuages du malheur, il les montre de près, et sans voile, à la postérité.

Il avait jugé les empires, il va leur donner des lois. Trop souvent les publicistes, abusés par ces fictions des sciences qu'on appelle des systèmes, en traçant le modèle idéal des législations possibles, avaient laissé sans boussole les législations positives. La véritable science politique attendait encore un homme qui, rassemblant sous ses yeux toutes les institutions élevées dans les divers âges du monde, et retrouvant ainsi, parmi les ruines des siècles et des empires, les fondements légitimes de tout pacte social, posât d'une main ferme et hardie, sur ces bases éternelles, l'édifice des gouvernements. *Cet homme s'est rencontré.* Dans la nature des gouvernements, il a découvert leurs principes, et de ces principes, comme de leur source, il a vu découler toutes les lois ¹. Il en a fait l'application aux besoins moraux ou physiques des peuples, et il les a partagées entre les nations comme leur commun héritage.

Un cri d'admiration s'est élevé dans l'Europe entière. L'impulsion donnée aux esprits par Montesquieu s'est fait sentir à la fois dans les méditations philosophiques, dans les harangues parlementaires, dans les actes ministériels, dans les décrets des princes et des républiques. Les nations étrangères, étonnées de ne pas voir dans les conseils de son roi, et parmi les hommes d'État de sa pa-

(1) On voit clairement ici que Victorin Fabre, qui n'avait alors que 23 ans, avait déjà conçu le plan de son grand ouvrage sur les *Principes de la Société Civile*. Il ne serait pas impossible qu'il en eût puisé l'idée dans l'*Esprit des Lois*, dont il fait un si magnifique éloge.

trie, celui qui répandait la lumière sur tous les gouvernements, se sont empressés de l'adopter par une reconnaissance patriotique. Elles lui ont rendu des honneurs publics, et le monument de l'*Esprit des Lois*, fixant les regards de tous les peuples, soit dans ce calme de mort qu'amène un long despotisme, soit durant ces vives tempêtes que soufflent l'anarchie et les séditions, est resté comme un phare élevé sur l'océan des opinions humaines.

Si vous voulez apprécier Montesquieu comme publiciste, souvenez-vous que de grands politiques sont parvenus à l'immortalité pour avoir traité des fragments de son ouvrage. Parcourez toutes les législations actuelles sur lesquelles il a influé, des bords du Tage à la mer Caspienne; jetez les yeux sur le nouveau Code dont la sagesse régit les Français; voyez comme, en développant la pensée des législateurs qui n'étaient plus, il a fécondé la pensée des législateurs qui devaient naître. Voyez tous ces nobles principes, dont aucun n'est étranger à aucune forme de gouvernement, proclamés dans l'*Esprit des Lois*, adoptés par l'univers, et dont l'empire, consacré désormais, ne pourrait s'anéantir que par le retour de la barbarie, que ces principes eux-mêmes suffiraient pour prévenir; et, pénétrés alors d'une reconnaissance respectueuse, ne vous écrierez-vous pas avec Voltaire : *Le genre humain avait perdu ses titres, Montesquieu les retrouva et les lui rendit !*

Si vous voulez apprécier Montesquieu comme écrivain, songez que trois grandes compositions illustrèrent son génie, et que ce furent trois créations, trois chefs-d'œuvre, et qui n'avaient entre eux d'autre point de ressemblance qu'une exécution supérieure. On l'accusa d'être

obscur, parce que sa pensée s'enfonce quelquefois si avant dans le sujet qu'elle y demeure cachée, mais seulement pour les esprits qui n'ont pas la force de l'y suivre. Son style, nerveux et rapide, précipite les impressions; il réveille dans un seul trait une succession d'idées, ou, dans une image vive et inattendue, il présente tout le résultat d'une méditation lente et profonde. C'est ainsi que ce grand homme sait donner à notre langue ce qu'on lui disputait le plus, la précision qui s'allie à une profondeur vaste, la variété pittoresque et l'originalité des tours qui reproduisent le caractère et le mouvement des idées. En appliquant, le premier parmi nous, le grand art d'écrire à la politique et à la législation, il nous enrichit à la fois d'un nouveau genre de composition littéraire et d'un nouveau genre de style. Mais l'influence de l'écrivain, sans être moins générale que celle du publiciste, a été cependant et devait être moins sensible. La même force de génie qui lui soumit tant de disciples lui rendait bien difficile de former d'heureux imitateurs.

Cet éloquent Genevois qui fit, à quarante ans, dans la république des lettres, une incursion soudaine et hostile, y trouva dès lors établie l'autorité de Montesquieu; mais il avait dans le caractère trop d'originalité, dans le talent trop d'effervescence, pour n'être qu'un imitateur. Avec ce talent et ce caractère, il fallait que J.-J. Rousseau fût chef d'école en philosophie aussi bien qu'en éloquence. Les connaissances humaines s'agrandissaient tous les jours, et tous les jours devenaient plus vives cette ardeur pour les sciences, cette idolâtrie pour les talents dont la France entière était le temple. Il vient jusque dans leur sanctuaire plaider la cause de l'ignorance.

La philosophie, comme les sciences, secouait le joug des autorités ; elle n'admettait pour preuve que l'expérience, pour arbitre que la raison. Il cite la raison elle-même au tribunal de la conscience, et il lui donne pour juge le sentiment intérieur.

Dans le premier de ses Discours, ouvrage faible de composition, imparfait même de style, mais où brillaient déjà par intervalles des éclairs de son talent, il ne fit que développer ces mêmes objections contre les sciences qu'avait élevées à la fois et victorieusement réfutées l'auteur des *Lettres persanes*. Ce qui mérite plus d'attention, et n'a pas non plus été remarqué, Rousseau, dans toute sa philosophie, est parti du même principe que l'auteur de l'*Esprit des Lois*, tous deux commençant par établir que la formation des sociétés a placé les hommes dans un état de guerre. Mais Montesquieu conclut de ce principe la nécessité des lois ; Rousseau, leur insuffisance. Il parut vouloir détruire ce que Montesquieu voulait édifier. On le crut, du moins, et l'on se trompa. Toutes ses théories philosophiques reposent sur cette opinion, qu'il est pour l'espèce humaine, comme pour les individus, une époque de virilité dont elle ne peut s'écarter qu'en marchant à la décrépitude^s. Ce fut donc, sur ce principe, non pas à l'état d'enfance, c'est-à-dire à la vie sauvage, mais à cette espèce de *siècle viril*, qu'il voulut ramener d'abord les hommes, et il écrivit sur l'éducation ; bientôt les gouvernements eux-mêmes, et il écrivit sur la nature et sur les fondements du pacte social.

Ainsi, tandis que Montesquieu, s'éclairant à chaque pas du flambeau de l'expérience, se dirige constamment vers la recherche des principes applicables à l'état actuel du genre humain, Rousseau paraît trop souvent s'égarer

à la poursuite des principes naturels, qui, même en les supposant dévoilés, seraient désormais parmi les hommes peu susceptibles sans doute d'une rigoureuse application. Mais dans cette poursuite même, s'il rencontre sur sa route ces grandes vérités morales qui sont de tous les temps et ne prescriveront jamais, il les agite avec toute l'impétuosité de son ardent caractère, il les discute et les prouve avec toute la puissance de sa dialectique invincible, et il les insinue dans les âmes avec toute la persuasion de cette divine éloquence qui prête à la raison sévère le charme même des passions.

Il voit l'enthousiasme de la vertu, les sublimes illusions de l'honneur, et l'empire même des passions, c'est-à-dire le premier mobile, lorsqu'il est bien dirigé, de tout ce qui est grand et généreux, menacés d'une ruine prochaine par les progrès d'un froid égoïsme, d'une avilissante corruption de mœurs. Son coup d'œil, juste cette fois et profondément philosophique, lui a fait juger qu'il est temps d'opposer aux dépravations de la débauche les erreurs même du sentiment, et la plus orageuse des passions s'exprime enfin dans notre prose avec cette flamme et cette énergie qu'elle n'avait eues jusqu'alors que dans les chefs-d'œuvre éminents de notre poésie dramatique.

Il veut ramener les hommes à la nature, et il rappelle dans le sein des familles les droits et les devoirs maternels. Dans les préceptes d'éducation qu'il trace pour le premier âge, il n'est souvent que l'interprète des philosophes qui l'ont devancé; mais ce qu'ils avaient fait voir, il le fait sentir; ce qui n'était que prouvé, il le persuade.

Les religions sont ébranlées par des ennemis redouta-

bles ; il se présente comme l'apôtre de toutes les religions , qui renferment les grands principes de la morale naturelle. Il commande la soumission en prêchant la tolérance. Il veut du moins sauver les bases universelles de l'édifice ; il les entoure à la fois de grandeur et de bienfaisance , de vénération et d'amour. Je le demande avec confiance, quel est celui de tous les hommes qui s'est exprimé le plus dignement sur la majesté de Dieu , l'ordre de l'univers, l'âme immortelle et le prix éternel des vertus ? N'est-ce pas ce philosophe, persécuté comme un impie, parce qu'il avait eu le malheur de naître hors du sein de l'Eglise ? Où puisait-on avant lui les preuves de ces vérités surnaturelles de l'existence d'un Être suprême, de la dignité et des devoirs de l'homme ? Dans des livres, dans la tradition, dans des faits plus ou moins contestés, dans des autorités saintes et respectables sans doute, mais que des peuples entiers n'admettent pas. Pour lui, c'est dans le cœur même de l'homme qu'il trouve les preuves et le besoin de ces vérités primitives. Il lui apprend ses devoirs en lui expliquant sa nature ; il rend sensible à sa raison le témoignage de sa conscience.

Une morale si persuasive semblait lui ouvrir tous les cœurs, en gagnant l'estime de ceux mêmes qui donnaient peu de confiance à ses principes de philosophie. Mais ce fut moins encore le moraliste que l'éloquent écrivain qui fit naître pour le philosophe un si vif enthousiasme, et rallia sans peine autour de lui une foule nombreuse de disciples. Sa logique était si pressante, que d'excellents esprits ont pu croire qu'elle l'avait entraîné lui-même ; elle était si captieuse, qu'elle semblait quelquefois conduire de l'erreur à la vérité par une chaîne non interrompue. Plus habile encore cependant à intéresser la pas-

sion qu'à subjuguer la raison, à l'éclairer ou à l'éblouir, ne pouvait-il attacher la conviction à ses idées? Il savait concilier la persuasion à ses sentiments, fidèle en cela même à ses principes, qui, n'admettant point de perversité originelle dans le cœur humain, et supposant que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits, devaient nécessairement le conduire à donner moins de confiance à la raison qu'au sentiment intérieur, plus inaccessible au contact des intérêts, des besoins et des convenances factices.

Qui jamais posséda comme lui cette logique des passions humaines, cette éloquence pénétrante, où le raisonnement, revêtu d'images, devient en quelque sorte palpable à nos sens, où la morale, animée et fondue en sentiment, porte la persuasion par torrents dans l'esprit et dans le cœur? Ses tours, ses mouvements libres, hardis, pressés, éclatants, se précipitent l'un sur l'autre, et devancent l'imagination, qu'ils laissent longtemps ébranlée. Dans ce tourbillon d'éloquence, il circonviend le cœur de toutes parts; il le saisit, il l'enlève, et l'entraîne à volonté dans toutes les émotions qui l'agitent. Il passionne l'idée, l'image, la parole. Son style est l'éloquence elle-même, définie par Cicéron : *c'est le mouvement continu de l'âme*. Son élocution, hasardeuse avec prudence, prouve, par sa richesse et sa nouveauté, qu'il est des hardiesses réservées à la prose oratoire, et qui ne sont pas du domaine de la poésie. Son harmonie toujours soutenue, toujours nouvelle, sait imiter, peindre, embellir avec vérité tous les objets de la nature, tous les mouvements de l'imagination. Il transporte enfin dans notre prose la perfection continue des Racine et des Boileau; perfection qui, j'ose le dire, ne se trouve point

au même degré dans les prosateurs du règne de Louis, où la poésie, au contraire, fut plus parfaite dans ses chefs-d'œuvre qu'elle ne l'a jamais été depuis. Massillon, avec moins de génie que les Pascal et les Bossuet, avait eu plus de pureté, plus d'élégance, une plus savante correction. Après Massillon lui-même, et lorsque déjà Voltaire avait donné à notre langue tant de clarté, tant de grâce et de souplesse, lorsque déjà Montesquieu lui avait fait prendre à la fois la vivacité nerveuse dans sa marche, la variété pittoresque dans ses tours, Rousseau, qui ne posséda peut-être des qualités éminentes du génie que celles dont l'origine est dans une ardente sensibilité, Rousseau, qui réunit toujours les ressources oratoires et les séductions de l'éloquence à la perfection de l'art d'écrire, s'est montré, par cette perfection même, je ne dirai pas le plus grand, mais le plus habile de nos prosateurs. Et la langue, maniée avec tant de puissance et d'industrie par trois classiques si diversement supérieurs, aurait semblé désormais ne pouvoir plus rien acquérir, si Buffon, dès la même époque, ne l'avait encore fait voir plus pompeuse dans ses expressions, plus constamment riche dans ses couleurs, et parée quelquefois avec un excès de magnificence.

L'historien de la nature en fut, dit-on, le romancier : ses systèmes aujourd'hui sont désavoués par la science ; mais toujours sa noble éloquence, quoique peut-être un peu fastueuse, sera citée comme modèle, et admirée par le goût ; elle lui assure un rang entre les premiers de nos classiques. Et quelle autre place assigner à cet homme qui peint la nature, et dans la majesté de ses tableaux lui conserve l'empreinte divine qu'y laissa la main de son auteur ? En retraçant tour à tour, et ces mondes lumineux qui roulent sur nos têtes, et les moindres des ani-

maux que nous soumettons à nos lois, toujours semblable à lui-même en se variant toujours, il paraît mériter ce mot par lequel on a voulu caractériser le créateur des esprits célestes et des vermiseaux : *il n'est ni plus grand dans les uns, ni plus petit dans les autres* ¹. Son élévation est si naturelle qu'on ne le sent jamais s'élever ; il ne s'élance pas, il plane par-dessus tous ses sujets, et semble tous les voir de la même hauteur. Il prodigue les tours de l'éloquence, sans se permettre les mouvements oratoires ; et plein de beautés qui frappent sans surprendre, il conserve toujours un tel ensemble de style que le feu de la composition est partout et ne se montre nulle part, semblable à la clarté du jour, également répandue dans l'espace.

Supérieur aux Pline et aux Aristote dans l'histoire des animaux, de leurs mœurs et de leur industrie, il dut cette supériorité aux circonstances plus encore peut-être qu'à son talent. Les conquêtes d'Alexandre n'avaient soumis aux observations de son illustre précepteur que les contrées de l'Asie, et l'univers romain ne renfermait que les trois parties de l'ancien monde, très-imparfaitement connu. Au contraire, les progrès du commerce et de la navigation mettaient, pour ainsi dire, sous les yeux de Buffon toute la surface du globe. Tout concourait à rendre ses travaux plus vastes et plus faciles. Digne de les partager, un ami de ce grand peintre, le modeste Daubenton, prêtait à son ardent génie l'appui de l'expérience et les secours de l'étude. L'éclat de son éloquence parut aussi se réfléchir sur l'objet même de ses travaux,

¹ Ce mot est de saint Augustin : *Nec major in istis, nec minor in illis.*

et leur donna un intérêt qui tournait encore à leur avantage. D'augustes étrangers, des rois mêmes, se montraient jaloux de concourir au succès de sa noble entreprise; et des climats les plus divers, il recevait à la fois des louanges et, ce qui vaut beaucoup mieux, des matériaux nécessaires, des recherches et des instructions.

Le bienfait le plus signalé de Buffon envers les sciences physiques est de leur avoir fait part de sa gloire et de sa considération personnelle. Il les servit beaucoup par son éloquence, beaucoup par ses méditations; il les servit encore par ses hypothèses, qui semblaient devoir les égayer. L'audace même de ses erreurs agita vivement les esprits. Dans un siècle où les savants ramenaient tout à l'expérience, on ne pouvait voir sans surprise le plus illustre parmi eux rétrograder vers des systèmes qui paraîtraient appartenir à ces siècles d'imagination beaucoup plus que de philosophie, où l'on dédaignait d'observer, parce qu'il était plus facile d'inventer la nature que de la trouver, et de construire un monde que de le connaître. Dans les siècles dont je parle, ces erreurs d'un grand écrivain auraient pu devenir celles de la science elle-même, et lui être longtemps funestes : elles ne furent qu'utiles dans un âge trop éclairé pour n'y pas démêler les germes d'un grand nombre de vérités fécondes. On leur a dû peut-être cette science, jusqu'alors ignorée ou négligée parmi nous, qui, s'efforçant de découvrir l'état primitif du globe et ses antiques révolutions, en a fait mieux étudier l'état présent et les lois éternelles.

D'ailleurs, même en supposant que l'influence de ces erreurs pouvait être contagieuse, elle fut contre-balancée, ou plutôt détruite, dès ce temps-là, par une influence toute contraire. Un hasard favorable aux sciences avait rendu

contemporains deux hommes qui, pour leur être également utiles, devaient paraître à la même époque et suivre une route opposée. Tandis que le philosophe français les rappelait à ces systèmes, faibles dédommagements pour le génie qui souffre à ignorer ce qu'il est impossible de savoir, un naturaliste suédois, esprit sage, étendu, philosophique, et cependant ingénieux, les assujettissait sans retour à l'expérience, les soumettait à l'observation, et leur formait une de ces langues qu'on appelle *des méthodes*, parce qu'elles doivent présenter, comme dans un tableau progressif, toutes les vérités successives d'une science. Linnée fit mieux connaître la nature ; Buffon la fit plus aimer. Une impulsion puissante et une direction sûre données en même temps, des deux bouts de l'Europe, aux sciences naturelles, pouvaient dès lors faire pressentir leurs succès dans le monde et leurs nouveaux progrès : progrès qui devaient être à la fois si brillants et si rapides, lorsque, par la réunion de toutes les sciences, chacune d'elles pourrait emprunter le secours de toutes les autres ; lorsque, s'alliant toutes à l'art d'écrire, elles en auraient reçu plus d'éclat, et que, se conciliant l'intérêt général, elles seraient divulguées plus ou moins à toutes les classes de la société, non-seulement par des ouvrages écrits d'un style que les savants n'avaient point connu jusqu'alors, mais dans des chaires publiques et par l'instruction orale ; lorsque enfin, étant appliquées à tous les arts, à l'agriculture, à l'industrie, leurs résultats les moins vulgaires seraient en quelque sorte devenus le patrimoine de tous les hommes, et l'une des sources réelles de la richesse des nations.

Les sciences exactes elles-mêmes suivirent cette impulsion donnée par les lettres et par la philosophie à

toutes les connaissances humaines. Les théories de Newton, ses découvertes, qui devaient changer toute la face des sciences, ne tardèrent pas à être adoptées dès qu'on put les mieux connaître. Déjà l'Académie des Sciences s'était concilié la confiance et le respect des nations étrangères ; et tandis que ' parmi ses membres les plus célèbres , ceux-ci sous les glaces du pôle , ceux-là sous les feux de l'équateur , mesuraient cet arc du méridien qui devait fixer la figure de la terre , cette compagnie , toujours plus illustre , voyait se signaler à l'envi dans ses concours , ouverts seulement depuis quelques années ¹, les savants les plus renommés de l'Europe, et paraître au milieu d'eux avec gloire une femme française digne d'être l'amie de Voltaire et de commenter Newton.

Ce grand homme, plus admiré à mesure qu'on l'examinait davantage, formait dès lors parmi nous de dignes élèves et un successeur". Le géomètre qui , dans son *Traité de Dynamique*, avait rapporté à un principe unique toutes les lois du mouvement , en résolvant depuis le problème de la précession des équinoxes, faisait franchir à la science les limites où le génie de Newton s'était arrêté. Toutes les sciences, agrandies chaque jour par des découvertes heureuses, appliquées avec succès aux arts mécaniques, en hâtaient le perfectionnement ; et les arts perfectionnés, en permettant d'apporter dans la construction des instruments plus de justesse et de précision, hâtaient beaucoup à leur tour le rapide progrès des sciences.

¹ Ce fut sous le règne de Louis XV, en 1722, que M. Rouillé de Meslay, conseiller au parlement, fonda un prix annuel à l'Académie des Sciences.

M. de Caylus en fonda un à l'Académie des Belles-Lettres en 1754.

En expliquant les lois générales de l'univers, Newton avait appris aux physiciens à *n'admettre que des théories précises et calculées*¹. Et tout ce qui est dans la nature étendue, figure ou mouvement, fut soumis à l'appréciation rigoureuse du calcul. Le siècle instruit par un tel maître devait être celui des découvertes sans doute, mais il devait plus encore, il devait nécessairement être celui des bonnes méthodes et des grandes applications.

Loke eut bientôt, comme Newton, ses admirateurs et ses disciples. *Comme le mécanisme de l'univers, celui de l'entendement humain fut dévoilé*². Bacon, dont le grand génie pressentit et parut devancer les découvertes physiques de Newton, avait été le fondateur, en Europe, de la philosophie expérimentale, et le véritable inventeur de l'analyse de l'esprit humain. Depuis, Loke était remonté à l'origine de nos connaissances. Il avait prouvé que toutes nos idées ne sont que le résultat des opérations de notre intelligence sur nos sensations ou sur leurs souvenirs. Il avait démontré quelle est la nature des vérités accessibles à cette même intelligence ; ce qu'il lui est possible de connaître, et ce qu'elle est forcée d'ignorer. Pénétrant, après lui, plus avant dans la route qu'il avait ouverte, mais non pas entièrement frayée, Condillac expose avec clarté, avec précision, avec étendue, ce qu'avait découvert son maître, et ce qu'il lui avait appris à découvrir. Il trace le tableau généalogique des idées, il

¹ Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

² Je me sers ici de l'expression consacrée par l'usage ; en la prenant dans un sens trop rigoureux, l'on a quelquefois prêté à des philosophes célèbres des opinions dangereuses qu'ils étaient bien loin de professer.

en fait voir la filiation, il les représente dans ses analyses sous des formes aussi distinctes que celles des objets qui frappent les sens. Il apprécie l'influence du langage sur la justesse des pensées ; et, lorsqu'il n'exagère point les conséquences de ses principes, il donne à la langue française cette exactitude rigoureuse dont le modèle n'existait nulle part. En dévoilant tout l'artifice des opérations de l'entendement, il enseigne à les diriger toutes conformément à nos facultés. Dès lors, sa méthode analytique devient générale : il l'applique avec succès à l'art de penser, à l'art de raisonner, à l'histoire, à l'économie politique, à l'astronomie elle-même et à la science des calculs. D'autres imitent son exemple. Et les procédés des arts, comme les théories et les observations des sciences physiques, reçoivent plus de précision de cette méthode, qui est celle de l'esprit humain.

L'analyse des sensations et des idées conduisit surtout à l'analyse de leurs signes, ou du langage. Le même Condillac, Duclos et ce Dumarsais, si éminemment doué du caractère et de l'esprit philosophiques, en soumettant à des vues générales les principes isolés de la grammaire, exécutèrent enfin avec justesse ce que les écrivains de Port-Royal avaient heureusement tenté. De l'examen des principes et du mécanisme des langues, l'esprit d'analyse s'introduisit dans la critique raisonnée des préceptes du goût. Alors parurent divers ouvrages où ces préceptes particuliers étaient réunis et coordonnés en un système général, où les beautés et les défauts des grands maîtres étaient discutés d'après des principes méthodiques, et décomposés, pour ainsi dire, avec une sorte de précision anatomique, quelquefois trop rigoureuse : genre d'écrits estimable et utile, presque totalement inconnu au grand

siècle de Louis XIV, qui, riche jusqu'à l'opulence, mais ne calculant pas ses richesses, eut plus de talents que de lumières¹, et laissa moins de préceptes que d'exemples.

Durant tout le cours du dix-huitième siècle, au contraire, les écrivains les plus habiles se sont empressés d'initier la nation dans les secrets de leur art. Jamais on ne prit tant de soins pour conserver la pureté de la langue et celle du goût; jamais on ne mit tant de zèle à répandre les saines doctrines; et les ouvrages critiques de Voltaire, l'*Essai sur les Éloges* de Thomas, le *Lycée* de La Harpe, l'*Art d'écrire* de Condillac, les *Éléments de Littérature* de Marmontel, et quelques autres écrits fruits de diverses plumes célèbres, assurent à ce siècle, dans la rhétorique et dans la critique littéraire, une immense supériorité.

Tandis que des genres nouveaux, ou du moins devenus tels par la manière de les traiter, agrandissaient ainsi notre littérature, on était loin de négliger ceux qui l'avaient déjà illustrée. L'érudition même (dont les progrès ont été moins remarqués à cette époque, parce que l'importance des résultats faisait souvent oublier l'immensité des recherches) s'enrichissait chaque jour des découvertes fécondes et des discussions souvent lumineuses des de Guigne, des Fonce-magne, des Sainte-Palaye, et surtout de ce Fréret, plus célèbre, parce qu'avec autant de connaissances il a eu plus de lumières; de ce Fréret qui, remontant le cours des vieux âges, et guidé dans ce labyrinthe par le fil d'un scepticisme raisonné, osa tenter de débrouiller tous les détours de l'ancienne chronologie.

¹ Siècle de grands talents bien plus que de lumières.

(VOLTAIRE.)

Cependant une société religieuse et savante, qui possédait alors dans son sein l'auteur de *l'Antiquité expliquée*, l'infatigable Montfaucon, poursuivait avec son ardeur accoutumée ses nombreux et utiles travaux. Je veux parler de cette congrégation de Saint-Maur dont les volumineux écrits rempliraient seuls une bibliothèque, et qui fut parmi nous la source de toute érudition profonde, comme la respectable école de Port-Royal l'a été de toutes les bonnes études.

L'Académie des Belles-Lettres, devenue si supérieure à elle-même et au but de son institution, avait commencé, dès les premières années du siècle ¹, la publication de ses Mémoires, aujourd'hui si répandus en Europe, cités par les érudits de toutes les nations, et qui jettent un si grand jour sur les antiquités historiques. Celles de la Grèce et de Rome, il est vrai, avaient été plus ou moins éclaircies, mais un voile épais couvrait encore les antiquités asiatiques. On vit naître alors une nouvelle érudition qui eut pour objet de lever ce voile; et cette érudition nouvelle, partageant l'impulsion donnée dans ce siècle à toutes les études, fournit des matériaux immenses à ce nouveau genre d'histoire qui, caractérisant l'esprit humain chez tous les peuples et dans tous les temps, a pour but principal de retracer l'édifice écroulé des institutions, des mœurs et des croyances. Alors l'érudit et l'historien, associant leurs travaux, furent, l'un comme l'habile ouvrier qui, d'après les éminences du sol, découvrirait une ville ensevelie, en mettrait au jour les décombres, des socles, des chapiteaux, des colonnes tronquées et des débris de portique; l'autre, comme le sa-

¹ En 1717.

vant architecte qui , plaçant ces débris dans leur ordre , assemblant les restes épars du portique , relevant la colonne sur sa base , jugerait , d'après leurs dimensions , de la proportion des édifices , de la disposition même des rues , et , suppléant par l'analogie aux monuments encore enfouis , tenterait de donner l'ancien plan de cette ville brisée et perdue.

C'était ainsi que tous les genres de littérature , mais plus encore toutes les sciences , se prêtaient dès cette époque un riche et mutuel secours. A force de s'agrandir , elles s'étaient pour ainsi dire touchées ; devenues enfin si vastes par tant de développements successifs , que pour embrasser complètement l'une d'elles , il fallait emprunter quelque chose à presque toutes les autres. Alors naquit l'*Encyclopédie*.

Deux hommes dont l'esprit étendu avait embrassé toutes les sciences , frappés de cette étroite chaîne dont ils les voyaient unies , formèrent le hardi projet de les rassembler toutes dans un même ouvrage , éternel et immense dépôt des connaissances et des erreurs humaines. L'un était ce d'Alembert , qui démontra le premier , par des calculs rigoureux , la théorie de la gravitation , et qui prononça les éloges de Massillon et de Boileau ; immortel par le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* , où il traça le modèle de cet étonnant édifice tel qu'il aurait dû être , et ne fut pas élevé. L'autre était ce Diderot , qu'une imagination fougueuse entraîna dans plusieurs écarts , mais qui , également versé dans les systèmes des sciences et dans les procédés des arts , étonne par le nombre de ses connaissances , par leur prodigieuse variété ; penseur fécond , quelquefois obscur , dont la tête ardente et profonde semblait contenir tout entière cette même *Encyclopédie* , com-

mencée sur un plan si riche et proportionné au sujet ; plan trop étendu sans doute pour être dignement rempli d'un seul jet et dans toutes ses parties ; ouvrage auquel trop de mains travaillèrent , mais qui , par sa nature même , doit se perfectionner d'âge en âge , et dont l'utilité réelle ne saurait être révoquée en doute par les hommes assez instruits pour savoir combien d'inventions , de méthodes utiles se sont perdues par trait de temps , qui se seraient conservées dans un recueil de ce genre : monument de gloire pour l'époque à laquelle il fut élevé , puisque , dans l'énumération qu'il renferme des découvertes de l'esprit humain , celles de cette même époque tiennent une place honorable ; monument caractéristique de l'esprit de ce siècle universel , et dont la seule entreprise suffirait pour le distinguer entre tous les âges célèbres. Il ne fallut point de cartes aux navigateurs , tant qu'ils se bornèrent à parcourir les côtes de nos mers européennes ; mais elles leur devinrent nécessaires quand , par delà les colonnes d'Alcide , s'ouvrit un vaste océan dont ils allaient explorer les continents et les îles. Voilà l'image des progrès et de l'état des sciences au dix-huitième siècle.

L'*Encyclopédie* devait être , elle sera peut-être un jour la carte nautique de cet immense océan des sciences humaines , où il restera toujours des découvertes à faire et de nouvelles routes à tracer. L'*Encyclopédie* , dès sa naissance , parut ajouter encore à cette ardeur pour les études profondes , à cet amour de la vérité , à ce zèle pour les lumières et pour l'utilité publique , qui pouvaient bien être joués chez quelques hommes de lettres , mais qui étaient alors les mobiles connus de la littérature entière.

Ici se présente à nos regards un spectacle tel que n'en offrirent aucun siècle, aucune littérature. Ce ne sont pas quelques sages s'appliquant dans la retraite à multiplier leurs connaissances, à éclairer leur raison : c'est une nation entière qui se livre à toutes les études, accumule tous les succès. Ce ne sont pas quelques princes favorisant la flatterie en récompensant les arts, souvent introduits dans les cours sous le sauf-conduit de la louange, et payés pour prendre la livrée du maître : c'est une nation entière qui protège tous les arts. Ce ne sont pas quelques honneurs passagers, individuels, accordés par la puissance, obtenus par la faveur : c'est une nouvelle noblesse proclamée par tout un peuple, la noblesse des talents ; c'est une nouvelle dignité reconnue par tout un peuple, la dignité du génie ; c'est un empire nouveau, celui de la raison et des lumières.

Cette admiration pour les talents, cette activité des esprits, se propagent dans la France entière. On dirait, à son enthousiasme, que la nation est assemblée pour discuter ses intérêts les plus chers, et les grands écrivains de cette époque se présentent à l'imagination comme des orateurs introduits dans son sein moins pour obtenir ses suffrages que pour éclairer ses discussions.

C'est devant ce concours de la nation que Buffon trace l'histoire de l'homme et de la nature ; que Voltaire peint le génie et le caractère des peuples ; que Montesquieu révèle la pensée et fixe les devoirs des législateurs ; que Rousseau dévoile le cœur de l'homme et proclame les principes d'une morale éternelle.

Un autre, écrivant l'histoire des établissements européens en Asie et dans le Nouveau-Monde, attire sur ses travaux l'attention intéressée de toutes les puissances

maritimes et commerciales ¹. Un autre, empruntant la voix d'un illustre citoyen d'Athènes, montre dans les seuls principes d'une morale raisonnée les véritables ressorts d'un sage gouvernement ². Un autre, plus entreprenant, cherche, dans un ouvrage sur l'esprit humain, des bases universelles et constantes à la morale elle-même et à la législation ³. D'autres enfin appellent l'attention de tous les hommes éclairés et la vigilance du gouvernement sur l'industrie, sur le commerce, et plus encore sur l'agriculture, trop négligée par Colbert. Ils remontent à toutes les sources de la richesse des nations, préparent dans nos finances des réformes salutaires, autorisent dans leur siècle de passagères erreurs, et laissent à la postérité des bienfaits durables.

¹ Raynal, justement célèbre, non pour de vaines déclamations condamnées par le goût comme par la sagesse, mais pour ses recherches toujours profondes et ses vues souvent lumineuses.

² Les *Entretiens de Phocion*, par Mably, le plus loué, mais non pas, selon moi, le meilleur de ses ouvrages. Les *Observations sur l'Histoire de France* me paraissent, je l'avoue, fort supérieures et le véritable titre de Mably à une gloire durable. Il y a dans ce livre des connaissances, et, ce qui vaut mieux, des lumières. Nul encore n'a répandu plus de jour sur les origines et les révolutions de nos institutions monarchiques, et l'on sait que ses réflexions sur les règnes où la prérogative royale a pris le plus d'accroissement ne sont pas indignes, malgré quelques erreurs, d'être méditées par les philosophes et par les hommes d'État.

³ Helvétius. Heureux si, dans l'ouvrage célèbre où il développe avec éclat des vérités très-fécondes, il n'avait pas revêtu d'un style ingénieux et rapide une doctrine désolante ou du moins de funestes erreurs! Comment cette âme noble et généreuse a-t-elle donc paru confondre l'amour de soi-même et l'égoïsme? Pourquoi, donnant pour mobile aux actions humaines l'intérêt, cet homme, dont la vie fut toujours pure, n'a-t-il pas su démêler en lui-même cet *intérêt moral* sans lequel on n'expliquera jamais une conduite vertueuse? Ses actions ont réfuté son livre : il s'était calomnié.

Unissant donc leurs efforts, consacrant leurs nobles veilles à l'étude de la nature, de l'homme, de la morale, de l'administration ou des lois, tous ces écrivains philosophes semblaient se proposer un but plus utile que la fortune ; plus grand que la renommée. Ainsi passa dans leurs mains le sceptre de l'opinion publique. Une nation passionnée pour la gloire et pour les plaisirs sembla l'offrir par acclamation à ceux qui faisaient alors et ses plus nobles plaisirs et sa plus éclatante ou plutôt son unique gloire.

Tandis que ce peuple sensible et grand, fait pour tous les genres de triomphes, mais alors retenu par une administration faible, trop au-dessous de lui-même et de ses destinées, n'éprouvait plus que des revers, ses philosophes, ses écrivains, conservaient et agrandissaient encore en Europe sa réputation, que ses généraux et ses ministres semblaient devoir avilir. En donnant tant de splendeur à son existence nationale, ils embellissaient aussi les jours de son existence civile. Ils avaient fait de Paris la véritable métropole des lettres, des connaissances humaines ; et les hommes instruits, les savants dans les genres les plus divers, qui venaient de toutes les parties du monde étudier dans son sein la philosophie ou les arts, s'y trouvaient tous dans leur patrie.

Le théâtre offrait à leurs yeux les plus ravissants spectacles. La révolution que le génie de Voltaire avait faite dans le poëme tragique, le talent des Le Kain, des Clairon et des Dumesnil l'opérait dans sa représentation. Ils y mettaient plus d'action, d'éclat et de véhémence. La vérité de leur jeu, leur déclamation savante, faisaient paraître dans tout leur lustre les chefs-d'œuvre de ce grand maître, et savaient encore embellir d'autres ouvrages, in-

férieurs sans doute , mais bien supérieurs du moins aux drames longtemps fameux de tous ces tragiques efféminés qui , dans le siècle même de Racine , avaient osé se disputer les débris de son héritage. Lefranc voyait se multiplier les représentations de *Didon* ; Saurin , de *Spartacus* ; Lemierre , d'*Hypermnestre* ; Dubelloy , du *Siège de Calais* ; La Harpe écrivait *Mélanie* ; et Guimond de La Touche devenait célèbre par le succès de la seule *Iphigénie en Tauride*.

L'étranger qui venait dans nos murs chercher des lumières et des plaisirs , passait-il de ces spectacles enchanteurs dans nos cercles alors célèbres : il y trouvait encore la littérature et les arts , des gens de lettres qui possédaient les agréments , l'urbanité de l'homme du monde ; des gens du monde et des femmes même en qui l'on reconnaissait l'habitude de réfléchir et le goût raisonné de l'homme de lettres. Ces études , ces lumières , brillaient dans tous les entretiens , animaient toutes les réunions. La célébrité d'un bon ouvrage en devançait la publication ; ses lectures étaient des fêtes , son apparition un événement public. Chaque jour voyait s'ouvrir de nouvelles sociétés littéraires , se former de nouveaux établissements favorables au progrès des connaissances humaines. Il semblait que l'amour-propre de la nation , ne trouvant point alors d'aliments dans les faits d'armes et dans les événements de la politique , se fût retranché tout entier dans les succès de la littérature.

Bien au-dessus de toutes ces réunions , qui cependant méritent un souvenir , l'Académie française , environnée de la considération publique , brillait , depuis le milieu du siècle , d'un éclat qu'elle n'avait jamais eu auparavant , lors même que , sous le règne de Louis , elle possédait

dans son sein les Bossuet et les Fénelon, les Corneille et les Racine. Ses séances, longtemps désertes, étaient devenues en quelque sorte un spectacle national, qui rappelait, sans les égaler, les solennités littéraires de la Grèce.

^x Les discours de réception ne se bornaient plus à un vain protocole de louanges et de remerciements. Des questions utiles aux lettres ou à la philosophie s'y trouvaient quelquefois traitées avec autant de justesse que d'élégance. On abandonnait dans les concours ces dissertations oiseuses sur la morale, patrimoine héréditaire des rhéteurs. On proposait à l'émulation publique les éloges des grands hommes qui avaient honoré la patrie. Les sujets vraiment oratoires font naître les orateurs. C'est peut-être à cette heureuse innovation que nous devons le panégyriste de Descartes et de Marc Aurèle. Nous lui devons du moins l'*Essai sur les Éloges*, ouvrage trop peu vanté, où les causes de la grandeur et de la décadence des lettres, considérées chez tous les peuples dans leur rapport avec les événements politiques, sont quelquefois pénétrées avec une supériorité de raison, exposées avec un éclat et une énergie de style qui décèlent un heureux disciple de Tacite et de Montesquieu; chef-d'œuvre d'un orateur en qui tant de gens affectent de méconnaître un esprit vigoureux, une âme élevée, et qui doit en effet trouver, à ce double titre, plus de censeurs que de rivaux.

L'exemple donné par l'Académie française ne tarda pas à être suivi de toutes les Sociétés savantes. L'*Éloge de Corneille* fut proposé à Rouen, comme l'*Éloge de Duquesne* à Marseille, l'*Éloge de Leibnitz* à Berlin, où un Français remporta le prix. Et l'éloquence académique, longtemps accusée de n'avoir aucun objet, acquit un intérêt patriotique, une considération légitime, dès lors

qu'on la vit appelée à faire dans l'éloge de nos grands hommes le panégyrique de la nation.

L'éloquence judiciaire, dont on a vu les progrès au commencement du siècle, en s'alliant depuis à la philosophie, en avait reçu plus d'intérêt, plus de force et de grandeur. Chaque fois que dans les cours du royaume il se présentait de ces questions principales dont la solution importe à l'ordre des sociétés humaines, et qui permettent les vues générales, elles y trouvaient à la fois des talents faits pour les agiter, une sagesse capable de les résoudre. Les Servan, les Dupaty, les La Chalotais, les Montclar, faisaient alors entendre dans le sanctuaire de nos lois des harangues dignes par leur philosophie du siècle où elles étaient prononcées, dignes par leur éloquence du barreau d'Athènes ou de Rome, et qui semblaient présager ce que devait être parmi nous l'éloquence politique, quand des événements prochains, mais imprévus, viendraient en ouvrir la carrière.

Avant même qu'elle se fût agrandie par ces dernières conquêtes, l'éloquence avait brillé d'un tel lustre dans les grands maîtres de ce siècle, elle avait exprimé les passions avec tant de charme et d'énergie, elle avait peint la nature avec tant de grâce et de fierté, qu'elle était enfin devenue un objet d'émulation pour la poésie elle-même, et devait à son tour influencer sur cet art difficile et sublime qui, dans toutes les littératures, commence par la devancer, et finit quelquefois par la suivre.

Notre poésie, qui s'est formée principalement au théâtre, abondante en traits de sentiment et en expressions morales, était loin d'être aussi féconde en images et en tournures pittoresques. Mais lorsque la prose française se fut montrée, sous les pinceaux de Buffon et de

J.-J. Rousseau, si hardie et si vraie dans ses peintures, si riche dans ses couleurs, alors on dut éprouver la noble ambition de transporter dans la poésie ces peintures dont le dessin était tracé, ces couleurs qu'on trouvait, pour ainsi dire, toutes préparées et assorties sur la palette de ces grands peintres. L'amour des sciences, plus répandu parmi les hommes de lettres, dut aussi faire universellement adopter l'exemple donné par Voltaire d'associer les images de la poésie aux grandes idées de la physique. Enfin la connaissance des poètes anglais, que ce grand homme nous avait apportée de son voyage dans leur ile, devait attirer l'attention de nos poètes sur les scènes de la vie champêtre et les grands tableaux de la nature. De ces trois causes réunies naquit un goût général pour les descriptions poétiques. De même que Newton et Loke, Thompson eut ses imitateurs. Malheureusement il n'y avait à imiter dans Thompson que des détails, et l'on voulut encore imiter sa composition ; et au lieu de se borner à répandre plus de descriptions dans les poèmes, plus de coloris dans les descriptions, d'une suite de descriptions on voulut faire un nouveau genre de poème : c'est ce qu'on a depuis si improprement appelé *le poème descriptif*. Comme s'il pouvait y avoir une sorte de poème où l'on dût ne décrire jamais ! Comme s'il devait en être une où il fallût décrire toujours !

L'action imprime aux compositions épiques ce caractère d'unité que doivent avoir les diverses parties d'un même tout. Dans le poème didactique, les préceptes remplacent l'action ; ils ont leur suite comme elle a sa marche : ils exigent un plan et un but. Mais quand on ne veut que décrire, on s'accoutume à tracer des tableaux sans cadre, et le plan est compté pour rien. Dans cette

suite de peintures qui, n'étant point dirigées vers un but principal, ne sauraient être bien coordonnées entre elles, les préparations deviennent moins nécessaires et plus difficiles, et les transitions se réduisent à des arrangements de mots : alors les détails s'enrichissent, et l'art de la composition dépérit toujours plus. On ne s'en tient pas là longtemps. Comme on n'a, pour attacher le lecteur, ni l'intérêt de l'action, ni l'utilité des préceptes, son attention, qu'on ne peut fixer par l'ensemble, on veut l'attirer du moins sur chaque détail : ainsi le goût des détails même se corrompt ; il faut sans cesse surprendre, éblouir ; on court après les effets, on tourmente sa pensée, ses tours, ses images ; on change la grâce en afféterie, et l'on brillante ses couleurs.

Telles sont les suites malheureuses que pourrait avoir, parmi nous, la *poésie descriptive*, si l'on continuait à s'y livrer aveuglément. Mais avant de dégénérer à ce point, elle aura fécondé notre langue poétique ; elle aura préparé des couleurs à celui qui, réunissant la poésie morale telle qu'elle est dans nos grands maîtres, à la poésie descriptive telle qu'elle aurait dû toujours être chez leurs successeurs, osera tenter encore un nouveau poème épique dans cette langue énergique et pompeuse, mais qui peut-être n'avait pas encore essayé toutes ses forces quand le génie de Voltaire l'enrichit d'une épopée ¹.

¹ J'ose du moins affirmer que les amis de la gloire nationale ne parleront jamais sans reconnaissance d'un genre à qui notre littérature doit ce poème *des Saisons*, où les images physiques, il est vrai, s'unissent aux idées morales, et quelques autres poèmes, *descriptifs* si l'on veut, mais auxquels l'adresse des poètes a su conserver souvent le caractère didactique, même en le remplaçant plus fréquemment encore par toutes les séductions du talent.

L'époque de cette révolution dans notre langage poétique remonte à une traduction célèbre, qu'il ne m'est pas permis de louer, mais que je ne puis passer sous silence, puisqu'elle tient le premier rang parmi les productions de ce genre difficile, et dont la gloire appartient sans partage au dix-huitième siècle. Les grands écrivains du règne de Louis, satisfaits d'imiter les anciens dans des ouvrages de génie, abandonnaient à des mains vulgaires la tâche moins profitable de les traduire ; et des savants, plus laborieux qu'habiles, fidèles au sens de l'original sans l'être jamais à son caractère, en reproduisant sa pensée, ne songeaient pas même à reproduire son style, ses tours, son harmonie, ses images, enfin tout ce qui imprime à la pensée le genre d'esprit de l'auteur. Ils translaient du même ton les épigrammes de Catulle et les catégories d'Aristote. Dans le dix-huitième siècle, au contraire, les talents les plus distingués n'ont pas dédaigné le travail des traductions. On s'est pénétré de l'esprit de son modèle ; la grâce a lutté contre la grâce, et l'énergie contre l'énergie. Les poètes, les philosophes, les historiens de l'antiquité, ont trouvé des interprètes fidèles ; et les meilleurs écrivains modernes ont été traduits dans notre langue, sans perdre le caractère qu'ils avaient su donner à la leur.

Si la France s'enrichissait alors des livres les plus estimables dont se glorifiait l'Europe, la France, à son tour, enrichissait l'Europe, non-seulement de ses livres, traduits dans toutes les langues, mais de sa langue elle-même et de sa littérature, qu'on voyait, pour ainsi dire, y fonder des colonies. C'est une distinction bien honorable au dix-huitième siècle, qu'on ne puisse achever le tableau de la littérature française à cette époque, sans porter ses

regards hors de la France. On sait quels ouvrages français ont illustré des plumes étrangères. Quand je pourrais oublier parmi eux le meilleur comique de l'Italie, ce Goldoni, qui parut avec honneur sur notre scène après avoir enrichi et réformé celle de sa nation; quand je pourrais oublier le savant M. de Paw, et ses recherches profondes sur l'Amérique, sur la Chine, sur les Égyptiens et les Grecs, pourrais-je oublier aussi ce roi conquérant et législateur, qui parut vouloir mettre au rang de ses conquêtes notre esprit, notre goût et nos arts; qui ambitionna sur le trône l'honneur de se placer au rang de nos poètes, et confia lui-même les annales de sa maison à notre langue, comme à la plus digne de les conserver? Oublierai-je qu'aux bords de la Newa, une impératrice, fameuse par un règne aussi long qu'éclatant, voulut coopérer elle-même à la traduction de nos ouvrages célèbres qu'on avait entreprise par ses ordres? L'admiration pour nos grands écrivains devenait universelle comme notre littérature.* Les rois se plaisaient à correspondre avec eux dans leur langue; ils les appelaient dans leurs États, comme autrefois Philippe avait appelé à sa cour le précepteur d'Alexandre, pour y présider à l'éducation de l'héritier de leur couronne. Ils leur offraient de l'estime, des richesses et des honneurs; et quand ces hommes généreux ne voulaient accepter que l'estime, les rois se montraient assez justes pour ne pas s'étonner de leur refus.

Ils les honoraient davantage en adoptant leurs principes, en puisant dans leurs maximes des bienfaits pour l'humanité. La servitude abolie en Danemark par Christian VII et son vertueux ministre Bernstorff; la tolérance proclamée à la fois à Stockolm et à Pétersbourg; la légis-

lation criminelle adoucie et sagement réformée dans le Nord et dans cette Italie où la philosophie de Montesquieu avait trouvé pour disciples les Beccaria et les Filangieri ; voilà sans doute les plus flatteurs, voilà les plus dignes hommages rendus aux lettres françaises , et souvent renouvelés dans ce siècle où le génie de nos écrivains politiques parut en quelque sorte siéger dans les diètes européennes et dans les conseils des rois.

On voyait renaître ces jours de l'antiquité où les peuples confiaient à des sages étrangers l'édifice de la législation nationale. Un peuple voisin , longtemps asservi , secoue le joug de ses vainqueurs ; il veut se donner une constitution et des lois , et il les demande à un philosophe français. Une nation généreuse se rend indépendante dans le Nouveau-Monde ; elle veut se donner une constitution et des lois , et elle les demande à un philosophe français. Partout s'établissent des académies françaises, partout des théâtres français. Un traité se conclut dans les glaces du Nord entre le successeur des sultans et l'héritière des czars, et ce traité se rédige en français. Enfin une académie étrangère propose pour sujet d'un concours *l'universalité de la langue française*, et elle couronne un Français. Quelle fut jamais la nation qui reçut tant de gloire de sa littérature ? Quel fut jamais le siècle illustre qui lui attira tant d'honneurs ?

Si nous portons nos regards sur les âges fameux de l'antiquité, nous y voyons les lumières soumises en quelque sorte à la division géographique des États. Les institutions même de ces peuples , leur fanatisme politique, ne leur permettaient point d'assigner pour but à leurs travaux le bonheur du genre humain , ni d'étendre leurs affections à toute la famille des hommes. Comme leurs

vertus n'étaient que patriotiques, leur littérature ne fut que nationale. Ils semblaient voir dans les bienfaits de la philosophie et des arts un des droits exclusifs de la cité; autour d'eux tout était barbare.

Chez les modernes, au contraire, des découvertes sublimes ont rendu accessible à tous les peuples la noble carrière des lettres et de la civilisation. Dès là, ces peuples, si souvent divisés par la politique et par les armes, ont tendu constamment à s'unir dans la culture des arts, et à ne plus former enfin qu'une république des lettres où circuleraient sans cesse, en se multipliant par la circulation, toutes les richesses de l'esprit et de la raison humaine. Il fut donné au dix-huitième siècle d'achever ce magnifique ouvrage. Une littérature où se trouvaient discutés les droits et les devoirs de tous les hommes devait être adoptée par le genre humain. Elle a fait de l'Europe entière l'immense patrie des arts, de la civilisation et du génie.

Il fallait à cette patrie des lettres une langue commune à tous ses citoyens. Longtemps tous les savants de l'Europe n'avaient écrit qu'en langue latine. Cet usage, utile pour eux, et qui les rendait tous en quelque sorte compatriotes, était loin d'être aussi favorable à l'instruction du reste des lecteurs. Il devait empêcher les sciences de s'introduire dans le monde, de descendre à tous les rangs de la société; et s'il avait été suivi plus longtemps, il eût séparé les hommes en deux classes, dont l'une aurait pu tout apprendre et l'autre aurait été forcée de presque tout ignorer. La langue française, devenue pour ainsi dire chez tous les peuples langue usuelle pour les hommes dont l'éducation avait été cultivée, sans avoir les inconvénients de l'idiome scientifique, pouvait en réunir les

plus grands avantages. Elle le pouvait surtout à une époque où il ne se faisait pas en Europe une seule découverte vraiment remarquable qui ne fût aussitôt expliquée et développée dans notre langue ; à une époque où les sciences , parées des charmes du style , enrichies parmi nous de découvertes nouvelles et d'heureuses théories , ou habilement appliquées aux arts , s'embellissaient , se fécondaient , ou devenaient plus utiles , sous la plume des disciples de Buffon , sous le compas des rivaux de d'Alembert , dans les amphithéâtres ou dans les laboratoires des émules de Daubenton et de Lavoisier.

Tel était l'état des sciences et des lettres en France quand éclata la révolution... A ce mot , un profond silence semble interroger l'orateur. Va-t-il lui-même répondre par le silence ? Quelle fut sur cette révolution , qui devait changer la face du monde , l'influence des lettres et de la philosophie ? Loin de ces jours orageux de succès et d'infortunes célèbres , une postérité reculée pourra seule y porter des regards libres de passion et de crainte. Elle se dira sans doute : La ruine des institutions vieilles de nos pères était devenue inévitable ; elle aurait produit les mêmes agitations sans le progrès des lumières¹ ; mais sans le progrès des lumières , aurait-elle eu jamais pour dernier résultat d'extirper dans l'Europe entière les plus profondes racines de la servitude féodale , et d'effacer les

¹ Il serait facile de prouver qu'il n'est pas un seul des philosophes vraiment illustres du dix-huitième siècle qui n'ait hautement prononcé la condamnation des funestes excès dont nous avons tous été victimes. Mais de semblables discussions ne pourraient que réveiller de douloureux souvenirs ou même des ressentiments que l'intérêt de l'État veut sans doute qu'on oublie. Les tempêtes politiques ne sont point de celles dont on peut dire , quand on est entré dans le port : *Forsan et hæc olim meminisse juvabit*.

vestiges de l'antique barbarie ? Mais surtout elle se dira : C'est le prodige de notre patrie , que , durant la révolution la plus tumultueuse et la plus féconde en vicissitudes , les palmes de la littérature n'aient pas été brisées par l'orage et séchées jusque dans leurs racines !

Elles ont continué de croître ; de nouveaux succès ont encore enrichi cette littérature si vaste ; mais ce n'est point à moi d'en rappeler le souvenir. Le lieu où je parle m'impose une contrainte qui a dû se faire sentir dans toute cette peinture de la dernière moitié du dix-huitième siècle. Ce tableau , pour être complet , devait n'être pas offert à mes juges , assez généreux pour s'en exclure eux-mêmes en y attachant un prix. Cette exclusion en exige une autre : je ne ferai paraître dans ce discours aucun de ceux qui , vivants encore , pourraient y porter leurs regards.

La peinture de cette époque est réservée à des pinceaux plus habiles. A la voix d'un prince ami des lettres , s'élève ce beau monument où seront marqués tous les pas que les sciences et les arts ont encore faits de nos jours. C'est là que la justice et la vérité sauront suppléer à ce que je n'ai pu dire. Pour moi , ma tâche est remplie ; ce tableau que j'ai dû tracer , le voilà. Je l'ai peint sans fiel et sans flatterie ¹.

Portons maintenant nos regards sur son ensemble. Cherchons dans le dix-huitième siècle , non plus les grands hommes qu'il vit naître , mais les progrès réels et nombreux des lettres et de l'esprit humain durant cette époque brillante. La poésie doit d'abord attirer notre attention ; elle peut se considérer chez tous les peuples comme

¹ *Sine irâ et studio.* (TAC.)

l'aurore de la littérature. Son éclat est souvent momentané ; souvent on le voit pâlir à mesure que l'horizon s'agrandit et s'éclaire. Mais quel horizon plus vaste et plus lumineux que celui des connaissances humaines au dix-huitième siècle ! et cependant quel éclat, quelle richesse de poésie ! Si l'on excepte la fable et même la comédie, trop évidemment déchues dans ce siècle, quoiqu'elles puissent encore y revendiquer des chefs-d'œuvre, tous les genres traités avec gloire sous le règne de Louis XIV se sont maintenus à une grande hauteur dans des ouvrages du règne suivant ; et deux genres très-élevés qui manquaient au dix-septième siècle, ont puissamment concouru à illustrer le dix-huitième, je veux dire l'ode et l'épique. On ne saurait d'ailleurs nier que notre langage poétique ne se soit montré plus fertile en expressions pittoresques, plus varié quelquefois, et surtout moins dédaigneux, moins borné dans ses peintures. Quant à la vraie éloquence, où la trouverons-nous jusqu'alors ? Dans la chaire et dans deux ouvrages de Pascal et de Fénelon. Mais quelles immenses conquêtes n'a-t-elle pas faites depuis ? Les descriptions de la nature, l'analyse des passions, les principes de la morale, l'exposé même des systèmes des sciences, tout a été de son domaine ; et nous avons vu reparaître l'éloquence politique des anciens, qui semblait pour toujours ensevelie sous les débris de Rome et d'Athènes.

L'histoire n'avait été souvent que le récit des batailles et la peinture des cours ; elle est devenue le tableau des usages, des mœurs et des lumières des peuples. Les traductions, la saine critique littéraire, et j'ajouterais la rhétorique, si l'*Art poétique* n'existait pas, appartiennent presque sans partage à la même époque. Parmi

les sciences physiques et les sciences exactes, les unes ont été pour ainsi dire recréées, toutes ont fait des progrès sans nombre, toutes se sont alliées aux lettres, à l'art d'écrire; et cette alliance mémorable a rendu les lettres françaises les dépositaires des découvertes, des connaissances de l'Europe entière, de toutes les richesses de l'esprit humain. Enfin, si après le règne de Louis XIV, la France s'enorgueillissait d'un siècle qu'elle pouvait opposer sans crainte au plus fameux, au plus grand de tous les âges littéraires, la France, après le dix-huitième siècle, possède la plus variée, la plus complète peut-être de toutes les littératures.

Ainsi notre heureuse patrie, seule entre toutes les nations, a triomphé des arrêts de cette destinée jusqu'alors invincible, qui semblait refuser au génie deux âges consécutifs de succès et de grandeur : elle a réuni deux de ces siècles qui méritent de faire époque dans l'histoire de l'esprit humain, dont ils signalent toute la force.

Français ! cette gloire est immense ; elle n'appartient qu'à vous. Ne vous en montrez pas indignes en la laissant dépérir. Héritiers industriels de vos opulents ancêtres, accroissez encore ce noble héritage ; que cette succession de triomphes ne finisse point à vous. Démentez, démentez aussi l'inconstance des destinées humaines. Osez du moins le tenter. Le premier pas vers les grandes choses est l'espérance d'y parvenir. Osez l'avoir cette généreuse espérance : le grand siècle qui vient d'expirer semble vous la léguer lui-même. Toute sa gloire n'a pas reposé sur quelques hommes supérieurs dont l'existence est passagère, et qui dans l'empire des arts laissent rarement de postérité. Non, la France tout entière a pris part à leurs succès, a idolâtré leurs talents, s'est éclairée

de leurs lumières, et elle a fait de tant de gloire un patrimoine vraiment national. Cette admiration pour les talents, ces lumières ne sont pas éteintes. Tant d'ouvrages consacrés aux saines doctrines, tant d'excellentes critiques, de traités d'éloquence et de poésie, tant de précautions prises dans le dix-huitième siècle pour prévenir la décadence du goût, la corruption de la langue, empêcheront longtemps parmi vous et la langue de se corrompre et le goût de se dépraver. Ce siècle que vous avez vu finir a laissé des guides habiles au siècle qui vient de naître; leur expérience saura l'introduire dans la route des succès, où tout lui impose le devoir d'imprimer à son tour des traces lumineuses.

Oui, Français, n'en doutez pas, votre littérature est appelée à de nouvelles conquêtes. Les troubles dont vous avez été témoins, ces agitations convulsives qui ont ébranlé tout l'empire, ces agitations elles-mêmes sont des gages assurés de votre éclatant avenir. Elles ont placé ce siècle dans la même situation où se trouvait le siècle de Louis après les divisions intestines et les guerres de sa minorité. Elles ont laissé dans les esprits cette activité inquiète et féconde, qui, lorsque ces crises terribles ont cessé, se tourne en véritable force, et porte encore toute l'ardeur, toute la violence des factions dans les hautes et nobles entreprises. Si jusqu'à présent cette vigueur secrète ne s'est pas également fait sentir dans toutes les parties de votre littérature, elle s'est signalée dans vos camps, et l'attention publique l'y a suivie. Mais quand les regards de la nation, arrêtés depuis plusieurs années sur de grands événements, loin du sanctuaire paisible des Muses, viendront à se reporter enfin avec plus de calme sur ces arts qui furent toujours le premier des plai-

sirs, la plus douce des jouissances pour les nations civilisées, et qui sont un besoin pour les Français; alors on verra se déployer cette énergie des esprits, après celle des caractères, cette émulation, cette soif de travaux et de célébrité, qui suivent chez tous les peuples le passage sanglant et rapide des révolutions; alors le siècle de Bossuet et de Corneille, celui de Voltaire et de Montesquieu, reconnaîtront leur successeur; alors la renommée, longtemps fixée sous nos drapeaux, viendra planer sur nos murs; et cette grande époque de l'histoire, commencée par tous les prodiges de la guerre, s'enrichira dans le sein de la paix, de tous les triomphes des arts.

MORCEAU DU TABLEAU LITTÉRAIRE

QUI

EMPÊCHA L'OUVRAGE D'ÊTRE COURONNÉ EN 1809,

ET DONT LA SUPPRESSION EN 1810 NE PUT PRÉVENIR UNE VIOLENTE
CABALE CONTRE L'AUTEUR, NI PAR SUITE, LE PARTAGE DU PRIX.

Maintenant, je le demande, n'a-t-il pas dignement rempli son cours ce siècle contre lequel s'élèvent aujourd'hui tant de voix trompeuses ou inconsidérées? Que répondrais-je encore à ceux qui se font un point d'honneur de nier l'éclat de sa gloire? Si l'esquisse que j'en ai tracée est fidèle, ils sont déjà réfutés. Mais, parmi ses nombreux détracteurs, il en est qui, sinon plus justes, du moins plus adroits et peut-être plus sincères, avouent cette gloire pour la maudire et son éclat pour l'obscurcir. A les entendre, cet éclat fut semblable à celui de la foudre; le génie n'a lui que pour embraser. Ils ne voient dans cette littérature brillante qu'une indépendance d'opinions coupable, une hardiesse de principes dangereuse. Tel n'était pas, disent-ils, l'esprit de la littérature dans le grand siècle de Louis.

— Oui, celle du dix-huitième siècle a été plus libre, plus indépendante, je l'avoue. Je fais plus, je vais en dire la cause. Sous le règne de Louis XIV, qui sut,

comme tous les rois grands et heureux, aimer et encourager les lettres, notre littérature naissante dut voir le prix et le mobile de ses efforts dans l'estime et les bienfaits du monarque. Sous le règne de Louis XV, qui n'avait pas les mêmes droits que son aïeul d'aimer et de protéger les lettres, notre littérature, formée et désormais sûre de sa force, ne reconnut pour prix et pour mobile que l'estime et l'approbation publiques. Elle devait ainsi devenir plus indépendante, et par là même se montrer plus hardie. Mais tant qu'un gouvernement faible, sans se concilier jamais le respect, n'eut pas du moins fait tomber toutes les espérances et rompu sans retour les liens qui l'unissaient à la nation, les lettres se plurent à affermir, à resserrer ces liens déjà trop relâchés, et leurs voix, moins sévères que généreuses, s'obstinaient encore à l'éloge, quand déjà de toutes parts s'élevaient les réclamations. Lorsque enfin ce gouvernement, déchu de sa faiblesse même, eut perdu toute confiance par une longue et honteuse suite de déplorables événements; lorsqu'on vit se former à l'horizon politique, se grossir et s'avancer l'orage qui depuis a crevé sur nos têtes, alors on vit aussi l'opinion changer entièrement. Elle s'expliquait dans les remontrances des cours, dans les doléances de tous les corps de l'État. Le monarque en fut frappé lui-même, et, parvenu au terme de sa carrière, il annonça les infortunes qui menaçaient son successeur¹. Dans ce changement universel (dont il faut assigner l'époque aux dernières années de Louis XV), les lettres de-

¹ Ces pressentiments l'avaient souvent poursuivi jusque dans le Parc aux Cerfs; mais il avait pris l'habitude de s'étourdir en disant : « Cela durera toujours bien autant que moi; le reste regarde mes successeurs. » J. S.

vaient rester fidèles à l'opinion publique ; car l'opinion publique était juste , et il était impossible de prétendre encore l'abuser. Alors , dans les écrits comme dans les discours , la hardiesse devint souvent de l'audace ; l'indépendance des principes put , chez quelques écrivains , dégénérer en licence. Je ne prétends point le nier , tel est malheureusement le cours de toutes les choses humaines. Une littérature dont les travaux embrassaient tous les objets qui importent au bonheur des hommes , dut enfanter des erreurs , des exagérations d'autant plus remarquées , qu'elles tenaient à des matières plus importantes. Mais quelle est donc la littérature où l'on ne trouve pas de semblables erreurs ? Quels sont les principes , vrais ou faux , qu'on a le plus reprochés aux philosophes du dix-huitième siècle , qui n'aient pas été soutenus , exprimés avec plus de liberté , avec moins de réserve et de circonspection , par les philosophes de l'antiquité , par des philosophes modernes , dans les âges précédents ? Et quelles sont enfin les opinions dangereuses accréditées par un écrivain célèbre du dix-huitième siècle , qui n'aient pas été combattues dans ce siècle par un écrivain non moins célèbre ? Telle fut toujours la destinée des erreurs : elles s'attaquent , se choquent et se détruisent mutuellement. La vérité seule reste pour l'honneur de l'écrivain et l'intérêt de l'humanité. Ainsi ces erreurs que j'ai cru remarquer dans quelques ouvrages du dix-huitième siècle , je ne dois pas plus les combattre que je ne dois réfuter ses accusateurs , car c'est un tableau littéraire qu'on me demande , et non point un examen philosophique.

Mais dis-je la vérité ? Toutes les accusations intentées contre les grands écrivains de ce siècle , puis-je les passer

sous silence ? Non , non , il en est une qu'il faut approfondir , à laquelle il faut répondre ; car si cette accusation terrible , et tant de fois répétée , n'est point aussi injuste qu'elle est cruelle , je n'ai pas dû entreprendre ce discours , je ne dois pas l'achever , vous ne devez pas l'entendre. Victime des excès d'une révolution trop mémorable , qui d'entre nous , frappé dans ses plus chères affections , n'a pas eu des larmes à répandre ? Qui d'entre nous oserait célébrer , excuser la cause de ces excès monstrueux , de ces infortunes sanglantes ? Eh bien ! cette cause , on la cherche dans les chefs-d'œuvre du génie que je viens d'offrir à votre admiration !... Ah ! s'il est vrai que le règne du génie ait amené le triumvirat de l'ignorance , du délire et de la férocité ; si les plus sublimes talents ont été les précurseurs des barbares ; si leurs maximes de sagesse et de philanthropie ont préparé parmi nous ces actes de démence et de brigandage dont le seul souvenir souille et consterne l'imagination , je l'avoue en frémissant , la pureté même de l'intention ne suffit point pour les absoudre. Oui , que la renommée se taise , que leurs honneurs soient détruits , que leurs statues soient voilées ; déchirez ces pages coupables où j'osais tracer leurs noms avec honneur. Et vous , accourus dans cette enceinte pour offrir à leur mémoire un nouveau tribut d'admiration , désertez ces solennités imprudentes et dangereuses , dispersez-vous , fuyez , et dites en gémissant : Comment ont-ils pu faire la honte et le malheur de la patrie , ceux qui en furent la gloire et l'amour !

O Français ! est-il bien vrai ? serons-nous condamnés à proférer ces paroles cruelles ? Sans doute , des imputations graves ne vous les arracheront jamais. Sans doute ,

avant d'attenter à la gloire nationale, avant de livrer les cendres du génie aux outrages de ses accusateurs, vous voudrez du moins savoir sur quelles preuves ils se fondent. En est-il qu'on puisse alléguer? J'entends de toutes parts accuser la philosophie du dix-huitième siècle. Mais, demanderai-je d'abord, qu'est-ce que la philosophie du dix-huitième siècle? Est-ce la philosophie d'Helvétius, réfutée dans tous ses principes par le philosophe Rousseau? Est-ce la philosophie de Rousseau, combattue sur tant de points par le philosophe Voltaire?... — Oui, c'est la philosophie de Rousseau, ce sont les maximes de l'*Émile*, les principes du *Contrat social*. — Et voilà ce qu'on ose dire, voilà ce qu'on imprime sans crainte, aujourd'hui que cette voie éloquente et redoutée s'est perdue dans le silence de la tombe! Ah! si le grand homme qu'on outrage pouvait un moment sortir de cet éternel silence, s'il paraissait au milieu de vous, ce *Contrat social*, cet *Émile* dans les mains : « O vous, dirait-il, vous qui m'accusez de vos malheurs, de vos fautes peut-être, ne m'inculpez pas sans me lire, ne me condamnez pas sans m'avoir compris. Qu'y a-t-il entre ma philosophie et les principes de ceux que vous m'osez donner pour disciples? Qu'ai-je dit, et qu'ont-ils fait? J'ai dit que le plus grand bien dont l'homme ici-bas pût jouir était une liberté sage, *toujours subordonnée à l'existence et aux intérêts de la patrie*¹. Ils ont blessé tous les intérêts, et fondé sur les dangers de leur patrie l'esclavage momentané mais absolu de vingt-cinq millions

¹ *Contrat social*. La liberté, dit Rousseau, est le droit de faire pour son avantage ce qui ne nuit point à autrui, et cette liberté se trouve dans tous les gouvernements légitimes.

d'hommes. J'ai dit que *la condamnation d'un citoyen innocent détruisait le pacte social*¹. Ils ont fondé leur pouvoir, subversif de tout ordre social, sur l'ostracisme et la proscription. Et c'est moi qu'on charge de leurs crimes ! moi ! *l'apôtre de l'humanité* ! moi qui donnai pour maxime que *la vie d'un seul homme est plus précieuse que la liberté du genre humain*² ! moi qui , n'envisageant qu'avec effroi un simple changement dans vos conseils inconsidérément proposé par ce bon abbé de Saint-Pierre, annonçai l'affreux ébranlement que devait produire la plus légère secousse dans tout votre édifice social³ : secousse donnée depuis par votre gouvernement lui-même, quand, violant les formes établies, il osa dissoudre vos cours souveraines et exiler vos magistrats. Qu'y a-t-il donc, je le demande, qu'y a-t-il de commun entre ces maximes, entre ces craintes, et la licence effrénée, et le fanatisme féroce, et les forfaits de vos tyrans ?

Mais ils ont cherché dans mes livres un prétexte à ces forfaits ; ils m'ont pris pour complice de leur tyrannie, et du sein de leurs fureurs ils ont invoqué mon nom.

Oui, de tous temps les scélérats se sont armés de ce que respectent les hommes, pour tromper les hommes et les asservir. Ceux qui s'élevèrent à cette époque que vous appelez si justement du nom de *terreur*, ceux-là trouvèrent partout les maximes de vos philosophes honorées ; ils durent donc chercher dans vos philosophes l'autorité dont ils avaient besoin pour en imposer à la nation. Ve-

¹ *Contrat social.*

² *Correspondance.*

³ Voyez l'*Examen de la Polysinodic.*

nus un siècle plus tôt, ils l'auraient cherchée dans l'Évangile ¹, comme leurs prédécesseurs, comme les insurgés d'Angleterre; comme eux, ils se seraient proclamés les défenseurs de Dieu et de son culte. Rendez-vous Jésus-Christ complice des démagogues de Westminster?

Pour rallier à leur parti la foule enthousiaste et facile à séduire, quelques brigands ineptes et obscurs osèrent feindre de se ranger sous les drapeaux de la philosophie. Mais qu'ils furent peu de temps à revenir sur leurs pas! et qu'ils sentirent bientôt que nos maximes et les leurs ne pouvaient régner ensemble! Alors on les a vus nous proscrire, alors ils nous ont accusés eux-mêmes comme vous nous accusez aujourd'hui. En déclarant les philosophes ennemis de la patrie, savez-vous quel est celui dont vous imitez l'exemple, quel est l'arrêt que vous confirmez?

« Les philosophes, a dit Robespierre dans une de nos
« assemblées nationales ², les philosophes se sont tous
« déshonorés dans la révolution; et à la honte éternelle
« de l'esprit, la raison du peuple en a fait seule tous les
« frais. Hommes petits et vains, rougissez, nous disait
« l'énergumène : les prodiges qui ont illustré cette époque
« de l'histoire ont été opérés sans vous et malgré vous.
« Le bon sens sans intrigue, le génie sans instruction,
« ont porté la France à ce degré d'élévation qu'épouvante
« votre bassesse.... » — Oui, sans doute, elle nous épou-

¹ J'aurais pu dire qu'ils l'y ont réellement cherchée. Ignore-t-on, en effet, dans combien d'*adresses patriotiques* on osa donner à Jésus le titre de vrai *sans-culotte*. et tirer des Évangiles de prétendues maximes d'égalité et de *civisme* révolutionnaire?

² Rapport fait par Robespierre, le 18 floréal an II, à la Convention nationale.

vante, et son idée seule fait frémir d'horreur. Le misérable ! eût-il pensé jamais qu'il dût arriver un jour où l'on nous nommerait ses complices !

Il ne s'agit point ici de discuter mes principes de droit politique. Je puis m'être trompé quelquefois, je puis m'être trompé toujours. Ces erreurs de pure spéculation ne sauraient aucunement influencer sur la conduite d'un peuple. C'est la morale elle seule qui peut avoir quelque prise sur les actions. Or, je ne me suis point trompé dans ma morale, moi qui recommandai toujours l'humanité, la justice, l'entière soumission aux lois et aux institutions nationales. Imitiez l'exemple que j'ai donné : j'ai préféré à tout ma patrie. Qu'est-ce en effet que le traité du *Contrat social*, sinon le gouvernement de cette patrie honorée, présenté comme un modèle à tous les peuples assez peu nombreux, assez pauvres, pour qu'un tel gouvernement pût encore leur convenir ?

Cessez donc, hommes prévenus, cessez des déclamations injustes. Je ne vous en ferai point un reproche : je me justifie sans récriminer. Quelles terribles infortunes n'ont point supportées quelques-uns d'entre vous ! Ah ! le malheur rend aisément injuste ; et l'injustice, fille du malheur, mérite plus de pitié que de blâme. La même cause allume aussi les passions et les excuse peut-être : les passions ne raisonnent pas ; mais elles doivent cesser avec le danger qui les fit naître. Et quand la paix est revenue dans vos murs, délivrés des invasions étrangères et des discordes intestines, craignez de troubler cette paix, craignez de rappeler ces discordes par de funestes souvenirs. Évitez des discussions imprudentes. Craignez surtout d'associer jamais les noms abhorrés de vos tyrans à des noms vertueux et illustres ;

craignez de donner à leurs maximes des autorités consacrées, et que l'Europe révère ; car c'est ce qui peut arriver de plus favorable à leur cause, et de plus dangereux pour vous. »

Voilà ce que répondrait sans doute, avec plus de force et d'éloquence, cet homme si souvent et si cruellement outragé. J'ignore ce qu'une impartiale justice pourrait opposer à ce discours ; mais ce n'est pas en vain que j'évoquais son ombre. Qu'ai-je fait dire, en effet, à l'auteur du *Contrat social*, que je n'eusse pu mettre avec plus d'avantage dans la bouche d'un Voltaire ou d'un Montesquieu ? C'est vous que j'en atteste, honorables victimes de nos dissensions civiles ; vous, Malesherbes, Bailly, dont je déplorais tantôt la mort funeste et prématurée ; vous qui, nourris des mêmes principes, avez suivi des partis différents, et prouvé, comme tant d'autres grands exemples, que ce ne sont point des systèmes de philosophie qui, dans cette lutte terrible, ont déterminé les opinions politiques ! Sur le glorieux échafaud où la hache a tranché vos têtes, vous n'avez point rétracté ces principes innocents de votre trépas ; vous n'avez point reproché vos malheurs à la mémoire de vos maîtres. Vous saviez trop que leurs têtes augustes seraient elles-mêmes tombées sous le bras qui vous frappait, prosrites par vos bourreaux pour avoir conçu ces mêmes ouvrages auxquels on impute leurs fureurs.

Loin donc de nous arrêter à ces imputations irréfléchies, et qui ne prouvent rien, sinon des souvenirs malheureux, et des ressentiments que le bien de l'État veut sans doute qu'on oublie, rendons un légitime hommage à tous ces hommes illustres, non pas pour leur honneur, mais pour le nôtre, mais pour l'honneur national. Con-

fondons dans notre admiration le grand siècle qui les a produits, et le grand siècle qui les a devancés. Tous deux furent brillants sans doute, tous deux seront à jamais la gloire de la patrie ; mais c'est leur réunion surtout qui rend cette gloire sans exemple.

FRAGMENT

D'UNE VARIANTE DU MORCEAU QUI PRÉCÈDE¹.

Tel était l'état des sciences et des lettres quand éclata la révolution. A ce mot terrible, je m'arrête. Je suis comme le voyageur qui, parcourant une riche forêt, se plaisait à observer les divers plans, leurs aspects variés, leurs feuillages. L'orage a grondé devant lui, la foudre a frappé ces arbres superbes, les vents ont promené l'incendie. Il retient ses pas avec effroi, il regarde : il ne voit plus qu'un désert et des cendres encore brûlantes, où il craint de poser le pied. Un désert et des cendres ! Non, messieurs, je me trompe : c'est le prodige de notre temps et de notre patrie, que durant la révolution la plus terrible, les palmes de la littérature n'aient pas même été flétries. Elles ont continué de croître ; de nouveaux genres ont encore agrandi cette littérature si vaste. L'éloquence des Cicéron et des Démosthènes s'est vue renaitre parmi nous avec des caractères particuliers que lui imprimaient des circonstances inouïes ; et dans cette assemblée na-

¹ Je me décide à donner cette variante, tout incomplète qu'elle est, pour montrer avec quelle puissance Victorin Fabre dominait son sujet, avec quelle facilité il pouvait l'envisager sous tous ses aspects, et le traiter de mille manières sans presque jamais se répéter.

(J. S.)

tionale, qui ressembla trop souvent au champ de bataille où deux armées sont en présence, il s'éleva de vrais orateurs, pareils à des héros ennemis qui compteraient dans leurs rangs d'habiles et nombreux capitaines, dignes de commander eux-mêmes après la retraite ou la mort de leurs chefs ¹.

.
 du moins plus adroits, et peut-être plus sincères, avouent cette gloire pour la maudire et son éclat pour l'obscurcir. A les entendre, cet éclat fut semblable à celui de la foudre; le génie n'a lui que pour embraser. Ils ne voient dans cette littérature brillante qu'une indépendance d'opinions coupable, une hardiesse de principes dangereux, etc.

¹ Il manque ici deux pages qu'Auguste Fabre n'a pu retrouver, et que j'ai moi-même inutilement cherchées dans les immenses matériaux rassemblés par l'auteur. (J. S.)

NOTES

ET DISSERTATIONS.

NOTE *a*, page 7.

Jusqu'alors tous les siècles célèbres avaient paru marcher à la suite de quelques esprits créateurs : Fontenelle n'a rien créé, si ce n'est peut-être l'esprit de son siècle, etc.

Les bons ouvrages de Fontenelle, ses Éloges surtout, si souvent imités, et toujours restés modèles, eurent, en effet, beaucoup d'influence sur l'esprit naissant du dix-huitième siècle, moins en augmentant les lumières des hommes déjà versés dans l'étude des sciences, qu'en attirant sur ces études elles-mêmes un intérêt général qu'elles n'avaient point inspiré jusqu'alors.

Pour ne parler ici que de ces Éloges, leur réunion présente un tableau bien digne de réveiller l'attention, et d'exciter le respect, ou même l'enthousiasme. C'est là qu'on embrasse, pour ainsi dire, l'ensemble de l'esprit humain dans ses variétés infinies; qu'on observe l'abondance et la richesse de ses facultés, si bien ordonnées entre elles, et cependant si diverses; qu'on les voit se développer dans les sciences de tout genre, dans les génies de toutes les trempes, dans les travaux des Newton, des Mallebranche, des Leibnitz, des Cassini, des Vauban, des Boërhave. C'est là qu'on voit les découvertes les plus étonnantes, les plus neuves même, préparées par des découvertes faites, à des siècles d'intervalle, dans des langues, et quelquefois

dans des sciences toutes différentes, et qu'on admire comment les hommes de génie, de tous les temps et de tous les lieux, élèvent ainsi de concert cet étonnant édifice des connaissances humaines.

Tels sont les objets que Fontenelle a su rendre visibles à tous les yeux par une exposition des faits, une analyse toujours claire, précise, méthodique, une critique souvent lumineuse. Il rendit en quelque sorte témoins du développement des sciences, il introduisit dans les routes qu'elles avaient parcourues, dans les secrets du génie qui les avait fécondées, ceux qui n'avaient point approfondi les sciences, ceux même qui y étaient presque étrangers. Son plus bel éloge est renfermé dans cet hémistiche de Voltaire : *L'ignorant l'entendit*. Il sut répandre le goût de l'instruction et des études sérieuses dans ce qu'on appelle le monde. Mais on doit vivement regretter que, peu fait par son caractère comme par la nature de son esprit pour les ouvrages de sentiment et d'imagination, il s'y soit livré longtemps avec une constance malheureuse.

Comme nous l'observons ailleurs, il conserva toujours des traces de la fausse direction donnée à ses premiers travaux, paraissant offrir trop souvent, dans son style et dans ses principes littéraires, le surprenant contraste d'un esprit juste et d'un goût faux. Une méthode d'exposition toujours précise et lumineuse aurait fait de ses *Entretiens sur la pluralité des Mondes* un excellent livre, malgré ses erreurs, sans cette galanterie fade à la fois et précieuse, qui, dans l'opinion contemporaine, en fit un *livre charmant*. Il faut le dire pour marquer la disposition des esprits à cette époque, et mieux apprécier le changement opéré depuis dans le goût général de la nation : si l'on voulait rendre à ce livre la réputation qu'il conserve à peine, et qu'il mérite, il suffirait d'en retrancher ce qui le rendit célèbre. Ses défauts l'ont fait lire autrefois : il est moins connu de nos jours, où il faudrait le lire malgré ses défauts.

NOTE b, page 8.

Les principes de la littérature exposés dans des rhétoriques, etc... Des historiens encore célèbres, les Rollin, les Dubos, les Bougeant, les Vertot, etc.

L'on désirerait aujourd'hui dans le *Traité des Études* moins de superfluités, une raison plus vaste et plus sévère ; mais le succès de cet ouvrage prouva son utilité ; il en est peu qui aient plus contribué à répandre parmi nous le goût et la connaissance des vrais modèles. — *Les Réflexions sur la Poésie, la Peinture et la Musique*, peuvent encore être lues avec fruit malgré des erreurs importantes et nombreuses. On trouve déjà dans Dubos cet art qui manquait à Rollin, de généraliser ses principes, et de faire penser son lecteur.

Ces deux hommes, très-estimables comme rhéteurs, se sont acquis comme historiens une réputation non moins durable. Mais ni l'*Histoire ancienne* de Rollin, écrite pour les jeunes gens, trop amis des fables et des digressions, ni celle de *la Ligue de Cambrai*, par Dubos, plus faite pour les hommes mûrs et les politiques, ni la narration élégante et précise de Bougeant, historien du *Traité de Westphalie*, ni les scènes toujours grandes, toujours animées et quelquefois si dramatiques des *Révolutions* de Vertot, ne ressemblaient en rien, comme je l'ai observé dans le texte, à cette nouvelle manière d'écrire l'histoire dont Voltaire parmi nous a donné depuis le premier exemple, et que la plupart des nations de l'Europe se sont empressées d'adopter.

NOTE c, page 8.

Le véritable art oratoire, qui, par un effet de nos institutions, ne s'était montré longtemps que dans la chaire évangélique, commençait à s'introduire dans le sein des tribunaux, etc.

Parmi ceux qui jusqu'alors s'étaient acquis le plus de réputation dans l'éloquence du barreau, ceux-ci, toujours hors de leur

sujet, avaient traduit en ridicule la pompe et la magnificence des orateurs de l'antiquité ; ceux-là, plus sages et non plus heureux, s'étaient renfermés toujours dans les bornes d'une dissertation froide et pédantesque, hérissée de textes et d'interprétations. Plus judicieux que les uns, plus noble et plus précis que les autres, Cochin donnait le premier l'exemple d'étudier et d'imiter les anciens, sans affecter dans des sujets trop inférieurs de lutter avec eux de génie. En même temps, un magistrat dont les talents seraient encore estimables sans l'illustration qu'ils durent à ses vertus, le chancelier Daguesseau, répandait avec trop d'abondance peut-être, dans des harangues de magistrature et sur des objets de jurisprudence, ces fleurs de la littérature que Fontenelle avait semées avec plus de grâce dans l'analyse des sciences et dans les discussions philosophiques.

NOTE d, page 10.

... Un académicien célèbre, prosateur spirituel et facile, versificateur languissant et forcé.

Il faut cependant, pour être juste, ne pas oublier que La Motte a donné plusieurs opéras agréables, parmi lesquels on distingua surtout celui de *Sémélé*, où se trouvent quelques scènes ingénieuses, dialoguées avec finesse, et même versifiées avec assez d'élégance ; et une tragédie (*Inès de Castro*) qui, à la faveur des situations et de quelques traits de sentiment, s'est longtemps maintenue au théâtre.

NOTE e, page 11.

SUR LOUIS RACINE. — Et dans sa monotonie savante, il laisse voir souvent la perfection de l'art et la médiocrité du talent, etc.

Il faudrait faire cependant une honorable exception en faveur de quelques passages de son poëme, qu'il est inutile d'indiquer,

parce qu'ils sont dans la mémoire de tous les amis des vers. Ses épitres, ses odes, moins connues, méritent beaucoup moins de l'être. Le style en est pur, élégant, mais souvent d'une extrême faiblesse, et presque entièrement dénué d'inspiration; si toutefois on excepte aussi quelques fragments, beaucoup plus rares, et dont le meilleur, ce me semble, est ce passage très-heureux d'une imitation d'Isaïe :

Comment es-tu tombé des cieux,
 Astre brillant, fils de l'Aurore?
 Puissant roi, prince audacieux,
 La terre aujourd'hui te dévore :
 Comment es-tu tombé des cieux,
 Astre brillant, fils de l'Aurore ?
 Dans ton cœur tu disais : à Dieu même pareil,
 J'établirai mon trône au-dessus du soleil,
 Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
 J'irai m'asseoir sans crainte :
 A mes pieds trembleront les humains éperdus.
 Tu le disais, et tu n'es plus.

De l'harmonie, des images, de la vivacité dans les tours et du choix dans les expressions, tout concourt à faire de ce morceau un chef-d'œuvre de versification et de poésie, digne du grand Racine lui-même, et qui n'aurait point déparé les chœurs d'*Athalie* ou d'*Esther*. Mais le fils de ce grand homme ne se sou tient guère à cette hauteur; ses forces sont bientôt épuisées, et il tombe de faiblesse. Alors c'est vainement que l'art et le goût prennent la place de l'inspiration et du génie, que rien ne peut remplacer : le poète devient un versificateur très-savant, très-estimable, et rien de plus. Ces éclairs de génie poétique, qui brillent de loin à loin dans ses compositions, d'ailleurs presque aussi froides qu'élégantes, ont fait croire à des hommes de beaucoup d'esprit que l'auteur du poème de *la Religion* avait trouvé dans les papiers de son père des esquisses, des fragments épars, qu'il s'était appropriés par droit de succession. Il existe même un exemplaire de ses œuvres, qui faisait autrefois partie de la bibliothèque de Ferney, où, lorsqu'il se présente quelqu'un de ces morceaux dignes d'un grand poète, et qui semblent faire

contraste avec ce qui précède et ce qui suit, on lit en marge ces mots, écrits de la main de Voltaire : *Gloria patri!* et plus bas, quand l'ouvrage change de ton : *Et filio, et filio, et filio*. Qu'est-ce que cela prouve ? Rien, à mon sens, sinon que Voltaire avait trouvé, dans les ouvrages de Racine fils, des vers tels que l'auteur de *Phèdre* lui-même ne les aurait pas désavoués.

Louis Racine était d'ailleurs un littérateur peu vulgaire, un esprit aussi juste qu'éclairé : nourri des meilleurs principes littéraires, il les a développés dans ses *Réflexions sur la Poésie*, toujours avec clarté, quelquefois même avec finesse. Ses *Remarques sur les Tragédies* de son père me paraissent un monument élevé à la gloire de l'un et de l'autre. Aussi plein de modestie que de pitié filiale, il s'était fait peindre, le troisième volume de ces tragédies à la main, les regards fixés sur ce vers :

Et moi fils inconnu d'un si glorieux père.
Phèdre, acte 1^{er}, scène 1^{re}.

NOTE f, page 12.

Regnard, doué d'un talent brillant et facile, etc.

On place communément Regnard parmi les écrivains du dix-septième siècle. Il n'avait cependant fait paraître dans ce siècle qu'une seule de ses bonnes comédies, *le Joueur*, qui peut bien être son chef-d'œuvre, comme on le pense généralement, mais qui ne me semble pas, à beaucoup près, le plus irréprochable de ses ouvrages.

Durant les premières années du dix-huitième siècle, il donna presque sans interruption *le Retour imprévu*, bagatelle pleine de sel et de la gaieté la plus piquante ; *les Folies amoureuses*, comédie dont l'intrigue et le dialogue ont toute la vivacité, l'agrément que semble promettre le sujet ; *les Ménéchmes*, où Regnard surpasse Plaute en l'imitant ; et surtout *le Légataire*, celle de toutes les comédies de l'auteur qui approche le plus de la perfection, où l'intrigue, simple et féconde, les situations ani-

mées et la rapidité des mouvements, sont encore embellies par un dialogue vif, naturel, pétillant d'esprit et d'ingénieuses saillies.

NOTE g, page 14.

Si, après l'auteur du *Tartufe*, quelqu'un mérite d'être cité pour les grandes vues morales et la peinture énergique des mœurs, c'est l'auteur de *Turcaret*, etc.

Ce n'est point une intrigue riche et bien conduite, source de situations neuves et saillantes, ce n'est pas même un comique plein de sel, toujours puisé dans la situation ou les caractères, qui placent à un si haut rang cette excellente comédie : ce sont les caractères eux-mêmes ; c'est la représentation des mœurs toujours franche et naturelle ; c'est la beauté de cette conception morale, qui, en nous offrant un vil laquais que l'usure et la rapine ont élevé au faite de l'opulence, et dont la débauche et la fourberie précipitent la ruine, lui oppose un nouveau fripon, d'une extraction aussi basse, qui bâtit, sur la ruine de son maître, les fondements de sa fortune naissante, et que le spectateur suit de l'œil et croit voir, dans le lointain, s'élever à son tour et tomber comme son digne modèle.

Turcaret fut représenté en 1709, et il semblerait écrit sous la régence. Ou le changement produit dans nos mœurs par le système de Law fut moins réel qu'on ne le pense communément, ou, par une destinée singulière, Le Sage, qui, sous le règne précédent, n'avait paru mettre en scène qu'un des états de la société, se trouvait, sous la régence, avoir fait la satire de la nation.

NOTE h, page 14.

..... Pourquoi faut-il que Le Sage se soit arrêté dès son entrée dans la carrière? il y marchait de près sur les traces de ces deux illustres modèles.

Sa retraite a été funeste à la comédie sans doute; mais peut-être lui devons-nous *Gil-Blas*, l'un des chefs-d'œuvre de notre langue. Ainsi l'auteur de *Turcaret*, que des dégoûts éloignaient du théâtre, transportait dans des fictions plus vastes toutes les scènes heureuses dont il aurait pu l'enrichir.

Le Sage fit alors pour le roman ce que Corneille et Molière avaient fait pour la comédie. A des fictions interminables où tout était merveilleux et sublime, excepté les pensées et le style, il substitua la peinture énergique et vraie de l'homme et de la société.

L'abbé Prévost s'ouvrit une route différente. Ses romans sont à ceux de Le Sage ce que le drame est à la comédie. Bien moins heureux toutefois dans la peinture des passions et des mouvements de l'âme que ne l'était l'auteur de *Gil-Blas* dans la peinture des ridicules, des vices et des travers de l'esprit, il prodigua trop souvent les aventures extraordinaires; mais il sut du moins placer, à l'imitation des grands maîtres de notre scène tragique, le principal ressort de l'action dans le cœur de ses personnages. Devenu modèle aussi bien que Le Sage, il forma plus d'imitateurs; et, ce que ne fit point Le Sage, il apprit à ses disciples comment on pouvait le surpasser.

Ainsi par des innovations heureuses s'annonçaient déjà les progrès réservés dans ce siècle à notre littérature. Mais des exemples dangereux et faits pour égarer le goût par les succès même du talent ne tardèrent pas à présager les vices qui devaient longtemps corrompre quelques-unes de ses parties. Dans ce même genre d'ouvrages où Le Sage avait mis tant de naturel, se glissaient sous la plume de Marivaux, la métaphysique de sentiment, le néologisme et l'afféterie de style : défauts d'autant

plus contagieux dans l'auteur du roman de *Marianne* que, doué d'une finesse particulière d'esprit et de raison, il possédait à un degré très-rare l'art délicat de graduer le sentiment, de saisir les nuances fugitives des mœurs et des caractères ; et qu'enfin, malgré ces défauts, trop faciles à confondre avec les qualités aimables de sa manière habituelle, il mérita d'être placé parmi les peintres de la nature humaine, rang que lui ont accordé surtout les nations étrangères, juges moins sévères que nous des convenances du style.

Du reste, Marivaux n'est pas le seul de nos romanciers à qui les étrangers aient fait une réputation que nous n'avons pas entièrement sanctionnée. Il est peut-être digne de remarque que dans ce genre de compositions où l'on accorde généralement en France une grande supériorité aux Anglais, les Anglais regardent à leur tour notre supériorité comme incontestable et universellement reconnue.

« Les Français, dit un de leurs rhéteurs les plus accrédités, ont composé dans ce genre des ouvrages d'un mérite supérieur. Le *Gil-Blas* de Le Sage est un livre plein de sens, qui fait connaître le monde et renferme d'utiles leçons. Les ouvrages de Marivaux, surtout sa *Marianne*, annoncent beaucoup de finesse d'esprit et de connaissance du cœur humain. Il trace d'un pinceau délicat les traits et les nuances les plus fines qui distinguent les caractères. La *Nouvelle Héloïse* de Rousseau est une production d'un genre fort extraordinaire. Les événements sont souvent invraisemblables ; on y trouve des détails fastidieux et quelques tableaux répréhensibles ; mais au total, pour l'éloquence, la chaleur du sentiment et l'ardeur de la passion, ce livre mérite d'être mis au premier rang parmi les histoires fabuleuses.

« Il faut convenir, conclut le savant professeur d'Édimbourg, que la France a dans ce genre sur la Grande-Bretagne une supériorité décidée. Nous ne possédons pas, ajoute-t-il, au même point que nos voisins le talent de narrer, et de marquer avec délicatesse toutes les nuances des caractères. »

Ainsi s'exprime un compatriote de Fielding et de Richardson. Ce qui suit fait assez voir qu'il ne méconnaît point leur mérite. Mais je suis bien sûr que Diderot l'aurait pris pour le Zoïle du

grand poëte Richardson, et *La Harpe* pour l'*Anitus* du *grand philosophe* Fielding.

Au risque de passer moi-même en Écosse pour l'envieux détracteur du moraliste Marivaux, je témoignerai mon étonnement de le voir si près de *Le Sage*. Ce n'est point assez caractériser *Gil-Blas* que de louer le grand sens et la connaissance du monde qu'il suppose : *Gil-Blas* est le meilleur de tous les modèles dans le genre de romans qui tient à la comédie. Il renferme des situations, des traits de caractère et de dialogue, un comique enfin digne quelquefois de Molière; c'est là son premier mérite, et il est grand.

Si l'énergique auteur de *Turcaret* transportait dans ses fictions romanesques toutes les scènes heureuses dont il aurait pu longtemps encore enrichir son théâtre si court, et dont la lecture laisse tant de regrets, l'auteur ingénieux de *Marianne* parut transporter au contraire, dans son théâtre si long, et qu'on abrège *en ne le lisant pas*, les fables trop peu comiques dont il formait ses romans. Il suit de là que la distance entre les deux écrivains a dû être beaucoup moins grande dans le roman que dans la comédie. Mais elle l'est assez encore pour qu'il ne soit pas permis d'établir entre eux un parallèle.

Je me souviens pourtant d'en avoir lu un bien plus extraordinaire, où l'on rapprochait sérieusement *La Bruyère* et *Marivaux*; et un autre plus long encore entre *Marivaux* et *Addisson*, où il était beaucoup question du *Spectateur français* que personne ne lit en France, mais dont on cite encore de temps en temps, en Allemagne et en Angleterre, des observations pleines de finesse et quelques traits d'originalité. — Je trouve toutefois ce *Spectateur* bien inférieur à *Marianne*; et contre l'opinion commune, en avouant tout le mérite des caractères de *Marianne*, et surtout de son *Climat*, je placerais au moins sur la même ligne le premier volume, mais le premier volume seulement, du *Paysan parvenu*.

Lorsqu'on veut sainement apprécier *Marivaux*, soit comme romancier, soit comme auteur comique, il ne faut jamais perdre de vue cette réflexion aussi fine et surtout aussi juste qu'aucune de celles de *Marianne* et du *Spectateur français* : *C'est avoir*

beaucoup d'esprit que d'en avoir trop, mais c'est n'en avoir pas encore assez.

NOTE 1, page 14.

Destouches..... voulut épurer la comédie, et on l'accuse avec raison de l'avoir rendue trop sérieuse, etc.

La Chaussée..... créa, ou plutôt il renouvela parmi nous un genre qui tient à la comédie par les personnages, à la tragédie par les situations, etc.

Deux ouvrages très-distingués assurent à Destouches un rang parmi nos meilleurs comiques. *Le Philosophe marié*, par les mouvements de l'action, par un caractère entièrement neuf, quoiqu'il ne joue qu'un rôle épisodique, par un dialogue piquant et des situations théâtrales; *le Glorieux*, par des caractères variés, quoiqu'on reproche au principal personnage des défauts de convenance; par un comique du meilleur ton, et plus encore, par ce caractère de dignité qu'il sut imprimer à son ouvrage, sans en bannir le comique.

Au moment où parut le *Préjugé à la mode*, on ne manqua point de traiter La Chaussée comme un novateur. Il est certain cependant que des ouvrages célèbres de l'antiquité, tels que l'*Alceste* d'Euripide, jugés dans toute la rigueur de nos principes littéraires, sembleraient participer à la fois de la nature de la tragédie, de la comédie, du drame et de l'opéra. Sans doute, on ne doit pas mêler des genres aujourd'hui si divers; mais, pour l'intérêt de nos plaisirs, ne devons-nous pas les admettre ou les tolérer tous, en n'accordant à chacun d'eux que le degré d'estime qu'il mérite? Le drame, on n'en disconvient plus, est assurément fort inférieur à la tragédie véritable, et à la bonne comédie; mais s'il est vrai, comme on pourrait le démontrer par de glorieux exemples, que le drame permet l'usage d'un certain nombre de beautés qui seraient hors de place dans la comédie, et paraîtraient au-dessous de la dignité tragique; faut-il, sans restriction, proscrire le drame? Cela peut sembler

au moins douteux. Ce qu'il fallait proscrire, sans aucun doute, c'était le charlatanisme plaisant des successeurs de La Chaussée, qui l'imitaient beaucoup trop, et ne s'en croyaient pas moins inventeurs ; c'étaient leurs extases, leurs ravissements, et cette importance risible qu'ils s'efforçaient d'attacher, dans des préfaces, à leur pathétique et facétieuse philosophie ; c'était surtout l'engouement des gens du monde pour ce genre inférieur, et alors dépravé, mais en possession, pendant quelques années, d'épuiser à la fois sur notre scène la longue morale des auteurs et la patiente sensibilité du public.

NOTE j, page 11.

Parmi quelques pièces heureuses, qui rappellent un meilleur temps, s'élevèrent surtout deux chefs-d'œuvre, l'un d'invention et de verve, l'autre de finesse et de grâce, *la Métromanie* et *le Méchant*.

De toutes les bonnes comédies jouées depuis Molière, *la Métromanie* est celle qui dut produire la plus vive sensation. Pour la première fois, un poète se peignait lui-même, avec cette noblesse de cœur et cet enthousiasme d'imagination qui formaient, dit-on, réellement le caractère de l'auteur. Ce dangereux avantage d'avoir à se peindre soi-même fut pour Piron une bonne fortune, et lui fit produire alors, ce qu'il n'a plus fait depuis, malgré tout son esprit ; je veux dire, un bon ouvrage.

On admira cette rare fécondité du talent qui sut environner un sujet ingrat de tant de beautés qui lui paraissaient étrangères ; tant de mouvement et d'attitudes toujours nouvelles dans les personnages, tant de surprises toujours variées pour le spectateur. Cette verve d'invention et de style, ce dialogue vif, pittoresque, animé, cette profusion de traits saillants, cette veine intarissable de comique et de plaisanterie, ravirent d'abord tous les suffrages ; et l'on n'examina point si ces caractères, pleins de vie et d'expression, étaient bien dans la nature ; si tant de situations, qui se succèdent avec la rapidité d'un enchantement, étaient toujours puisées dans le fond du sujet ; et aujourd'hui,

que le temps et la réflexion ont fait connaître les défauts de *la Métromanie*, cette pièce n'en est pas moins regardée comme un chef-d'œuvre, fait pour immortaliser le nom de l'auteur, en dépit même de ses autres ouvrages.

Le Méchant est encore plus remarquable, à l'envisager sous un autre aspect. C'est la plus vive peinture de ce qui s'appelait *le monde*, à l'époque où il fut conçu. Cet ouvrage a moins d'éclat que *la Métromanie*; mais un dialogue plein d'aisance et de grâce, un style pur, souple, harmonieux, et poétique avec simplicité, ces couleurs fraîches et locales, ces nuances fines et déliées avec lesquelles Gresset peignit les mœurs du temps et le masque trompeur de *la bonne compagnie*, ont mérité au *Méchant* l'honneur d'être cité avec *la Métromanie*, et ont rendu comme inséparables les noms de Piron et de Gresset. Nous retrouverons ailleurs le talent de cet aimable comique, qui s'est montré dans la poésie légère, avec non moins de charme et de bonheur, mais qui n'aurait pas dû s'essayer dans la tragédie.

NOTE k, page 16.

Déjà vers le commencement de ce siècle, avait paru un génie inculte, il est vrai, mais fier et tragique. Corneille avait élevé l'âme, Racine affecté délicieusement le cœur; Crébillon voulut effrayer l'imagination. Il s'éleva sur une scène sanglante; et non-seulement le ressort, mais le but de ses compositions théâtrales fut la terreur, etc.

Ne nous arrêtons point sur ses premiers essais, malgré les beautés qu'on ne peut méconnaître dans *Atrée*. *Électre* fut jouée en 1708. Le rôle supérieur de Palamède, de grands traits dans le caractère d'Électre, annoncèrent *Rhadamiste*; et quand *Rhadamiste* parut, il surpassa les espérances; l'auteur s'était élevé au-dessus de lui-même. *Rhadamiste* est le chef-d'œuvre de Crébillon; il lui appartient tout entier. Rien de Corneille, rien de Racine et de tous les tragiques qui l'avaient précédé : tout est original dans *Rhadamiste*, et tout l'ouvrage respire une fierté,

une sorte de grandeur sauvage qui forment la physionomie distinctive du génie de son auteur. Une nature grande et barbare, des mœurs féroces avec dignité, des caractères généreux, des caractères atroces, une intrigue horrible et touchante, et la terreur mêlée à l'attendrissement, tels sont les traits propres et fortement prononcés qui caractérisent cette tragédie, et la distinguent de tous les ouvrages qu'on avait applaudis jusqu'alors. Le personnage intéressant et noble de Zénobie, le rôle passionné de Rhadamiste, le caractère imposant de Pharasmane, couvrent aux yeux du spectateur les défauts d'une exposition obscure, des convenances théâtrales violées, et la faiblesse d'un rôle secondaire. L'énergie, la mâle indépendance et les couleurs fortes du style, firent excuser au théâtre les vices de l'élocution, très-défectueuse encore, quoique bien moins incorrecte dans *Rhadamiste* que dans les autres ouvrages de Crébillon.

NOTE I, page 17.

DES TRAGÉDIES DE VOLTAIRE. — Le talent d'enchaîner et de multiplier les situations délicates, ou fortement théâtrales; l'adresse de lier la pompe du spectacle à l'intérêt des situations principales, et de frapper toujours les sens pour ébranler avec plus d'empire l'imagination, etc.

En créant de nouveaux ressorts, des situations nouvelles, il traite les sujets anciens avec le charme touchant de la simplicité antique. Le premier depuis Racine, il fait des tragédies sans amour; seul parmi nous, à l'exemple de Sophocle, il fait une tragédie sans rôles de femme et sans confidents. La révolution annoncée par le sublime auteur d'*Athalie*, mais que ses faibles disciples n'avaient fait depuis qu'éloigner, il la commence et il l'achève; il bannit de notre scène la froide galanterie qui l'avait déshonorée; il la remplace par la passion, par les sentiments de la nature, par des torrents d'éloquence tragique.

Les sujets de pure invention, liés pour la première fois dans

Zaire, dans *Alzire* et dans *Mahomet*, à des révolutions mémorables, et à de grands noms, reçoivent enfin de cet habile maître un caractère de dignité, un coloris de vérité historique, qui mêlent à l'intérêt et aux séductions théâtrales dont le talent dispose à son gré dans les sujets qu'il se crée à lui-même, la confiance et le respect qu'inspirent les noms célèbres et les grandes époques de l'histoire.

Soit que, dans le Nouveau-Monde, devenu la proie d'une avidité barbare et d'un fanatisme destructeur, il peigne une religion de paix et l'acte de la plus héroïque clémence; soit qu'il conduise la muse tragique dans les déserts de l'Arabie, où, le glaive, l'encensoir et le sceptre à la main, s'élève le fondateur d'un nouveau culte et d'un nouvel empire; soit qu'il mette sous nos regards une horde barbare et conquérante, subjuguée par les lumières et se soumettant elle-même à la civilisation des vaincus, il peint en action, il offre en spectacle les mœurs et les institutions, les hommes et les empires, et ces grandes révolutions que lui seul a transportées sur la scène avec tant d'éclat et de majesté.

Quant à son dialogue et à son style, ils sont variés comme les sujets, impétueux comme l'action, brillants comme le spectacle. La multitude des pensées et l'art des rapprochements forment le caractère particulier de sa poésie, pleine de beautés supérieures, mais très-éloignée cependant de la perfection de Racine. Dans la rapidité de sa composition, il associe quelquefois les tours et les expressions de la prose aux images de la poésie. Il met en saillie le vers, le trait, qu'une ordonnance plus sévère aurait fondu dans l'ensemble, et souvent l'éclat des couleurs avertit du défaut de nuances. Mais si l'on ne trouve pas toujours chez lui cette propriété d'expressions et d'images, cet art, cette perfection continue, qui feront le charme éternel de la poésie de Racine, pourrait-on refuser à Voltaire une éloquence plus vive et souvent plus théâtrale; une éloquence fougueuse, entraînante, enflammée, qui peint avec une effrayante énergie les agitations violentes, le tumulte des passions contraires, les combats de l'âme et les déchirements du cœur.

Les tragédies de Voltaire sont une partie si importante de la gloire littéraire du dix-huitième siècle, qu'on ne saurait, dans le

tableau de ce siècle, s'y arrêter trop longtemps, et que je ne crois pas devoir me borner ici, comme j'ai été forcé de le faire dans le texte du discours, à ces allégations générales, dénuées de preuves et de tout développement. Peut-être même ne sera-t-il pas sans intérêt de reproduire, dans le cours d'une analyse rapide de ces compositions célèbres, les divers jugements que j'en ai portés. Ainsi, toujours environnés des développements et des preuves, ces jugements motivés s'offriront successivement à l'esprit des lecteurs, comme ils se sont offerts par degrés à mon esprit pendant la lecture des ouvrages qui tour à tour en ont été l'objet. Dès lors il sera facile de vérifier à chaque instant s'ils m'ont été dictés par la justice ou suggérés par une admiration peu réfléchie.

OEdipe, joué en 1718, est le début de Voltaire. Il avait alors vingt-quatre ans. Surpasser Corneille et lutter contre Sophocle, telle était la tâche qu'il s'était imposée, et qu'il remplit avec éclat. Toutefois, la tragédie d'*OEdipe* a été, ce me semble, trop louée; elle est loin des chefs-d'œuvre de l'auteur. Lui-même, il reconnut cette double action qui fait de sa pièce *deux tragédies, dont l'une roule sur Philoctète et l'autre sur OEdipe*. Il reconnut aussi le vice de ce vieil épisode d'amour qui jette tant de langueur dans ses premiers actes. Mais les derniers, où Voltaire imite Sophocle et l'embellit quelquefois, où l'intérêt et la curiosité croissent de scène en scène avec le développement du sujet; mais le style de ces derniers actes, noble, harmonieux, animé, des scènes enfin d'une grande éloquence, firent dès lors entrevoir le successeur de Corneille et de Racine.

Artémire fut loin de répondre aux espérances données par *OEdipe*. L'auteur retira sa pièce, et il traita le même sujet sous le nom de *Marianne*. Une intrigue faible, sans nœud tragique, et le défaut de mouvement et d'intérêt dans la situation des personnages, ne permettent point de placer *Marianne* au rang de nos belles tragédies. Elle l'eût mérité, ce rang, par l'élégance du style, toujours pur, harmonieux, sensible, et cependant trop modelé sur les formes de Racine; formes divines sans doute, et qu'on ne pourrait qu'applaudir, si, plus naturelles à l'auteur, elles étaient le fruit de l'analogie de son talent avec celui de Racine, mais qui paraissent trop, dans Voltaire, un effort d'imitation.

Ce style, dit très-bien M. de La Harpe, *était d'un élève de Racine fait pour devenir son rival.*

Dans *Brutus*, plus d'imitations, plus de formes étrangères ; Voltaire est enfin lui-même ; c'est le style de son talent. Partout le même coloris, la même force ; il n'est point d'ouvrage de théâtre écrit avec plus de vigueur. Les caractères sont comme le style, variés, énergiques et vrais. Brutus, fondateur de la liberté romaine, vengeur des lois, qu'il cimente du sang de son fils ; Titus, Romain, héros, amant passionné ; Arons, ministre d'un tyran proscrit ; Messala, conspirateur dans une république naissante, ont chacun une physionomie propre, et dessinée à grands traits. Le rôle seul de Tullie est faible, et la faiblesse de ce rôle se fait sentir dans l'intrigue. Un amour trop tard annoncé, et trop peu tragique pour balancer dans le spectateur les grandes idées de liberté et de patrie, laisse les ressorts opposés de l'action sans équilibre, et y répand trop de langueur. Mais le rôle sublime de Brutus, tant de scènes qui portent l'empreinte d'un grand maître, annonçaient assez dans Voltaire la maturité de son talent.

C'est à *Brutus* que commence cette suite de nouvelles beautés que Voltaire a, durant quarante années, introduites sur notre scène. Cette exposition, ce spectacle, ce Capitole, ce sénat pesant les destinées d'un peuple qui doit un jour être le maître de l'univers, ce serment sur l'autel de Mars, ces harangues, ce grand appareil, tout cela est neuf, ou n'est imité que de l'histoire. En vain y cherche-t-on des ressemblances avec l'exposition de *Pompée*, où sont agités de grands intérêts sans doute, mais qui n'est après tout qu'une scène entre le roi d'Égypte et ses confidents.

Voltaire ose encore plus dans *Zaïre*, et le progrès de son talent est sensible. Dans *Brutus*, l'écrivain en vers est formé ; *Zaïre* montre dans toute sa maturité le poète tragique.

Ce n'est plus une intrigue sans équilibre ; jamais les ressorts dramatiques, mus aussi puissamment, n'ont été contrebalancés d'une manière plus savante. Ici, l'amour, le brûlant amour ; là, le devoir et la nature, la voix du sang et la religion si puissante ; quelle lutte, quels combats ! Quel rôle que celui d'Orosmane ! et quelle conception que celle où chaque scène amène des situations

nouvelles ; où des situations qui paraissaient usées sont rajeunies par la nouveauté des caractères ; où l'amour , du faite du bonheur , se précipite lui-même dans l'abîme ! *Il n'a manqué à cette tragédie*, observe un homme de goût, *qu'une seule chose, c'est que Racine l'eût entendue.*

Eh bien ! cet avantage, qu'elle en jouisse du moins par supposition. Cette supposition même pourra nous servir à fixer avec plus de précision nos idées sur le mérite d'un ouvrage qu'il faut, pour n'être que juste , ne pas juger froidement. Rendons pour un moment Racine contemporain de Voltaire ; que Voltaire soit jugé par son maître ; que Racine applaudisse à son rival. Supposons qu'il vient assister à une représentation de *Zaïre*, et que nous observons nous-mêmes les impressions qu'il en reçoit, les réflexions qu'elle lui suggère. Il arrive peut-être avec cette prévention dont un grand homme ne sait pas toujours se défendre envers ceux qui courent la même carrière que lui. Il voit , dès les premières scènes, se développer ces deux caractères si neufs, si vrais, si dramatiques ; ces cœurs que les bienfaits, la vertu, le tendre amour rassemblent : Orosmane, franc, généreux, sensible ; monarque de l'Asie, il en a dédaigné la mollesse ; il porte dans l'amour l'héroïsme de son âme ; il aime avec fureur, et sa passion est sublime ; — Zaïre, tendre, naïve, intéressante : esclave d'un soudan, le don de son cœur lui est plus cher que celui d'un empire ; elle aime avec candeur, avec innocence, et livre au premier penchant de la nature cette âme que la passion a si profondément pénétrée. Dès lors le cœur de Racine est rendu ; il veut juger, il ne peut que sentir ; tous ses vœux sont pour Zaïre ; déjà le bonheur d'Orosmane est devenu le sien, et déjà, dans la perspective théâtrale , se laisse entrevoir l'orage qui doit détruire ce bonheur.

Le second acte s'ouvre. Un roi longtemps dans les chaînes, un vieillard tiré des cachots, et dont les yeux soutiennent à peine la lumière dans ce palais où il régnait autrefois ; entouré de héros blanchis comme lui dans les fers et qui furent jadis les compagnons de ses exploits ; une beauté sensible dont les prières ont fait tomber ses liens, et qui vient l'assurer elle-même de cette liberté qui est son ouvrage ; tout ce spectacle, à la fois majestueux et touchant, frappe sans doute l'auteur d'*Athalie*. Il pa-

rait réfléchir sur les beautés de ce tableau , si neuves dans l'histoire du théâtre. Mais que deviennent ces réflexions ? Comme il est agité, hors de lui-même, quand ce roi, ce vieillard, embrasse sa fille dans Zaïre, quand il apprend de Zaïre qu'elle était musulmane, quand Zaïre, tremblante, laisse entendre ces mots : *Je suis chrétienne !* Il admire cette reconnaissance si solennelle et si pathétique, à laquelle les temps, les lieux, les circonstances, semblent prêter quelque chose de surnaturel, et qui paraît conduite par le ciel même. Il regrette peut-être de n'avoir jamais fait usage de ce moyen si théâtral, que d'ignorants critiques ont condamné comme peu digne de la tragédie, parce que tant de tragiques en ont abusé, mais qui fut souvent employé avec éclat par les grands maîtres du théâtre d'Athènes.

Quel sera cependant le sort de Zaïre ? Elle a promis d'être chrétienne. Un frère lui apporte les vœux et la volonté de son père, près d'exhaler le dernier soupir. Elle avoue son amour, et c'est pour en promettre le sacrifice ! Et son amant survient alors, et il s'écrie : *Paraissez, tout est prêt !* A ces mots, qui devraient être si doux, et que la situation rend si cruels, quel sentiment paraît agiter le plus sensible des poètes ! Il verse des larmes, des larmes d'admiration et d'attendrissement ; il suit dans ses développements cette situation neuve et terrible, où la présence de l'amant le plus cher, les plus touchants témoignages de son amour, et les apprêts de l'hymen qui devait faire son bonheur, deviennent un supplice affreux pour l'amante la plus tendre.

Lorsque, dans une scène suivante, il entend Orosmane jurer un *froid mépris* à cette amante adorée, il se rappelle cette scène d'*Andromaque* où Pyrrhus en jure autant à ce qu'il aime. Mais il a entendu ce cri de l'âme : *Zaïre, vous pleurez !* et il ne peut se défendre de cette réflexion : *Andromaque n'aime point Pyrrhus ; elle n'est pas accablée par la crainte d'avoir perdu sa tendresse. Mais Zaïre !* chaque mot d'Orosmane est déchirant pour l'infortunée, et il retentit dans l'âme du spectateur. Enfin arrive la lettre fatale. Racine alors se rappelle le billet surpris par Roxane, et qui l'instruit de la trahison de Bajazet. Mais cette trahison cruelle, Roxane l'avait dès longtemps soupçonnée, et dès lors qu'elle en a la preuve, elle ne respire que la vengeance et le supplice de l'ingrat qui l'a trompée. Orosmane, au contraire,

toujours généreux et toujours confiant en ce qu'il aime, Orosmane n'ose en croire ses yeux ; il veut repousser loin de lui l'idée de Zaïre perfide, au moment qu'il pense en avoir *la preuve en sa main*. Que va-t-il donc devenir, quand il ne restera plus à tant de confiance le doute même de son malheur ; quand la bouche de Zaïre elle-même semblera confirmer son crime ; quand tout sera dévoilé ? Alors on le verra seul, errant dans les ténèbres, dans la rage et l'accablement du désespoir, attendre son amante parjure au lieu même où elle doit s'unir à son rival. Subjugué par cette situation terrible, Racine, le sensible Racine, attend comme Orosmane, dans le trouble et dans la terreur. Il frémit quand le poignard reluit dans l'ombre, quand la voix de Zaïre se fait entendre ; et lorsqu'un amant abusé lève le fer sur cette victime si chère, il s'agite et il s'écrie : « Arrête, malheureux ! *Tu es aimé !* »

Quelle idée pense-t-on qu'il emporte de cette admirable tragédie ? Quelques légers défauts de vraisemblance, à peine aperçus, et rejetés la plupart dans ce qui précède la scène où ils se font aisément excuser, pourraient-ils affaiblir aux yeux d'un tel juge le mérite d'un ouvrage où tant de beautés, que nous avons à peine indiquées, sont relevées encore par la peinture si neuve et si vraie des mœurs de nos pères, de cet esprit de chevalerie religieuse, de cet enthousiasme de l'honneur et de la foi, qui n'avaient jamais paru sur la scène ? Et quant au style de *Zaïre*, si Racine n'y trouvait pas toujours cette propriété d'expressions et d'images, cet art, cette perfection continue, qui feront le charme éternel de sa poésie, pourrait-il refuser à Voltaire *une éloquence plus vive et souvent plus théâtrale ; une éloquence fougueuse, entraînant, enflammée, qui peint avec une effrayante énergie les agitations violentes, le tumulte des passions contraires, les combats de l'âme et les déchirements du cœur*.

Cette peinture des passions se retrouve encore dans *Adélaïde* : mais ici les invraisemblances sont visibles, le vide d'action se fait sentir, l'intrigue languit durant les premiers actes. Ce qu'on admire le plus généralement dans cette pièce, c'est le personnage de Vendôme toujours livré à la fougue de son caractère, et en qui tous les penchants sont des fureurs. On a remarqué cependant que ce personnage si théâtral avait eu un modèle, le

Ladislàs de Rotrou : le caractère de Coucy était au contraire une création. Les beautés mâles de ce rôle, celles du cinquième acte, et de ce magnifique dénouement où *le canon des remparts* semble frapper à la fois le spectateur et Vendôme ; cet art familier à Voltaire d'effrayer les sens pour émouvoir plus fortement le cœur, toutes ces beautés supérieures méritent à cette tragédie un rang distingué au théâtre, quoiqu'à une grande distance du chef-d'œuvre de *Zaïre*.

Adélaïde fut mal reçue dans sa nouveauté, et Voltaire la retira. Il fit imprimer, l'année suivante, *la Mort de César*, qui ne fut représentée qu'après *Mérope*. Voltaire dans *la Mort de César*, tentait une chose inouïe, une tragédie non-seulement sans amour, ce qu'avait fait Racine dans *Athalie*, mais une tragédie sans femmes, ce que personne, excepté Sophocle¹, n'a jamais fait avant lui. Resserré dans les bornes de trois actes, il n'a pas donné à l'intrigue tous ses développements. Mais Brutus, César respirent dans cette tragédie tels qu'ils sont peints dans l'histoire, et ne s'y démentent pas un moment. La vérité du spectacle, des mœurs, des opinions, du langage, tout nous transporte dans les murs de Rome ; de Rome qui n'est plus libre et qui n'est pas encore sujette. La scène de la conspiration où les meurtriers de César jurent sa mort aux mânes de Caton et de Pompée, en présence de leurs images ; cette scène que Corneille eût admirée, et que Caton eût applaudie ; devenue plus terrible ensuite par la révélation de ce fatal secret qui découvre à Brutus sa naissance au moment même où il vient de conspirer la mort de son père ; ces combats du fanatisme patriotique et de la nature, qui mêlent le pathétique au sublime et l'attendrissement à l'admiration ; toutes ces conceptions d'un maître étaient de nouvelles richesses pour le plus beau de tous les arts. Le style de Voltaire ne fut jamais plus ferme et plus soutenu ; toujours noble, énergique, éloquent, et nourri d'une intarissable abondance de pensées.

Le corps sanglant de César apporté sur la scène aux yeux du peuple romain ; Antoine descendant de la tribune aux harangues pour découvrir ses blessures, et soulevant contre ses meurtriers,

¹ Dans *Philoctète*.

par un chef-d'œuvre d'éloquence, ce peuple qui vient de leur applaudir comme à ses libérateurs, formaient encore un spectacle nouveau parmi nous, et fait pour enrichir le théâtre. Mais l'éloquence et le spectacle parurent également un hors-d'œuvre : ils semblent en effet ouvrir une scène nouvelle, et annoncer des intérêts différents.

Les sujets de pure invention abandonnés longtemps à des tragiques du second ou du troisième ordre, en étaient en quelque sorte décrédités, et dans les premières années du dix-huitième siècle, un critique alors renommé avait voulu les proscrire comme indignes de la tragédie. *Voltaire, en les liant avec art à des événements, à des révolutions mémorables, et quelquefois à de grands noms, sut leur imprimer un caractère de dignité, un coloris de vérité historique, qui mêlent à l'intérêt et aux séductions théâtrales dont le génie dispose à son gré dans les sujets qu'il crée lui-même, la confiance et le respect qu'inspirent les noms célèbres et les grandes époques de l'histoire.* C'était ce qu'il avait fait dans *Zaïre*, ce fut encore ce qu'il fit dans *Alzire* avec non moins de succès. *Alzire* était presque en tout une création nouvelle : la scène transportée dans le Nouveau-Monde ; la peinture d'un peuple vainqueur, policé et barbare ; la peinture d'un peuple vaincu, simple, et qu'on appelle sauvage parce qu'il n'est pas chrétien ; l'héroïsme de la morale chrétienne, l'héroïsme de la morale naturelle ; l'instinct de la justice primitive, et les maximes de la justice raisonnée ; tant de contrastes sublimes et de grandes vues morales, voilà ce qu'on n'avait jamais vu sur la scène, ce qui distingue *Alzire* entre toutes les tragédies, et son auteur entre tous les poètes.

Et comme tous ces moyens extraordinaires sont mis puissamment en action ! Alvarez, dont les vertus sont le chef-d'œuvre de la loi chrétienne, Alvarez opposé à Zamore, le héros de la loi naturelle, grand, magnanime, juste autant qu'on peut l'être sans clémence ; Gusman, élevé dans une religion de paix, nourri d'une morale douce et humaine, Gusman, barbare et souillé de forfaits, qui, par un instant d'héroïsme que sa religion lui inspire, éclipse en mourant toutes les vertus, l'héroïsme et la vie entière de Zamore ; telles sont les conceptions sublimes que l'auteur d'*Alzire* a ordonnées et rendues avec génie ; et, si des invraisemblances choquantes

dans les événements et la conduite de l'intrigue pouvaient être rachetées par la vérité des passions, des caractères, du langage, jamais elles ne l'auraient été plus complètement, ni avec plus d'éclat : le dialogue, le style même, portent, malgré des négligences, un caractère de hardiesse, de grandeur originale qui impose : jamais le pinceau de Voltaire ne fut plus fier, jamais il ne fut aussi brillant.

Alzire a de grands défauts ; *Alzire* est cependant regardée comme un chef-d'œuvre, parce que ses beautés sont d'un ordre à faire oublier tous les défauts ; et son auteur, comme poète et comme philosophe, a mérité dès lors une place très-élevée parmi les génies créateurs.

Cette place éminente, il l'a méritée plus encore par la tragédie de *Mahomet*, le plus imposant et le plus profond de tous ses chefs-d'œuvre dramatiques.

Entre *Alzire* et *Mahomet* on voit à regret la faible *Zulime*. Voltaire, fait pour agrandir son art, tentait sans cesse des routes nouvelles ; ses tentatives furent malheureuses dans *Zulime*. Je ne dirai rien d'un ouvrage où il n'y a peut-être rien à louer.

Le spectacle politique que présente *Mahomet* est le plus vaste et le plus imposant qu'on ait transporté sur la scène ; c'est, dans sa naissance et dans ses premiers développements, la plus étonnante et la plus rapide des révolutions qui tour à tour ont changé et désolé le monde. Et que de grandes vues morales sortent d'un si riche sujet ! Quelle leçon donnée à tous les peuples, que le fanatisme dévoilé dans ses impostures sanglantes, dans ses ténébreuses horreurs ! Quelle leçon pour tous les hommes que l'image d'une âme pure et innocente, d'un cœur droit et né pour la vertu, mais subjugué par la superstition, qui, malgré le cri de sa conscience, est conduit, au nom du ciel, à l'assassinat, au parricide, dont l'inceste était pour lui le prix !

Le rôle de Mahomet est le génie de l'imposture mis en action : ce rôle n'est qu'à Voltaire, il ne pouvait être qu'à lui. Il fallait pour le tracer un grand génie sans doute, mais un grand génie ne suffisait pas : il fallait un esprit observateur, une âme forte et ardente, une étendue de connaissances, une profondeur de réflexion longtemps nourries par l'étude de ces scènes d'horreur qui souillent les annales des nations lorsque l'ambition, le génie

et l'imposture s'unissent dans un seul homme pour imposer à l'univers; enfin, il fallait être Voltaire. La seule conception de ce rôle est admirable; mais si l'exécution ne l'était davantage, Mahomet n'eût inspiré que l'horreur. Dans Voltaire il étonne, il subjugué, on le maudit et on l'admire, il ne se dément pas un instant; toujours héros et brigand, il conserve dans le sein du crime son caractère d'élévation. Toutefois, ce qui est un effort de l'art, Zopire, qui n'a d'autre grandeur que celle de la vertu, mais de la vertu forte et magnanime, non-seulement se soutient auprès de lui sans désavantage, mais on sent qu'il aurait confondu Mahomet, si Mahomet avait pu l'être.

La scène de leur entrevue, au second acte, est dans la mémoire de tous les amis des vers. Un juge bien fait pour la sentir l'a louée comme un sublime modèle; et l'on s'est plu à voir l'ennemi des spectacles rendre hommage au génie dramatique dans un homme qu'il n'aimait pas. Il ne me convient pas de parler après lui de cette scène, je me borne à répéter l'éloge qu'il en a fait.

« Cette scène est conduite avec tant d'art, a dit Rousseau dans sa *Lettre sur les spectacles*, que Mahomet, sans se démentir, sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre, est pourtant éclipsé par le simple bon sens et l'intrépide vertu de Zopire. Il fallait un auteur qui sentit bien sa force, pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette scène en particulier tout l'éloge dont elle me paraît digne. Je n'en connais pas une au théâtre français où la main d'un grand maître soit plus sensiblement empreinte, et où le sacré caractère de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie. »

Le quatrième acte de *Mahomet* est seul un chef-d'œuvre. Il unit au degré le plus éminent la force théâtrale, le pathétique et la terreur. Séide, poussé au meurtre par un ordre qu'il croit émané du ciel, retenu par la nature, qui se révolte et crie dans son sein; excité par un amour incestueux à un assassinat parricide, et retrouvant son père au moment qu'il vient de l'immoler; un tel spectacle n'eût été qu'horrible si la pitié et l'attendrissement n'avaient soulagé par des larmes les impressions d'horreur et d'effroi qu'il produit dans toutes les âmes. La difficulté vain-

cue dans l'exécution ajoute aux beautés hardies d'une conception si fortement tragique. Le cinquième acte, a-t-on dit, est inférieur au quatrième, et cela est vrai. Ce défaut, si c'en est un, Racine, le plus parfait de nos poètes, ne l'a point évité dans plusieurs de ses belles tragédies ; et peut-être le cinquième acte de *Phèdre* ne tient-il pas tout ce que le quatrième avait promis. Voltaire, le plus souvent, n'a rien d'aussi théâtral que son cinquième acte, rien d'aussi sublime ou d'aussi déchirant. Si le dénouement de *Mahomet* n'est pas sous ce rapport aussi heureux que celui d'*Alzire*, il n'est pas vrai, comme on l'ajoute, que le cinquième acte soit languissant, et surtout qu'il soit presque inutile. Ne servirait-il au poète qu'à pénétrer plus avant dans les profondeurs de l'âme et du caractère de Mahomet, c'en serait assez pour qu'il ne fût pas indigne de couronner cette admirable tragédie. Je m'étonne que M. de La Harpe, dont j'ai souvent adopté les opinions sur quelques-uns des chefs-d'œuvre de Voltaire, dont l'analyse est une des brillantes parties de son *Cours de littérature*, ait cru voir une invraisemblance choquante dans le ressort que fait jouer l'auteur de *Mahomet* pour amener son dénouement. N'est-il pas dans l'ordre des choses possibles, que le poison agisse sur Séide en présence de Mahomet ? N'est-il pas très-vraisemblable que Mahomet se serve de sa mort pour répandre la terreur dans cette populace ignorante ? Sans doute Mahomet eût trouvé d'autres voies pour apaiser la sédition ; mais la promptitude et la dextérité avec laquelle il met en œuvre le premier moyen que lui offre le hasard, ne caractérisent-elles pas cet esprit d'audace et d'imposture dont le règne est fondé sur l'erreur ? Ce trait de génie est dans *Mahomet* un trait de caractère. Que la mort soudaine de Séide paraisse un coup du ciel à ce peuple assemblé en tumulte et livré aux superstitions ; que ce spectacle et l'éloquence, l'ascendant de Mahomet, le frappent d'une terreur religieuse, et le glacent au milieu de ses fureurs, mille exemples dans l'histoire attestent la vraisemblance d'une pareille révolution.

On a relevé dans *Mahomet* quelques invraisemblances peut-être plus réelles. Mais, quoi qu'il en soit, *Mahomet* me paraît, de tous les ouvrages dramatiques de Voltaire, celui qui donne la plus haute idée de cette tête vaste et profonde ; et il est bien

peu de chefs-d'œuvre, même plus parfaits, qui méritent de lui être comparés.

Le style est comme les autres parties de l'ouvrage, il y a des négligences fréquentes, il y a même de vrais défauts : moins neuf, moins éblouissant que celui d'*Alzire*, moins ferme et moins soutenu que celui de *la Mort de César*, moins flexible et moins passionné que celui de *Zaïre*, mais plein de force et de nerf, il réunit quelquefois le sublime et de profondeur dans les pensées au sublime d'énergie dans l'expression.

Je me suis beaucoup étendu sur *Mahomet*, parce que *Mahomet* n'appartient qu'à Voltaire ; qu'il n'y a rien, absolument rien qui ressemble à cet ouvrage, dans aucun des tragiques qui l'avaient précédé. *Mahomet* est tout Voltaire ; c'est son génie particulier, c'est son âme toute nue qu'il dévoile dans cet ouvrage, et ce sont les objets habituels de sa pensée qu'il y transporte au théâtre. Je m'arrêterai peu, au contraire, sur *Mérope*, parce qu'elle porte bien moins ce caractère d'originalité et cette empreinte d'un génie créateur.

Mérope est une pièce grecque autant par le plan que par le sujet, autant par l'exécution que par le plan. L'esprit des anciens paraît animer toute la pièce ; et on la croirait l'ouvrage d'un des grands tragiques d'Athènes, si un art plus délicat dans l'observation des convenances théâtrales n'y décelait quelquefois une main plus moderne. La simplicité de l'action est antique ; l'action, pleine, rapide et sans vides, annonce le tragique français. C'est la plus parfaite des tragédies de Voltaire. Ici, la perfection est dans tout, dans les moyens et dans les effets, dans l'intrigue, dans les caractères et dans le dialogue : la plus exacte vraisemblance ajoute encore à la beauté des plus tragiques situations. La principale était donnée par les anciens, et Voltaire s'est aidé encore de la *Mérope* italienne de Maffey ; mais avec quel art il embellit ce qu'il imite, et combien ce qu'il ajoute embellit ce qu'il a imité ! Le récit du cinquième acte me paraît être le chef-d'œuvre de cette sorte de narrations ; le feu, le tumulte, le désordre éloquent des mouvements, des tours, des images, en feront à jamais un modèle de la plus inimitable perfection. Le spectacle que présente le dénouement lorsque Mérope harangue le peuple de Messène, en montrant d'un côté le corps sanglant

de Polifonte, et de l'autre son fils qui accourt armé de la hache dont il a frappé le tyran, ce spectacle rappelle encore cet art si souvent employé par Voltaire, de *frapper les sens pour ébranler avec plus d'empire l'imagination*, art trop négligé avant lui, même par nos grands maîtres, et qui n'avait paru durant l'autre siècle au plus haut degré de perfection, que dans le cinquième acte de *Rodogune* et dans celui d'*Athalie*.

Voltaire, dans *Sémiramis*, voulut hasarder sur notre scène un spectacle bien plus extraordinaire. Je ne parle point de cette décoration dont la pompe était jusqu'alors inconnue, mais de l'apparition de l'ombre de Ninus, au moment où les états sont assemblés, où Sémiramis va nommer dans son fils, qu'elle ne connaît pas, le successeur de son époux. Ce genre de merveilleux n'était pas dédaigné des anciens, mais il n'osait parmi nous se montrer dans la tragédie. Voltaire, qui savait profiter de tout, prit dans *Hamlet*, de Shakspeare, l'idée de l'ombre de Ninus. D'excellentes critiques, il est vrai, donnent encore la préférence à ce spectre qui, dans *Hamlet*, toujours invisible et toujours présent à la conscience effrayée de ce prince, inspire bien plus de terreur que l'apparition de Ninus. Mais où la terreur vraiment tragique, c'est-à-dire mêlée au pathétique et à la pitié, s'est-elle montrée sur la scène avec plus de grandeur et d'énergie que dans le quatrième acte de *Sémiramis*, quand cette reine se traîne sanglante aux bords de la tombe de son époux, implorant, contre son meurtrier, le secours de son meurtrier lui-même, le secours d'un fils qui vient d'immoler sa mère au moment qu'il croyait la venger?

Le rôle de Sémiramis, faite pour commander aux hommes, et ne cédant qu'à la vengeance du ciel et aux terreurs du remords, est encore au-dessus de cette combinaison si éminemment théâtrale, et la pompe, la magnificence du style, y répandent un nouvel éclat. C'est la magie poétique de ce style qui fait oublier le vide, j'ai presque dit la nullité de l'action durant les premiers actes. On assure, et je le crois, que Voltaire s'était proposé pour modèle la poésie de style d'*Athalie*.

Ce n'est pas seulement pour la poésie que Voltaire se choisit un modèle dans *Oreste*. Il se fait gloire d'imiter Sophocle; et quelquefois il l'embellit par d'heureux développements. Quel-

quefois encore, il l'enrichit par des conceptions nouvelles. Alors l'admiration se partage entre les beautés de Sophocle, mises en œuvre par le génie de Voltaire, et les beautés que Voltaire n'a puisées que dans son génie; et c'est, à mon gré, le plus grand éloge qu'on puisse faire de tous deux. Parmi ces beautés originales, on a remarqué surtout le caractère de Clytemnestre, tel qu'il est chez le poète français. Eschyle, Sophocle et Crébillon avaient peint Clytemnestre mère dénaturée autant qu'épouse barbare. Clytemnestre, dans Voltaire, expie par des remords le meurtre de son époux; elle aime ses enfants; elle est mère; son crime n'a point étouffé en elle la voix du sang et les penchans de la nature. Ce caractère a beaucoup de ressemblance avec celui de Sémiramis, mais il est placé dans des situations bien différentes, et l'on ne peut qu'admirer le talent fécond et flexible qui ne paraît pas un instant se répéter en retraçant deux fois le même caractère. *Oreste* paraît animé de cet esprit antique qui respire dans l'ensemble et dans les détails de *Mérope*. Mais *Mérope* est un chef-d'œuvre où le génie dramatique ne se dément jamais; dans *Oreste*, les deux derniers actes, et surtout le dénouement, ne tiennent peut-être pas ce qu'avaient promis les premiers actes, et ce qu'on devait attendre de Voltaire appuyé sur Sophocle. Il y a de grandes beautés dans le style, mais il y a aussi des faiblesses et même quelques déclamations.

Le style est bien plus soutenu dans *Rome sauvée*, toujours noble, mâle, éloquent. Ce sont les personnages mêmes qu'on croit entendre: c'est Catilina, c'est César, c'est Caton, c'est Cicéron lui-même, aussi éloquent sur le théâtre qu'il l'était dans le Forum. Si l'on croit entendre ces hommes célèbres, on ne croit pas moins les voir agir. L'illusion est complète; et ce qui étonne, c'est que tous ces caractères supérieurs se prononcent avec une si haute énergie, sans jamais s'éclipser l'un l'autre. C'est qu'ils sont ici dans la tragédie ce qu'ils furent autrefois dans Rome, et ce qu'ils sont encore dans l'histoire. Si l'intrigue languit quelquefois, si les ressorts de l'action paraissent relâchés dans plusieurs scènes, ces défauts sont rachetés par des beautés austères et savantes. *Rome sauvée* est la pièce des connaisseurs, et c'est un de ces ouvrages qui feront toujours avouer aux critiques de

bon goût et de bonne foi que le premier tragique dans la peinture des mœurs, c'est Voltaire.

Il acquit encore plus de droits à ce haut rang par la tragédie de *l'Orphelin de la Chine*. Voltaire avait plus de soixante ans lorsqu'il composa *l'Orphelin*, mais il était encore dévoré du besoin de créer et de produire. Ce fut alors, pour la première fois, que parut sur la scène cette nation d'une antiquité si reculée, si célèbre par ses mœurs et par ses institutions inaltérables. Le fond du tableau est une de ces grandes révolutions que Voltaire seul a transportées sur la scène avec tant de majesté. C'est une horde conquérante et barbare, subjuguée à son tour par les lumières et la civilisation des vaincus; c'est une nation éclairée qui soumet à ses lois ceux qui l'ont asservie à leurs armes. L'intérêt est divisé dans cet ouvrage; l'unité d'action n'est pas plus exactement observée; mais le rôle seul d'Idamé n'eût-il pas racheté toutes ces fautes? La scène où elle défend son fils, qu'un père veut sacrifier pour sauver l'héritier de ses maîtres; cette scène, où une mère éplorée oppose les droits de la nature au fanatisme social, a été comparée avec raison à la sublime scène d'*Iphigénie*, où Clytemnestre défend aussi sa fille contre les préjugés et l'ambition barbare de son époux. On doit même remarquer que ces deux scènes, assez semblables pour le fond, n'ont dans l'exécution aucune ressemblance, et que c'est dans Voltaire un mérite de plus. Une scène non moins brillante, et où le génie tragique se montre avec non moins de vigueur, c'est celle du cinquième acte, où Zamti et Idamé se proposent mutuellement de se donner la mort. Enfin le dénouement le plus heureux unit l'admiration à l'intérêt, et renvoie le spectateur plein d'une émotion douce et profonde. *L'Orphelin* a beaucoup de défauts; mais c'est l'un des ouvrages de Voltaire qui font le mieux connaître l'immense étendue de son esprit, et qui portent plus particulièrement l'empreinte originale de son génie. La philosophie, qu'il a su mettre en action et fondre en sentiment, est ici inhérente au sujet, et paraît à la fois appelée par les mœurs, par les caractères, et surtout par les situations.

Tancrède, qui suivit, était d'un genre tout différent, et ne ressemblait à rien de ce qui l'avait précédé. On ne peut qu'admirer ce génie infatigable, qui, à soixante-quatre ans, se frayait encore

des routes nouvelles ; et conservait cette force tragique, si rare même pour le talent dans toute la vigueur de l'âge. M. de La Harpe, qui, dans l'analyse du théâtre de Voltaire, a surtout fait ressortir avec art les beautés de *Tancrède* et de *Zaïre*, et justifié ces chefs-d'œuvre de la plupart des défauts de vraisemblance qu'on leur avait longtemps reprochés, avoue que de toutes les tragédies de Voltaire, *Tancrède est celle dont la contexture lui a toujours paru le plus artistement travaillée.*

« Un ouvrage de théâtre conçu hardiment, dit encore M. de La Harpe, est une espèce de problème à résoudre : voici celui de *Tancrède*. Il faut trouver le moyen de fonder l'intérêt de cinq actes uniquement sur l'amour, et cependant les deux amants ne pourront se voir et se parler qu'au quatrième acte, entourés de témoins, et comme étrangers et inconnus l'un à l'autre. Sans cette condition il n'y a point de pièce, et quoiqu'elle soit toute d'amour, il est de l'essence du sujet que les deux amants ne puissent s'expliquer qu'à la dernière scène. Cette espèce de donnée dramatique paraît d'abord insoluble : comment occuper toujours de la passion de deux personnages sans les faire paraître ensemble ? Il n'y a aucun exemple d'une pareille intrigue... »

Non, sans doute, il n'y en a aucun, et les ressorts que Voltaire a fait mouvoir pour la soutenir durant cinq actes sont un des plus grands efforts de l'art. *Tancrède* est un des ouvrages de Voltaire, et c'est dire de tous les tragiques, où il y a le plus de magie théâtrale, où elle agit le plus secrètement, et se fait sentir avec le plus de violence et de charme. Quand Voltaire fit représenter *Tancrède* en 1760, les deux premiers actes parurent un peu longs. Cela pouvait annoncer un défaut, et n'en était pas moins un éloge. En occupant sans cesse les spectateurs de *Tancrède*, de sa valeur, de son amour, de ses dangers, de l'amour et des dangers de son amante, le poète avait fait attendre *Tancrède* avec une impatience égale à l'intérêt qu'il avait su inspirer ; et lorsque *Tancrède* parut, lorsqu'au troisième acte il prononça ce vers, sublime de situation :

« Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter, »

le parterre, dans l'enthousiasme, sembla, non moins qu'Argire

et Aménaïde, voir en lui son libérateur. Ce fut dans ce troisième acte qu'on vit pour la première fois sur la scène les combats, les cartels de l'ancienne chevalerie ; et tout cet appareil, rendu vraiment tragique par la force des situations, est une de ces richesses nouvelles que notre théâtre doit à Voltaire. La scène du quatrième acte, entre Aménaïde et Tancrède ; cette scène de deux amants, dont l'un a combattu pour sauver ce qu'il aime, dont l'autre a voulu *mourir pour lui*, où Tancrède se montre accablé de la perfidie trop vraisemblable de l'amante la plus fidèle et la plus tendre, sans que cette amante, qui lui parle, puisse dire un mot qui la justifie et apaise les déchirements de son cœur ; la scène qui suit avec Fanie, où ce vers :

« Il aura donc pour moi combattu par pitié, »

découvre tout le sublime, aussi neuf que tragique, de cette situation ; la scène où Aménaïde révèle à son père que Tancrède a été son vengeur ; ces mots qu'elle adresse à Tancrède absent, au moment qu'elle vole aux combats près de lui : *Je veux punir ton injustice en expirant pour toi* ; enfin ce dénoûment touchant et terrible, d'un si beau pathétique et d'un si grand effet théâtral, ce dénoûment qui a fait verser tant de larmes, tout cela était autant de beautés inouïes dont il ne faut chercher la source que dans le cœur des amants, l'âme des héros et les créations du génie.

Ce qu'il y a de plus admirable peut-être dans un ouvrage où il y a tant à admirer, ce sont les caractères de Tancrède et d'Aménaïde. La Harpe, qui, je le répète, me paraît avoir fait une savante analyse de cette tragédie, ne me semble pas avoir assez développé ce que ces caractères ont d'original, et les traits vivement prononcés qui les distinguent entre tous les héros tragiques. Tancrède, né du sang français, a servi à la cour des empereurs ; il unit à l'esprit chevaleresque une élégance de mœurs et une valeur éblouissantes. Français, généreux, confiant, magnanime, chevalier plein d'honneur, amant passionné, il est aussi brillant dans ses amours que dans ses combats. Hasardeuse dans ses démarches, impétueuse dans sa passion, Aménaïde est toute Sicilienne ; mais élevée dans une cour polie, elle unit

la grâce à la fierté, et l'aménité des mœurs à l'audace de la passion, à toute la fougue du caractère. Peut-être le personnage de Tancrède n'est-il pas très-inférieur à celui d'Orosmane, et ce caractère d'Aménaïde me paraît encore au-dessus du caractère plein de charme de Zaïre. Il n'a manqué à la tragédie de *Tancrède*, pour s'approcher beaucoup de *Zaïre* elle-même, qu'un mérite égal dans le style. Celui de *Tancrède* est souvent faible et sans couleur; mais dans le dialogue passionné on reconnaît encore souvent le pinceau de Voltaire.

Sa vigueur parut trop affaiblie dans les pièces qui suivirent *Tancrède*, et ses couleurs brillantes s'étaient presque effacées. Mais ces ouvrages même de la vieillesse d'un grand homme peuvent être étudiés avec fruit; on y trouve encore des vues nouvelles et de nouvelles masses dramatiques. La première idée du dénouement d'*Olympie*; la scène du partage du monde dans le *Triumvirat*; celle où Arzame est conduite devant les prêtres dans les *Guèbres*; celle de Du Guesclin et de don Pèdre; dans la tragédie de ce nom; tant de beautés dans *Sophonisbe*, qui ne sont rien moins qu'à Mairêt; le plan d'*Agathocle*, son dénouement, des fragments d'un dialogue vraiment tragique, et tant d'autres restes d'un si beau talent, auraient suffi pour faire une réputation à tout autre qu'à Voltaire; et des ouvrages qui renferment de pareils traits, des ouvrages dont quelques-uns sont écrits à plus de quatre-vingts ans, ne pouvaient nuire à la renommée d'un poète qui, moins touchant que Racine, est quelquefois plus déchirant; qui a moins de sublime et d'élévation que Corneille, mais plus de véhémence et d'éclat; et qui, par des créations multipliées, par les combinaisons les plus fortement théâtrales et les mouvements passionnés d'une imagination impétueuse et brûlante, a mérité le titre glorieux, non sans doute du plus parfait des poètes qui se sont illustrés dans la tragédie, mais du plus tragique de nos poètes.

NOTE m, page 19.

Enfin ne doit-on pas avouer qu'il n'est aucune des parties de l'art les plus négligées dans la *Henriade*, dont elle n'offre quelquefois des exemples et des modèles?

Pourquoi faut-il que ces morceaux d'élite soient trop peu nombreux encore pour faire illusion sur les défauts et sur la froideur de l'ensemble? Pourquoi le style même, souvent admirable et toujours brillant, est-il cependant trop éloigné de la majestueuse grandeur, de l'élévation hardie qui font le vrai caractère de ce genre de composition? Quelque part qu'aient eue Malherbe et Boileau à la création de notre langue poétique, elle s'est principalement formée au théâtre. Abondante en expressions sensibles et morales, elle était, surtout alors, peu féconde en expressions pittoresques. Pour rendre dans toute leur magnificence les peintures de l'épopée, il aurait fallu peut-être donner à cette langue plus de pompe, un plus grand éclat de couleurs. Le jeune auteur de la *Henriade* n'osa pas même le tenter. Lorsqu'il annonça le dessein de composer son poème, il entendit de toutes parts crier à la témérité. Effrayé par des représentations timides, et cédant au goût de son siècle, qu'il n'avait point encore appris à diriger, il parut surtout craindre d'être hardi dans le genre qui demande le plus de hardiesse; il s'efforça, dans une épopée, d'affaiblir presque en tout le caractère épique; il resserra jusqu'à ses fictions dans un cadre historique, et souvent il rabaissa son style à la mesure de poésie que peut comporter le théâtre.

NOTE n, page 21.

Tel fut surtout cet *Essai sur les mœurs et l'esprit de tous les peuples*, où, développant son plan dans un cadre beaucoup plus vaste, l'historien philosophe rend toujours présents à la pensée du lecteur tous les empires et tous les siècles, ou jugés séparément, ou appréciés l'un par l'autre, interrogés sur ce qu'ils ont fait pour la science ou pour l'erreur, pour l'infortune ou le bonheur du monde, et marqués, d'après leur propre témoignage, d'un signe de gloire ou d'infamie.

Justes envers nos grands hommes, mais justes quelquefois trop tard, nous avons eu souvent besoin d'être avertis de leur supériorité par des voix étrangères et lointaines. Tandis que l'auteur de l'*Histoire générale* ne recevait dans sa patrie que des critiques plus ou moins fondées sur quelques erreurs de détail, bien pardonnables dans un si grand ouvrage, son exemple commençait une révolution dans toutes les littératures. Sur ce modèle se formaient des disciples, faits pour devenir à leur tour des modèles. L'un des plus célèbres parmi eux, Robertson, reconnaissait dans ce grand maître un historien *savant et profond*. Et l'on sait que d'estimables ouvrages, écrits d'après ses principes chez une nation rivale, furent transportés avec succès dans notre langue avant la mort de cet homme extraordinaire, qui exerçait alors dans les lettres une dictature universelle.

Voici textuellement ce témoignage remarquable rendu par l'historien de Charles-Quint à celui de Louis XIV, ou plutôt du *Siècle de Louis XIV*, à l'historien de tous les peuples et surtout de l'esprit humain.

« Dans toutes mes discussions sur les progrès du gouvernement, des mœurs, de la littérature et du commerce, pendant les siècles du moyen âge, ainsi que dans l'esquisse que j'ai tracée de la constitution politique des divers États de l'Europe, au commencement du seizième siècle, je n'ai pas cité une seule fois M. de Voltaire, qui, dans son *Essai sur l'Histoire générale*, a traité les mêmes sujets et examiné la même période de l'histoire. Ce n'est pas que j'aie négligé les ouvrages de cet homme extraordinaire, dont le génie, aussi hardi qu'universel, s'est essayé dans presque tous les genres de compositions littéraires.

Il a excellé dans la plupart ; il est agréable et instructif dans tous ; on regrette seulement qu'il n'ait pas respecté davantage la religion. Mais comme il imite rarement l'exemple des historiens modernes, qui citent les sources d'où ils ont tiré les faits qu'ils rapportent, je n'ai pas pu m'appuyer de son autorité pour confirmer aucun point obscur ou douteux. Je l'ai cependant suivi comme un guide dans mes recherches, et il m'a indiqué, non-seulement les faits sur lesquels il était important de s'arrêter, mais encore les conséquences qu'il fallait en tirer. S'il avait en même temps cité les livres originaux où les détails peuvent se trouver, il m'aurait épargné une grande partie de mon travail ; et plusieurs de ses lecteurs, qui ne le regardent que comme un écrivain agréable et intéressant, verraient encore en lui un historien savant et profond. » (*Voyez l'introduction à l'Histoire de Charles-Quint*, tome II de la traduction française.)

Un compatriote de Robertson, critique justement célèbre dans sa patrie, et qui s'est surtout formé à l'école de nos bons maîtres, termine ainsi les leçons qu'il donne dans un cours de littérature, sur la manière d'écrire l'histoire :

« Je ne puis finir sur le sujet de l'histoire, sans faire mention d'un perfectionnement remarquable qu'elle a reçu dans le cours de ces dernières années ; je veux parler de l'attention particulière que les historiens se sont accoutumés à donner aux lois, aux coutumes, au commerce, à la religion, aux lettres, et à tout ce qui peut jeter du jour sur le caractère et le génie des peuples. On regarde aujourd'hui comme le devoir de l'historien, de faire connaître les mœurs, aussi bien que les événements ; et véritablement le tableau de la situation, de la manière de vivre, des progrès de l'esprit humain, à diverses époques, est plus utile et plus intéressant que des récits de sièges et de batailles. L'écrivain à qui nous sommes redevables des premiers efforts faits en vue de ce perfectionnement, est le célèbre Voltaire, dont le génie a brillé avec éclat en un si grand nombre de genres différents. Son *Siècle de Louis XIV* fut une des premières productions de cette forme. Elle fixa bientôt l'attention de l'Europe, et obtint l'approbation générale qu'elle méritait. Son *Essai sur l'Histoire générale depuis le règne de Charlemagne* ne doit pas être envisagé comme une histoire, ni même comme le plan

d'une composition historique, mais uniquement comme une suite d'observations sur les principaux événements qui ont eu lieu pendant le cours de quelques siècles, et sur les changements successifs opérés dans le caractère et dans les mœurs des nations. Quoique dans quelques faits et quelques dates, il ait manqué peut-être d'exactitude, et quoique cet ouvrage porte l'empreinte de ses opinions particulières sur la religion, dont son auteur s'est fait une malheureuse habitude, on y trouve néanmoins tant de vues grandes et instructives, qu'il mérite l'attention de tous ceux qui veulent étudier ou écrire l'histoire des siècles qu'il parcourt. » (HUGUES BLAIR, *Cours de Belles-Lettres*; xxxvi^e leçon.)

Tels sont les aveux de la seule nation qui, dans ce nouveau genre d'histoire, puisse prétendre à l'honneur de nous disputer le prix,

NOTE 0, page 22.

Il expose avec cette clarté l'une des qualités distinctives de son esprit et de son talent, les sublimes découvertes de Newton, etc.

« J'ai saisi avec plaisir l'occasion (dans l'*Éloge de M. de la Condamine*) de rendre justice à un vieillard illustre, sur lequel tous les insectes de notre littérature s'acharnent avec tant de bassesse et d'indécence. Je n'ai pu dire qu'un mot de ses *Éléments de la philosophie newtonienne*. Sans cela, j'aurais fait observer que cet ouvrage est encore le seul où les hommes qui n'ont point cultivé les sciences puissent acquérir des notions simples et exactes sur le système du monde et sur la théorie de la lumière; que ces *Éléments*, bien loin de renfermer des fautes grossières, comme l'ont imprimé des gens qui n'étaient pas en état de les entendre, ne renferment même aucune erreur qu'on puisse imputer à M. de Voltaire; car s'il y en a quelques-unes, ce sont des opinions qu'il a adoptées d'après le témoignage des auteurs les plus accrédités. » (*Lettre de M. de Condorcet à M. de La Harpe.*)

NOTE p, page 23.

Ce changement, dont les effets se firent plus ou moins sentir dans toutes les classes d'écrivains, permit à la littérature des vérités et des erreurs qui ne pouvaient appartenir à une époque antérieure ; c'est ce qu'il ne faut jamais oublier, en jugeant le dix-huitième siècle, lorsqu'on veut être juste, et n'être rien de plus.

Cette observation est si importante, que je m'étonne d'être le premier à la soumettre au public. Elle explique, ce me semble, pourquoi la littérature devait être plus indépendante au dix-huitième siècle, et par là même se montrer plus hardie que dans le siècle précédent. Un écrivain philosophe a remarqué avant moi qu'il fut un moment où la philosophie eut ses enthousiastes et ses fanatiques ; hommes toujours entraînés, par le mouvement général, loin des limites du vrai ; et qui, sophistes sous Louis XV, auraient été astrologues sous Charles VII. Alors, dans les écrits comme dans les discours, la hardiesse devint souvent de l'audace ; l'indépendance des principes put, chez quelques écrivains, dégénérer en licence, je ne prétends point le nier : tel est malheureusement le cours de toutes les choses humaines. Une littérature dont les travaux embrassaient tous les objets qui importent au bonheur des hommes, dut enfanter des erreurs, des exagérations, d'autant plus remarquées qu'elles tenaient à des matières plus importantes. Mais ces exagérations, ces erreurs, que j'ai cru remarquer moi-même dans quelques ouvrages du dix-huitième siècle, je ne devais pas plus les combattre que je n'ai dû réfuter les nombreux accusateurs de la philosophie de ce siècle ; car c'était un tableau littéraire qui m'était demandé, et non point un examen philosophique.

Si je l'eusse fait, cet examen, je n'aurais dissimulé ni les vérités ni les erreurs : j'aurais cherché à démêler les unes et les autres, avec cette défiance que me commande trop bien la faiblesse de mes lumières ; et j'aurais continué à exprimer ma pensée avec cette sincérité, ce respect pour sa propre conviction, dont ne se départ jamais un homme qui veut conserver le droit de s'estimer. En avouant ce qui me paraît être des erreurs dans

la littérature du dix-huitième siècle, j'aurais cru devoir, pour être juste, examiner ces trois questions importantes : d'abord, s'il est une littérature où l'on ne trouve pas de semblables erreurs ; en second lieu, si les principes, vrais ou faux, qu'on a le plus reprochés aux philosophes de ce siècle n'ont pas été soutenus avec plus de liberté, exprimés avec moins de réserve par les philosophes de l'antiquité, ou par des philosophes modernes dans les âges précédents ; enfin, s'il est une seule opinion dangereuse, accréditée par un écrivain célèbre du dix-huitième siècle, qui n'ait pas été combattue dans ce siècle, par un écrivain non moins célèbre.

J'aurais ainsi été conduit à examiner s'il existe réellement une *philosophie du dix-huitième siècle*. Qu'est-ce, aurais-je pu demander, que cette philosophie ? Est-ce la philosophie d'Helvétius, réfutée dans tous ses principes par le philosophe Rousseau ? Est-ce la philosophie de Rousseau, combattue sur tant de points par le philosophe Voltaire ?

Peut-être aurais-je trouvé, pour dernière réponse à ces questions, que ce qu'on appelle la philosophie du dix-huitième siècle se réduit au principe commun qui parut alors diriger tous les travaux de la pensée, le zèle vrai ou affecté pour le bonheur des hommes. Peut-être aurais-je aussi trouvé qu'à une époque vraiment éclairée, les erreurs, quelle qu'en soit la nature, souvent attaquées dès leur naissance, ne peuvent obtenir qu'une confiance locale et momentanée ; et qu'après la chute des erreurs, qui se choquent et se détruisent mutuellement, la vérité resté encore pour l'honneur des écrivains et le bien de l'humanité.

NOTE 9, page 24.

DES LETTRES PERSANES. — Dans le premier de ses ouvrages, paraissant vouloir cacher la profondeur de ses réflexions sous le voile d'une fiction ingénieuse, il sut mêler avec adresse à des peintures étrangères l'examen de nos opinions sur des matières délicates, et rarement soumises avant lui à des discussions littéraires, etc.

Montesquieu suppose une correspondance entre deux Persans

qui voyagent parmi nous. Ils nous découvrent leurs mœurs en étudiant les nôtres.

L'attachement aveugle qu'ils témoignent pour leurs préjugés nous inspire une juste défiance des nôtres. Pensent-ils ainsi parce qu'ils sont nés en Asie ? Pensons-nous différemment parce que nous sommes nés en Europe ?

Usbeck et son ami se plaisent quelquefois à rapprocher de nos principes les plus sages et les plus utiles à nos yeux, ceux des leurs qui nous paraissent dangereux ou absurdes : ils nous en montrent le rapport et l'espèce de fraternité. Nous voilà forcés de porter sur les uns et sur les autres un jugement uniforme.

Dans leur séjour en Europe, ils finissent par se familiariser avec la plupart de nos usages, et même par se défier d'un assez grand nombre des leurs. Que ferions-nous donc nous-mêmes dans un long séjour en Asie ?

A ces leçons demi-voilées, à ces beautés qui naissent du fond de son sujet et de la conception originale de son livre, Montesquieu ajoute des beautés sans nombre, prodiguées avec l'abondance et la variété du génie. Il multiplie les vérités de tout genre, *il ne développe que les vérités fécondes* ; il peint d'un trait les choses, les hommes, les empires ; il traite des questions qui ont enfanté des volumes, et il les épuise dans quelques pages. Ici, c'est la peinture d'un peuple que la dépravation des mœurs, l'égoïsme et la division des intérêts précipitent vers sa destruction ; que le malheur ramène à la vertu, le patriotisme à la prospérité, la prospérité aux richesses et à la décadence des mœurs. Le peintre s'arrête alors, et il laisse entrevoir dans le lointain la nouvelle ruine de ce peuple : offrant ainsi, dans un même cadre, toutes les révolutions morales et politiques des peuples et des gouvernements.

Ailleurs, c'est un traité de la tolérance religieuse. Autour de la question principale sont répandues, par groupes, vingt questions non moins fécondes. Celles de la multiplicité des religions dans un empire, et de ses effets ; de l'esprit de prosélytisme et de ses dangers ; questions nettement exposées, tour à tour éclaircies séparément, ou résolues l'une par l'autre. Plus loin, c'est l'examen des principes du droit politique, le tableau des gou-

vernements de l'Europe, toutes ces conceptions d'un grand publiciste développées depuis dans l'*Esprit des Lois*.

Parmi ces grands objets de méditation, des digressions riantes et variées sur les mœurs et les amours orientales, des peintures originales et voluptueuses, viennent, par un mélange charmant, égayer l'esprit du lecteur, et lui rendent son attention délassée et toute fraîche, pour les nouvelles méditations qui doivent suivre.

Mais ce qu'il y a dans ce livre de plus digne de son auteur et de l'attention d'un lecteur qui réfléchit, c'est qu'en se rendant un compte fidèle des gouvernements européens, Usbeek et son ami nous offrent dans mille traits épars, un tableau achevé de l'état où se trouvaient alors les lumières dans les diverses parties de l'Europe. En le traçant, ce tableau, Montesquieu parut dire à son siècle : « Voilà ce qu'on a fait avant vous ; songez à ce qu'il vous reste à faire. »

Un style nerveux et flexible, brillant et pur, anime, fait mouvoir et ressortir encore et ces peintures piquantes, et ces majestueux tableaux. Il ne sera peut-être pas sans intérêt d'observer que le soin particulier que dut apporter Montesquieu, jeune encore, à l'imitation du style oriental, qui devait être en plusieurs endroits celui des *Lettres persanes*, a concouru sans doute, avec l'éclat et la verve poétique de son imagination, à lui donner ce style pittoresque, cette manière de figurer et de peindre sa pensée, cet art (que nous aurons soin de remarquer ailleurs) de présenter quelquefois tout le résultat d'une méditation lente et profonde dans une image vive et inattendue.

Les *Lettres persanes* sont le premier monument philosophique élevé par le génie dans le dix-huitième siècle. Une foule d'imitations qu'elles produisirent dès leur naissance, les tracasseries qu'elles attirèrent à leur auteur, prouvent également la vive sensation qu'elles firent dans le public, et la révolution qu'elles commencèrent dans les idées. Ces *Lettres*, en effet, renferment les germes de plusieurs grandes vérités que nous verrons successivement se développer, croître, pour ainsi dire, et mûrir, dans divers ouvrages qui ont illustré la plus belle moitié de ce siècle.

NOTE 1, page 27.

Un cri d'admiration s'est élevé dans l'Europe entière, etc.

Cela n'empêcha point les critiques de se multiplier rapidement. L'*Esprit des Lois* parut en 1748 ; dès 1750, l'abbé de La Porte publia ses *Observations sur l'Esprit des Lois, ou l'Art de lire ce livre, de l'entendre et de le juger*, à Paris, 2 vol. in-12. L'abbé de Bonnaire donna, quelque temps après, son *Esprit des Lois, quintessencié par une suite de lettres analytiques*, également en 2 vol. in-12. Crevier, en 1764, fit paraître aussi, en un seul volume, de nouvelles *Observations sur l'Esprit des Lois*. Le fermier-général Dupin, aidé du P. Berthier, en publia trois volumes ; mais il les retira prudemment, après en avoir distribué un très-petit nombre d'exemplaires. L'auteur de la *Théorie des Lois* aurait dû imiter cet exemple ; il est connu par des paradoxes de tout genre, et l'on doit peu s'étonner s'il se présente toujours comme l'antagoniste de Grotius, de Puffendorf et de Montesquieu. La lettre d'Helvétius et celle de Saurin sur l'*Esprit des Lois* méritaient plus d'attention, et en obtinrent davantage. Elles ont été insérées dans une édition de Montesquieu.

Boulanger de Rivery, après avoir réfuté, dans une *Apologie de l'Esprit des Lois*, les deux volumes de l'abbé de La Porte, fit le même honneur au livre de l'abbé de Bonnaire, qui le méritait encore moins. Un négociant de Bordeaux fit paraître une autre *Réponse* aux critiques de La Porte. Elle a été réimprimée dans quelques éditions des lettres de Montesquieu, que l'on soupçonna faussement d'y avoir participé. Mais la meilleure *Défense de l'Esprit des Lois* est la réfutation que Montesquieu daigna faire lui-même du plus acharné de ses détracteurs, et à laquelle La Beaumelle a depuis ajouté une *Suite*, qui ne fut guère lue dans le temps, et ne l'est plus du tout aujourd'hui.

Voltaire, après avoir aussi défendu l'auteur de l'*Esprit des Lois*, dans une lettre charmante, pleine de raison et d'esprit, après avoir donné à ce grand ouvrage le magnifique éloge que j'ai rapporté dans le texte de ce discours, en a fait lui-même une critique où il se résume ainsi : « Après avoir vu qu'il y a des er-

« reurs, comme ailleurs, dans l'*Esprit des Loix*; après que tout
 « le monde est convenu que ce livre manque de méthode, qu'il
 « n'y a nul plan, nul ordre, et qu'après l'avoir lu, on ne sait
 « guère ce qu'on a lu, il faut rechercher quel est son mérite, et
 « quelle est la cause de sa grande réputation.

« C'est premièrement qu'il est écrit avec beaucoup d'esprit,
 « et que tous les autres livres sur cette matière sont ennuyeux.
 « C'est pourquoi nous avons déjà remarqué qu'une dame, qui
 « avait autant d'esprit que Montesquieu, disait que son livre
 « était de l'*esprit sur les lois*. On ne l'a jamais mieux défini.»
 (*Questions sur l'Encyclopédie*, tome V, art. *Esprit des Loix*.)

On lit dans le même ouvrage (tome II, art. *Art poétique*) : L'au-
 « teur des *Lettres persanes*, si aisées à faire, et parmi lesquelles
 « il y en a de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médio-
 « cres, d'autres frivoles, etc.»

Ces jugements, sur lesquels il est inutile de hasarder aucune
 réflexion, se retrouvent malheureusement en plusieurs endroits
 de la correspondance de Voltaire. Malheureusement aussi, des
 jugements du même genre sur les ouvrages de Voltaire lui-
 même, se trouvent en quelques endroits des œuvres de Montes-
 quieu. Qui pourrait lire, par exemple, sans étonnement, dans
 ses *Pensées diverses*, recueillies depuis sa mort sur un manuscrit
 autographe : « Voltaire n'est pas beau, il n'est que joli. Il serait
 « honteux pour l'Académie que Voltaire en fût, et il lui sera
 « quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été.

« Les ouvrages de Voltaire sont comme les visages mal pro-
 « portionnés qui brillent de jeunesse.

« Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme
 « les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais
 « pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son cou-
 « vent, etc.»

Lorsqu'on transcrit de semblables morceaux, un sentiment
 pénible fait tomber la plume des mains. Il faut plaindre les
 grands hommes, et être bien convaincu qu'ils n'ont jamais rien à
 attendre que de la justice lente du temps.

Elle arrive enfin, cette justice tardive, pour les ouvrages
 comme pour les actions. Elle condamne ces saillies d'amour-
 propre, qui cependant ne sont guère nuisibles qu'à celui qui se

les permet ; ces injustices , qui souvent peuvent être involontaires ; mais elle consacre , par le respect et les hommages de la postérité , ces nobles actions , ces traits d'humanité , qui font estimer et chérir le caractère moral des hommes en qui la vertu fut l'auxiliaire du génie.

Les actes de bienfaisance de Voltaire, ce qu'il a fait pour les Calas, pour les Sirven, les Montbailly, pour tant d'autres infortunés qu'il a secourus de sa fortune, soutenus de son crédit, protégés de sa renommée ; tout cela, dis-je, est si connu, qu'il serait au moins inutile de faire plus qu'en rappeler le souvenir. Les actions généreuses de Montesquieu eurent moins d'éclat, et sont encore aujourd'hui moins célèbres. J'en rapporterai une seule, telle qu'elle fut consignée dans *l'Année littéraire*, en 1775. Les amis des lettres ne la liront point sans cette vive satisfaction qu'on éprouve à pouvoir aimer ce qu'on admire. Elle suffirait sans doute pour faire apprécier tout entière l'âme simple, élevée et sensible de l'auteur de *l'Esprit des Loix*.

« Montesquieu allait souvent visiter sa sœur, madame d'Héricourt, à Marseille. Il respirait un soir près du port. Il voit un jeune homme dans une barque ; il juge que ce jeune homme attend le batelier pour le promener sur l'eau. Il entre aussi dans la barque. Étonné de voir le jeune homme ramer, il l'interroge et apprend qu'il est joaillier de profession, qu'il se fait batelier les fêtes et les dimanches pour gagner quelque argent et seconder les efforts de sa mère et de deux sœurs. Tous les quatre travaillent, économisent pour amasser deux mille écus et racheter leur père, esclave à Tétuan. Montesquieu s'informe du nom du père, du nom du maître à qui il appartient, et se fait conduire à terre ; donne à son batelier une bourse contenant huit doubles louis et dix écus en argent, et s'échappe.

« Six semaines après arrive le père. L'étonnement de la famille l'étonne lui-même ; on ne l'attendait pas, il croyait être attendu et leur devoir sa délivrance. L'état de misère où il les trouve dérange toutes ses idées sur le paiement de sa rançon, sur les cinquante louis qui lui ont été remis en entrant dans le vaisseau qui l'a ramené en France, sur les frais de son passage et de sa nourriture payés, sur les habits dont on l'a revêtu.

« Le père et la mère n'osent interroger leur fils ; celui-ci soupçonne une seconde générosité de l'inconnu. Deux ans se passent. Le fils rencontre Montesquieu dans la rue, se jette à ses genoux, le conjure de venir partager la joie de sa famille et recevoir les marques de leur gratitude. Montesquieu ne veut pas reconnaître le jeune homme ; la foule s'assemble autour d'eux ; le bienfaiteur se dérobe.

« Il serait encore inconnu, si ses gens d'affaires n'eussent trouvé dans ses papiers, à sa mort, une note de 7,500 livres envoyées à M. Main, banquier anglais établi à Cadix. Ils demandèrent des éclaircissements. M. Main répondit qu'il avait fait usage de cette somme pour délivrer un Marseillais nommé Robert, esclave à Tétuan, conformément aux ordres de M. le président de Montesquieu. »

NOTE 2, page 30.

Ce fut donc sur ce principe, non pas à l'état d'enfance, c'est-à-dire à la vie sauvage, mais à cette espèce de *siècle viril*, qu'il voulut ramener, d'abord les hommes, et il écrivit sur l'éducation ; bientôt les gouvernements eux-mêmes, et il écrivit sur la nature et sur les fondements du pacte social.

Sans doute il ne se dissimulait point à lui-même combien était borné le nombre des applications utiles qu'on pouvait faire encore de ses théories dans l'état présent de nos mœurs ; mais il était loin de prévoir les applications dangereuses qu'on tenterait d'en faire un jour. Qu'est-ce en effet, par exemple, que ce traité du *Contrat social*, sinon le gouvernement de sa propre patrie, c'est-à-dire d'une république resserrée dans les plus étroites limites, proposée comme un modèle aux peuples assez peu nombreux, assez pauvres, pour trouver dans ce gouvernement une liberté fondée sur les lois, et qui doit toujours, d'après sa maxime, être *subordonnée à l'existence et aux intérêts de l'association* ? Juger ainsi de cet ouvrage, c'est entrer dans la pensée de l'écrivain, sans s'arrêter à des exagérations qui sont de l'orateur plus que du philosophe ; c'est l'interpréter comme son au-

teur parut clairement l'expliquer et l'entendre, lorsqu'il voulut adapter sa doctrine au gouvernement d'un peuple qui semblait l'appeler du fond du Nord à régénérer ses lois politiques et ses habitudes nationales; c'est enfin être juste envers un homme moins outragé par d'aveugles censures que par des éloges flétrissants, moins calomnié par ses détracteurs que décrédité par ses faux disciples.

NOTE 1, Page 38.

Parmi ses membres les plus célèbres, ceux-ci sous les glaces du pôle, ceux-là sous les feux de l'équateur, mesuraient cet arc du méridien qui devait fixer la figure de la terre, etc.

Ce fut sous le ministère de M. de Maurepas, que l'Académie des sciences voulut soumettre à des calculs mathématiques l'hypothèse de Newton sur l'aplatissement des pôles, et déterminer ainsi avec précision la figure de la terre. Elle résolut de faire mesurer un degré du méridien sous l'équateur, et un autre sous le pôle. La Condamine, Bouguer et Godin, Clairault, Maupeouis, Le Monnier et Camus, furent chargés de l'exécution de cette pénible entreprise. Les uns partirent pour le Pérou en 1735, les autres, l'année suivante, pour les confins de la Laponie. Des obstacles de tout genre ne purent arrêter le zèle de ces savants voyageurs. Les observations faites souvent en particulier par chacun d'eux, se rapportèrent d'une manière si rigoureuse, qu'il ne put rester aucun doute sur leur parfaite exactitude. Une seule année suffit aux académiciens envoyés dans le Nord; mais dix années s'écoulèrent avant que les travaux de leurs collègues fussent entièrement terminés.

Quelques-uns d'entre eux n'étaient point encore de retour, lorsqu'en 1750 l'abbé de la Caille fut aussi député par l'Académie au cap de Bonne-Espérance, pour y observer la parallaxe de la lune, et mesurer le plus austral des degrés du méridien de notre continent. Il eut moins d'obstacles à surmonter, et put mettre plus de promptitude dans l'exécution de ses travaux. On

eut alors plusieurs degrés du méridien pris sous l'équateur, et au delà du tropique du Capricorne; et les observations des savants français prouvèrent enfin ce qu'on n'avait fait que supposer, que notre globe est un sphéroïde légèrement aplati vers les pôles.

NOTE II, page 38.

Le géomètre qui, dans son *Traité de Dynamique*, avait rapporté à un principe unique toutes les lois du mouvement, en résolvant depuis le problème de la précession des équinoxes, faisait franchir à la science les limites où le génie de Newton s'était arrêté, etc.

J'aurais craint de m'exagérer l'importance de ces découvertes, si je n'avais trouvé en faveur de mon opinion de grandes autorités. Il ne sera peut-être pas inutile aujourd'hui de remettre sous les yeux des lecteurs le jugement qu'en portait, en 1784, le dernier secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Les sciences soumises au calcul marchent de progrès en progrès. Pour être juste envers ceux qui les ont autrefois agrandies, il faut un moment revenir sur ses pas, et porter ses regards en arrière. C'est alors surtout qu'il importe de mettre, comme un poids dans la balance, le suffrage des contemporains.

« Dans la science du mouvement, dit M. de Condorcet, il faut distinguer deux sortes de principes. Les uns sont des vérités de pure définition, les autres sont, ou des faits connus par l'observation, ou des lois générales déduites de la nature des corps considérés comme impénétrables, indifférents au mouvement, et susceptibles d'en recevoir. De ces derniers principes, celui de la décomposition des forces était le seul vraiment général qui fût connu jusqu'alors; et joint à ces vérités de définition, sur lesquelles Huyghens et Newton n'avaient rien laissé à découvrir, il avait suffi pour établir leurs sublimes théories, et pour résoudre ces problèmes de statique, si célèbres dans le commencement de ce siècle. Mais si les corps ont une forme finie, si on les imagine liés entre eux par des fils flexibles ou par des verges inflexibles, et qu'on les suppose en mouvement, alors ces principes ne

suffisent plus, et il fallait en inventer un nouveau. M. d'Alembert le découvrit, et il n'avait que vingt-six ans. Ce principe consiste à établir l'égalité, à chaque instant, entre les changements que le mouvement du corps a éprouvés, et les forces qui ont été employées à les produire, ou, en d'autres termes, à séparer en deux parties l'action des forces motrices, à considérer l'une comme produisant seule le mouvement du corps dans le second instant, et l'autre comme employée à détruire celui qu'il avait dans le premier. Ce principe si simple, qui réduisait à la considération de l'équilibre toutes les lois du mouvement, a été l'époque d'une grande révolution dans les sciences physico-mathématiques. A la vérité, plusieurs des problèmes résolus dans le traité de dynamique l'avaient déjà été par des méthodes particulières. Différentes en apparence pour chaque problème, elles n'étaient sans doute réellement qu'une seule et même méthode; sans doute elles renfermaient le principe général qui y était caché, mais personne n'avait pu l'y découvrir; et si on refusait, sous ce prétexte, à M. d'Alembert la juste admiration qu'il mérite, on pourrait, avec autant de raison, faire honneur à Huyghens des découvertes de Newton, et accorder à Wallis la gloire que Leibnitz et Newton se sont disputée.

« Il restait encore à M. d'Alembert à donner un moyen d'appliquer son principe au mouvement d'un corps fini d'une figure donnée; et, en 1749, il résolut le problème de la précession des équinoxes.—L'axe de la terre ne répond point toujours au même lieu du ciel; mais il se dirige successivement vers tous les points d'un cercle parallèle au plan de l'orbite terrestre, et par une suite de ce mouvement, les équinoxes et les solstices répondent, dans la même période, à toutes les parties du zodiaque. Le phénomène connu sous le nom de précession des équinoxes a été observé par les anciens. Hipparque en avait supposé la période de 25,200 ans, et les modernes, par des observations plus exactes, l'ont fixée à environ 720 ans de plus. Ce mouvement en longitude n'est pas le seul qu'éprouve l'axe de la terre; il en a un autre en latitude bien plus petit, qui n'est qu'une espèce de balancement, et dont la période est de 18 ans seulement.

Cette mutation n'a été découverte que dans ce siècle par Bradley, et jusqu'à lui on la confondait avec les mouvements irréguliers, propres aux étoiles fixes. Newton attribuait avec raison la précession des équinoxes à l'effet de l'attraction de la lune et du soleil sur la terre. Il savait que notre planète est un sphéroïde aplati vers les pôles, et que les deux astres mus dans des plans où ils n'agissent pas d'une manière semblable sur les parties disposées autour de l'axe de la terre, doivent altérer son mouvement de rotation. Mais ce n'était pas assez, Newton avait appris le premier aux philosophes à n'admettre pour vraies que des explications calculées, qui rendent raison et du phénomène en lui-même, et de sa quantité et de ses lois. Aussi essaya-t-il de déterminer l'effet de l'attraction de la lune et du soleil sur le mouvement de l'axe de la terre ; mais les méthodes d'analyse et les principes mêmes de mécanique, nécessaires pour une solution directe, manquaient à son génie, et il fut obligé d'admettre des hypothèses, qui ne le conduisirent à un résultat conforme à l'observation que par la compensation des erreurs produites par chacune d'elles. Vingt-trois ans après sa mort, cette limite qu'il semblait avoir posée, n'avait pas été franchie. M. d'Alembert en eut la gloire ; il expliqua également le phénomène de la mutation nouvellement découvert, et répara l'honneur de la France, ou plutôt du continent, qui jusqu'alors n'avait eu rien à opposer aux découvertes de Newton.

« Un seul géomètre, M. Euler, eût pu disputer cette gloire à M. d'Alembert. Mais, en donnant une solution nouvelle du problème, il avoua qu'il avait lu l'ouvrage de M. d'Alembert, et fit cet aveu avec cette noble franchise d'un grand homme qui sent qu'il peut, sans rien perdre de sa renommée, convenir du triomphe de son rival. » (*Éloge de d'Alembert.*)

En 1793, l'infortuné Condorcet n'avait point changé d'opinion sur les services rendus aux sciences par son illustre prédécesseur. Dans un ouvrage consacré au tableau des progrès de l'esprit humain, il parle de ces découvertes avec la même distinction, il y attache la même importance, et surtout ne rétracte rien de ce qu'il avait avancé dans son *Éloge*.

« Une foule de problèmes de statique, de dynamique, avaient été, dit-il, successivement proposés et résolus, lorsque d'Alembert

bert découvre un principe général, qui suffit seul pour déterminer le mouvement d'un nombre quelconque de points, animés de forces quelconques, et liés entre eux par des conditions. Bientôt il étend ce même principe aux corps finis d'une figure déterminée; à ceux qui, élastiques ou flexibles, peuvent changer de figure, mais d'après certaines lois, et en conservant certaines relations entre leurs parties; enfin, aux fluides eux-mêmes, soit qu'ils conservent la même densité, soit qu'ils se trouvent dans l'état d'expansibilité. Un nouveau calcul était nécessaire pour résoudre ces dernières questions; il ne peut échapper à son génie, et la mécanique n'est plus qu'une science de pur calcul.

« Ces découvertes appartiennent aux sciences mathématiques; mais la nature, soit de cette loi de la gravitation universelle, soit de ces principes de mécanique, les conséquences qu'on peut en tirer pour l'ordre éternel de l'univers, sont du ressort de la philosophie. On apprend que tous les corps sont assujettis à des lois nécessaires, qui tendent par elles-mêmes à produire ou à maintenir l'équilibre, à faire naître ou à conserver la régularité dans les mouvements. » (*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.*)

NOTE v, page 46.

D'autres enfin appellent l'attention de tous les hommes éclairés et la vigilance du gouvernement sur l'industrie, sur le commerce, et plus encore sur l'agriculture, trop négligée par Colbert, etc.

Il est inutile de s'arrêter à faire sentir l'importance des travaux entrepris au dix-huitième siècle pour le perfectionnement de l'administration, et surtout de l'économie politique. Cette science était nouvelle. Si elle avait paru jeter quelques racines en France sous le sage ministère de Sully, après même le ministère à la fois utile et brillant de Colbert elle restait encore incertaine; livrée, sans théorie précise, aux préjugés de la routine, aux caprices de l'innovation. Un grand pensionnaire de Hollande, l'infortuné Jean de Wit, avait seul conçu l'espérance et le projet de la placer dans le domaine des sciences positives,

lorsqu'on vit enfin s'élever parmi nous une classe entière d'écrivains dont le but principal fut le développement de cette science devenue si vaste et si importante dans notre état de civilisation, où, pour qu'une nation soit heureuse, il faut qu'elle soit puissante; où pour qu'elle soit puissante, il faut qu'elle soit riche, et conséquemment agricole, commerçante et industrielle.

En même temps une école étrangère, celle des philosophes d'Édimbourg, poursuivait les mêmes études avec assez d'ardeur et de succès pour donner bientôt naissance à l'ouvrage de Stewart, et à celui de Smith, plus répandu, plus riche en applications vraiment utiles, quoique peut-être moins complet. Cependant, j'oserai le dire chez un peuple qui ne doit plus aujourd'hui, comme il l'a fait tant de fois, s'empresser d'être généreux envers le mérite étranger pour se dispenser d'être reconnaissant envers le mérite national, un économiste français a donné sur ces matières un livre qui, du moins pour la précision et la justesse des principes, n'a pas été surpassé. Ce livre est le traité si court, mais si fécond en résultats, *de la formation et de la distribution des richesses*; son auteur est ce Turgot qui rendit célèbre un court ministère par une longue influence et des bienfaits qui subsistent toujours.

Nous retrouvons aujourd'hui dans notre administration, dans nos finances, des réformes salutaires que ces économistes laborieux, utiles et trop méconnus, avaient de loin préparées; réformes adoptées en partie dès ce temps-là, par quelques princes étrangers qu'on voyait en paix recueillir par l'accroissement des richesses et de l'industrie dans leurs États, le fruit des méditations de nos écrivains politiques.

NOTE x, page 49.

Les discours de réception ne se bornaient plus à un vain protocole de louanges et de remerciements. Des questions utiles aux lettres ou à la philosophie s'y trouvaient quelquefois traitées avec autant de justesse que d'élégance, etc.

Lorsque l'avocat Patru, qui était de son temps un homme

éloquent, dont Boileau se fit honneur d'être l'ami, et reçut, dit-on, d'excellents conseils sur ses ouvrages, fut reçu à l'Académie française, le 5 septembre 1640, à la place de M. Porcherès d'Arbaud, il fit un remerciement qu'on trouva si beau, qu'on arrêta que dorénavant tout récipiendaire en prononcerait un semblable ¹.

Vraisemblablement Patru avait consacré une partie de son discours à faire l'éloge de son prédécesseur.

Le cardinal de Richelieu, fondateur de l'Académie, vivait encore ; il était tout-puissant : il n'y avait pas moyen de passer ses louanges sous silence.

Après la mort du cardinal, le chancelier Séguier eut le titre de *protecteur* de l'Académie ; et comme on avait toujours fait, dans les discours de réception, l'éloge du fondateur, on dut y joindre celui du protecteur qui lui avait succédé.

Quand le chancelier mourut, ce fut le roi (Louis XIV) qui se réserva le titre de *protecteur* de l'Académie ; nouvel éloge à joindre aux précédents.

Comme les traditions et les usages se conservent volontiers dans les compagnies, ces mêmes éloges se répétèrent de réception en réception ; et l'usage eut enfin force de loi.

Aux éloges de l'Académie en corps, du prédécesseur, du cardinal de Richelieu, du chancelier Séguier, de Louis XIV, on ne pouvait guère se dispenser d'ajouter quelques compliments pour le roi régnant ; en sorte que c'était de bon compte, six éloges que tout récipiendaire était obligé de faire entrer dans son discours.

Le directeur, qui lui répondait, avait précisément le même nombre de compliments à distribuer : car il était obligé de célébrer à son tour les mêmes personnages ; seulement, à l'éloge de l'Académie, il substituait, comme de raison, celui du récipiendaire.

Tel était l'usage reçu, et qui faisait de ces discours, sur un fond tant de fois ressassé et retourné en mille manières, de vrais tours de force extrêmement pénibles, et dont presque tout le mérite consistait à se tirer plus ou moins heureusement des difficultés.

¹ Voyez l'*Histoire de l'Académie*, par Pélisson.

Aussi l'abbé Trublet disait-il, lorsqu'il fut reçu, en 1761 :
 « Depuis plus d'un siècle qu'un homme éloquent, le célèbre
 « Patru, établit par son exemple l'usage des remerciements aca-
 « démiques, ils sont devenus de jour en jour plus difficiles ; et
 « si quelque chose pouvait modérer l'ambition de vous être as-
 « socié, ambition si vive, si générale, et dès lors si honorable à
 « l'Académie, c'est le discours à prononcer devant vous, et après
 « vous, sur une matière que vous avez épuisée.

« Cependant quelque persuadé que paraisse le public de l'ex-
 « trême difficulté des remerciements académiques, et jusqu'à
 « en faire une espèce d'impossibilité, il les juge avec la dernière
 « rigueur. »

Il est vrai que la critique s'exerçait souvent avec une maligne
 sévérité sur ces discours proposés en quelque sorte comme des
 modèles et des monuments d'éloquence, et dans lesquels *l'ora-*
teur n'étant chargé d'aucun intérêt, n'avait d'autre objet, dit M. de
 La Harpe, *que celui de bien parler.*

Les censeurs tenaient peu de compte du mérite de la difficulté
 vaincue ; ils oubliaient que Racine lui-même avait échoué contre
 cet écueil, et que son discours de réception avait eu si peu de
 succès, qu'il ne voulut pas le faire imprimer.

Des discours prononcés dans ces occasions, un petit nombre a
 échappé à l'oubli ; et ce sont ceux dont les auteurs, ne se bor-
 nant pas aux compliments d'usage, ont traité quelque point de
 littérature.

Voltaire est, dit-on, celui qui donna l'exemple de cette heu-
 reuse hardiesse. (*Extrait de la Revue*, 9 juin 1805.)

Cette hardiesse était heureuse sans doute ; personne n'en dis-
 convient aujourd'hui ; mais elle ne fut pas d'abord jugée aussi
 favorablement. Peu de jours après la réception de Voltaire, il
 parut dans les feuilles de l'abbé Desfontaines une longue lettre,
 assez impertinente pour trouver des lecteurs, qui fut bientôt
 réimprimée, puis inhumée pour toujours dans un recueil de
 plates infamies ¹, avec la prose de Saint-Hiacinthe et de Rigoley
 de Juvigny, avec les vers de Piron et ceux du poète Roi, qui se

¹ Le *Voltaireana*, ou *Éloges amphigouriques de M. de Voltaire* ; 1 gros
 volume in-8.

chargeaient à tour de rôle de faire à Voltaire des leçons de style, de morale et d'urbanité.

On lit dans cette lettre, curieuse en ce qu'elle est de tout point un prodige d'ignorance et de mauvais goût : « Quant au discours « de M. de Voltaire, vous n'y verrez rien de ce que vous croyez « y voir. Il est tout excepté ce qu'il doit être. Ce sont des ré-
« flexions, des observations, des morceaux de dissertations, des
« lambeaux de panégyrique. Il n'y a que de remerciement dont
« il n'y a pas un seul mot : c'était son sujet. »

M. l'abbé s'égaie ensuite sur les lambeaux de ce discours qu'il déchire, et qu'il corrompt en les touchant, à la façon des harpies. Mais surtout il se passionne contre un passage où l'orateur, apercevant Crébillon dans le sein de l'Académie, s'écrit avec l'éloquence la plus élevée : « Le théâtre, je l'avoue, est menacé
« d'une chute prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véri-
« tablement tragique qui m'a servi de maître quand j'ai fait quel-
« ques pas dans la même carrière ; je le regarde avec une satis-
« faction mêlée de douleur, comme on voit, sur les débris de sa
« patrie, un héros qui l'a défendue. »

Il n'est personne, excepté les Desfontaines, qui puisse ne pas avouer le mérite éminent et l'heureux à-propos de ce passage. Dans tous les écrits en prose de Voltaire, qui ont tant d'autres genres de beautés, c'est peut-être le seul trait véritablement oratoire, c'est celui du moins qui a le plus d'éclat et de grandeur. N'est-ce donc pas une bonne fortune pour un libelliste d'avoir rencontré si bien, que s'il est un morceau vraiment supérieur dans un ouvrage, c'est celui dont il s'est moqué ? Si ces rencontres étaient moins communes, on s'étonnerait de l'adresse qu'elles supposent. Mais les Desfontaines ont tant de tact qu'ils n'y manquent presque jamais.

Je remarquerai en passant, que Voltaire n'est pas le premier, comme on le croit, qui dans son discours de réception ait traité un sujet de littérature. Longtemps avant lui, Mézériac en avait donné l'exemple en discourant sur *la traduction*. Mais la discussion parut un peu longue, l'exemple ne fut pas suivi ; le discours tomba dans l'oubli, l'orateur eut le même sort que le discours, et la réforme restait à faire : Voltaire la commença ; Buffon et quelques autres l'ont consacrée.

NOTE y, page 50.

L'éloquence avait brillé d'un tel lustre dans les grands maîtres de ce siècle, elle avait exprimé les passions avec tant de charme et d'énergie, etc.

C'est peut-être aux peintures de l'amour si séduisantes dans l'*Héloïse* que nous devons nos véritables poètes érotiques qui les ont souvent imitées. Un genre célèbre chez les anciens, mais ridiculement traité dans l'autre siècle, où l'on en cherchait les modèles dans des romans plus ridicules encore, l'élegie allait enfin renaître parmi nous. Devant les grâces naturelles des nouveaux disciples de Tibulle s'éclipsaient le clinquant érotique, le vernis artificiel de la précieuse école de Dorat, et les fleurs fanées et postiches des plagiaires de Gresset, qui, prenant l'abondance pour la richesse, et le vide des sons pour l'harmonie, croyaient, en cadencant des riens sonores, avoir égalé le *Vert-Vert*, et ces épîtres charmantes qui, dans le genre léger, n'ont jamais été surpassées, si ce n'est par quelques-unes des poésies de Voltaire, qu'on retrouve presque partout au premier rang.

NOTE z, page 54

Les rois se plaisaient à correspondre avec eux dans leur langue, etc.

Les lettres du grand Frédéric, de presque tous les princes du Nord et du pape Benoît XIV à Voltaire, sont trop connues pour qu'il ne soit pas inutile de faire plus que les rappeler. On peut en dire autant des lettres écrites par quelques-uns de ces monarques ou par leurs ministres, à Diderot et à d'Alembert. Une seule me semble assez remarquable pour qu'il soit encore intéressant de la citer. On est frappé d'étonnement lorsqu'on songe qu'elle a été écrite presque sous les glaces du pôle, par le souverain despotique d'un empire encore barbare, et pour ainsi dire sauvage au commencement du dix-huitième siècle; lorsqu'on se rappelle surtout que nos ministres, M. de Motteville,

le cardinal Dubois lui-même, disaient trente années auparavant, comme le rapporte Voltaire, que Pétersbourg ne pourrait point subsister, et que le czar Alexiowitz *n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais.*

LETTRE DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

ÉCRITE DE SA MAIN A D'ALEMBERT.

« Monsieur d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce que l'on appelle grandeurs et honneurs dans ce monde. A vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarderai comme très-petite la conduite de la reine Christine, qu'on a tant louée et souvent blâmée à plus juste titre. Mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire que ne point se prêter à la servir tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité, je sais que la cause n'en est que l'amour du repos pour cultiver les lettres et l'amitié; mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis, je vous promets, et à eux aussi, tous les agréments et facilités qui peuvent dépendre de moi, et peut-être vous trouverez-vous plus de liberté et de repos que chez vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de Prusse et à la reconnaissance que vous lui devez; mais ce prince n'a point de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscretion en faveur de la cause, et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

« *Signé* CATHERINE. »

Une semblable lettre suffirait seule sans doute pour autoriser ce qu'on avance dans le discours sur la conduite que tenaient les rois à l'égard de nos philosophes. *Ils les appelaient dans leurs États, comme autrefois Philippe avait appelé à sa cour le précepteur d'Alexandre, pour y présider à l'éducation de l'héritier de leur couronne. Ils leur offraient de l'estime, des richesses et des honneurs; et quand ces hommes généreux ne voulaient accepter que l'estime, les rois se montraient assez justes pour ne pas s'étonner de leurs refus.*

FIN DU TABLEAU LITTÉRAIRE.

ÉLOGE

DE

PIERRE CORNEILLE.

L'*Éloge de Pierre Corneille* fut couronné à l'unanimité, et par acclamation, le 6 avril 1808, par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut (l'Académie française).

L'auteur en a donné trois éditions, et il a laissé un exemplaire corrigé pour une quatrième, qui a paru, deux ans après sa mort, en tête du tome I^{er} des *Chefs-d'œuvre de Pierre Corneille*, publiés par MM. Pourrat frères. Quelques fautes s'étant glissées dans l'impression, Auguste Fabre demanda un *errata*. Mais l'ouvrage était déjà cliché; l'*errata*, toujours promis et toujours ajourné, ne fut pas fait, et le manuscrit en a été perdu. On n'a pas non plus retrouvé l'exemplaire corrigé qui avait été remis aux éditeurs. Il devenait donc bien difficile de donner ici le dernier texte revu. Cependant, à l'aide d'une révision antérieure, bien qu'imparfaite, de Victorin, soigneusement confrontée avec la quatrième édition, je crois être parvenu à corriger les fautes qui y avaient été commises, et j'ai réparé plusieurs omissions fâcheuses, surtout dans les notes. J. S.

ÉLOGE

DE

PIERRE CORNEILLE.



La France lui donna le nom de grand, non-seulement pour le distinguer de son frère, mais du reste des hommes.

VOLTAIRE.

*Le génie de Corneille a créé tout en France*¹; sa gloire n'est pas seulement dans ses écrits : elle est dans ses prédécesseurs inhabiles, dans ses illustres successeurs, elle est dans notre littérature tout entière. Organe à la fois de la reconnaissance et de l'admiration publiques, le panégyriste de Corneille doit, en célébrant ses chefs-d'œuvre, rendre témoignage à ses bienfaits; il doit montrer son influence dans les progrès de son art, dans la grandeur de son siècle, dans le développement du génie et du caractère national. Tel est du moins, messieurs, le

¹ *Commentaires sur Corneille; examen d'Héraclius.*

plan que je me suis tracé, tel est le but que je me propose d'atteindre; et, si je ne m'en suis point trop écarté, Corneille va paraître dans ce discours, non-seulement le père du théâtre, mais encore le bienfaiteur des lettres et de la raison.

Lorsqu'au sortir de la barbarie se forment la langue et la littérature d'un peuple, incertaines dans leur marche, elles s'égarent longtemps; elles attendent, pour s'avancer à la perfection, un guide qui leur en marque la route. Les écrivains qui se succèdent dans ces temps d'incertitude s'ouvrent des sentiers différents; et chacun d'eux croit plier la langue à son génie, parce qu'il n'a point assez de génie pour découvrir celui de la langue et pour le fixer; chacun d'eux aussi pose à son gré les règles de l'art, parce que l'art n'existe point encore. Mais qu'un de ces hommes supérieurs, nés pour la fondation des républiques littéraires, qu'un esprit créateur s'élève, *il change tout, donne à tout une face imprévue*¹; en cultivant un seul genre de littérature, il féconde tout l'empire des lettres; dans les parties de l'art où il excelle, il ne peut être qu'égalé; dans les parties qu'il néglige, il offre encore des modèles qu'il faut étudier même en les surpassant : il détrompe ses maîtres; il forme ses juges; il imprime à sa nation le mouvement de son génie. Tel fut parmi nous Corneille : il éclaira son siècle, il ennoblit sa langue, il créa son art et ses rivaux.

Qu'était alors cette langue, illustrée depuis par tant de chefs-d'œuvre^a? Qu'était surtout cette scène qui devait bientôt retentir des acclamations prodiguées au *Cid* et aux *Horaces*? Quel tableau présente-t-elle à nos regards?

¹ Boileau, *Art poétique*.

L'impuissance et l'exagération, l'ostentation et l'indigence; une rudesse inculte et une affectation puérile; tous les défauts d'un goût incertain, tous les vices d'un goût corrompu : des drames sans vraisemblance, sans art, sans dignité; toutes les règles violées, toutes les bienséances méconnues; des sujets déraisonnables et des intrigues forcées, des caractères outrés à la fois et faibles, des mœurs romanesques et indécentes; un style trivial et déclamatoire, boursoufflé jusqu'à la folie, maniéré jusqu'au dégoût, défiguré enfin par tant de vices et de misérables prétentions, qu'à peine y laissent-ils remarquer les défauts d'une poésie encore rude et informe, privée d'élégance et de couleur; un public complice du mauvais sens des auteurs, applaudissant la grandeur dans l'emphase, et les grâces dans l'affectation; des farceurs qui se disaient comédiens, commandant la violation des règles et des convenances, exigeant le changement de lieu et de décoration pour amuser, par le jeu des machines et par le prestige des couleurs, les yeux d'une foule ignorante, et demandant au poète, dont ils marchandaient les vers, de longs et fréquents monologues, divisés en stances lyriques, qu'ils psalmodiaient lentement.

Et c'était là la scène française ! c'étaient les spectateurs qui devaient juger *Cinna* ! c'étaient les rivaux de Corneille et les prédécesseurs de Racine ! Mais pourquoi s'en étonner ? Ces défauts, ce mauvais goût, qui dégradaient notre théâtre, ne régnaient pas moins alors dans toutes les autres parties de notre littérature. Ils infectaient le barreau, ils déshonoraient la chaire ^b. La parole évangélique était aiguisée en épigrammes, et la gravité des lois s'égayait en jeux de mots. Mais tout à

coup quel changement ! Du sein de cette confusion universelle s'élève la raison la plus sublime ; et les plus hautes conceptions de l'esprit humain honorent une littérature dans l'enfance : Corneille avait paru.

Cependant, Corneille lui-même ne se fraya point d'abord les véritables sentiers de l'art. Entré dans la carrière où triomphaient à l'envi d'ignorants déclamateurs qui se croyaient alors ses maîtres, et s'appelaient par modestie ses rivaux, il commença par écrire dans le même genre qu'eux ; mais il n'écrivit pas comme eux : et dans ces comédies informes, faibles essais de son talent, il y a plus d'esprit, de verve, d'invention, plus d'intérêt, plus d'art, que dans toutes les pièces alors connues ^c. Elles furent quelques années des chefs-d'œuvre ; et, s'il eût cessé d'écrire, elles l'auraient été longtemps. Le peu d'estime qu'elles nous inspirent est le plus bel éloge de leur auteur : il s'est fait oublier lui-même, comme il fit oublier ses rivaux.

Médée sortit la première des limites dans lesquelles le génie de Corneille s'était renfermé jusque-là. Le sujet, fait pour l'Opéra, répugnait moins alors à la scène tragique ; et *Médée*, faisant des évocations sur le théâtre, n'était qu'une magicienne de plus aux yeux d'un peuple ignorant et crédule, chez qui l'on brûlait encore les sorciers, après avoir longtemps pensionné les astrologues ^d.

Corneille s'était montré dans *Médée* bien supérieur à ses contemporains ; mais qu'était-ce pour Corneille qu'une telle supériorité ? Peu content de ce qu'il avait fait, parce qu'il pressentait ce qu'il lui était donné de faire, son esprit créateur, trop resserré dans les routes connues, l'avertissait qu'une carrière nouvelle devait s'ouvrir devant lui : il sentait que pour donner à son génie un libre

essor, il fallait d'abord élever son art, et le rendre digne de son génie.

Il fallait plus encore; il fallait, avant tout, qu'il se rendit lui-même indépendant et libre. Le talent, pour déployer toute sa force, veut s'appartenir tout entier : sa vigueur s'use dans la contrainte; et sous des lois qu'il ne s'est point imposées, il sent fléchir son audace, et son activité mourir. Corneille voulut affranchir sa pensée. Il quitta Paris, le théâtre de sa gloire, la cour d'un ministre poète dont il était alors le protégé et le collaborateur; et, cherchant un asile contre les soins inquiets et les bruyantes agitations du monde, il retourna dans sa patrie^e confier à la retraite ses libres méditations, étudier son art, interroger son génie, et préparer son avenir.

Ce fut là que, réfléchissant sur cet art si vaste et si difficile, Corneille consulta les seuls maîtres dignes de lui, la nature et les tragiques grecs. Il y reçut les leçons de Sophocle et d'Euripide; mais il les reçut en élève fait pour devenir leur émule : il apprit d'eux à les atteindre sans les imiter. En étudiant la tragédie antique, il sut observer les différences que les temps, les lieux, les mœurs et les croyances publiques, la forme et l'objet des représentations théâtrales, devaient produire dans les principes de l'art; il chercha un système dramatique adapté à l'Europe moderne : il le chercha, et, comme Archimède, il put s'écrier : *Je l'ai trouvé !* Il sort alors de sa retraite; il revient à Paris, il y porte le *Cid*, et en même temps ce système nouveau qui fait de la scène agrandie le tableau en action du cœur humain, et la représentation de la nature morale.

Ce système est la plus belle création de Corneille. Pour l'apprécier avec justesse, cherchons d'abord si ce

grand maître , en s'écartant non des principes , mais des traces de l'antiquité , n'a point trouvé de guides parmi les modernes.

Deux peuples exerçaient alors par leur littérature une grande influence en Europe : c'était sur leurs théâtres que le nôtre s'était formé, lorsque nous n'avions pas encore un théâtre. Les Italiens, qui ont devancé toutes les nations modernes, et chez qui la tragédie sembla renaitre, imitèrent d'abord la scène grecque, sinon dans son éloquence, du moins dans sa simplicité. Mais bientôt, pour suppléer à la langueur de leurs intrigues, ils entassèrent de froides horreurs qui ne firent que mieux sentir l'absence des ressorts dramatiques. A la faiblesse d'un style sans chaleur, et trop dépourvu de coloris, ils substituèrent les défauts qu'on reproche le plus souvent à leur littérature : le faux brillant des pensées, et la métaphysique des sentiments ^f.

Les Espagnols n'imitèrent point les Grecs : on reconnaît plutôt dans leurs drames, comme dans les autres parties de leur littérature, l'influence du génie oriental, et des Maures qui les avaient autrefois conquis. On compte des talents supérieurs parmi leurs poètes tragiques ; mais, loin de réformer, comme Corneille, le mauvais goût de leur nation, ils s'y laissèrent eux-mêmes entraîner. Des intrigues énigmatiques, un grand fracas d'événements, des dénouements aussi peu fondés que s'ils s'opéraient par magie, un merveilleux déraisonnable, des caractères hors de nature, et la plus basse bouffonnerie mêlée à la plus pompeuse exagération, formèrent trop souvent de leurs drames un spectacle bizarre et monstrueux, où l'esprit se fatigue à suivre l'intrigue, et laisse le cœur sans émotions ^g.

Corneille n'a rien emprunté aux faibles déclamateurs d'Italie. Quelquefois il imita les tragiques informes d'Espagne. Il puisa dans cette imitation des sujets, des situations, et quelques scènes heureuses. Mais son système, où l'a-t-il puisé ? Dans son génie fécondé par l'étude de la nature et des grands maîtres de l'antiquité, qui seuls pouvaient lui apprendre les vrais principes de l'art dont il a reculé les limites. Pour mieux connaître les créations de Corneille, pour juger de leur étendue, opposons-les donc aux inventions des tragiques grecs, à leur système théâtral, le seul digne d'une littérature formée avant que le système français fût créé ^h.

Le théâtre des Grecs, *soumis à la fatalité*, avait un premier mobile indépendant des passions humaines. Si les malheurs du personnage tragique étaient causés par ses erreurs, par ses fautes ou par ses crimes, ces malheurs entraient dans l'ordre des destinées; ces destinées devaient s'accomplir; et ces crimes annoncés par des oracles, il ne pouvait les éviter ⁱ. Si l'infortune du héros avait sa cause dans les passions, ces passions étaient allumées par la colère céleste, et le faible cœur d'un mortel ne pouvait ni les régler ni les vaincre ^j. Ainsi ce n'était point des passions naturelles au cœur humain que naissaient les premiers ressorts de l'intrigue; et ce n'était pas non plus dans l'intrigue que se formait le premier germe d'un dénouement presque toujours nécessaire, et le plus souvent prévu.

Dès là qu'une aveugle fatalité disposait de l'action dramatique, les Grecs purent aisément négliger ces passions impétueuses et toujours agissantes qui font si souvent parmi nous les ressorts de la tragédie ^k. Ces grands moyens de la scène moderne paraissent avoir été trop

souvent interdits aux anciens par leur système théâtral ; et les plus beaux efforts du talent n'ont su qu'à peine en déguiser l'absence. La simplicité de leurs drames n'est pas toujours une simplicité féconde : le vide d'action s'y fait sentir ; et l'éloquence du dialogue ne sait pas y couvrir toujours le défaut de variété dans les situations et de développement dans les caractères ¹.

Quant à l'effet moral de ces drames religieux et politiques, c'était, comme un empereur philosophe l'a observé ¹, de familiariser les spectateurs avec ces grands tableaux des infortunes humaines ; de former un peuple intrépide, ferme dans le malheur, patient dans les souffrances, que les périls ne pussent abattre, ni les revers étonner ; qui, dans ces hautes leçons de fatalisme, apprit à porter, sans fléchir, le joug pesant des destinées ^m.

Dans le système moderne, ce n'a plus été le destin qui a fait les infortunes des héros tragiques : ce sont les héros eux-mêmes qui se sont fait leur destin. Dès lors le ressort de l'action théâtrale a été dans le cœur des personnages. Les passions, leur tyrannie, leurs révolutions, leurs orages, en ont été les riches et féconds mobiles. De l'énergie des passions a résulté la force des caractères ; la force des caractères en a fait éclater les contrastes ; du contraste des caractères, de la lutte des passions, sont sorties des situations vives, nombreuses et variées. L'enchaînement des situations, le développement des mœurs et des caractères, ont soutenu l'intérêt, fécondé l'intrigue, rendu la marche de l'action plus continue et mieux graduée. La machine dramatique est devenue plus

¹ Marc-Aurèle.

vaste ; et ses ressorts , plus artistement combinés , ont été quelquefois mus avec plus de puissance.

Quand la fable et les révolutions tragiques ont eu leur mobile dans les passions , le talent a vu s'ouvrir devant lui une carrière immense. Les spectacles des Grecs , fondés sur une croyance locale , ne pouvaient admettre que des sujets tirés des annales de la patrie : leur tragédie était essentiellement nationale. Éprouvant la même révolution que les mœurs , moins patriotiques parmi nous , mais plus humaines , offrant sur la scène le tableau des usages , des institutions , des croyances de tous les peuples , la Melpomène moderne , si je puis ainsi parler , est devenue cosmopolite. Partout où il naît des hommes le poète a pu se choisir ou se créer son sujet ; et son génie n'a plus eu d'autres bornes que celles des temps et du monde connu *.

Le but moral du tragique ancien était de préparer les hommes aux coups du sort , de les roidir contre les revers. Le but moral du tragique moderne est de leur inspirer la défiance d'eux-mêmes , et de les armer contre leurs passions. Deux sortes de passions différentes sont représentées sur la scène : les unes , viles et odieuses dans leur cause , criminelles et funestes dans leurs effets ; passions des scélérats qu'on livre à l'indignation publique : en les peignant , on les fait haïr ; les autres , légitimes , ou même intéressantes dans leur cause , non moins cruelles dans leurs excès , passions des cœurs égarés , dont les fureurs mêmes sont des faiblesses ; elles se montrent , il est vrai , au théâtre , parées de toutes leurs séductions , mais environnées des périls et des malheurs qu'elles entraînent : on ne les hait pas , on les plaint ; en les plaignant , on apprend à les craindre , et l'on se

défie de leur charme trompeur. En cessant d'être nationale, la tragédie est devenue aussi moins politique ; mais elle a été infiniment plus morale, et mieux adaptée dans son but moral aux besoins et à l'intérêt du genre humain.

Tel est le système dramatique dont Corneille fit présent à la France, ce système que son inventeur et, après lui, Racine et Voltaire, ont élevé à un point de perfection qui, sans doute, exciterait les regrets et l'étonnement des grands maîtres de la Grèce^o.

O Corneille ! ô génie conquérant et créateur ! qui t'apprit à trouver ces nouveaux ressorts, ces hautes combinaisons ignorées dans le plus beau siècle d'Athènes ? Qui t'a révélé dans l'empire des arts ces terres inconnues et réservées à ta conquête ?... Et ces découvertes sublimes, on ose t'en disputer la gloire ! Et les palmes que tu fis naître, on voudrait les placer sur le front d'un rival ! Ce rival, digne de te suivre, a multiplié tes prodiges et perfectionné tes créations : il les a perfectionnées, et l'on veut qu'il en soit l'inventeur ! Comme si l'on perfectionnait ce qui n'existe pas ! comme si l'on inventait ce qui existe ! Ah ! faut-il que l'hommage rendu à un grand homme soit encore au fond des tombeaux un outrage à son rival ? Faut-il, pour honorer le génie qui perfectionne, le parer de titres usurpés sur le génie qui invente ? Et veut-on que le monde littéraire ait aussi ses Améric-Vespuce, comme il a ses Christophe Colomb ?

Répondez, vous qui, sans respect pour le grand nom de Corneille, affirmez que Racine le premier a puisé la tragédie dans le cœur humain¹. Qu'est-ce que puiser la

¹ La Harpe, *Éloge de Racine*.

tragédie dans le cœur humain, si ce n'est fonder la tragédie sur le ressort des passions? Et quel est donc le mobile de l'action dans les plus belles pièces de Corneille, dans le *Cid*, dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, dans *Rodogune*, si ce n'est le combat des passions entre elles, et du devoir contre les passions?

Corneille n'est pas *le peintre des passions*¹ ! Qu'est-ce à dire ? l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance, le dévouement à la patrie et l'enthousiasme de la liberté, ne sont-ils pas tracés par Corneille en traits de feu, ou ne sont-ce pas là des affections humaines ? N'est-il pour vous d'autre passion que l'amour, d'autres mouvements passionnés que ses combats et ses orages ? Eh bien ! Corneille n'a-t-il pas, le premier, peint en maître sur notre théâtre ces orages et ces combats ? Avez-vous donc oublié les scènes héroïquement passionnées de Sévère et de Pauline ? oubliez-vous les mouvements vrais et énergiques de Camille, l'intrigue, les situations, les caractères et le dialogue du *Cid* ?

Du *Cid* ! quel prodige que ce chef-d'œuvre à sa naissance ! Comment apprécier aujourd'hui tout ce qu'avait de surprenant un tel ouvrage, à l'époque où son titre parut sur un répertoire barbare qu'il devait faire oublier ?

Transportons-nous à cette époque mémorable que déjà près de deux siècles séparent de nous². Ne connaissons de notre littérature que les ouvrages connus alors, et prenons place dans ce parterre qui jugea *la naissante merveille du Cid*. La *Sophonisbe* de Mairet est notre chef-d'œuvre tragique³ ; le *Cléomédon* de Du Ryer a réuni tous les

¹ *Ibidem*.

² Le *Cid* parut en 1636.

³ Jouée en 1633.

suffrages¹ ; et la *Marianne* de Tristan , si burlesquement emphatique et si trivialement affectée , nous venons de l'applaudir avec transport. L'affiche annonce *le Cid* : cette pièce est de l'auteur de *Médée*, de *Médée*, bien moins heureuse aux représentations que *Sophonisbe* et *Marianne* ; nous allons donc enfin juger si, par de plus dignes veilles, Corneille a pu s'égalér à Tristan et à Mairet.

La scène s'ouvre : quelle surprise ! quel ravissement ! Nous voyons pour la première fois une intrigue noble et touchante , dont les ressorts , balancés avec art , serrent le nœud de scène en scène , et préparent sans effort un adroit dénouement : nous admirons cet équilibre des moyens dramatiques , qui , réglant la marche toujours croissante de l'action , tient le spectateur incertain entre la crainte et l'espérance , en variant et en augmentant sans cesse un intérêt unique et toujours nouveau ; cette opposition si théâtrale des sentiments les plus chers et des devoirs les plus sacrés ; ces combats où , d'un côté , luttent le préjugé , l'honneur , les saintes lois de la nature ; de l'autre , l'amour , le brûlant amour , que la nature respectée ne peut vaincre , et que le devoir surmonte sans l'affaiblir. Subjugué par la force de cette situation , je vois tout le parterre en silence , étonné du charme qu'il éprouve , et de ces émotions délicieuses que le théâtre n'avait point encore su réveiller au fond des cœurs. Mais dans ces scènes passionnées où devient plus vive et plus pressante cette lutte si douloureuse de l'héroïsme de l'honneur et de l'héroïsme de l'amour ; lorsque , dans les développements de l'intrigue , redoublent de violence ces combats , ces orages des sentiments

¹ Joué en 1636.

opposés , par lesquels l'action théâtrale se passe dans l'âme des personnages et se reproduit dans l'âme des spectateurs..... Alors, au sein de ce profond silence, je vois naître un soudain frémissement ; les cœurs se serrent, les larmes coulent, et parmi les larmes et les sanglots, s'élève un cri unanime d'admiration, un cri qui révèle à la France que la tragédie est trouvée !

Ah ! ces cris de gloire, ces sanglots, ils retentissent amèrement au cœur de l'envie ! Ils réveillent ces honteuses passions, ces jalousies, ces intrigues, premiers hommages rendus par la haine, premiers tributs que le talent impose à la médiocrité. Toutes les prétentions alarmées ont soulevé tous les amours-propres. Une ligue offensive se forme dans le public des auteurs ; Scudéry s'en proclame le chef : Aussitôt ces coteries, ces tribunaux de prose et de vers, où, chez toutes les nations et dans tous les temps, on a *pesé sans passion les Chapelain et les Virgile*, délibèrent mûrement, et se déclarent en faveur de Scudéry. Le déchainement est général ; tout est mis en usage par la haine, et les longues lettres imprimées, et les petits vers manuscrits, et les libelles vendus avec privilège, et ces couplets, aussi lâches que honteux, dont l'auteur se cache et diffame. Toutes les factions poétiques sont en insurrection contre *le Cid* ; mais l'admiration publique demeure inébranlable et constante ; Rodrigue et Chimène sont accueillis par de nouvelles acclamations, et les larmes continuent de couler.

Et qui pourrait les tarir, ces larmes ? qui pourrait imposer silence à l'opinion publique, quand sa voix est celle de la justice, et son suffrage le cri de l'admiration ? Un nouvel orage se prépare contre Corneille : aux conjurations littéraires se joint le despotisme politique. Un mi-

nistre tout-puissant, et qui, toujours avide d'adulations, sans les aimer, semblait voir des outrages contre sa puissance, plus que des injustices envers sa gloire, dans les éloges donnés aux talents qu'il n'avait pas ; un ministre ami des lettres, mais implacable ennemi de toute espèce de supériorité, favorise d'abord en secret, autorise ensuite publiquement les persécuteurs d'un grand homme. Il avait protégé *Médée*, il se déclare contre *le Cid*. Et celui qui fit tomber sous la hache des commissions prétendues judiciaires les têtes des Marillac et des de Thou, commande à un tribunal de littérature, que lui-même il a créé, la flétrissure d'un chef-d'œuvre et l'humiliation du génie. Rendons justice à ce tribunal, le seul que Richelieu ait trouvé *peu docile* ! Il ne trahira point la vérité pour satisfaire à la reconnaissance ; il peut se laisser surprendre à l'erreur, mais non se rendre l'instrument de la haine ; et si des l'Aubespine de Châteauneuf¹, car il en est en littérature comme en politique, osent venir dans son sein ordonner l'injustice au nom du pouvoir, ils apprendront que la conscience littéraire d'un corps savant et éclairé est à plus haut prix que la conscience morale de magistrats courtisans.

O ligue de l'envie et du pouvoir, que vous êtes faible contre le génie ! Tandis que vous persécutez *le Cid*, *Horace*¹ vient de naître, et *le Cid* est vengé. C'était alors, pour la première fois, que le talent de Corneille entraînait dans l'ancienne Rome. Dès qu'il eut foulé cette terre de gloire et de liberté, son âme se connut une énergie nouvelle, et son génie parut s'agrandir encore en peignant la

¹ Titre que Corneille donna toujours à sa tragédie appelée depuis les *Horaces*.

grandeur romaine. C'est à *Horace* que commence ce nouveau développement de Corneille ; et si la fécondité de l'invention , si la force des combinaisons dramatiques , si, dans un sujet stérile et où le poète a tout créé, l'assemblage de toutes les situations opposées , de tous les sentiments divers , de toutes les révolutions de l'âme , la crainte, l'espérance , la joie, la terreur, l'admiration mêlée à l'attendrissement ; si des caractères devenus parmi nous le modèle du sublime , un contraste de caractères aussi beau que les caractères eux-mêmes, un dialogue non moins imposant, tiré des entrailles des personnages et formé d'expressions de génie ; si tant de beautés inconnues, tant de merveilles de l'art, réunies, enchaînées, pressées dans l'espace de trois actes , caractérisent la force et l'abondance du talent , osons le dire avec confiance, les trois premiers actes d'*Horace* sont un des plus beaux efforts de l'esprit humain , et ils seraient le chef-d'œuvre comme ils sont le prodige du théâtre , s'ils préparaient un plus heureux dénouement ⁹.

Le génie est comme les immortels d'Homère : ils font trois pas, et touchent aux bornes du monde. *Le Cid* , quels que soient ses défauts , était , sous le rapport de l'art , une tragédie mieux faite qu'*Horace* ; mais *Horace* offre des beautés d'un ordre supérieur. *Cinna*, qui suivit, joint à des beautés du même ordre une ordonnance plus régulière. L'attente d'un grand événement y nourrit l'intérêt dans tout le cours de l'intrigue ; une action simple, et toujours une, y remplit la vaste carrière des cinq actes. Et quelle action, quels événements , quels intérêts, où il s'agit de Rome et du monde ! Quelle énergie dans les peintures politiques ! quelle grandeur dans le caractère d'Émilie ! quelle éloquence dans le récit de *Cinna* ! quel

art, quelle pompe, quelle profondeur dans la scène où Auguste délibère, avec deux amis conjurés pour lui arracher l'empire et la vie, s'il doit se démettre de l'empire; où il les rend arbitres de sa destinée, et offre à Cinna la main d'une amante que Cinna voulait obtenir par sa mort^r.

Ces beautés sont généralement senties. L'homme qui devait le mieux les apprécier, Voltaire, en a fait un éloge digne de Corneille et de lui. Mais qui a dignement loué ce beau développement du cinquième acte, où, frappé coup sur coup de surprises nouvelles, un prince généreux, et trahi par tous les dépositaires de sa confiance, découvre, à chaque mot prononcé, de nouveaux sujets de vengeance et de courroux, au moment où vont éclater ses bontés et sa clémence? Tel est l'art profond de Corneille, l'art des préparations, des grands développements. S'il veut offrir au spectateur une action extraordinaire et sublime, un triomphe héroïque de la vertu, il fait marcher la vertu, toujours croissante, d'obstacle en obstacle, de combat en combat et de victoire en victoire. Il rassemble d'abord autour d'elle, il lui oppose enfin réunies, toutes les résistances du sort, des intérêts des passions ou de la nature; mais élevant par degrés, et dans la même proportion, l'âme invincible de ses héros, il leur donne ainsi, au moment du triomphe, une grandeur plus qu'humaine et cependant vraisemblable. Quel art divin! et quel modèle en offre le caractère d'Auguste dans le cinquième acte de *Cinna*^s! Ah! puisqu'un tel ouvrage a des défauts, et même des défauts très-graves, n'est-ce pas ici, messieurs, que je puis répéter, dans cette enceinte, ce que disait l'émule de Corneille à vos prédécesseurs, qu'il y a surtout dans les ouvrages du père de no-

tre théâtre *une certaine force, une certaine élévation, qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si, ajoutait Racine avec une noble circonspection, si on peut lui en reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres.*

Cette force, cette élévation qui enlève, voilà Corneille ; et le génie seul peut ainsi caractériser le génie. C'est par ces qualités éminentes que ce grand homme a pu créer un nouveau ressort, un nouvel intérêt dramatique, j'ose le dire, l'intérêt d'admiration ; c'est par elles qu'il a inventé, selon l'expression de Boileau, *un nouveau genre de tragédie inconnu à Aristote*. Et c'est de là qu'on est parti pour révoquer en doute si Corneille, si ce tragique inventeur, avait un talent propre à la tragédie ! Et l'on a osé mettre en question si un sentiment qui nous jette hors de nous-mêmes, et qui nous fait verser des pleurs, est susceptible de produire des émotions théâtrales¹ !... Je répondrais à ces nouveaux aristarques : — Les nuances de sentiment sont infinies ; et quand vous dites vaguement que l'admiration n'est point théâtrale, vous pourriez parler de tel genre d'admiration dont je serais forcé de penser comme vous. S'agit-il d'un héros impassible, d'un stoïcien sévère, impénétrable à la douleur, inaccessible aux atteintes des passions, qui, sans faire effort sur lui-même, et par l'élévation naturelle de son âme, se trouve au-dessus des faiblesses humaines et des coups terribles du sort ; je l'avouerai, l'admiration inspirée par un tel personnage ne serait qu'une admiration d'étonnement, profonde, si l'on veut, mais calme, et qui

¹ Voyez l'*Éloge de Racine* par La Harpe, les notes, et entre autres la note 6 ; le *Commentaire de Racine* par Luneau de Boisgermain, etc.

n'aurait rien des douces émotions ni des impressions violentes que nous demandons à la tragédie¹. Mais si j'admire un héros, un homme accessible comme moi aux mouvements de la nature, aux faiblesses du sentiment, et dont la vertu se soumet la nature sans l'éteindre, et le sentiment sans l'étouffer, puis-je être sans émotion et sans trouble le témoin de ses agitations et de ses combats? ou puis-je douter à mes transports, puis-je douter à mes pleurs, que mon admiration ne soit théâtrale et passionnée?

Rodrigue est au moment de s'unir à l'amante qu'il adore; *son père est offensé, et l'offenseur est père de Chimène*. Placé soudainement entre la nécessité de trahir son honneur, ou de perdre à jamais ce qu'il aime, son cœur se révolte, mais sa main s'arme; et, trop heureux s'il pouvait n'immoler à l'amour que sa vie, il immole avec plus de courage son amour à son devoir. Chimène voit dans son amant le meurtrier de son père; elle ne peut que l'estimer davantage par cette mort qui les sépare: mais la nature commande, l'amour gémissant obéit; Chimène demande la tête de Rodrigue; elle s'efforce de le perdre, sans même souhaiter de pouvoir le haïr. J'admire Chimène et Rodrigue, et vous les admirez comme moi. Mais d'où vient votre admiration et la mienne? n'est-ce pas de la victoire cruelle que remportent sur elles-mêmes ces âmes passionnées, en sacrifiant leurs plus douces affections? Une semblable admiration est-elle froide? est-elle calme? non, elle est passionnée comme les personnages qui l'inspirent; elle est mêlée de crainte et d'attendrissement; je dis plus, elle naît, ou du moins elle tire sa force de la crainte et de l'attendrissement mêmes. Moins touchés du déplorable triomphe de deux cœurs infortunés

par choix et par devoir, moins effrayés des malheurs où leur vertu les entraîne, nous trouverions cette vertu bien moins extraordinaire, bien moins sublime ; elle n'exciterait en nous ni surprise ni admiration. Il est donc une admiration pathétique et théâtrale : n'affectez plus de nier ce que vous éprouvez vous-mêmes ; n'affectez plus de méconnaître dans Corneille la terreur et la pitié, parce que la terreur et la pitié ont pour cortège dans Corneille l'enthousiasme et l'admiration.

Quel plus grand appareil de terreur que le cinquième acte de *Rodogunè* ! Avez-vous vu ce prince malheureux menacé d'une *main chérie*, cherchant à découvrir, frémissant de connaître cette main qui vient d'assassiner son frère et qui lui réserve le même sort, et forcé, dans ses horribles soupçons, d'hésiter entre sa mère et son amante ? Avez-vous vu la fatale coupe approcher des lèvres d'Antiochus ; et cette Cléopâtre, qui l'avait préparée pour la mort de son fils, en *faire l'épreuve sur elle-même*, dans l'espoir de l'entraîner après elle au tombeau ? Avez-vous vu, dans *Héraclius*, un père qui tient le glaive levé sur la tête de deux princes dont l'un est son fils, et qui, dans son incertitude effrayante, excité par l'ambition, mais retenu par la nature, près de frapper son ennemi, mais près de se baigner dans son propre sang, demeure en suspens et glacé d'horreur entre la vengeance et le parricide ? Avez-vous vu ces princes généreux, unis par les bienfaits et par l'amitié, se disputer, aux yeux d'un tyran ou d'un père, un nom qui doit conduire l'un d'eux à la mort ? Mais ici la terreur est tempérée par l'admiration, et l'admiration rendue plus tragique par la pitié. Et ce mélange si doux d'admiration et de pitié, ne l'éprouve-t-on pas encore dans *Polyeucte*, dans ce chef-

d'œuvre si sublime et si touchant ? Pauline est auprès de Sévère, de Sévère qu'elle adore, et à qui son époux, sûr de mourir, vient lui-même de la céder : elle implore le crédit de Sévère, elle l'implore en faveur de cet époux ; et, non moins peut-être pour s'affermir elle-même dans son devoir que pour obliger le héros de remplir le sien, elle déclare, avec cet accent d'une âme forte qui ne sait point revenir sur ses résolutions, que jamais, après le supplice de son époux, l'amant qui lui fut si cher ne doit prétendre à sa main. Oh ! qu'elle est pathétique et brûlante l'admiration excitée par de semblables moyens ! qu'elle est accompagnée de troubles et d'agitations théâtrales !

Et quel est le chef-d'œuvre de Corneille où l'admiration ne soit pas ainsi accompagnée ? où elle soit froide et languissante ? Est-ce donc ce *Cinna*, que Condé applaudit de ses larmes ? est-ce *Horace* ?... vous le pensez, vous le dites du moins ; eh bien ! venez, suivez-moi, venez à ce théâtre où Corneille a peint les Romains de manière à expliquer la conquête du monde. Regardez ces héros, ils vont combattre, la patrie l'a voulu ; ils vont combattre, l'un, *le frère d'une épouse et l'amant d'une sœur* ; l'autre, l'époux d'une sœur et le frère d'une amante : et cette amante, cette épouse, ces sœurs viennent réveiller, irriter au fond de leurs âmes la voix gémissante du sang et les murmures de l'amour. Un père arrive, il pleure ; il pleure, mais il les exhorte à être plus Romains que lui ¹ !... Que faites-vous cependant, froids raisonneurs ? vous vous troublez ; votre agitation vous trahit ; vous vous li-

¹ Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

HORACE, acte II.

vrez sans défense au plus noble enthousiasme ; je le vois s'accroître de scène en scène ; et lorsque enfin le *Qu'il mourût* développe à vos yeux toute l'âme d'un Romain, sans démentir les larmes d'un père, votre ivresse éclate, et dépose contre vos préventions ; les transports de votre cœur s'élèvent contre les subtilités de votre esprit, et vos pleurs involontaires réfutent vos malheureuses doctrines en dépit de vous. Allez maintenant, hommes injustes, allez dans la méditation de vos petits systèmes étouffer ces transports dont vous êtes encore oppressés ; essuyez ces larmes encore chaudes sous votre paupière, et dites què *l'admiration n'est jamais théâtrale*¹ ; qu'on peut douter si *Corneille était né avec un génie vraiment dramatique*², et qu'enfin il lui était impossible d'*exciter ces touchantes émotions que nous allons tous chercher au théâtre*.

Pour moi, plus ignorant et mieux instruit de mon ignorance, je trouve qu'il est difficile de marquer ce qui fut impossible à Corneille. Je le vois par la force de ses combinaisons, par les situations violentes où il place ses personnages, subjuger l'attention du spectateur, la nourrir sans cesse et la ranimer durant tout le cours d'une intrigue même pénible et défectueuse dans ses moyens, telles que les intrigues d'*Héraclius* et de *Rodogune* : exciter par les combats du cœur, par l'opposition des intérêts, cette pitié, cette terreur, qu'on a voulu méconnaître dans l'effet de ses tragédies parce qu'elles y paraissent toujours accompagnées de l'admiration : commander cette admiration si noble et si vive par la hardiesse de ses conceptions, par la sublimité de ses caractères, ou touchants

¹ *Commentaire sur Racine.*

² *Éloge de Racine* par La Harpe, note 6, première édition.

ou énergiques, grands par la vertu, ou imposants dans le crime : montrer les inépuisables ressources de son génie, non-seulement par le nombre de ces caractères diversement supérieurs, mais plus encore par la variété des combinaisons, des ressorts dramatiques, des peintures de mœurs; par cette audace active et féconde qui lui a fait tout tenter, jusqu'à mettre sur la scène un héros qui¹ longtemps environné de périls, ne les repousse qu'avec l'ironie, mais qui souvent ennoblit l'ironie même, devenue dans sa bouche l'expression de l'énergie et de la grandeur.

Je le vois créer à la fois parmi nous tous les genres d'éloquence, celle de la raison et celle du sentiment; trouver ce dialogue admirable, tantôt plein, majestueux, soutenu, abondant en pensées et en images; tantôt vif, serré, précipité, rompu, suivant avec la rapidité de l'éclair toutes les émotions, tous les mouvements de l'âme, et n'offrant dans son impétuosité qu'un choc, un combat de traits de caractère, de situation et de génie; montrer la même force de création dans son style que dans ses plans; étinceler partout de ces vers que la vigueur de la pensée, l'heureuse audace de l'expression, gravent également dans la mémoire, et qu'on retient dès qu'on les entend; de ces images frappantes qui saisissent; de ces mouvements violents qui entraînent; de ces coups de pinceau fiers et hardis où s'annonce la main d'un maître; de ces tirades d'inspiration qui semblent moins compo-

¹ Les lecteurs d'un goût difficile trouveront peu harmonieux le mot *qui*, répété trois fois presque de suite dans la même période. Cette tache légère n'avait point échappé à l'auteur; il l'avait marquée pour la corriger dans une nouvelle révision de l'ouvrage.

posées qu'inventées, où brillent ces traits de feu, ces élans, ces saillies d'une âme forte et profondément émue, ces expressions neuves, inespérées, dont l'énergie fait tressaillir.

Je le vois donner à notre langue ces tours, ces grandes formes du style, destinées à peindre la fureur, l'étonnement, l'indignation, tous les troubles de l'esprit et du cœur; ces belles formes qui se montrèrent pour la première fois dans la harangue de Cinna, dans le songe de Pauline, et le récit de Stratonice; et qui ont reparu depuis, plus parfaites et non plus sublimes, dans le songe d'Athalie, les récits d'Iphigénie et de Mérope, et les harangues de Brutus. Je vois enfin ce grand maître offrir, dans divers ouvrages, des modèles de toutes les parties de l'art; une exposition neuve, majestueuse, imposante dans *Pompée*; une exposition adroite et artistement tracée dans *Othon*; dans l'enchaînement des belles scènes de *Polyeucte* un modèle de conduite théâtrale; et dans le cinquième acte de *Rodogune*..... quel cinquième acte! quel dénouement! que peut-on lui opposer dans tous les théâtres du monde? Ah! c'est la merveille du génie, et le plus beau de tous les arts ne s'y est élevé qu'une fois.

Mais tant de beautés sont-elles sans mélange? Ce génie qui s'élance au delà de son art pour l'élever jusqu'à lui, se soutient-il toujours dans son sublime essor?—Il tombe, répète avec complaisance la prudente médiocrité, bien sûre de ne pas faire de chute; il tombe.—Oui sans doute, — et ses chutes sont profondes. — Je l'avoue: elles sont proportionnées à la hauteur de son vol. Il tombe! et heureux qui peut tomber! heureux surtout qui tombe de si haut! Quel fut cet homme qui sut racheter tant de fautes, qui sut les effacer au point que son nom prononcé ré-

veille aussitôt l'idée de la grandeur de l'esprit humain, et rappelle à nos souvenirs ce que le plus noble des arts a enfanté de plus sublime ! Ah ! sentons avec transport les beautés de ce mâle génie ; ses fautes, ne les justifions pas ; mais, au lieu de les déplorer sans fruit, cherchons dans les préceptes qu'il nous donne comment on peut les éviter.

Le fondateur de notre théâtre en fut aussi le législateur. Ses discours sur le *poème dramatique* prouvent avec quel soin cet homme qu'on pourrait croire livré au seul instinct du génie, avait médité et approfondi tous les principes de son art. Corneille, sans se laisser imposer par l'exemple des anciens, avait considéré les représentations théâtrales en France telles qu'elles étaient dans la réalité, il s'était dit : « Voilà une étroite enceinte, remplie d'un petit nombre de spectateurs, mais de spectateurs choisis ; leur plaire sans choquer la raison, et les instruire par le plaisir, tel est le but que je me propose ; les moyens d'arriver à ce but, c'est ce qu'il s'agit de trouver ; car assurément mes rivaux n'y sont point encore parvenus. » Si après avoir découvert ces moyens, après en avoir fait un usage admirable dans ses chefs-d'œuvre, il s'en éloigna trop lui-même quand la force de son talent vint à tomber, qu'importent ces fautes d'un grand homme ? ses erreurs ne pouvaient plus être contagieuses : elles avaient contre elles l'autorité de ses exemples et de ses leçons ; avant de s'écarter de la véritable route il y avait introduit ses contemporains. Celui qu'il appelait *son maître*¹ ne mérita la réputation qu'il conserve encore aujourd'hui qu'après être devenu son disciple ; et ce fut à

¹ Rotrou.

l'époque même où le génie de Corneille parut s'éclipser, que s'éleva sur ses traces le premier des deux grands tragiques que l'Europe a nommés ses rivaux ¹.

Mais ce n'était point assez que la France dût à Corneille et au *Cid* la tragédie et Racine ; le même homme devait lui donner encore et la comédie et Molière. Si, dès ses premiers essais, cet homme destiné à créer parmi nous tous les genres de poésie dramatique, avait introduit dans notre comédie grossière un langage plus honnête et plus pur, s'il avait déjà crayonné quelques scènes heureuses, il donna dans *le menteur*, imité comme *le Cid* de l'espagnol, la première pièce d'intrigue et de caractère dont notre scène ait pu s'honorer, qu'elle compte encore de nos jours parmi ses plus agréables comédies, et où l'auteur de *Pompée* offre des modèles de dialogue et de vers comiques que le seul Molière a surpassés. Le même homme a devancé et préparé l'opéra par ses pièces à machines, enrichies de chants et de décorations. En travaillant à *Psyché*, il a laissé dans le genre gracieux des scènes pleines de charme, scènes que Quinault lui-même n'a peut-être pas égalées.

Cependant la nation s'instruisait à l'école de Corneille. Le succès, l'éclat prodigieux de ses chefs-d'œuvre, les controverses dont ils étaient le sujet, avaient donné à la littérature un mouvement général. Un bel ouvrage dramatique offre des modèles de toute espèce : il réunit les beautés de pensées aux beautés de sentiment, et tous les genres d'éloquence. Tout s'empressa d'imiter Corneille : l'on apprit enfin à penser ; et l'on s'efforça de bien dire dans une langue illustrée par ces chefs-d'œuvre dont tant

¹ *Andromaque* fut jouée la même année qu'*Attila*.

de langues étaient avides de s'enrichir ^v. Et quand les circonstances politiques vinrent favoriser encore ce développement du génie national ; lorsqu'après les agitations d'une orageuse minorité, parut sur le trône un roi qui, non moins par politique peut-être que par amour pour les arts, se plut à tourner le mouvement et l'activité des esprits vers des objets de littérature, les poètes, les orateurs, les philosophes parurent en foule ; et ce fut ainsi que se forma le beau siècle de Louis XIV.

Quel siècle ! quelle époque dans l'histoire des lettres ! que de grands noms ont signalé comme à l'envi cet âge d'honneur et de gloire qui s'ouvrit sous les auspices de Corneille ! Rappellerai-je ici tous ces hommes illustres, cette réunion de grands maîtres dans tous les genres, qui s'élevèrent successivement autour de lui ? Ce génie mâle et énergique le premier, classique dans la prose française ; le premier qui, dans notre langue fixée, rendit la raison et la raillerie même éloquentes ? Et ce génie audacieux, qui porta dans la narration historique la pompe et l'indépendance oratoires ? qui, dans la chaire agrandie, nous présentant le tableau des puissances de la terre, des conquérants, des empires, soumis aux jugements du ciel, et frappés des mains de *la mort, qui les domine de toutes parts*¹, élevait le langage des hommes à la hauteur de ses pensées ? Et son harmonieux, son séduisant émule, qui répandit dans la prose les grâces de la poésie, dont l'éloquence insinuante faisait entendre ou plutôt sentir à l'âme une raison toujours naturelle avec finesse, toujours brillante avec simplicité ? Et ce premier rival de Corneille, le poète par excellence ; tragique majestueux

¹ *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.*

et tendre, quand il n'est pas séduisant et sublime ; écrivain parfait encore, lorsqu'il cesse d'être inimitable ? Et ce poète philosophe, cet observateur avec génie, qui, sur les traces de Corneille, s'ouvrit le vaste champ de la comédie, le parcourut quinze ans et le moissonna ? Et ce peintre né de la nature qui, mettant en scène les animaux, a fait aussi des comédies de mœurs et de caractère ; celui qui rêvait ces vers négligés et pleins de charmes, parés d'une finesse naïve, et de cette *grâce plus belle encore que la beauté*¹ ? Et ce Boileau enfin, *leur maître en l'art d'écrire*², ce Boileau qui donna au Parnasse des lois que personne n'a suivies mieux que lui ; qui, dans un sujet comique et même grotesque, prouva que la langue française pouvait s'élever au style de l'épopée, et à la poésie d'Homère ; Boileau que la voix même de son siècle a proclamé l'oracle du goût ?

Siècle à jamais glorieux pour la France ! siècle justement compté parmi ceux qui font l'orgueil de l'esprit humain ! et qui eut sur eux tous cet avantage que ses jours de splendeur et de fécondité n'ont point amené à leur suite des années de stérilité et de décadence, puisque l'âge brillant qui suivit, digne héritier de ses succès, loin de laisser dépérir cette opulence de gloire, a su, par des efforts nouveaux, y ajouter des richesses nouvelles. Mais telle est dans tous les genres l'ascendant, telle est l'influence d'un grand homme, qu'on ne peut dire ce qu'auraient été ces deux siècles célèbres si Corneille n'avait point écrit. Lorsqu'un talent sublime a créé, naissent d'habiles talents qui perfectionnent ; ils l'imitent, lors

¹ La Fontaine, *poème d'Adonis*.

² Voltaire, *Temple du Goût*.

même qu'ils inventent ; et dans toute la littérature d'un peuple on retrouve à jamais la trace de son esprit créateur^x.

Que si telle fut parmi nous , si telle est encore l'influence littéraire de Corneille, l'influence morale et politique de ses tragédies , moins puissante et moins durable peut-être , n'a pas été moins réelle. En remontant aux diverses époques où parurent ses chefs-d'œuvre, si l'on songe que, dès leur naissance, ils firent dans les idées une révolution générale, que les préceptes magnanimes et vertueux qui s'y trouvaient répandus, volant dans le monde de bouche en bouche, se virent aussitôt consacrés comme des maximes admirables ; que, parmi les grands hommes qui s'élevèrent alors, quelques-uns ont avoué que leurs premiers objets d'émulation avaient été les héros de Corneille ; et cela dans un temps où les mœurs publiques et privées, où la valeur et la galanterie conservaient encore quelque chose de romanesque et de théâtral ; si, dis-je, on se rappelle à la fois le caractère de ses ouvrages et les habitudes de son siècle, on concevra quel empire dut prendre sur ses contemporains l'écrivain qui donnait pour prix à l'héroïsme l'admiration, et les hommages publics à la vertu. Si l'on considère ensuite qu'après les dernières années du ministère ou plutôt du règne de Richelieu, ces années de proscriptions et de révoltes ; après les troubles civils, les intrigues et les révolutions du ministère de Mazarin, toutes les têtes, agitées et dans une fermentation universelle, allaient s'enthousiasmer au théâtre pour ces grands tableaux d'héroïsme et de vertus politiques, on jugera ce qu'il faut attribuer à Corneille de cette émulation de génie, de cet instinct de grandeur qui se répandit dans toute la nation durant

les premières années du règne de Louis XIV, quand la France, terrible au dehors et conquérante, voyait fleurir dans son sein tous les arts de la paix sous la sage administration de Colbert; quand une cour orgueilleuse et soumise mêlait les fêtes aux combats, et les voluptés à la gloire.

Tout semblait, en effet, concourir à donner plus de ressort et d'énergie à l'influence morale de Corneille : non-seulement les circonstances politiques que l'on vient de rappeler, mais bien davantage encore le genre de ses ouvrages, la nature même de son art. Ce n'est pas en vain qu'on a nommé le théâtre l'école des mœurs, qu'on l'a considéré comme un foyer d'instruction nationale et politique. C'est là que les hommes de tout rang et de tout âge, acteurs passionnés sur la scène, mais spectateurs désintéressés au parterre, viennent, dépouillés d'égoïsme et de prévention, s'étudier et se juger eux-mêmes; c'est là qu'observant sans agir, et n'éprouvant plus le besoin de se tromper, ils voient avec plus de vérité, dans l'illusion dramatique, les hommes, les choses, les mœurs, qu'ils ne voyaient dans le grand drame du monde qu'à travers la double illusion de l'amour-propre et de l'intérêt. C'est là que les mensonges flatteurs qui trompent les grands sur la scène se changent en éloquents vérités pour les grands, auditeurs dans l'amphithéâtre; que les agitations cachées, les sourdes menées des courtisans, les passions meurtrières, les erreurs qui font la chute des rois dans les révolutions tragiques, deviennent de si énergiques leçons pour les rois, tranquilles spectateurs dans leurs loges; pour les rois, qui, retrouvant sur les planches d'un théâtre les intrigues secrètes et les hypocrites vertus de leur cour, apprennent à démêler

dans leur cour tant d'intrigues et de vertus de théâtre.

Le philosophe analyse les vices ; il apprend à les connaître, il exhorte à les éviter ; le poète satirique les peint ; il les dénonce, il les fait haïr ; l'écrivain dramatique les combat de plus près ; il les fait voir, parler, agir, il les fait craindre ; et s'il porte à les fuir par la haine, c'est plus encore par la terreur. Cela est vrai surtout dans le système tragique inventé par Corneille. Il serait donc superflu de s'arrêter plus longtemps à démêler, à faire sentir quel dut être sur l'esprit de ses contemporains, après leurs dissensions politiques, l'ascendant de cet homme extraordinaire qui créait à la fois parmi nous l'art de penser, l'art dramatique, et, pour tout dire enfin, la littérature, qui, toujours liée aux mœurs des nations et aux institutions sociales, en reçoit nécessairement une influence qu'elle leur rend à son tour. Par ce concours de circonstances, comme par le caractère de son talent, Corneille dut jouir, en paraissant, de toute son autorité et de toute sa gloire.

S'il est un moment où cette gloire ait paru perdre quelque chose de son éclat, c'est lorsque, sous un gouvernement faible et sans ressort, la nation entière était plongée dans la mollesse et le découragement. La vieille admiration pour Corneille subsistait encore sans doute : et à quelle époque pourrait-elle s'éteindre ? mais ses chefs-d'œuvre n'étaient plus reçus avec les mêmes transports ; l'écrivain n'était plus en proportion avec un public frivole que de grands caractères, de grands événements et de grands intérêts n'avaient point alors réveillé de sa léthargie. A peu près vers le même temps, l'autorité de Boileau parut s'affaiblir ; toute cette belle littérature du dix-septième siècle n'obtint plus qu'une froide estime,

tandis que la ville et la cour prodiguaient des succès plus bruyants à une école nouvelle, digne héritière en poésie du bon ton de Mascarille et des grâces de Trissotin. Ainsi, tous ces grands hommes, ces héros ¹ de l'autre siècle, semblèrent un moment partager les revers de Corneille, la défaite de leur chef.

Mais la défaite ne fut qu'apparente, et la victoire en a plus d'éclat. De nos jours, Boileau a repris son autorité, la littérature du dix-septième siècle son rang ; les Trissotins nouveaux sont remis à leur place, ils n'en ont plus. Pendant les orages d'une longue révolution, nous avons tous été, comme Achille, *plongés dans les eaux du Styx* ; les âmes en ont reçu une trempe plus vigoureuse , et Corneille a retrouvé un public. Ses chefs-d'œuvre sont accueillis , jugés avec ivresse : c'est qu'aujourd'hui les circonstances nous rapprochent des temps où ils furent conçus ; de ces jours d'enthousiasme et d'audace, où Corneille partageait avec l'héroïsme et les mâles vertus dont il traçait de si sublimes images, les applaudissements publics et l'admiration que commandait son génie ; où il versait dans l'âme des Turenne, des Larochefoucault, des Condé, tant de sentiments nobles et généreux qu'il puisait dans l'énergie de son âme.

Elle se montre si bien dans les écrits de Corneille, cette âme simple et élevée ; dans les grands caractères qu'il peint, ils sont si faciles à saisir, ces traits qui tiennent au caractère du peintre, que tracer de ce caractère une esquisse nouvelle, et sinon plus vraie, du moins plus achevée dans les détails, semblerait presque inutile, s'il

¹ Expression de Boileau, qui dit en parlant d'Homère, de Démosthènes, de Pindare, etc., *ces héros de l'antiquité*. Voyez les *Réflexions critiques sur Longin*.

pouvait l'être de montrer à tous les yeux que les grands hommes dans les lettres furent presque toujours aussi des hommes de bien ; que les écrivains supérieurs qui, dans leurs sublimes ouvrages, offrent de si beaux modèles de vertu, en ont laissé le plus souvent de beaux exemples dans leur conduite ; et qu'enfin, selon l'idée de Vauvenargues, *les grandes pensées viennent du cœur*.

Les génies extraordinaires forcent le respect : on les admire dans leurs ouvrages ; mais on les aime dans leurs actions, quand ce n'est pas seulement par leurs faiblesses qu'ils se montrent hommes comme nous. On aime celui dont les écrits portent l'empreinte d'une sensibilité si mâle, et dont les mœurs simples et naturelles respirent une sensibilité naïve, et les plus douces affections du cœur² ; celui que l'amour fit poète¹, qui fut bon fils, bon père, bon époux, tendre et fidèle en amitié ; on aime le bon et sublime Corneille³.

Rendez témoignage à ce que je dis, vous qui connûtes si bien cette amitié noble et sincère, vous, célèbres amis de Corneille, qui sûtes cultiver cet art dont sans doute le plus digne usage, et la plus douce récompense, est de transmettre à la postérité les sentiments et les vertus de ceux qui nous ont été chers ; vous qui, dans la langue d'Horace, avez écrit à Corneille, inconsolable de la mort de son fils, ces vers qu'ont mouillés tant de fois les larmes paternelles³ ; et vous que Corneille appelait son maître³, et qui seul avez fait de Corneille un éloge digne de lui, sur ce théâtre où il s'était montré le vôtre^{aa}, rendez té-

¹ . . . Ce que j'ai de renom je le dois à l'amour.

CORNEILLE, *Épître à Ariste*.

² Le père La Rue.

³ Rotrou.

moignage à ce que je dis. Attestez, ombres chéries, que cet homme, admiré au théâtre, mérite d'être aimé dans la société, que ses plus nobles rivaux le regardaient comme un frère, et que les nœuds de l'amitié ne lui furent pas moins sacrés que les plus doux liens du sang.

Si donc les vertus domestiques nourrissent les vertus sociales, s'il est vrai que c'est le bon père, le bon ami, le bon époux, qui fait le bon citoyen, on ne doit pas s'étonner que Corneille se montre avec non moins d'honneur et de vertu dans ses relations civiles et littéraires, j'ai presque dit dans sa vie publique. Et pourquoi ne le dirais-je pas? Chez une nation avide de spectacles, chez une nation où l'histoire du théâtre et de ses révolutions se trouve constamment liée à l'histoire et aux révolutions des mœurs, la représentation d'un chef-d'œuvre dramatique n'est-elle pas une espèce d'événement national? Et l'écrivain qui forme le caractère d'un peuple, qui l'éclaire et le dirige, n'exerce-t-il donc pas, en quelque sorte, un ministère public?

Corneille sentait la dignité de ce ministère auguste : d'autres pourront l'étaler dans leurs discours ; il l'a prouvée par ses actions ^{bb}. Nous l'avons vu en butte à la double persécution de l'envie et de la puissance. Outragé par d'indignes rivaux que protège un ministre irrité ^{cc}, tout l'abandonne ; son courage seul vient à son secours. Loin de fléchir le protecteur par des bassesses, et loin de ménager les protégés qui se faisaient un honneur de paraître dans la lice avec sa livrée, il accable les protégés par la force de ses réponses ; et par la dignité de son silence, il étonne le protecteur ^{dd}.

Gardons-nous de croire cependant que Corneille ait confondu jamais la noble fierté avec une audace impru-

dente, ni que dans lui l'écrivain blessé ait rendu le citoyen injuste. Persécuté par Richelieu, il sut mépriser les torts jaloux du poète, mais il sut respecter les qualités du grand ministre; et le ministre dans Richelieu sut aussi récompenser le génie, que le poète envieux persécutait. Enfin, la conduite de Corneille, dans des circonstances si difficiles, ne fut ni lâche, ni peu mesurée; elle fut pleine de cette dignité qui n'est que l'union du courage avec la prudence. Mais l'envie, qui teint les objets de ses propres couleurs, n'a vu dans la prudence que de la crainte, et dans le courage que de la hauteur.

Les éloges donnés par Corneille, trop souvent exagérés, l'ont fait accuser de faiblesse⁶⁶; mais n'est-ce pas son siècle qu'il faut accuser? et Corneille entraîné par son siècle, qu'il concourut si puissamment à réformer, doit-on le blâmer ou le plaindre? Les éloges qu'il se donna, peut-être trop libéralement à lui-même, sont-ils l'expression de l'orgueil, comme on s'est plu à le dire, ou de la noble fierté d'un grand homme à qui l'on refusait la justice qu'il avait si hautement méritée, et qui eut le tort de se la rendre? Corneille, auteur d'un prodige, Corneille persécuté, mit moins de fierté dans ses réponses que n'avaient étalé d'orgueil et de présomption dans leurs censures d'insolents et misérables rivaux. Est-ce donc lui qu'il faut condamner?—Mais, dira-t-on, quand ses chefs-d'œuvre eurent triomphé de l'envie, quand son génie eut forcé l'admiration, quand sa renommée toujours croissante eut abaissé toutes les renommées.... —Alors, il est vrai, Corneille aurait dû parler plus humblement de lui-même; il l'aurait dû, sinon par modestie, du moins par intérêt. Ses succès? non; sa gloire? encore moins, mais son amour-propre y eût gagné; il aurait

reçu plus d'hommages. Les hommes sont ainsi faits : ils veulent accorder en pur don même ce qu'ils n'oseraient refuser ; on les dispose toujours à contester ce qu'on exige d'eux comme une dette. Corneille, moins sincère et plus adroit, pouvait se parer de cette modestie artificieuse qui, en repoussant la flatterie, sait si bien attirer le flatteur ; qui toujours ignore son mérite pour nous laisser le soin de l'en avertir ; et qui, refusant toute louange, sait se faire louer de tout, même du refus de l'éloge. Il pouvait se parer enfin de cette présomption des humbles qui dédaignent les ouvrages de leur esprit pour faire croire leur esprit bien supérieur à leurs ouvrages. Mais quoi ! Corneille ne s'était pas instruit à nos modernes écoles de politesse : son âme simple ignorait tous ces calculs, ces humilités d'une vanité usuraire ; et parmi tant de succès, je l'avoue, il n'eut pas l'orgueil d'être modeste.

Veut-on savoir quelle est la modestie, la simplicité d'un grand homme ? qu'on lise les réflexions de Corneille sur ses tragédies. Il se loue encore dans ces *examens* ; il se rend ce qu'il se doit et comme il le doit ; mais, s'il expose les beautés, avec quelle franchise sévère il étudie, il révèle, il dénonce les défauts ! comme il sait remonter à leur source, en faire sentir l'étendue, en prévoir et en prévenir la dangereuse influence ! Dire que souvent ses réflexions sont pleines de goût et de science, c'est le moindre éloge d'un travail où l'auteur a mis autant de soin à découvrir et à condamner ses fautes, qu'on en met d'ordinaire à les défendre ou à les dissimuler.

Après ces traits généraux de la vie et du caractère de Corneille, si l'on cherche sa physionomie propre, le caractère distinctif de son âme et de son génie, c'est la

force, c'est la grandeur. Avec ces qualités éminentes, on est propre à tout, on peut atteindre à tout; il n'est rien qu'elles ne dominent. Corneille était né pour agir comme pour écrire; s'il ne s'est pas illustré par ses actions comme par ses écrits, n'en accusons que la fortune; en paraissant ne disposer que des rangs, elle dispose des talents et de la gloire.

Élevé à ces hautes places que les Colbert et les Sully ont consacrées, moins encore par des talents que par des vertus, Corneille, avec cette force d'esprit et de cœur, pouvait développer des vues profondes, former de grands projets, et les exécuter; il aurait pu connaître le bien, le vouloir, le faire, et savoir être haï pour l'avoir fait; ce qui est le premier devoir d'un ministre. Né parmi ces Romains, *ces vieux illustres*¹, qui sont récompensés de leur vertu lorsqu'il les a peints, Corneille, avec une éloquence vigoureuse, avec l'énergie de pensée et de sentiment que réveillait dans son âme la seule idée de Rome et de la liberté, pouvait devenir, selon les temps, ou le flambeau du sénat ou le bouclier du peuple; et dans la chaise curule, ou dans la tribune du Forum, être l'arbitre de la patrie ou le vengeur de ses droits.

Il a été plus en France, j'ose le dire, il a été Corneille, l'homme qui nous *apprit à penser* [¶]; qui, disait Voltaire, *était un maître dont tous les corps de l'État avaient besoin*; qui, plus qu'aucun écrivain de son siècle, éleva le caractère national; qui voua pour jamais sur un théâtre public les grandes vertus à l'amour, et les grands crimes à la haine; qui, venu le premier, fraya la route à tous les talents dont la gloire n'est pas seulement l'illustration de

¹ Expression de Corneille, *Lettre à Saint-Évremond*.

notre patrie, mais l'orgueil, le digne orgueil de tous les hommes civilisés ; le père des lettres françaises, et le poète des grandes âmes partout où la langue universelle est connue ; tragique supérieur parmi les modernes, à ses plus illustres prédécesseurs, et qui n'a trouvé jusqu'à ce jour de rival que dans sa patrie, puisque de toutes les nations qui se glorifient de leur théâtre, les unes reconnaissent hautement son éclatante supériorité, et les autres, en le préférant sans peine à tous les poètes étrangers, ne semblent mettre au-dessus de Corneille que le plus grand de leurs poètes nationaux.

Et nous, messieurs, nous Français éclairés par son génie, quel rang lui donnerons-nous ? Comment expliquerons-nous ces jugements des nations étrangères ? Après la bataille de Salamine, quand les grands capitaines de la Grèce s'assemblèrent publiquement pour décerner le prix de la valeur, chacun d'eux s'adjudgea le premier, et accorda le second à Thémistocle. La Grèce sut découvrir la vérité dans ces arrêts mêmes de l'amour-propre : la couronne que Thémistocle méritait, elle la posa sur sa tête. Assise tout entière aux jeux olympiques, elle se leva par un transport unanime quand le héros y parut ; tous les regards se fixèrent sur lui ; Thémistocle seul formait alors le spectacle. Ainsi vous interpréterez les arrêts de ces nations rivales ; ainsi vous décernerez à la France et à Corneille le prix qu'ils ont mérité ; ainsi dans cette auguste assemblée, si sa grande ombre apparaissait en ce moment, nous verrions se renouveler les honneurs rendus à sa vieillesse, lorsque après une longue absence il reparut dans ce cirque plein de sa gloire, dans ce cirque où l'admiration publique était déjà enflammée par l'un de ses plus beaux chefs-d'œuvre.

Tous les spectateurs se levèrent pour rendre hommage au prince, au fondateur du théâtre, qui rentrait dans ses États ^{gg}. De même à l'apparition de son ombre, nous nous lèverions tous pour poser sur son front la couronne tragique ^{hh}; et l'Europe entière, empressée de consacrer ces honneurs légitimes, répondrait à nos hommages par ses applaudissements.

NOTES.

NOTE a, page 134.

La France avait eu des hommes de génie longtemps avant que notre langue pût s'honorer d'un bon écrivain. Des orateurs, des historiens, des poètes, avaient écrit avec succès dans la langue de Virgile, de Tite-Live et de Cicéron. Mais ces hommes supérieurs à leur siècle n'étaient plus semblables à eux-mêmes lorsqu'ils voulaient s'exprimer dans un idiome encore imparfait et rebelle. Montaigne avait fait sa langue; Malherbe épura la nôtre dans quelques odes nobles et harmonieuses; Corneille l'enhardit et la féconda; Pascal, Boileau et Racine l'ont fixée.

En effet, Malherbe avait trouvé, avant Corneille, quelques-unes des formes nobles et élégantes de notre *versification*. Il avait poli avec art notre langue poétique, et il l'avait enrichie. Mais combien il restait encore à faire! « Quelques stances harmonieuses, dit Voltaire dans son discours de réception à l'Académie, suffisaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage? Ils lisaient le poème admirable de la *Jérusalem*, l'*Orlando*, le *Pastor fido*, les beaux morceaux de Pétrarque : pouvait-on associer à ces chefs-d'œuvre un petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles et presque sans imagination? — La langue française restait donc à jamais dans la médiocrité sans un de ces génies faits pour élever l'esprit de toute une nation..... C'est Corneille seul qui com-
mença à faire respecter notre langue des étrangers »

Voltaire ne rend peut-être pas à Malherbe toute la justice qui lui est due. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en créant l'art dramatique (de toutes les parties de la littérature celle qui a été parmi nous la plus brillante et la plus féconde), Corneille a aussi créé les tours, les formes, les mouvements de notre *éloquence poétique*, et donné l'éveil au génie de tous les grands écrivains de son siècle.

Les anciens se représentaient Homère sous l'image d'un fleuve immense et intarissable, dont les poètes qui suivirent avaient détourné de nombreux canaux. C'était encore, disaient-ils, une source éternelle où s'abreuyaient tous les disciples des Muses.

. . . Mæoniden à quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis ora rigantur aquis.

OVID.

Cette source abondante où l'on s'inonde de poésie, ce fleuve intarissable, et où l'on puise toujours, n'est-ce pas aussi notre Corneille ?

Je n'avancerai pas, néanmoins, que dans la poésie de style Corneille puisse être comparé à Homère. Une épopée doit renfermer des modèles de tous les genres de style (j'entends de style noble et sérieux); une tragédie ne le peut pas toujours. Mais, à ne considérer Corneille que dans son influence littéraire, ne serait-il pas permis de le regarder comme le bienfaiteur universel, et en quelque sorte le *fondeur*, l'Homère des lettres françaises? C'est du moins sous cet aspect qu'on a cru pouvoir l'envisager dans ce discours.

NOTE b, page 135.

« La chaire, dit Massillon, semblait disputer ou de bouffonnerie avec le théâtre ou de sécheresse avec l'école; et le prédicateur croyait avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion, quand il avait déshonoré la majesté de la parole sainte, en y mêlant des termes barbares qu'on n'entendait pas,

« ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre. » *Discours de réception à l'Académie française.*

NOTE c, page 136.

On trouve dans ces premières comédies, dans ces essais d'un grand homme, non-seulement des vers très-bien faits, des traits d'esprit, de verve, et même de génie, mais des combinaisons ingénieuses, quelques exemples d'un dialogue adroit (*la Veuve*, acte II, scène III, entre *Philiste* et la nourrice). Quelques ressorts d'intrigue ménagés avec art (*la Suivante*, jouée en 1634). Quelques scènes heureuses d'invention, vraies de situation et de sentiment, et dont plusieurs auteurs comiques n'ont pas craint d'imiter le fond, en rajeunissant les détails. Il est juste aussi de remarquer que l'on doit à Corneille, comme poète comique, l'introduction des rôles de soubrettes, qui, dans la *Galerie du palais*, représentée en 1634, remplacèrent pour la première fois les rôles de nourrices, que remplissaient, dans nos anciennes comédies, des hommes habillés en femmes.

NOTE d, page 136.

Le curé de Loudun, Urbain Grandier, avait été brûlé vif l'année précédente, convaincu, *sur la déposition du diable*, d'avoir ensorcelé des religieuses, qui cependant, à ce qu'on dit, *n'étaient pas de grandes sorcières.*

NOTE e, page 137.

Rouen, cité amie des arts, qui s'est montrée digne d'être la patrie d'un grand homme par les honneurs qu'elle a rendus à

sa mémoire, et qui n'attendit pas sa mort pour s'enorgueillir de lui avoir donné le jour.

NOTE f, page 138.

Je suis loin de partager les opinions des détracteurs prévenus ou mal instruits de la belle littérature italienne, ni de rien disputer de sa gloire à cette nation ingénieuse, à laquelle toutes les nations modernes doivent beaucoup de la leur. Je ne traite que des essais malheureux de l'art dramatique en Italie, et certes ces premiers essais sont une bien faible partie de sa vaste gloire littéraire.

NOTE g, page 138.

Je ne parle pas du théâtre anglais. Shakespeare, génie inculte, mais grand, n'était point alors connu en France.

NOTE h, page 139.

Il ne sera peut-être pas inutile de développer ici ce que j'entends par cette création d'un nouveau *système tragique*. Si sous le nom de *système* on désigne ces premiers principes de l'art, applicables à tous les genres de compositions dramatiques, tels que la règle des trois unités, le *système* des anciens est absolument le nôtre; et nous suivons, à cet égard, avec la plus scrupuleuse fidélité, les traces des grands maîtres d'Athènes, dont les Espagnols et les Anglais se sont entièrement écartés. Pour ce qui est de l'ordonnance du poëme et de la disposition de ses parties, le seul changement qu'elles aient éprouvé parmi nous est la suppression des chœurs. Mais un changement plus important s'est opéré dans les mobiles de l'action tragique; et c'est ce que j'ai voulu exprimer par ces mots de *nouveau système*, qui

peut-être offrent un sens trop étendu. Ceci demanderait de nombreuses explications : je n'ai fait que l'indiquer dans mon discours ; mais ce pourrait être le sujet d'un ouvrage.

Il y aurait alors des restrictions à faire, des modifications à apporter ; mais du moins est-il certain qu'un merveilleux agissant, et qui se rapprochait à plusieurs égards du merveilleux de l'épopée, entraînait presque toujours comme mobile dans les fables tragiques des anciens ; que la cause *première* de l'action était alors dans les arrêts des destinées ou dans la volonté des dieux ; tandis que sur notre théâtre, où le merveilleux est rarement admis, le principe et les ressorts de l'action sont essentiellement *les passions naturelles au cœur humain*.

NOTE i, page 139.

De là ces grands tableaux de la vertu dévouée aux forfaits, luttant contre la nécessité qui l'entraîne, coupable par la volonté des dieux, et punie par les dieux du crime qu'ils lui firent commettre ; fuyant, et retrouvant partout sa destinée inévitable, en horreur au monde, à soi-même, et poursuivie par les vengeances du ciel.

NOTE j, page 139.

De là ces tableaux plus effrayants de la vertu rendue coupable par les dieux pour perdre la vertu innocente ; l'une poussée au crime, et l'autre précipitée dans le malheur par une force irrésistible et surnaturelle ; tableaux dont la seule tragédie de *Phèdre* a reproduit quelques traits sur notre scène.

NOTE k, page 139.

Mais il est un autre genre de passions qu'on peut considérer comme passives dans le système de leur théâtre, parce que, ne formant pas le nœud de l'action, elles servent uniquement à redoubler l'horreur des situations, ou le pathétique de la catastrophe. Qu'un père soit contraint par les dieux à sacrifier sa fille; qu'un fils, entraîné par sa destinée, plonge le poignard dans le sein maternel; si le cœur d'un père ou d'un fils éprouve alors les sentiments de la nature, si ces sentiments pleins d'énergie sont en eux des *passions*, le spectateur instruit de la destinée qui les attend, peut-il lire au fond de leurs âmes sans frémir d'épouvante et d'horreur? C'était là pour les anciens la plus féconde source du pathétique; et les grands tragiques d'Athènes en ont fait un usage admirable.

NOTE l, page 140.

Non-seulement leur système, mais aussi la forme de leurs théâtres, ne permettaient guère aux tragiques grecs ces développements, ce jeu, ces révolutions de mœurs et d'intrigue. Dans ces amphithéâtres immenses, éclairés du soleil, où se rassemblait un peuple entier dans des jours de fêtes nationales, où les acteurs, exhaussés sur des cothurnes, déclamaient sous un masque dont la bouche arrondie en trompe leur servait de porte-voix, comment exprimer, dans leurs secrètes agitations, les troubles des passions contraires, les nuances si fugitives du sentiment, et les révolutions instantanées de l'âme? Les Grecs pensaient y suppléer en offrant des tableaux d'un pathétique déchirant, sombre, et qui souvent n'eussent été qu'horribles, si l'éloignement théâtral n'en avait adouci les effets, semblables à ces figures colossales dont la perspective fait la proportion.

NOTE m, page 140.

Sans doute ces *hautes leçons de fatalisme* atteignaient un grand but politique chez des peuples guerriers et libres, exposés aux plus violentes révolutions. Elles fortifiaient le caractère public, et lui imprimaient une inflexible énergie. Mais leur influence sur les mœurs privées pouvait-elle être aussi heureuse ? ne devait-elle même pas être funeste ? L'homme poussé au crime par la passion, et luttant contre la passion qui l'entraîne, après de vains et pénibles efforts, frappé de l'ascendant de la fatalité, ne devait-il pas se rebuter d'une lutte nécessairement inutile, désespérer de la victoire, et se dire, comme Médée : *mon destin est d'être criminel ?*

NOTE n, page 141.

Les événements tragiques ayant leur cause dans les passions, il a fallu soigneusement en fonder la vraisemblance. Il a fallu justifier les actions du personnage, non par une aveugle nécessité, mais par la tyrannie, par les fureurs, par l'énergie des passions agissantes ; et pour rendre naturelle cette énergie, vraisemblables ces fureurs et ces emportements, il a fallu peindre la passion dans toutes ses nuances, la graduer avec art, la suivre dans toutes ses révolutions, et pénétrer dans ses secrets les plus intimes. La forme de nos théâtres, moins vastes que ceux de l'antiquité, et où les objets sont immédiatement placés sous les yeux des spectateurs, a été aussi plus favorable à ces peintures délicates, à ces nuances de sentiment qui se seraient trop effacées dans une immense perspective. De là ce charme si doux, cette émotion continue et profonde qu'on éprouve aux représentations du *Cid*, d'*Andromaque* ou de *Zaïre*.

NOTE o, page 142.

En accueillant la tragédie nouvelle , nous n'avons cependant pas banni la tragédie antique. On l'a vue renaître parmi nous , belle encore de sa première simplicité, quoique parée d'ornements plus modernes. En formant des richesses nationales, le talent n'a point dédaigné les richesses étrangères; et l'art, sans rien perdre de ce qu'il avait , s'est agrandi de ce qu'il n'avait pas.

NOTE p, page 146.

Le maréchal de Marillac fut jugé par une commission à laquelle présida le garde des sceaux l'Aubespine de Châteauneuf. Il fut décapité en 1632. De Thou , fils du célèbre historien de ce nom, ne le fut que quelques années après.

NOTE q, page 147.

Si le changement d'action au quatrième acte, le défaut de mouvement dans le cinquième, répandent trop de froideur sur la fin de cette tragédie, ces actes, dont on n'a relevé que les défauts, contiennent non-seulement des détails pleins d'éloquence, mais encore d'heureuses intentions dramatiques. Ainsi, dès l'ouverture du quatrième acte, on voit Camille intercéder auprès de son père en faveur d'Horace, de ce frère qui doit poignarder Camille avant la fin de cet acte. Corneille est étonnant, surtout par les combinaisons, les préparations théâtrales, il en est plein dans les moindres détails; et quoique beaucoup de ces savantes adresses aient été relevées par d'excellents critiques, il

en est cependant plusieurs dont personne encore n'a fait mention.

NOTE r, page 148.

Quel intérêt devaient avoir les représentations de cette tragédie pour les chefs de parti dans les troubles de la Fronde !

NOTE s, page 148.

Ne négligeons point d'observer encore, quant au cinquième acte de *Cinna*, que ce chef de conjurés, dont le rôle, je l'avoue, paraît en quelques endroits avili, se relève alors avec plus de force et d'audace. Lui, que naguère agitaient les remords, lui qu'effrayait la conspiration lorsqu'elle n'était pas découverte, et qu'il n'avait point à craindre pour ses jours, maintenant qu'un prince irrité va disposer de sa tête, ne sait plus que s'enorgueillir d'un projet qui semble lui devoir coûter la vie... il est redevenu Romain.

NOTE t, Page 150.

Je n'affirmerai cependant pas qu'on ne puisse risquer avec bonheur un tel personnage sur la scène ; pour marquer des limites à un art aussi vaste que celui du théâtre, il faudrait en donner au génie.

NOTE II, page 157.

Je ne dirai point que le talent de Corneille a formé celui de Racine, puisque leur manière n'a rien de commun ; mais je dis, ce qui est très-différent, que nous devons Racine à Corneille, ou que du moins il serait bien difficile de savoir ce qu'aurait été Racine si Corneille ne l'avait devancé. Ce n'est pas seulement dans ses premiers ouvrages que l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie* imite l'auteur de *Cinna*. Un examen raisonné de son théâtre, un examen des détails prouverait combien ce grand maître était plein de son prédécesseur ; et il est bien remarquable qu'au moment où, pour la première fois, il osa s'écarter de ses traces, ce fut dans une des dernières et des moins dignes productions de Corneille qu'il sut si heureusement découvrir le germe du premier, et j'oserais presque ajouter, du plus tragique de ses chefs-d'œuvre.

On ne peut douter, comme l'observe Voltaire, que *Racine n'ait puisé toute l'ordonnance de sa tragédie d'Andromaque dans le second acte de Pertharite*, pièce si malheureuse à la représentation qu'on dut négliger de la lire, et que l'imitation ne fut point remarquée. En effet, lorsqu'on examine avec soin cette tragédie de *Pertharite*, qui est oubliée aujourd'hui autant qu'un ouvrage de Corneille peut l'être, on y reconnaît, avec les principales situations d'*Andromaque*, l'intention de quelques scènes, et plusieurs détails que Racine n'a pas dédaigné d'embellir. La ressemblance est très-grande ; mais *c'est*, pour me servir encore d'une expression de Voltaire, *c'est la ressemblance d'un tableau de Raphaël à une esquisse grossièrement dessinée*. Observons qu'avant Voltaire l'abbé Desfontaines avait remarqué l'analogie de quelques passages d'*Andromaque* avec certains endroits de *Pertharite* ; mais il n'avait remarqué que cela.

NOTE v, page 158.

« Corneille, dit Fontenelle, avait dans son cabinet *le Cid* traduit dans toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavone et la turque. Elle était en allemand, en anglais, en flamand, et par une exactitude flamande on l'avait rendue vers pour vers. Elle était en italien et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. Les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une pièce dont l'original leur appartenait. » Les ouvrages véritablement grands sont ceux qui le paraissent aux étrangers eux-mêmes, et dont le mérite ne se borne point à des délicatesses de langue. Toutes les nations de l'Europe ont pour Corneille un respect, une admiration patriotiques.

NOTE x, page 160.

Notre littérature est pleine de Corneille : j'entends dans le dix-huitième siècle aussi bien que dans le dix-septième ; et il est à observer que l'homme prodigieux que la nature semble avoir donné au dix-huitième siècle afin qu'il pût lutter de succès littéraires avec celui qui l'avait précédé, ne s'est jamais montré plus grand, plus créateur, qu'en imitant, en égalant peut-être la force et la vigueur des conceptions cornéliennes dans les caractères des deux Brutus et le rôle de Mahomet.

NOTE y, page 164.

Quelquefois un acte extraordinaire de vertu, un noble trait d'héroïsme peut faire dignement apprécier une vie entière ; une vie entière écoulée dans l'habitude des vertus pourrait se passer d'un pareil témoignage. Un seul fait suffirait pour prouver que

telle fut la vie de Corneille. Son frère et lui couraient une même carrière; ils avaient épousé deux sœurs; et sans arrangement de fortune, sans partage de succession, les deux ménages confondus ne firent qu'une même famille tant que vécut l'aîné des deux frères. Ce ne fut qu'après sa mort qu'ils songèrent à connaître leurs droits et à discuter leurs intérêts. Je ne sais si l'on ne trouve pas dans ce fait quelque chose de la simplicité des temps héroïques; mais à coup sûr il doit étonner de nos jours.

La concorde est rare entre les sœurs, dit un antique et odieux adage, rare entre les frères, plus rare entre des hommes dont l'amour-propre prétend au même laurier, et infiniment plus rare encore entre ceux que le mélange des intérêts ne paraît assembler un moment que pour les séparer presque toujours par des haines irréconciliables. Une si longue et si rare union parmi tant d'éléments de discorde n'atteste pas seulement cette bonhomie antique, dès longtemps effacée de nos mœurs; elle n'atteste pas seulement un désintéressement généreux, une bonté, une facilité de caractère non moins rares, mais encore cette profonde sensibilité qui, développant en nous toutes les affections naturelles, nous unit si intimement à nos proches, à nos amis, que nous confondons en eux nos intérêts les plus chers, nos jouissances et nos privations, enfin tout ce qui compose la vie.

NOTE 2, page 164.

S'il eut quelque chose de brusque dans ses manières, il le dut sans doute à sa vie laborieuse et retirée. Ce pouvait être un ridicule aux yeux du monde; est-ce un défaut aux yeux de la raison quand il ne vient pas d'un vice de caractère? Si c'en est un, Corneille le partage avec le héros le plus aimé de son siècle, avec ce grand capitaine, moins célèbre, après vingt batailles gagnées par son courage, que par sa bonté. Et qu'importait cet extérieur peu prévenant à ceux qui vécurent dans la familiarité d'un grand homme? Sous cette apparence de froideur, même

de dureté, ils trouvaient dans l'âme de Corneille et de Turenne, l'humanité, la douceur, la générosité, la foi sainte et la confiante amitié.

NOTE aa, page 164,

Cet éloge digne de Corneille, et le seul de ce genre dans toutes les littératures, se trouve dans le *Saint-Genest* de Rotrou, acte 1^{er}, scène vi. L'empereur Dioclétien demande à Saint-Genest :

. Quel ouvrage
Aujourd'hui dans la scène a le plus haut suffrage ?
Quelle plume est en règne, et quel fameux esprit
S'est acquis dans le cirque un plus juste crédit ?

Saint-Genest fait d'abord l'éloge des anciens, puis il ajoute :

Nos plus nouveaux sujets, les plus dignes de Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un grand homme,
A qui les rares fruits que la muse produit
Ont acquis dans la scène un légitime bruit,
(Et de qui certes l'art comme l'estime est juste),
Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste :
Ces poèmes sans prix, où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
Rendront de leurs beautés votre oreille idolâtre,
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

NOTE bb, page 165.

Comme presque tous les écrivains modernes, et surtout les écrivains français, Corneille entra dans la carrière des lettres sans fortune et sans appui. Les poètes étaient alors une espèce particulière de courtisans attachés à la suite d'un ministre qui

cultivait la littérature par goût, et la protégeait par ambition. Adjoint aux quatre auteurs rentés qui faisaient les poèmes du ministre, Corneille lui engagea son talent et crut conserver son indépendance. Il se donna la liberté de faire quelques changements à un plan de comédie dont l'exécution lui était confiée, et que le cardinal avait tracé. Le cardinal s'en offensa. Corneille comprit que les bienfaits des grands deviennent trop aisément des chaînes; il prétexta des arrangements de fortune, et il quitta la cour.

NOTE cc, page 165.

On dit que ce ministre jaloux avait offert à Corneille cent mille écus, s'il voulait lui vendre *le Cid* et ne s'en point déclarer l'auteur. La somme offerte est énorme pour le temps; et l'anecdote, quoiqu'elle ne manque pas d'attestations, peut très-fort se révoquer en doute. Aussi bien est-elle également superflue pour expliquer la jalousie de Richelieu, et pour relever la noble conduite de Corneille. Elle prouverait seulement, contre l'opinion de Voltaire, que Richelieu ne pouvait être de bonne foi lorsqu'il se plut à condamner *le Cid*.

NOTE dd, page 165.

Ils durent bien l'étonner davantage, ces mots simples et hardis échappés à cette âme fière. L'Académie vient de censurer *le Cid*; son auteur se tait; on lui demande quelle raison l'empêche de réfuter la censure : *la même*, répond-il, *pour laquelle on l'a portée*. La réponse est aussitôt publique; et Corneille l'avait prévu. Qu'on se rappelle maintenant qu'admis au nombre des auteurs que le cardinal de Richelieu rangeait à sa suite, Corneille avait été lui-même son protégé, on verra pourquoi ce ministre reprochait si justement à Corneille de *n'avoir pas un esprit de suite*.

NOTE *ee*, page 166.

Ceux qui reprochent à Corneille de la faiblesse, en vont chercher les témoignages prétendus dans l'exagération de quelques éloges donnés à des hommes puissants. Je les prie donc de considérer que cette exagération même prouve que ce fut le vice du siècle plus que celui de l'écrivain. Je les prie de considérer, dis-je, que c'est surtout dans l'éloge qu'on se trouve maîtrisé par l'opinion, puisque c'est l'opinion qui en marque le prix, et qu'il est d'ailleurs un certain protocole dont on ne saurait s'écarter. En faisant l'éloge d'un homme, on paraît vouloir marquer sa place, déterminer ce qu'il vaut. Si donc, en pensant l'honorer, vous lui donnez de moindres louanges que celles dont il se flatte dans son cœur, vous lui paraîtrez, cela est sûr, l'apprécier moins qu'il ne s'estime : loin de lui plaire par vos hommages, vous ne ferez que l'aigrir; et vos éloges peu réfléchis seront pour lui des injustices.

La louange est une sorte de monnaie publique qui n'a point de valeur intrinsèque, et dont l'opinion fait tout le crédit : elle perd dans la circulation, et la dépréciation augmentant sans cesse avec l'abondance, il faut augmenter en même proportion la somme fictive, pour atteindre à la véritable valeur. Or, avant d'accuser Corneille d'en avoir été prodigue, il convenait d'examiner si cette espèce de monnaie n'était point parvenue, sous le ministère de Richelieu, au dernier terme de sa dépréciation.

Ceux, au contraire, qui l'accusent d'orgueil, se fondent sur cette conduite noble et fière que nous venons de retracer; on ne s'abaissera pas à les réfuter, ou plutôt on les a réfutés d'avance. Ils se fondent aussi sur la manière franche et, disent-ils, irréfléchie, dont Corneille a parlé de lui-même; sur quelques éloges qui, après tout, n'ont fait que devancer le jugement de la postérité. A cela voici ce que j'ai à répondre : Corneille, auteur d'un chef-d'œuvre qui, dès sa naissance avait tout éclipsé autour de lui, Corneille, publiquement provoqué par une foule d'adversaires ridicules, insulté, raillé, régenté avec une insolence, avec une stupide forfanterie, avec une affectation de su-

périorité, une dérision, enfin, insupportable à tout homme qui s'estime, Corneille répondit à des critiques injustes, par des éloges qu'il méritait; il répondit aussi par *les Horaces*, et il serait à souhaiter qu'il n'eût pas fait d'autre réponse. Mais blâmera-t-on un grand homme de se rendre une justice qui lui est refusée? Veut-on qu'en parlant de lui-même, un homme franc et généreux se dépouille de son caractère, et qu'à la place de la franchise, il mette par modestie la fausseté? Ah! rappelons-nous plutôt cette sage réflexion d'un écrivain qu'on n'a jamais accusé d'orgueil : *ce qui est arrogance dans les faibles est élévation dans les forts, comme la force des malades est frénésie, et celle des gens sains est vigueur.* (Vauvenargues, 74^e maxime.)

NOTE ff, page 168.

On a déjà observé (dans la note a) que la France avait produit, longtemps avant Corneille, quelques hommes de génie, et d'une raison supérieure. Mais ces hommes privilégiés, dont la plupart n'ont pas écrit dans la langue nationale, n'avaient pu réformer l'esprit et le goût de la nation. La gloire de cette révolution nécessaire était réservée au génie créateur qui, pour mettre encore une fois l'éloge de Corneille dans la bouche de Racine, *fit voir sur la scène la raison*¹, et la rendit en quelque sorte populaire, en l'exprimant dans des vers *devenus proverbes en naissant*. Voltaire, pénétré de cette vérité, l'a développée, avec plus d'étendue et de force, en cent endroits de ses *Commentaires*. « Tous les corps de l'État, dit-il dans ses remarques sur *Cinna*, auraient dû assister à cette pièce pour *apprendre à penser et à parler*. Ils ne faisaient que des harangues ridicules qui sont la honte de la nation. Corneille était *un maître dont ils avaient besoin*. » Voltaire trouve *barbare l'éloquence de la chaire et du barreau* à cette époque, et il ne se lasse pas de redire que Corneille a créé parmi nous l'art de penser et la véritable éloquence.

¹ Racine, Réponse au *Discours de réception* de Thomas Corneille.

« Avant lui, observe l'illustre commentateur dans l'examen d'*Héraclius*, presque personne ne pensait avec force et ne s'exprimait avec noblesse... » Puis il ajoute ces paroles remarquables, et que je me suis plu à répéter, parce qu'elles renferment tout l'éloge de Corneille : « *Son génie a créé tout en France.* »

NOTE *gy*, page 170.

Le souvenir de ces honneurs extraordinaires rendus à la vieillesse de Corneille s'est conservé dans une tradition littéraire dont je sais bien qu'on a contesté la vérité, mais qui est si honorable pour la nation, que le panégyriste de Corneille ne pouvait hésiter un moment à lui en faire hommage.

NOTE *hh*, page 170.

Poser sur la tête de Corneille la couronne tragique, ce n'est pas l'élever aux dépens de Racine et de Voltaire, je viens de le dire moi-même : Corneille a trouvé deux rivaux dans sa patrie ; mais, je l'ai dit aussi : Corneille *a créé ses rivaux*, et ceux qui ont régné depuis dans l'empire qu'il a fondé ne sont que des membres de sa dynastie.

FIN DE L'ÉLOGE DE CORNEILLE.

ESSAI BIOGRAPHIQUE

SUR

PIERRE CORNEILLE.

On aurait pu croire que Victorin Fabre avait épuisé son sujet dans l'*Éloge de Pierre Corneille* et dans le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, et qu'il se répéterait nécessairement en le traitant une troisième fois ¹. Il n'en est rien ; car on ne peut pas appeler répétition l'inévitable reproduction des faits. Aux vues piquantes et neuves qu'il avait déjà présentées, il ajoute ici des développements et des aperçus entièrement nouveaux. Tout se rajeunit sous sa plume, le fond comme la forme. Si le panégyriste de Corneille se révèle encore, on s'imagine lire un autre appréciateur du génie de ce grand homme, tant M. Fabre sait varier sa manière et assouplir son style.

J. S.

¹ Il l'a traité une quatrième fois, et sous un aspect encore différent, dans son *Cours de Littérature* à l'Athénée.

ESSAI BIOGRAPHIQUE

sur

PIERRE CORNEILLE¹.



Corneille (Pierre), le créateur de l'art dramatique en France, l'un des hommes qui ont le plus contribué au développement du génie national, et le premier, dans l'ordre des temps, entre les grands écrivains du siècle de Louis XIV. Né à Rouen, le 6 juin 1606, d'un avocat général à la table de marbre de Normandie, nommé aussi Pierre Corneille, et de Marthe le Pesant, fille d'un maître des comptes, il se destinait au barreau, et y avait paru sans succès, lorsqu'un événement de société sembla lui révéler son talent. « Un jeune homme, dit Fontenelle, « mène un de ses amis chez une demoiselle dont il était « amoureux : le nouveau venu s'établit sur les ruines de

¹ Cet *Essai*, pour employer la modeste expression de l'auteur, forme l'article *Pierre Corneille*, de la *Biographie universelle* de Michaud, tome XXV.

« son introducteur. Le plaisir que lui cause cette aventure *le rend poëte*; il en fait une comédie. »

Cette comédie était *Mélite*, jouée en 1629. *Clitandre* (1632), *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Suivante* (1634), *la Place Royale* (1635), avaient succédé à *Mélite*, et rien encore n'annonçait le grand Corneille. Faibles essais d'un talent qui suivit le goût de son siècle avant de le réformer, ces pièces, disons mieux, ces ébauches informes, offrent cependant quelquefois des traits d'esprit et de verve comique : on peut même y découvrir des combinaisons ingénieuses ; quelques exemples d'un dialogue adroit (*la Veuve*, acte II, scène III, entre Philiste et la Nourrice) ; quelques ressorts d'intrigue ménagés avec art (*la Suivante*) ; quelques scènes heureuses d'invention, vraies de situation et de sentiment, imitées depuis, ou, si l'on veut, lues avec fruit par des poëtes, qui n'en ont rajeuni que les détails. Il est juste aussi d'observer que nous devons à l'auteur de *la Galerie du Palais* les personnages de *soubrette*, substitués alors, pour la première fois, à des rôles de *nourrice* que remplissaient, dans nos anciennes comédies, des hommes habillés en femme¹.

Aux yeux d'un public que l'auteur n'avait pas encore instruit à le juger, ces premiers essais d'un grand homme durent être des chefs-d'œuvre. Accueillis avec transports, ils méritaient l'indulgence qui, quelques années plus tard, leur eût été refusée. Aujourd'hui, *Clitandre* et *Mélite* restent dans les œuvres de Corneille, près de *Po-*

¹ Voltaire n'a pas fait une seule remarque sur ces premières pièces de Corneille, et il les a rejetées à la fin de son édition. Elles manquent de naturel plus encore que de régularité. Personne alors ne songeait à peindre les mœurs et les véritables ridicules des hommes; tout était fictif et de convention.

Iyeucte et du *Menteur*, pour montrer l'étendue de ses services, et l'espace que son génie a fait parcourir à sa nation. Quelques traits fiers et hardis qui brillent de loin en loin dans *Médée*, longue déclamation imitée de Sénèque (1635), peuvent être considérés comme ses premiers pas dans cette immense carrière. Cependant, ne disons point avec son neveu Fontenelle : « Tout à coup « il prit l'essor dans *Médée*, et monta jusqu'au tragique « le plus sublime. » Craignons, en exaltant ainsi l'imitateur de Sénèque, de faire injure à l'auteur de *Cinna*. Le sujet de *Médée*, atroce sans être touchant, et fondé sur le pouvoir des enchantements magiques, serait, surtout de nos jours, trop dénué de vraisemblance. Il l'était bien moins alors, et Corneille, en l'adoptant, ne fit guère que se conformer aux opinions et à l'esprit de son siècle. Nous allons voir qu'il s'y conformait encore sur des objets d'une autre nature, et que la destinée ne permet pas toujours à ceux qui, par leur génie, s'élèvent au-dessus de leurs contemporains, de s'en séparer par leur conduite.

Les poètes étaient alors une espèce particulière de courtisans, attachés à la suite d'un ministre qui cultivait les lettres par goût, et les protégeait par ambition. Richelieu, qui balançait les destinées de l'Europe et soutenait des *thèses d'amour* à l'hôtel de Rambouillet, voulut aussi fonder l'Académie française, et tracer des plans de comédie. (*Voy. RICHELIEU.*) L'Étoile¹, Boisrobert, Colletet et Rotrou remplissaient les canevas fournis par Son Éminence, qui leur payait une pension, et qu'ils appelaient leur *maître*. Adjoint aux quatre auteurs rentés qui fai-

¹ Fils de celui dont nous avons les Mémoires.

saient les poèmes du ministre, Corneille lui engagea son talent, et crut conserver son indépendance. Il se donna la liberté de faire quelques changements dans la conduite d'un de ces drames, dont l'exécution lui était confiée, et que le cardinal avait conçu. Le cardinal s'en offensa. Corneille, étonné et peut-être trop blessé d'avoir déplu, pour craindre de déplaire encore, prétexta des arrangements de fortune, et retourna dans sa famille, se livrer enfin sans contrainte aux inspirations de son talent, à l'étude de son art.

Il avait près de trente ans : son talent était dans sa force, mais son art était dans l'enfance. Ce fut encore le hasard, ou, si l'on veut, une espèce de bonne fortune, qui vint en hâter les progrès. Un M. de Chalon, qui avait été secrétaire de Marie de Médicis, retiré à Rouen dans sa vieillesse, eut occasion de le féliciter sur ses premiers succès. « Monsieur, lui dit-il un jour, vos comédies sont « pleines d'esprit ; mais, permettez-moi de vous le dire, « le genre que vous avez embrassé est indigne de vos talents : vous n'y pouvez acquérir qu'une renommée passagère. Vous trouverez chez les Espagnols des sujets « qui, traités dans notre goût, par un esprit tel que le « vôtre, produiront de grands effets. Apprenez leur langue ; elle est aisée : j'offre de vous montrer ce que j'en « sais. Nous traduirons d'abord ensemble quelques endroits de Guillen de Castro¹. »

C'est peut-être à ces paroles que nous devons notre scène tragique, le développement du génie de Corneille et du goût de la nation. A quoi tiennent quelquefois les

¹ Et non Guilain, comme on l'écrit généralement d'après Voltaire.

destinées des plus grands hommes ! Sans une aventure de société, arrivée dans une ville de province, Corneille pouvait n'être toute sa vie qu'un assez mauvais avocat ; sans la rencontre fortuite et les conseils d'un vieux courtisan, Corneille pouvait n'être longtemps encore que l'auteur de *Médée*, et, qui pis est, de l'*Illusion comique*, malheureux imbroglio qu'on éprouve quelque honte à nommer immédiatement avant *le Cid* (1636).

Boileau a parlé du *Cid* comme d'une merveille naissante, et il ne s'est jamais mieux servi du mot propre. Ce n'étaient plus ici, comme dans *Médée*, quelques élans de génie et de passion, perdus dans les langueurs d'une intrigue froidement atroce, d'un dialogue plein d'enflure et de vaines déclamations : c'était l'un des plus heureux sujets que pût offrir le théâtre ; une intrigue noble et touchante, le combat des passions entre elles, et du devoir contre les passions ; c'était l'art, encore inconnu, de disposer, de mouvoir les grands ressorts dramatiques, l'art d'élever les âmes et de toucher les cœurs ; en un mot, c'était la vraie tragédie. Rien n'avait encore approché de ce degré d'intérêt, de naturel et de charme. Aussi l'enthousiasme alla-t-il jusqu'au transport :

Tout Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue.

Ce succès trop éclatant ¹ était si bien mérité, qu'il excita contre l'auteur une des persécutions les plus violentes dont l'histoire des lettres et des passions qui les déshonorent ait conservé le souvenir. Rivaux de gloire,

¹ Tous les mémoires du temps en parlent comme d'une chose inouïe. D'autres pièces cependant avaient excité l'enthousiasme ; mais *le Cid* le méritait, et c'était là le prodige.

amis de cœur, tout jette le masque et se déclare; un ministre tout-puissant s'était ligué contre *le Cid*. On a écrit que ce ministre, jaloux de toute espèce de renommée, avait offert à Corneille cent mille écus, s'il voulait lui vendre sa pièce, et ne pas s'en déclarer l'auteur. La somme offerte est énorme pour le temps, et l'anecdote, quoiqu'elle ne manque pas d'attestations, est inadmissible au point de ne mériter même pas qu'on la réfute : aussi bien est-elle inutile pour expliquer la conduite de Richelieu ¹.

Les motifs de cette conduite, cherchés dans les deux derniers siècles par des esprits supérieurs, sont encore, de nos jours, un problème. Il semble cependant que pour lever les doutes, ou du moins pour éclaircir la plupart des obscurités, il aurait suffi de rapprocher un petit nombre de faits, presque tous également authentiques. Corneille, pensionné pour mettre en vers les comédies de Richelieu, s'était permis des changements qui avaient blessé l'auteur, comme un outrage à son talent, ou, qui pis est, déplu au ministre, comme un abus d'indépendance. Dans un premier accès d'humeur, Richelieu avait reproché à Corneille de *n'avoir pas un esprit de suite*, et Corneille, en demandant son congé, avait justifié ce singulier reproche; c'est ce qu'on a déjà vu.

Maintenant croira-t-on que d'honnêtes rivaux, des ennemis du poète et des complaisants du cardinal, aient laissé échapper cette heureuse occasion d'unir le plaisir de nuire à l'avantage de flatter? Croira-t-on qu'ils n'aient

¹ Elle prouverait seulement, contre l'opinion de Voltaire, que ce ministre-poète ne pouvait être de bonne foi lorsqu'il se plut à condamner *le Cid*.

pas eu l'art d'empoisonner les motifs de cette brusque retraite? Il y a plus, Corneille lui-même ne leur laissa pas longtemps le mérite de l'interprétation. Il imprimait vers ce temps-là :

Mon travail, *sans appui*, monte sur le théâtre ¹.

C'était méconnaître *l'appui* que lui avait accordé l'*illustre protecteur* de *Médée*; et ce trait dut passer pour de l'ingratitude. Il ajoutait fièrement :

Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue.

C'était dire qu'il existait une ligue, que cette ligue avait un chef, dont il bravait l'autorité, et ce trait dut passer pour l'aveu ou le signal d'une révolte.

Les choses en étaient à ce point, quand *le Cid* parut et éclipa tout ce qu'on avait admiré jusqu'alors. Richelieu, qui n'oublia jamais le soupçon même d'une injure, dut ne voir dans l'auteur, son ancien protégé, qu'un transfuge ingrat et rebelle, qui, sans la toute-puissance de son approbation, et dans un moment de disgrâce, avait eu l'insolence de réussir; et ce succès, de très-mauvais exemple, put fort bien lui donner de l'humeur. Il s'en vengea, comme il se vengeait de tout. Corneille montra plus de patience à supporter l'orage, qu'il n'avait mis d'adresse à

¹ Dans l'*Excuse à Ariste*, où se trouve aussi ce vers tant reproché à Corneille, et qui ne dut pas non plus le réconcilier avec Richelieu :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

C'est un peu fort pour des *excuses*; presque toute l'épître est sur le même ton.

le prévenir. Il reçut avec résignation les *libéralités de monseigneur, son maître*. Monseigneur fut désarmé par ces bienfaits que Corneille voulait bien continuer de recevoir, et lui sut gré de l'aveu, en effet très-méritoire, qu'il eut la générosité, la prudence ou la faiblesse d'en faire. Or, le rapprochement de toutes ces circonstances semble assez expliquer pourquoi un homme tel que Richelieu, après avoir protégé *Médée*, s'était ligué contre *le Cid*; pourquoi il accepta depuis l'épître dédicatoire d'*Horace*¹, et prit un vif intérêt à la réussite du *Menteur*.

Quoi qu'il en soit, on ne sut pas plutôt que *le protecteur des lettres* avait résolu d'humilier un grand homme sans appui, que la foule des auteurs dont le zèle aspirait à l'honneur d'être protégé, c'est-à-dire d'obtenir quelque pension, redoubla de violence, et que tout fut mis en usage pour prouver à la nation que le jour du triomphe du *Cid* était l'époque de la décadence du théâtre. L'expérience a prouvé qu'en toute espèce de controverse, on se range aisément à l'opinion de celui qui tient la feuille des bénéfices. Scudéry, qui prétendait, en écrivant contre *le Cid*, se rendre l'*évangéliste de la vérité*, publia ses *Observations*, et l'Académie naissante sous les auspices de Richelieu fut appelée à prononcer entre l'auteur et le critique. Ce jugement, d'une espèce nouvelle, offrait des difficultés de plus d'un genre. L'Académie et son fondateur en furent longtemps occupés. Enfin, après cinq mois de débats ou de négociations entre le premier ministre, qui voulait proscrire la pièce, et les académiciens, qui craignaient de révolter le public, les *Sentiments de*

¹ On a vu ailleurs que l'auteur avait toujours donné ce titre à sa pièce, imprimée maintenant sous celui des *Horaces*. J. S.

l'Académie française sur la tragi-comédie du Cid parurent, et furent généralement approuvés. La Bruyère disait encore, dans les brillantes années du dix-septième siècle : « *Le Cid* est l'un des plus beaux poèmes qu'on puisse faire; et l'une des meilleures critiques qui aient été faites sur aucun sujet, est celle du *Cid*. »

Il s'en faut bien cependant que cette critique soit un chef-d'œuvre. Elle fut rédigée par Chapelain; et, si l'on a égard au temps, elle fait honneur à ses connaissances, sans faire honte à son goût. On y reconnaît l'ouvrage d'un esprit judicieux, et cependant elle manque souvent de justesse : elle offre quelques idées, non-seulement fort heureuses, mais dignes d'un esprit étendu; et cependant on y trouve des vues étroites, des petitesse de rhéteur : tant il est vrai que, dans un temps où le goût général d'une nation n'est pas encore formé, il faut s'attendre à rencontrer, dans les critiques comme dans les écrivains, toutes les sortes de disparates ! Les *Sentiments sur le Cid* ne conservent aujourd'hui quelque célébrité que parce qu'ils en ont eu beaucoup autrefois. Mais la conduite de l'Académie lui fera honneur dans tous les temps ; elle dut passer pour un trait de générosité courageuse. Cette compagnie naissante n'existait que par Richelieu, et semblait ne devoir exister que pour lui. Poussée à l'injustice par la reconnaissance et par l'ascendant du pouvoir, elle se maintint dans la décence. C'est le meilleur exemple, et peut-être le plus difficile à suivre, que les premiers académiciens aient laissé à leurs successeurs.

Cependant Corneille, en butte aux attaques de l'envie et du pouvoir, avait d'abord lutté avec courage ; il céda plus tard avec adresse, prévoyant que, pour triompher, il fallait cesser de combattre. Dès lors, il ne songea plus

qu'à tourner au profit de son talent les atteintes portées à sa gloire. Dans les libelles prétendus littéraires qu'on avait publiés contre lui, chacun de ses honnêtes censeurs lui prodiguait l'invective à sa manière ; mais ils s'accordaient tous sur ce point, que l'auteur de *Médée* et du *Cid* ne saurait jamais qu'imiter et traduire ; qu'il avait *dérobé* (c'était le mot convenu) la première de ses tragédies à Sénèque, la seconde à Guillen de Castro, et qu'enfin ce *pauvre esprit*, metteur en œuvre assez adroit, mais effronté plagiaire, était convaincu, par ses propres ouvrages, d'une nullité absolue de génie tragique et d'invention¹. C'est sans doute à ces clameurs que nous devons *Horace*, *Pompée*, *Cinna*, chefs-d'œuvre qui ont ajouté à l'idée de la grandeur romaine.

Corneille, qui n'avait appris la langue des poètes espagnols que pour profiter de leurs inventions, et que le succès extraordinaire du *Cid* dut affermir dans son projet, paraissait avoir résolu de transporter sur notre théâtre un certain nombre de leurs pièces les plus célèbres, notamment l'*Héraclius* et la comédie du *Menteur*, qu'il imita

¹ Voyez la *Lettre d'Ariste sur le Cid*, celle de Mairet, les *Observations* de Scudéry, et ces vers, qu'un autre rival de Corneille prête à Guillen de Castro :

Donc, fier de mon plumage, en Corneille d'Horace,
Ne prétends plus voler plus haut que le Parnasse.
Ingrat, rends-moi mon *Cid* jusques au dernier mot ;
Alors tu connaîtras, Corneille déplumée,
Que l'esprit le plus vain est aussi le plus sot,
Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

Allusion au vers de l'*Excuse à Ariste*, que nous avons cité plus haut. Tout ce qu'on écrivit alors contre Corneille porte le même caractère, reproduit la même accusation.

quelques années après ; mais alors , voulant confondre , étonner la haine envieuse , qui lui supposait des *larcins* pour lui refuser du génie , il chercha longtemps un sujet que personne n'eût traité avant lui ¹ , que lui seul pût avoir l'audace de traiter , qui , pour être mis sur la scène , exigeât des efforts , disons mieux , des prodiges d'invention. Trois ans s'écoulaient : *Horace* paraît , et l'auteur du *Cid* est vengé (1639). Pensée principale , ordre des scènes , situations , personnages , dialogue , tout , dans cette création irrégulière et sublime , présente un caractère de force , d'originalité , de grandeur , dont il n'y avait point de modèle. L'ordonnance est vicieuse , l'unité d'action violée ² : rien n'est plus défectueux ; le *Cid* l'était beaucoup moins. Les subtilités , le faux esprit , déparent souvent le dialogue , et cependant le dialogue , les préparations dramatiques , la marche enfin de la première action , puisqu'il est vrai qu'il y en a plusieurs , montrent un progrès immense. Les hommes éclairés de toutes les nations

¹ *Pietro Arétino*, que nous nommons l'Arétin, avait fait, dans le siècle précédent, une tragédie, ou plutôt un drame historique d'*Horace*; mais cet *Horace* ne ressemble en rien à celui du poëte français; il n'était connu qu'en Italie, et ni Corneille ni ses ennemis ne paraissent en avoir soupçonné l'existence; non plus que des *Horaces*, de Pierre de Laudun, sieur d'Aigaliers, tragédie en cinq actes et en vers, jouée en 1596.

² « Il y a trois tragédies dans *Horace*, » a dit Voltaire. Il y a du moins trois actions, mais dont aucune peut-être ne pouvait fournir le sujet d'une tragédie française régulièrement ordonnée. La première action finit à la seconde scène du quatrième acte; il s'agissait du sort de Rome et de la famille d'Horace; le destin de Rome est décidé, celui de la famille d'Horace semble l'être. La seconde action commence et finit en un moment par le meurtre de Camille. Le péril du meurtrier, presque aussitôt absous qu'accusé de son crime, remplit le reste de l'ouvrage et forme la troisième action.

connaissent les beautés d'*Horace*. On ne peut les définir et les louer dignement que par le simple récit des émotions qu'elles causent. En méditant cet ouvrage, on croit sentir dans son âme plus d'élévation, et l'on prend une idée plus haute de la puissance de l'esprit humain.

Il n'y a point de triple action dans la tragédie de *Cinna*, qui suivit celle d'*Horace* (1639); mais l'unité de caractère y est manifestement violée; l'unité d'intérêt l'est encore plus. Voltaire, qui juge *Cinna* d'après les données sévères d'une théorie dramatique qui n'était point celle de l'auteur, relève cette violation comme une faute surprenante, mais sans en chercher la cause, sur laquelle on reviendra. Quels que soient d'ailleurs les défauts, le nombre des beautés domine, et ces beautés sont d'un ordre à racheter tous les défauts. Aussi l'admiration de deux grands siècles a-t-elle consacré *Cinna* comme le chef-d'œuvre de Corneille, opinion que je craindrais d'adopter au moment de nommer *Polyeucte*. *Horace* avait signalé toute la force d'un génie plein de ressources; mais la maturité du génie s'y trouvait à côté de l'enfance de l'art. *Cinna* montrait des progrès dans le poète tragique; *Polyeucte* (1640) en a peut-être marqué le plus haut point de perfection. Supérieur, comme ouvrage dramatique, à la tragédie d'*Horace*, par l'unité du plan et d'action; supérieur à la tragédie de *Cinna* par l'unité de caractère et d'intérêt, *Polyeucte* est, de tous les chefs-d'œuvre de l'auteur, celui où il a su le mieux allier le touchant et le sublime, mouvoir avec adresse et régularité les vrais ressorts dramatiques, disposer l'ordre des scènes, et développer l'action avec autant d'industrie que de richesse: on y voit l'art de Corneille égal enfin à son génie.

A dater de cette époque, on ne trouvera plus dans ce

grand homme des progrès, mais de nouveaux développements de son talent dramatique. *La Mort de Pompée* et *le Menteur*, représentés le même hiver (1641 et 1642) en offrent un double exemple. On a loué mille fois l'imposante conception de la première scène de *Pompée*, dont le dialogue est cependant d'une enflure inconcevable et que rien ne peut excuser; mais ce qu'il y a de vraiment admirable, ce qu'on doit surtout remarquer, c'est l'originalité de ce majestueux début, où l'exposition du sujet renferme le nœud de l'intrigue. Enfin le personnage noble et touchant de la veuve de Pompée était encore une création, même après les caractères de Pauline et d'Émilie.

Le Menteur, imité, comme *le Cid*, de l'espagnol¹, fut la première comédie d'intrigue et de caractère dont la France put s'honorer. Jusque-là, point de naturel, point de véritables peintures de mœurs; un amas d'extravagances, qui n'avaient rien de réel, faisait tout notre comique; quelque intérêt de curiosité, ou plutôt d'étonnement, était la seule impression qu'on pût demander à ces spectacles. Corneille, ramenant les deux scènes à la nature et à la vérité, nous apprend, dans *le Menteur*, ce qu'était la comédie, comme il nous avait montré dans *le Cid* ce que la tragédie devait être. Ainsi, dans l'espace de huit années, il avait frayé la route à Racine et à Molière.

Passons *la Suite du Menteur* (1645), pièce dont l'exécution est trop faible, et dont Voltaire a trop vanté le su-

¹ Cette pièce a pour titre, dans l'original, *la Sospechosa verdad* (la vérité suspecte). On doute encore aujourd'hui si elle est l'ouvrage de Pédro de Roxas, de Juan d'Alarcon ou de Lopez de Véga. Il serait trop long d'exposer les motifs qui nous portent à croire que le premier de ces poètes en est le véritable auteur.

jet. Le dénouement, ou plutôt tout le cinquième acte de *Rodogune* (1645), va nous faire admirer encore un nouveau développement de ce talent dramatique dont l'audace active et féconde égalait pour le moins la vigueur. Il avait jusqu'alors produit ses grands effets par le ressort de l'admiration, souvent uni dans ses chefs-d'œuvre au ressort de la pitié, qui le rendait plus tragique. Ici, l'admiration a fait place à l'effroi : une affreuse incertitude glace le cœur des personnages, fait pâlir les spectateurs, et des combinaisons profondément savantes préparent et développent le plus imposant spectacle de terreur qu'ait jamais offert le théâtre.

Lorsque après *Rodogune* on trouve *Théodore* (1646), on est confondu d'étonnement, et l'on se croirait parvenu au temps de l'entière décadence de Corneille, si l'on ne se hâtait d'ouvrir *Héraclius* (1647). On croit généralement que l'idée de cette pièce appartient à Caldéron, qui n'en a pas fourni le plan, comme on l'a souvent prétendu, mais qui peut en avoir inspiré quelques situations pleines d'intérêt et de pathétique¹. Nous exhortons ceux qui seraient à portée de lire l'ouvrage espagnol : *En esta vida todo es verdad, y todo mentiza*, à le comparer tout entier avec l'*Héraclius* français ; ils verront combien Corneille agrandit Caldéron par ce qu'il y ajoute, l'enrichit dans ce qu'il lui prend ; et cette comparaison leur offrira l'un des plus frappants exemples de la manière dont le génie peut quelquefois imiter, sans cesser d'être créateur.

¹ D'autres, au contraire, prétendent avec moins de vraisemblance que Caldéron a eu connaissance de la tragédie de Corneille, avant d'écrire sa *famosa comedia*, et qu'il en a profité. (Voyez CALDÉRON.)

Don Sanche d'Aragon, comédie héroïque, où quelques traits de grandeur ne peuvent racheter le défaut d'intérêt, et l'in vraisemblance d'une fable plus faite pour le roman que pour la poésie dramatique, fut jouée deux ans après (1650), peu de mois avant *Andromède*, drame enrichi de musique et de divertissements, dans lequel le précurseur de Racine et de Molière devint celui de Quinault. Il y avait eu déjà des pièces à machines, mais *Andromède* est la première dont on ait gardé le souvenir, quoique en cessant de la lire.

Nicomède (1652) ne ressemblait à rien de ce que nous avons vu jusqu'ici. Un héros environné de périls, qu'il ne repousse qu'avec l'ironie, telle est la première donnée de l'ouvrage, et l'on ne peut qu'être surpris, moins, il est vrai, à la lecture qu'à la représentation, du parti que le poète en a tiré pour l'effet théâtral de ce rôle. C'est le caractère comique du *railleur*, élevé, par la grandeur d'âme et par le rang du personnage, à l'énergie, au sublime, et presque à la dignité de la haute tragédie. Rien n'a mieux prouvé un talent inépuisable en ressources.

La carrière de Corneille n'avait encore été marquée que par des triomphes ; mais il touchait au moment de faire l'essai des revers. La chute de *Pertharite* (1655) le surprit et l'affligea comme une première infortune. Méconnaissant l'intervalle immense qui séparait ses chefs-d'œuvre d'un ouvrage si peu digne de lui, il crut voir chanceler dès lors tout l'édifice de sa gloire. Le sentiment amer de l'injustice entra dans cette âme ardente et la remplit de douleurs. Il accusa le public d'inconstance, et renonça au théâtre, en se plaignant d'avoir « trop « longtemps écrit pour être encore de mode. »

Il fallait un aliment à son imagination, une distrac-

tion à ses craintes , un soulagement à ses regrets. Des sentiments de piété qu'il avait eus dès sa jeunesse, et le besoin de produire, qui ne l'abandonna jamais, le portèrent à les chercher dans un travail simple et facile, qui lui offrait des consolations et le rappelait sans cesse à de sublimes espérances. Ainsi, l'auteur de *Polyeucte* résolut de se borner au rôle modeste d'interprète de Gerson ¹ ou d'A-Kempis.

Une explication si naturelle de ce qui n'avait peut-être aucun besoin d'être expliqué ne pouvait convenir à ces compilateurs dont le zèle indiscret a grossi presque toutes les vies des grands hommes de cent contes impertinents. On eut la simplicité ou l'effronterie de répandre que *l'Occasion perdue et recouvrée*, du sieur de Cantenac (voyez CANTENAC), était l'ouvrage de Corneille, qui s'en était confessé, comme d'une pièce impure, à un petit-père de Nazareth, par l'ordre exprès d'un chancelier de France ; que ce petit-père avait donné pour pénitence à Corneille de mettre en vers le premier livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* ; que la reine, après avoir lu cette paraphrase expiatoire, avait fait prier l'auteur de traduire ainsi le second livre ; et qu'enfin « nous devions le troisième à une « grosse maladie dont M. Corneille se tira heureuse-
« ment ². » Des hommes d'esprit, tels que Lamounoie,

¹ Il avait déjà mis en vers quelques chapitres du livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, et les avait publiés comme un essai ; mais ce fut à cette époque qu'il se consacra tout entier à ce travail, ce qu'il appelait lui-même « sacrifier sa réputation à la gloire du souverain « Auteur. »

² Voyez le *Carpenteriana*, imprimé en 1724, deux ans après que Lamounoie eut reproduit cette fable absurde comme une chose avérée, dans son édition des *Jugements des Savants*.

s'étant donné le ridicule de répéter ces inepties, il s'est trouvé d'autres hommes qui se sont donné la peine de les réfuter sérieusement. Ceux qui seraient curieux d'un plus ample informé peuvent en prendre le plaisir dans les *Mémoires de Trévoux* (décembre 1724), et consulter avec fruit la *Dissertation* publiée par M. Barbier sur *soixante traductions françaises de l'Imitation de Jésus-Christ*. Celle de Corneille eut une vogue que l'auteur infortuné de *Pertharite* dut confondre avec un succès. Elle produit d'ailleurs la même impression que ses *Poésies diverses* : quelques traits dignes du grand Corneille, et qui pourraient difficilement être d'un autre, y font succéder, par intervalles, l'admiration à l'ennui.

Près de six années s'écoulèrent dans ce travail malheureux, Corneille regrettant toujours d'avoir quitté le théâtre, et redoutant d'y revenir. Mais déterminé par Fouquet, il eut le malheur d'y reparaitre en 1659, et de défigurer le plus beau, le plus pathétique sujet de la tragédie antique. Cependant *OEdipe* réussit, et ce succès, si doux à un vieux triomphateur, le rengagea dans la carrière qu'il n'avait abandonnée qu'avec la douleur d'un banni forcé de fuir la patrie pleine encore du souvenir et des trophées de ses victoires. Il tenta un nouvel essai pour réunir le chant à la poésie, et les décorations de *la Toison-d'Or* (1661) furent encore plus applaudies que les déclamations d'*OEdipe*. Enfin ce fut son génie qu'on put justement applaudir : après une éclipse si longue, il jeta de nouveaux éclairs dans une scène de *Sertorius* (1662) et dans quelques discours nobles et fiers de l'héroïne de cette pièce, l'un des plus beaux rôles de mademoiselle Clairon. *Sophonisbe*, moins heureuse (1663), ne fit point oublier, ou plutôt fit remettre au théâtre la tragédie que

Mairet avait donnée, sous le même titre, sept années avant *le Cid*; mais on sut gré à Corneille de quelques traits de caractère et de mœurs rendus avec énergie, et qui rappelaient *Cinna*. On crut retrouver dans *Othon* (1664) le même genre de mérite à un degré supérieur. En effet, quelques morceaux, ou, si l'on veut, quelques vers tels qu'on devait les attendre de Corneille inspiré par Tacite; une exposition adroite, et tracée avec beaucoup d'art, l'ont soutenu longtemps au théâtre, où *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), ne firent que se montrer, comme pour annoncer qu'un grand homme qui avait eu le malheur de vieillir sans rivaux, allait trouver un vainqueur. Trois ans après, *Bérénice* avait confirmé le présage¹. *Pulchérie* et *Suréna* (1672 et 1674) furent les derniers efforts de l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*, qui poursuivit longtemps la gloire après avoir perdu son génie.

Des admirateurs indiscrets ont représenté ce grand poète comme livré au seul instinct du talent; et l'écrivain qui a le plus fortement calculé tous ses effets semblerait les avoir tous produits par de soudaines illuminations. Si ses chefs-d'œuvre eux-mêmes ne suffisaient pas pour démentir une assertion si étrange aux yeux de quiconque a réfléchi sur la marche de l'esprit humain, il faudrait renvoyer ceux qui persisteraient à y croire, aux *préfaces* de Corneille, aux *examens* qu'il a faits de ses pièces, à ses *discours* sur l'art dramatique²; ils y trouveraient les

¹ Personne n'ignore, en effet, qu'Henriette d'Angleterre, alors duchesse d'Orléans, avait fait engager secrètement Corneille et Racine à traiter le sujet de *Bérénice*; que les deux pièces furent représentées en même temps; qu'on appela ces représentations *un duel*, et que le vainqueur fut Racine.

² Ils sont au nombre de trois. Le premier a pour titre : *De l'utilité*

résultats de vingt années d'expérience, c'est-à-dire vingt années de méditations, à moins qu'on ne veuille confondre l'expérience et la routine ; ils y verraient même quelquefois la théorie de Corneille le conduire à devancer les combinaisons aussi délicates que savantes des poètes qui depuis ont perfectionné cet art, dont il fut chez nos aïeux le premier législateur comme le premier modèle.

Lorsque, après avoir ainsi parcouru tous ses ouvrages, et cherché à se rendre compte des principales qualités que chacun de ses chefs-d'œuvre suppose, on veut enfin se former une idée générale et précise de son théâtre et de son talent, ce qui frappe d'abord et impose, c'est la puissance de conception, l'admirable vigueur de tête avec laquelle il creuse, féconde et développe ses sujets ; c'est la force des combinaisons, l'adresse, l'abondance et la variété des préparations dramatiques. Ses plus beaux effets sont fondés sur une lutte énergique de la grandeur d'âme contre l'intérêt, ou du devoir contre les passions. Ce combat, quoi qu'on ait pu dire, est éminemment tragique ; mais il exige surtout un savant et difficile équilibre dans les moyens opposés de l'action. Corneille a mis trop souvent la force dans l'un des poids de la balance et la faiblesse dans l'autre. L'héroïsme et le devoir ne sauraient être vaincus ; la passion ose à peine combattre. Dès lors plus d'incertitude : le personnage étonne par son caractère sans surprendre par ses actions ; il triomphe sans gémir ; on l'applaudit sans le plaindre ; l'intérêt s'évanouit, l'admiration même s'altère : il y a moins de naturel et de vérité dans la peinture, d'où il suit qu'il y a moins

et des parties du poëme dramatique ; le second, De la tragédie ; le troisième, Des trois unités.

de véritable grandeur. Mais quand les passions touchantes, vaincues par l'inflexible devoir, osent se montrer encore dans tout l'empire de leur douleur ; quand l'héroïsme , vainqueur des intérêts les plus chers , s'immole par son triomphe et se voit forcé d'en gémir , l'enthousiasme qu'il fait naître est aussi déchirant que sublime ; on sent que l'admiration peut devenir théâtrale , et que Descartes a dit vrai lorsqu'il l'a nommée une *passion* ; car c'est ainsi que les cœurs élevés l'inspirent et l'éprouvent. Dans ces moments où Corneille se rapproche de la nature sans descendre des hauteurs de son imagination , aucun poète dramatique ne peut lui être préféré. Il saisit, il touche, il enlève ; il s'empare à la fois de toutes les facultés de notre âme , et les entraîne à volonté dans toutes les émotions qui l'agitent.

Ce grand homme a essayé tous les genres de sujet. Ceux qui n'ont vu la tragédie que dans les combats du cœur et les infortunes touchantes, ont dû souvent se méprendre sur son but et sur ses moyens. De grands caractères, développés par de puissants intérêts, liés à des révolutions mémorables, lui ont paru susceptibles de captiver seuls l'attention, d'animer la scène tragique, et d'y produire des effets de l'ordre le plus élevé. Dès lors, il n'a vu lui-même dans quelques-uns de ses drames que des tableaux historiques, dont la vérité imposante devait être le premier intérêt. Prenons pour exemple *Cinna*. C'est une conspiration contre Octave, pardonnée par Auguste. Féroce par ambition, Octave, triumvir, avait été un monstre abhorré de Rome et du monde ; généreux par politique, Auguste fut un prince adroit qui persuada aux Romains qu'ils pouvaient chérir un maître. Cette grande révolution dans le caractère d'Octave et dans les idées

des Romains , voilà ce que Corneille a voulu peindre et resserrer en cinq actes ; tout le reste est accessoire, subordonné, sacrifié ; la difficulté de l'entreprise ne permettait point d'être sévère sur le choix de tous les moyens.

Dans le dessein de l'auteur , le triomphe de l'adresse et du talent était de faire passer en quelques heures les impressions des spectateurs par tous ces changements , ou plutôt ces contrastes , que de longues années avaient produits dans Rome. D'abord on s'intéresse à la conspiration et l'on maudit le tyran ; bientôt *l'intérêt change*, et s'éloignant par degrés des conjurés , qui *changent* eux-mêmes , vient se fixer sur l'empereur , qui cesse enfin d'être Octave dans les derniers actes de *Cinna*. Ainsi Corneille n'a pas craint de sacrifier à la vérité, dans ce grand tableau politique, ce qu'il faut surtout conserver dans une tragédie, dont l'objet est d'attendrir et de faire couler de douces larmes, *l'unité d'intérêt*. Une des données de l'ouvrage était de faire succéder, dans l'espace de trois actes, la Rome du siècle d'Auguste à la Rome des triumvirs. Cinna est le représentant de l'une et de l'autre ; on le verra donc abhorrer Octave ; on le verra donc chérir Auguste. Ainsi Corneille n'a pas craint de sacrifier à la vérité historique et à son objet particulier l'un des préceptes généraux qui souffrent le moins d'exceptions, *l'unité de caractère*. La générosité, la justice, succédant aussi aux fureurs de la tyrannie et du crime dans l'âme ou dans la conduite du fils adoptif de César, lui furent inspirées par la politique, plus puissante que le remords. Corneille met la politique sur la scène dans le rôle de Livie ; il ne craint pas de sacrifier à la vérité historique une partie même de l'admiration qu'inspire son principal personnage , et sur laquelle repose

tout l'effet de sa tragédie. Ainsi s'expliquent les singularités, ou, si l'on veut, les défauts de cet étonnant ouvrage, qu'il serait trop difficile de justifier en tout, mais qu'il est injuste de juger d'après les mêmes données qu'un chef-d'œuvre vulgaire, dont l'auteur ne voudrait qu'émouvoir par des fictions attendrissantes. Ce qu'il y a de moins excusable, c'est le rôle que joue l'amour dans cette intrigue politique, dont il dégrade les héros, surtout l'indigne Maxime. Cependant, cette passion, qu'il était possible de mieux peindre et de rendre plus tragique, a paru sans doute au poète un moyen d'affaiblir ou du moins d'expliquer les disparates choquantes du caractère de Cinna. Si ce chef de conjurés était peint comme un Brutus, un républicain inflexible, porté à venger la liberté par le seul intérêt de la liberté même, il ne pourrait changer sans trop d'in vraisemblance, puisque cet intérêt ne change pas ; mais Cinna n'est point un Brutus ; c'est un jeune courtisan, qui, n'étant dans le fond poussé que par l'amour, peut être retenu par la reconnaissance¹.

Cette passion de l'amour, si éminemment théâtrale, s'était montrée, dans *le Cid*, avec tout son pouvoir et tout son charme : elle ajoutait au pathétique des situations d'*Horace* ; elle fondait l'intérêt à la fois noble et touchant de l'intrigue de *Polyeucte* ; mais Corneille, égaré par d'ignorants critiques, eut bientôt le malheur de se persuader « que l'amour est une passion trop chargée de « faiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque. » Il ne vit pas que cette *faiblesse*, comme il lui

¹ C'est encore une des choses auxquelles de très-grands maîtres, en critiquant cette pièce, auraient dû peut-être songer.

plait de l'appeler, ne pouvait s'ennoblir que par son excès même. En renonçant à l'employer comme mobile, il crut pouvoir s'en servir comme d'un simple ornement. Dépouillé de son empire et de ses tragiques douleurs, l'amour n'eut plus rien de noble, il n'eut plus rien de touchant ; il fit mépriser le personnage, en cessant de le faire plaindre. Alors, mais alors seulement, ce ne fut plus une grande et *dominante passion*, telle que les âmes fortes peuvent seules l'éprouver et la vaincre ; ce ne fut, en effet, qu'une *faiblesse*, une faiblesse vulgaire, et par là même insipide. Pour en faire un ridicule, digne en tout de la comédie, il ne manquait plus que de la peindre avec les couleurs artificielles que lui prêtaient ces romans où l'amour, considéré par abstraction, sans aucune des formes réelles qu'il reçoit des lieux, des temps, des mœurs, des caractères, n'était qu'un être de raison, comme les *entités* d'Aristote, se prêtait, aussi bien que les *universaux*, à des controverses scolastiques, et faisait soutenir des thèses galantes au Tasse comme à Richelieu. Il est déplorable que Corneille ait cédé à ce détestable goût. Rien ne l'a fait plus souvent et plus gauchement retomber de toute l'élévation de son génie jusqu'au niveau de ses contemporains.

Ce fut encore le goût de son siècle qui lui fit souvent allier au talent de mettre en scène de fortes ambitions peintes avec énergie et de grands intérêts traités avec grandeur, l'affectation de retracer, et d'étaler en maximes, ces petites prétentions des ambitieux sans audace, cette politique étroite et fausse des intrigants sans profondeur, enfin tout ce qu'il lui plaît de nommer la *science de cour* et ses *plus fines pratiques*. Il caractérisait alors, sans y songer, les héros, les héroïnes de la *fronde*, et l'esprit

général d'une époque où l'on remuait l'État, non pour se faire jour à travers de grandes révolutions, mais pour se passer la fantaisie d'un changement curieux de décorations et d'acteurs, dans les représentations d'une cour moins factieuse qu'indocile. Ces inégalités, ou plutôt ces contrastes, ne se font pas moins remarquer dans le style de Corneille. Répliques vives et hardies, dialogue serré, rompu, brûlant et rapide comme l'éclair; développements oratoires, à la fois naturels et forts, imposants et pathétiques; élévation de pensée, chaleur de sentiment, énergie de tournures; mouvements vrais de passion unis aux raisonnements d'une dialectique pressante; et par-dessus tout, ces élans, ces saillies d'une âme forte et profondément émue, ces *traits* du plus étonnant sublime, *qui ont mérité à l'auteur le nom de grand*, voilà ce qu'on trouve réuni dans la plupart de ses belles scènes, ce qu'on ne saurait trop admirer; mais on y trouve aussi quelquefois une malheureuse affectation de dialectique, le raisonnement mis à la place du sentiment, et, qui pis est, le raisonnement peu naturel, dégénérant en arguties revêtues des formes de l'école; des naïvetés comiques mêlées aux nobles accents de la haute tragédie; enfin, des traits de déclamation, ou de fausse grandeur; des traits d'affectation, ou de faux esprit.

Tels sont les trois vices principaux du dialogue et du style de Corneille. Ces vices, fort graves sans doute, pouvaient bien tenir en partie au temps, à de premières habitudes, à des modèles dangereux; mais ils avaient certainement leur racine dans la nature même du talent et de l'esprit de ce grand homme; peut-être aussi dans la trempe de son caractère; et l'on doit pour le moins douter qu'en aucun temps il eût pu s'en dépouiller et n'en pas

conserver de trace. Ne disons pas, comme on l'a fait tant de fois, que son génie fut inégal, puisqu'il a toujours, et dans tout, les mêmes genres de beautés, les mêmes genres de fautes; mais ne soyons pas éloignés de croire qu'en recevant de la nature, au plus éminent degré, presque tous les dons supérieurs qui font les grands écrivains, il n'en avait pas obtenu, dans la même proportion, ces heureuses qualités qui font les écrivains habiles et constamment fidèles au goût.

Quoi qu'il en soit, si on le juge par le nombre, et ce qui n'est pas moins vrai, quoique bien plus surprenant, par la nature de ses fautes, il est peu d'écrivains irréguliers et bizarres qu'on puisse mettre au-dessous de lui; si on le juge par le nombre et surtout par la nature et l'ordre de ses beautés, il n'y eut peut-être en aucun siècle et chez aucune nation de poète, d'orateur, d'écrivain sublime en aucun genre, qu'on puisse mettre au-dessus; il en est même fort peu, entre les plus admirables, qui méritent l'honneur insigne de lui être comparés.

Cet homme, si grand au théâtre, ne portait, dit-on, dans le monde que des manières communes et la simplicité d'un enfant. Vigneul-Marville, ou plutôt D. Bonaventure d'Argone, raconte que « la première fois qu'il le vit, « il le prit pour un marchand de Rouen. Sa conversation « était *si pesante*, ajoute le même écrivain, qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. » Si l'on n'avait à cet égard qu'un si faible témoignage, il serait très-permis de douter; mais La Bruyère, Fontenelle, tous ceux qui ont pu connaître Corneille, ou fréquenter des personnes qui l'avaient connu, ont parlé de ses manières et de sa conversation comme le prétendu Vigneul-Marville; enfin, Corneille lui-même en parle comme Fontenelle et

La Bruyère. Dans un billet à Péliisson, il dit avec la candeur d'un amour-propre naïf, d'une modestie sans feinte :

Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui ¹.

Cet aveu est décisif, mais il doit peu nous surprendre. Pour causer avec finesse et avec grâce, il ne suffit pas de penser avec noblesse et profondeur ; il faut avoir vécu dans un monde élégant ; il faut surtout posséder ce charme heureux de l'à-propos, cette fleur d'imagination, cet esprit *prime-sautier*, comme le nommait Montaigne, dons aimables qu'on a vus embellir quelquefois le génie, mais que le génie lui-même ne suppose pas toujours.

A ses manières communes, Corneille joignait encore une brusquerie d'humeur, une apparente rudesse qui pouvaient, au premier aspect, donner de son caractère une idée peu favorable. C'est un reproche qu'il partage avec le héros du même siècle, le plus célèbre par sa bonté. Au fond, l'âme de Corneille, comme celle de Turenne, renfermait l'humanité, la douceur, la confiante amitié. Il fut bon fils, bon époux, bon père. Il put avoir des défauts, mais on ne lui connut point de vice. Il conserva des goûts simples parce qu'il avait des mœurs pures. Il sut goûter les douceurs de la vie domestique, et trouver son bonheur dans ses devoirs. Reçu à l'Académie française en 1647, à la place de Maynard, il était doyen de la compagnie, et âgé de soixante-dix-huit ans,

¹ « Il ne faut l'entendre qu'à l'hôtel de Bourgogne, » disait aussi le grand Condé. Si ce mot n'est pas tiré des vers mêmes de Corneille, c'est une rencontre assez piquante pour mériter d'être remarquée.

lorsque, le 1^{er} octobre 1684, il fut enlevé à la France, qui lui donna le nom de *Grand*, « non-seulement pour le dis-tinguer de son frère, mais du reste des hommes ¹. »

Dès longtemps admiré avec enthousiasme, il avait été mis à sa place; et, par une rare exception, sa mort n'ajouta rien à sa renommée. Cependant son siècle le sentit plutôt qu'il ne sut le juger. La Bruyère mettait *OEdipe* sur le même rang qu'*Horace*; Baillet disait que d'Aubignac

¹ Corneille eut trois fils, dont l'aîné fut capitaine de cavalerie, et devint gentilhomme ordinaire; le second, officier de cavalerie comme son frère, fut tué dans la fleur de l'âge, avant 1676, et le troisième, qui avait embrassé l'état ecclésiastique, obtint, en 1680, le bénéfice d'Aigue-Vive, près de Tours. Lorsqu'en 1760 Voltaire se chargea de l'établissement d'une petite-nièce de Corneille, il ignorait, et toute la France ignorait comme lui, qu'il existait une descendante directe de ce grand homme, tombée aussi dans l'indigence, et qui avait plus de droits aux bienfaits des amis des lettres et de la gloire nationale. Cette unique et modeste héritière d'un des noms les plus illustres de l'Europe existe encore aujourd'hui; et l'auteur de cet article, qui se félicitait d'avoir eu l'honneur de se trouver avec elle sur la fin de 1808, apprit, quelque temps après, avec la joie la plus vive, que le gouvernement n'avait pas été imploré en vain par de généreux amis de cette femme respectable, et qu'il avait placé deux de ses neveux, l'un au lycée de Versailles, l'autre à celui de Marseille. Mademoiselle Corneille avait inspiré à Malesherbes l'intérêt le plus touchant. En 1792, il remit en sa faveur, à Collin Harleville (qui avait fait obtenir à leur protégée une pension sur la Comédie), un mémoire qui n'est pas imprimé, mais dont je dois la lecture à l'obligeance d'un des coopérateurs les plus distingués de la *Biographie*, M. Villenave, qui en possède l'original, corrigé de la main de Malesherbes. On voit, par ce mémoire et par des notes dont il est accompagné, que le fils aîné de Corneille eut, d'un mariage secret, un fils nommé Pierre-Alexis, marié lui-même à Nevers (1717), où il donna le jour à Claude-Étienne Corneille, père de mademoiselle Corneille actuellement existante, dernier rejeton d'une famille aussi maltraitée par la fortune que favorisée par la gloire. Jamais généalogie ne parut mieux constatée.

semblait être placé près de Corneille *pour l'obliger à marcher droit*, et ce d'Aubignac imprimait que la tragédie de *Théodore* était le *chef-d'œuvre de Corneille*. Voilà les jugements contemporains. C'est l'histoire de tous les siècles et de toutes les renommées. Ceux qui devaient le mieux juger, et qui jugèrent, en effet, avec le plus de justesse, non-seulement les ouvrages, mais le génie de ce grand homme, furent, comme on sait, Molière, Despréaux, qui cependant parut le méconnaître une fois, et Racine, qui, directeur de l'Académie à l'époque de sa mort, dut aux circonstances le bonheur de lui rendre un noble hommage.

Dans le dix-huitième siècle, la critique littéraire s'étant étendue et perfectionnée, en se formant une langue plus rigoureusement exacte, et dont les expressions étaient mieux définies, on apprit généralement à raisonner son admiration ; et les grands écrivains de l'âge précédent obtinrent une justice plus flatteuse. Voltaire, à qui l'on devait surtout cette heureuse révolution dans le langage de la critique, en donnant une édition du *Théâtre de Corneille*, en 1764, y joignit un *commentaire* qui est peut-être encore aujourd'hui ce qu'on a écrit de plus utile sur l'art et la poésie dramatiques. Il s'en faut bien cependant que ce précieux commentaire soit toujours exempt d'erreurs, et même d'erreurs très-graves. Voltaire partageait l'opinion de ceux qui accordent une préférence presque exclusive à ces touchantes infortunes et à ces combats du cœur qu'il avait lui-même su peindre avec tant de charme et d'éclat. Cette prévention dut le rendre moins sensible à des beautés d'une autre nature, l'empêcher même quelquefois de mesurer dans toute leur étendue, de pénétrer dans toute leur profondeur des combinaisons d'un autre

ordre; et cela seul peut expliquer comment Voltaire, analysant Corneille, a pu laisser beaucoup à faire à ceux qui viendraient après lui.

L'auteur du *Cours de littérature*, moins habile ou moins heureux dans son analyse de Corneille que dans celles de Racine et de Voltaire, n'a souvent fait que reproduire, dans un style agréable et de bon goût, mais un peu traînant et négligé, les principales remarques de l'illustre commentateur. M. Palissot, en les insérant toutes dans son utile édition des *OEuvres complètes de Corneille*, y a joint des notes intéressantes, des éclaircissements nécessaires, des aperçus justes et fins.

En 1767, l'Académie de Rouen, fière du grand nom dont la gloire devait particulièrement l'intéresser, proposa pour sujet d'un concours d'éloquence, l'*Éloge de Pierre Corneille*. Gaillard remporta le prix, et Bailly obtint l'accessit. (*Voy. GAILLARD.*) Les deux *Éloges* eurent du succès. Le premier a été mis en tête de quelques éditions de Corneille, et l'un et l'autre se trouvent dans le recueil des discours de leurs auteurs ¹.

La première édition correcte que l'on ait eue des *OEuvres dramatiques* de Pierre Corneille et de son frère est celle

¹ Celui de Victorin Fabre, où Corneille, a-t-on dit, dut trouver le complément de sa gloire,

« Et lui-même, applaudir, fier et reconnaissant,
« Dans son panégyriste, un grand homme naissant », »

est certes bien supérieur à l'œuvre de Gaillard et de Bailly; mais on comprend le sentiment de convenance qui a empêché l'auteur de se citer lui-même. J. S.

* M. Augustin Blanchet.

que Joly publia en 1738, 10 vol. in-12. On les réimprima à Amsterdam, 1740, et à Paris, 1747, 11 vol. in-12; 1758 et 1759, 19 vol. petit in-12. On trouve dans cette édition les *Poésies diverses*. Les *OEuvres dramatiques* de P. Corneille, avec des *Commentaires*, par Voltaire, furent réimprimées à Genève, 1764, 12 vol. in-8°; Paris, 1765, 12 vol. in-8°; Genève, 1774, 8 vol. in-4°; Paris, 1797, 12 vol. in-8°; Paris, Didot l'ainé, 1796, 10 vol. in-4°, papier vélin, édition tirée à deux cent cinquante exemplaires, qui peut faire partie de la collection du dauphin.

Les *Commentaires* de Voltaire ont été aussi imprimés séparément. Ils se trouvent, comme on l'a dit, dans les *OEuvres complètes de Corneille* publiées avec des *Observations critiques* par M. Palissot, Paris, Didot l'ainé, 1802, 10 vol. grand in-8°.

On a plusieurs éditions des *Chefs-d'OEuvre* de Corneille. Nous n'en citerons que deux :

1° *Les Chefs-d'OEuvre de Pierre Corneille, avec le jugement des savants à la suite de chaque pièce*, Oxford, 1746, in-8°; ce volume est rare et bien imprimé;

2° *Théâtre choisi de Pierre Corneille*, Paris, Didot l'ainé, 1783, 2 vol. in-4° pour la collection du dauphin. On a aussi l'*Esprit du grand Corneille extrait de ses œuvres dramatiques* (par Charlier); Bouillon, 1773, 2 vol. in-12.

Les curieux recherchent la tragédie de *Rodogune*, imprimée à Versailles, dans l'appartement et sous les yeux de madame de Pompadour, 1760, in-4°, avec des figures dessinées par Boucher. Les ouvrages de Pierre Corneille, outre ses *Pièces de théâtre*, ses *Examens* et ses *Discours*, dont on a déjà parlé, sont :

1° *Mélanges poétiques*, Paris, 1652, à la suite de *Cli-*

tandre, in-8°. Ce sont les premiers essais de l'auteur. Ce recueil est très-rare ;

2° *OEuvres diverses*, précédées d'une préface historique et bibliographique par l'abbé Granet, et de la *Défense du grand Corneille*, par le P. Tournemine, Paris, 1738, in-12 de 461 pages. Ce volume renferme les Essais qui formaient le *Recueil des Mélanges*, divers poèmes composés à la louange de Louis XIV et du dauphin (de 1663 à 1680), avec les traductions latines de plusieurs poèmes, par Santeuil et le P. La Rue, et d'autres poésies françaises et latines sur différents sujets. L'éditeur y parle d'une traduction des deux premiers livres de *la Thébàïde* de Stace, faite par Corneille, et imprimée vers l'an 1671 ;

3° *Lettre apologétique du sieur Corneille, contenant sa réponse aux observations faites par le sieur de Scudéry sur le Cid*, Rouen, 1637, in-8° ;

4° *L'Imitation de Jésus-Christ, traduite et paraphrasée en vers français*, Rouen, 1656, in-4°. Les deux premiers livres avaient été publiés en 1651. Cette paraphrase a eu au moins quarante éditions ;

5° *Louanges de la sainte Vierge, composées en rimes latines par saint Bonaventure, et mises en vers français*, Rouen, 1665, in-12 ;

6° *L'Office de la sainte Vierge, traduit en français, tant en vers qu'en prose, avec les sept psaumes pénitentiaux, les vespres et complies du dimanche, et tous les hymnes du bréviaire romain* ; Paris, 1670, in-12 ;

7 On trouve encore diverses poésies latines et françaises de Corneille, dans les *Triumphes de Louis le juste*,

dans les *Epicinia Musarum*, à la louange du cardinal de Richelieu ; dans les *Recueils* de Sercy ; dans la *Guirlande* de Julie, parmi les poésies du P. La Rue, celles de Santeuil. (*Voyez*, dans la *Biographie universelle* de Michaud, les articles AUBIGNAC, BARETTI, LAVAU.)

FIN DE L'ESSAI SUR CORNEILLE.

ÉLOGE
DE
LA BRUYÈRE.

La même Classe de l'Institut ¹ couronna le même jour (le 4 avril 1810) l'*Éloge de La Bruyère* et le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*. C'était, depuis la fondation des concours académiques, la première fois qu'un tel *phénomène* ² se présentait, et il ne s'est pas renouvelé depuis.

J'ai dit ailleurs que si la marche de ce Discours n'a pas l'entraînement et la pompe de l'*Éloge de Pierre Corneille*, ni peut-être l'élévation soutenue du *Tableau littéraire*, il se distingue entre toutes les autres compositions de M. Fabre par l'harmonie, la finesse et la grâce du style, et par une connaissance du monde et du cœur humain fort extraordinaire chez un moraliste de vingt-cinq ans.

Ce fut sans doute cette différence de manière qui fit qu'à l'exception du cardinal Maury ³ aucun académicien ne soupçonna quel pouvait en être l'auteur. On se souvient que Victorin Fabre, pour prévenir désormais les jalousies et les cabales que ses triomphes multipliés excitaient plus encore que ses opinions, avait enfin suivi le conseil de Ginguéné, de *combattre la visière hermétiquement fermée*, c'est-à-dire de garder le plus rigoureux silence et de ne pas même joindre, suivant l'usage, son nom cacheté à son manuscrit. Le dépit de Chénier ⁴ et de plusieurs autres académiciens, lorsqu'ils surent à qui ils avaient décerné le prix, prouve que la précaution avait pu n'être pas inutile.

L'auteur a donné deux éditions de l'*Éloge de La Bruyère* sans y changer un seul mot.

J. S.

¹ La Classe de la langue et de la littérature française.

² Rapport de M. Suard, secrétaire perpétuel de l'Académie.

³ Voyez dans la *Vie de Victorin Fabre*, tome Ier, la conversation du cardinal Maury avec Chénier.

⁴ *Ibidem*.

ÉLOGE

DE

LA BRUYÈRE.



Respicere exemplar vitæ, morumque....

..... Et veras hinc ducere voces.

HORAT. *De Arte poet.*

Le peintre des mœurs et de la société, La Bruyère, est de tous nos grands écrivains celui dont la vie et la personne nous sont le plus inconnues ; la satire elle-même ne nous a rien appris sur ce philosophe satirique ; et l'on voit avec surprise dans un moraliste célèbre l'homme le plus ignoré. Singulier contraste, en effet, entre la destinée d'un auteur et celle de ses ouvrages ! A l'obscurité profonde dont il paraît s'être enveloppé, malgré l'éclat de sa gloire, on croirait qu'il n'a vécu que pour composer ses *Caractères* ; mais pour composer ses *Caractères*, il a dû vivre longtemps au sein de ces réunions brillantes qui,

prenant le bruit pour la renommée, s'estiment seules en possession de l'acquérir et de la répandre ; il a dû vivre longtemps parmi ceux qui, pour me servir d'une de ses expressions heureuses, *placés d'une éminence au-dessus des autres*, soulèvent en quelque sorte les réputations, et les montrent d'en haut à la multitude avide de voir et d'applaudir.

Telle est, en effet, la source de tant de réputations qui ne mènent pas à la gloire. Lorsqu'un auteur s'est fait ainsi des succès, et ce qu'il croit un avenir, on n'ignore point sa vie ; on sait qu'on le voyait souvent dans le salon de *Ménippe*, ou à la toilette de *Césonie*¹ ; on retient ses mots flatteurs, ses anecdotes piquantes ; on n'oublie que sa prose et ses vers ; et quelquefois il demeure un grand homme dans le *Dictionnaire historique*. L'on va donc par cette route à la postérité ; mais on n'y porte pas ses livres. Quand un livre y va seul, au contraire, sa réputation est sûre et durable ; c'est lui qui l'a faite, et il la soutient.

C'est ainsi, messieurs, qu'est venu jusqu'à nous le livre des *Caractères*. Son auteur, dont on ignore la vie, vous a cependant semblé digne de la solennité d'un éloge public. Cet hommage était dû sans doute à l'industriel écrivain qui maniait sa langue avec tant d'artifice que, la variété des matières qu'il traite exigeant tous les tons et tous les styles, il semble prendre, et quitter, et reprendre à volonté, tous les genres d'esprit et de talents. Il était dû au moraliste qui, pour tout dire en un seul mot, pourrait suppléer à l'expérience, et nous apprend à l'acquérir.

¹ Ménippe et Césonie, deux des *Caractères* de La Bruyère. L'on a cru reconnaître dans le premier le maréchal de Villeroi ; dans le second, mademoiselle du Briou, depuis marquise de Constantin.

Je vais donc analyser sa composition et son style ; j'exposerai ensuite sa morale et sa philosophie : la connaissance de l'auteur et du philosophe célèbre pourra nous conduire enfin sur les traces de l'homme ignoré. Je demanderai au moraliste ce qui fut dans sa morale le résultat de ses mœurs ; et j'aurai lieu d'observer, en caractérisant l'écrivain, qu'un des plus grands avantages de la forme dramatique qu'il a donnée à son livre est de nous montrer avec l'objet qui se présente à sa pensée l'impression qu'il en reçoit, et de nous mettre ainsi toujours en société avec lui-même. Or, quand on a vécu longtemps dans cette société intime, il paraît moins difficile d'apprécier son âme que son esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Écrire quelquefois avec génie est un don de la nature ; écrire toujours avec art, c'est un métier qui demande un long apprentissage, un exercice laborieux. Voilà comment écrit La Bruyère ; et ces dernières expressions, qui seules pouvaient rendre ma pensée, c'est à lui que je les dois. « *C'est un métier, dit-il, de faire un livre comme de faire une pendule.* Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit pour être auteur. » Non, sans doute, cela ne suffit pas pour être auteur comme La Bruyère ; il ne suffirait pas même d'avoir plus d'esprit et de talent que lui. Il y a dans tout écrivain habile deux choses très-différentes, le talent de l'auteur, et l'art de l'ouvrier. C'est la perfection de cet art qui m'étonne surtout dans La Bruyère. Je le considérerai donc d'abord comme un ouvrier excellent, plein d'industrie et de science.

Avant qu'il se proposât d'écrire, La Bruyère avait consumé plusieurs années de sa vie à observer les hommes¹. Jouissant enfin du repos et d'une heureuse indépendance,

¹ Expressions de La Bruyère lui-même. — « Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, etc. » Chap. 1^{er}, *Des Ouvrages de l'esprit*.

il pourrait méditer sur ses observations, les réunir en corps de doctrine, et en former un système de philosophie morale. Ce fut le projet de bien des moralistes ; ce ne sera pas le sien. Soit qu'il ait plutôt, en effet, un esprit juste et perçant qu'une raison vaste et profonde, et qu'il se trouve ainsi moins porté à généraliser ses vues qu'à peindre ses impressions ; soit qu'il redoute pour son livre le sort de ces Traités de morale qu'on admire en ne les lisant pas, et qui demeurent ensevelis dans le respect au fond des bibliothèques ; quoi qu'il en soit, il renonce sans peine à la gloire d'un si long travail, et ce n'est point par modestie. « Ne verrons-nous pas de vous un *in-folio*, » se fait-il dire quelque part sous le nom d'un philosophe « grec ? Traitez de toutes les vertus et de tous les vices » dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de « fin.—Ajoutez, répond-il, et qui n'aura nul cours. »

Au moment donc de prendre la plume, il me semble l'entendre raisonner ainsi avec lui-même : Cet ouvrage suivi, ce Traité méthodique et qui n'ait point de fin, je ne le ferai point. Il faut être lu pour être utile. Au lieu de discourir savamment sur les vertus et sur les vices, je peindrai les vices et les vertus : ce que j'aurais mis en maximes, je le mettrai en action. J'ai vécu, observé, je connais le monde ; j'introduirai dans le monde ceux qui ont moins vécu ou moins observé que moi. Là, ils verront agir ceux que j'ai vus agir, et ceux que j'ai ouïs parler je les leur ferai entendre. Or, si les hommes ont des mœurs, ou des habitudes morales, qui changent, et qui appartiennent aux individus, ils ont tous aussi des affections morales qui appartiennent à l'espèce, et qui ne changent point. En peignant ce qui est des hommes de mon temps et de ma nation, je peindrai donc ce qui est

de l'homme de tous les siècles et de tous les lieux. Ainsi mon livre deviendra l'image des choses et des personnes; et dans les sociétés de Paris j'aurai fait voir l'espèce humaine. Il peut se faire que ce travail ne forme pas un gros *in-folio*; mais à cela près, et qu'il sera lu, il vaudra bien, je l'espère, un *Traité suivi, méthodique, et qui n'aurait point de fin*.

Il me paraît donc que La Bruyère a considéré son livre comme une scène morale et comique, où chacun de nous est à la fois spectateur et personnage, mais où lui seul est acteur, et se charge de jouer tous les rôles.

Si nous observons maintenant de quelle manière il étudie chacun de ces rôles, et comment il se prépare à chaque représentation, nous découvrirons sans peine que la vérité, l'énergie, ou la finesse de l'exécution, tiennent beaucoup à l'idée première et au plan de son ouvrage; mais beaucoup plus cependant à sa méthode de composition, où nous retrouvons encore ce même art de l'ouvrier dont lui seul peut nous offrir toutes les sortes d'exemples.

« L'homme du meilleur esprit, comme il l'observe lui-même, est inégal... il entre en verve, mais il en sort : « alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point... « Chante-t-on avec un rhume? ne faut-il pas attendre « que la voix revienne ¹? » La Bruyère est cet homme sage. Il ne chante pas avec un rhume; c'est-à-dire, il n'écrit jamais que dans ces moments d'inspiration où l'âme vivement frappée des objets les reçoit et les réfléchit dans le discours comme dans une glace fidèle.

¹ Chap. II, *De l'Homme*, t. II, édit. de Hollande, avec les *Commentaires* de M. Coste.

La forme seule de son livre pouvait lui permettre d'attendre toujours, et de toujours saisir ces moments plus ou moins rares. Dans une composition où *tout marche et se suit*¹, on est quelquefois entraîné par la suite du raisonnement ou la liaison des idées : on développe un vaste plan, on tient la chaîne de ses créations, on craint qu'elle ne vienne à se rompre, on est tourmenté du besoin de continuer sa course quand il faudrait se reposer. La Bruyère n'éprouve jamais ni ce besoin ni ces craintes. Il n'appréhende pas de voir échapper de ses mains le fil délicat du raisonnement et de la logique du discours, dans un ouvrage formé de tableaux épars, et d'observations, toujours d'accord entre elles sans doute, mais que l'artifice de la composition n'enchaîne pas ; et il n'est point impatient d'épancher les émotions de son âme, dans un ouvrage où presque toujours il se donne un rôle étranger. Il écrit sur divers sujets à des époques diverses, ou plutôt à différents jours il fait divers personnages. Hier il était Ménalque, et il ne l'est plus ; il en a dépouillé le caractère et le masque. Il revêt aujourd'hui celui de Théobalde ; il note son débit sur ses discours ; il imite son geste et le son de sa voix. Enfin il représentera, lorsqu'un de ces moments d'inspiration durant lesquels il entre en scène l'aura si bien transformé en Théobalde lui-même, qu'il ne lui restera plus qu'à jouer d'original. Voilà comment il se dispose à chaque représentation nouvelle ; et voilà comment il met dans son jeu tant de naturel et d'aisance.

Tous ces soins préparatoires, ces intervalles de méditation entre des compositions différentes, ces expériences

¹ Boileau, *Art poétique*.

faites sur sa pensée, et pour ainsi dire ces répétitions du rôle que l'on doit prendre, voilà ce que je nomme dans La Bruyère l'art de l'ouvrier. Un art si profond suppose le talent, et loin de le gêner, il le sert, l'enrichit ; il développe sa force en la réglant ; il marche devant lui pour sonder sa route. L'imagination fécondée par une longue méditation, fermente sourdement, s'échauffe, et tout à coup se passionne et s'enflamme. On sent l'approche du dieu. Toutes ces idées successives qu'on avait lentement amassées, on les reçoit simultanément : un travail secret les a disposées dans un ordre lumineux ; on les voit comme dans un tableau dont le dessin est tracé : comme on les voit, on les peint : on avait conçu, l'on enfante. C'est ainsi que l'on fait de verve, quoiqu'on travaille avec art. C'est le secret de tous les grands écrivains : c'est celui de La Bruyère. Ce que sa raison a pensé, son imagination l'anime ; elle y donne la vie, l'expression et le mouvement. Parmi tant de personnages divers, celui qu'il fait parler, on l'entend ; celui qu'il fait agir, on le voit ; celui qu'il peint, on l'a vu, on pense le reconnaître. On les démêle tous dans la foule, on les nommerait par leur nom ; et quoiqu'ils aient souvent entre eux quelques points de ressemblance, il est impossible de s'y tromper, et de les prendre l'un pour l'autre, tant leurs physionomies sont vives et naturelles ! tant le peintre qui les représente excelle à saisir dans chacun les traits particuliers qui le caractérisent !

Veut-il peindre l'impertinent , il le fait entendre dès l'antichambre ; on le reconnaît avant qu'il soit entré. La Bruyère s'en empare aussitôt ; il le place au milieu d'un cercle, le fait asseoir à un repas, le conduit à une table de jeu , et il ne le quitte enfin qu'après nous avoir rendus

ce qu'il est lui-même, c'est-à-dire *incapables de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent*¹.

Va-t-il nous montrer encore, dans des attitudes si variées, *ces âmes curieuses et avides du denier dix*, qui spéculent toute leur vie sur le rabais ou le décri des monnaies, et dont la seule pensée est d'acquérir ou de ne point perdre ? Non, sans doute ; ces gens-ci n'ont tous qu'une physionomie, qu'il faut rendre par un seul trait : *De telles gens*, dit le philosophe, *ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent*. Ce n'est pas là peindre, je l'avoue, mais c'est assez bien définir.

En voici d'autres que le vent de la faveur pousse à voiles déployées sur l'océan de la fortune. Une allégorie pleine de feu les va mettre sous nos regards : *Ils perdent en un moment la terre de vue, et font leur route*. Les voilà en pleine mer. *Tout leur rit, tout leur succède : action, ouvrage, tout est comblé d'éloges et de récompenses ; ils ne se montrent que pour être embrassés et félicités*. — *Il y a un rocher immobile qui s'élève sur une côte : les flots se brisent au pied ; la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas : c'est le Public, où ces gens échouent*².

Toujours la même vérité, la même variété ! Comme on conçoit chaque objet d'une manière différente, il faut le rendre aussi par un tour différent : c'est ce que n'oublie jamais La Bruyère, et c'est par là que son livre devient *l'image des choses et des personnes*.

Si j'étais poète comique, je relirais sans cesse La

¹ Chap. v, *De la Société et de la Conversation*.

² Chap. xii, *Des Jugements*.

Bruyère, et je ne croirais pas en cela m'écarter du précepte de Boileau, qui veut qu'un poète comique fasse du monde *son unique étude*¹. Si j'étais poète comique, je ne m'aviserais pas, même dans un *Éloge de La Fontaine*², de proclamer ce fabuliste, si spirituel et si fin dans sa naïveté, qui n'est pas toujours bonhomie, le premier des modèles à imiter après l'inimitable Molière; je ne croirais pas que le renard qui *daube au coucher du roi son camarade absent*, fût pour moi une meilleure leçon que Pamphile qui *cache son cordon bleu par ostentation*³; mais après nos bons comiques, parmi lesquels je n'oublierais point l'immortel auteur de *Gil Blas*, je regarderais La Bruyère comme le plus utile de mes maîtres, comme celui qui pourrait m'enseigner, par les plus nombreux exemples, l'art si délicat et si rare de mettre sans ménagement, et pourtant avec discrétion, les préjugés en évidence, et de montrer les ridicules dans de justes dimensions. Je regarderais son livre comme une source féconde de morale et d'exquise plaisanterie; je me permettrais même d'y puiser. Ici, je pourrais y surprendre l'intention d'un caractère, et là, d'une situation; ailleurs, le contraste heureux de la situation et du caractère; plus loin, des scènes adroites où ce contraste prolongé s'accroît par la progression des incidents et du ridicule.

Ainsi l'habile satirique m'apprendrait à montrer les objets à travers l'optique théâtrale, et à les grossir sans les exagérer; mais il m'apprendrait aussi à n'être pas dupe moi-même de mon optique, et à dépouiller mes ac-

¹ *Art poétique*, chant III.

² Voyez celui de Champfort, qui était en effet poète comique.

³ Chap. IX, *Des Grands*.

teurs de leurs robes de théâtre : leçon utile à bien des gens qui ne sont pas poètes comiques.

Quelquefois ce La Bruyère, qui tire un si grand parti de l'illusion théâtrale, se plaît à la faire évanouir, et à ramener les caractères dans la vérité toute nue. C'est ainsi qu'il peint son faux dévot. Toute cette peinture, il faut l'avouer, est la contre-partie de Molière, et il me paraît démontré que le sévère moraliste avait pour but, en la traçant, de démentir le poète, tranchons le mot, de relever dans la conduite de Tartufe ce qui lui semblait inconsequent.

« Son Onuphre ne dit point : *Ma haine et ma discipline*¹, au contraire ; il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un dévot... S'il se trouve bien d'un homme opulent, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ni avances, ni déclarations² ; il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est pas aussi sûr d'elle que de lui. Il est encore plus éloigné d'employer, pour la flatter et la séduire, le jargon de la fausse dévotion : ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein... Il ne pense point à s'attirer la donation générale de ses biens³, s'il s'agit surtout de les enlever à un fils, le légitime héritier... Il en veut à la ligne collatérale ; on l'attaque plus impunément⁴. »

Ainsi, le moraliste et le poète ont envisagé leur faux dévot sous un point de vue tout différent. C'est que l'un

¹ Voyez *Le Tartufe*, acte III, scène II.

² Acte III, scène III.

³ Acte III, scène VII.

⁴ La Bruyère, chap. XIII, *De la Mode*.

était à la fois grand moraliste et grand poète, tandis que l'autre n'est ici, ne doit être que moraliste, et dément dans le poète tout ce qu'il a disposé pour la marche de son intrigue et pour l'effet théâtral. C'est surtout aussi que Molière a placé l'imposteur à la ville, et que La Bruyère l'a observé principalement à la cour. Pour ce qui regarde l'exécution, elle est admirable dans La Bruyère; mais elle le paraîtrait bien davantage sans la comparaison qu'on est forcé d'en faire avec les scènes divines de ce Molière, supérieur à tous ceux qui l'ont suivi comme à ceux qui l'avaient précédé; supérieur à son art, ou du moins à l'idée que le génie lui-même s'était jusqu'à lui formée de son art.

Mais on peut rester loin de Molière, et cependant être inimitable. Comme l'auteur du *Misanthrope* lui-même, celui des *Caractères* a eu des disciples et point de rival. Riches des débris de son patrimoine, on les a vus en quelque sorte se partager sa succession. Il semble avoir légué à Fontenelle ces pensées fines et délicates qui feignent de se cacher sous la familiarité de l'expression; à Duclos, l'analyse des mœurs, et ces comparaisons vives et transparentes qui réfléchissent sur des observations, quelquefois nouvelles et peu éclaircies, la netteté des images qui nous sont le plus familières; à Vauvenargues, ces aperçus justes et frappants, que le tour rapide et la brièveté de la phrase gravent en maximes et en définitions; à l'auteur des *Pensées philosophiques*, quelque chose de cette adresse qui prépare de loin la pensée principale, et la fait voler ensuite avec plus de force, comme un dard longtemps balancé. Enfin l'auteur des *Lettres persanes* paraît avoir appris de lui cet art d'amener un mot piquant, et l'art beaucoup plus heureux d'approfondir les vices et les ri-

dicules des hommes en paraissant les effleurer. Souvent, je l'avoue, Montesquieu a surpassé son modèle par la vivacité du trait et la vigueur du pinceau ; mais il est loin d'avoir embrassé, dans la peinture du monde, un champ aussi étendu. Ainsi La Bruyère est resté sans rival, malgré toute la supériorité de génie que je ne prétends point méconnaître dans l'auteur de ces *Lettres persanes*, ouvrage charmant et sublime, où tant de délicieuses peintures ne sont qu'un mérite de plus.

Je n'égalerais donc pas La Bruyère aux Molière et aux Montesquieu ; je ne le placerais pas au rang de ces génies extraordinaires dont un seul suffit pour illustrer un siècle et une nation ; mais je demanderai quelle est la seconde place digne d'un écrivain qui, dans un seul ouvrage, semble épuiser toutes les formes de la composition et toutes les ressources du style ; qui prend avec une égale aisance tous les caractères d'esprit et tous les genres de talent ; qui peint le vice comme Juvénal, joue le ridicule comme Aristophane ; qui raille avec Lucien, plaisante avec Rabelais, puis tout à coup grandit, se passionne et s'élève, se montre philosophe et grand philosophe, orateur et grand orateur, et devient un moment l'émule des Platon, des Cicéron et des Chrysostôme ; qui, représentant cet univers comme une vaste scène d'illusions théâtrales, où les décorations restent toujours les mêmes, tandis que les acteurs changent toujours, où ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus, demande quel fond à faire sur ce personnage de comédie¹, avec ce même ton oratoire, cet accent de triomphe et de terreur dont Bossuet s'écrie, après une peinture du même genre : *Oh !*

¹ Chap. VIII, *De la Cour*.

que nous ne sommes rien ! qui, s'élevant contre le prince d'Orange, à peine encore assis sur le trône, par l'exil de son beau-père, accable le nouveau monarque de son indignation, moins encore que de ses craintes ; rend la cause du faible Stuart commune à tous les rois qui l'ont trahie, et développe les plus grands intérêts politiques avec toute la rapidité des mouvements oratoires les plus variés et les plus éclatants ?

Oublions que le fameux Nassau ne fut point tel que le satirique se plaît à nous le figurer dans ses *mordantes hyperboles* ; que l'histoire, plus impartiale, a placé son nom parmi ceux des grands rois ; et qu'enfin la reconnaissance de tout un peuple célèbre encore tous les ans, comme la véritable époque de sa liberté et de sa splendeur, le jour où le vœu national lui offrit le pouvoir en lui imposant des lois. Oublions que La Bruyère est injuste ; pardonnons, sans l'approuver, l'aveugle patriotisme d'un Français qui poursuit dans le prince d'Orange, devenu Guillaume III, le plus implacable ennemi de la France ; ne considérons ce fragment, cette déclamation violente, que comme un morceau d'éloquence ; que de beautés vraiment supérieures n'y découvrirons-nous pas ? Je ne sais si je me trompe, mais cette espèce de harangue, d'un genre si neuf parmi nous¹ ; cet exorde dramatique ; cette manière dont l'orateur commence par se mettre lui-même en scène ; ce discours qu'il fait prononcer au prince d'Orange au moment de son entreprise ; cette réponse qu'ont semblé faire tous les monarques de l'Europe, et leur conduite, comme leurs discours, en opposition avec leurs droits, leur honneur et leurs intérêts ; cet avenir qui les

¹ Chap. XII, *Des Jugements*, t. II, p. 114 de l'édition déjà citée.

menace, et qu'il leur montre de loin ; cet éloge de Louis XIV, qui seul paraît, entre tous les princes, comme le vengeur de la cause des rois et le défenseur de la majesté du diadème sur les fronts même de ses ennemis ; ce nouveau retour de l'orateur sur lui-même, lorsqu'il demande aux bergers, aux habitants des montagnes, de le recevoir dans leurs cavernes, si l'on peut s'y cacher aux tyrans et n'y rencontrer que des bêtes féroces ; ces mouvements brusques, ces tours, ces élans rapides, enflammés, ces éclats d'une indignation aussi profonde que brûlante, sembleraient partir du Forum ou de la place publique d'Athènes. Ainsi tonnait contre Philippe le plus grand orateur de la Grèce, et ce fragment de La Bruyère rappelle toute la véhémence de ses plus éloquents discours. Eh bien ! cet orateur politique, cet écrivain plein d'énergie, qui vient de mériter un moment d'être comparé à Démosthènes, est le même qui, tout à l'heure, avec l'imagination riante d'Horace et la piquante vivacité de Catulle, se jouait si légèrement de la manie de Diophile, de cet amateur d'oiseaux dont la maison n'est qu'une volière : « *Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil, disait-il, lui-même est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve* ¹. » Fut-il jamais une égale flexibilité de style ?^a Sut-on jamais varier et assortir avec plus d'art, à des sujets si divers, le ton de son éloquence ?

Nul n'a prouvé mieux que La Bruyère ce qu'il établit en principe, que *l'éloquence peut se trouver dans tous les genres d'écrire* ². Quelles que soient, en effet, la nature et

¹ Chap. XIII, *De la Mode*.

² Chap. I^{er}, *Des Ouvrages de l'esprit*.

l'étendue d'un sujet, reproduire dans son style, non-seulement les pensées, les images, mais encore les impressions et les mouvements de son esprit, c'est sans doute écrire avec éloquence ; or, c'est ainsi qu'écrit La Bruyère, non quelquefois et de bonheur, mais avec réflexion et toujours. Nul n'a fait aussi constamment l'usage le plus heureux de ce don si rare de l'éloquence, et il en déploie les ressources avec tant d'adresse et de succès^b, qu'il faudrait, pour n'être que juste, le placer dans le si petit nombre des parfaits modèles de l'art d'écrire, s'il montrait toujours autant de goût qu'il prodigue d'esprit et de talent.

Que sert de voiler ma pensée ? Il vaut mieux convenir franchement que dans le livre où ce grand écrivain sait réunir avec tant d'esprit, tant de charme et de bonheur, toutes les sortes de variétés, d'oppositions, de contrastes, il n'a pas évité celui que forment avec des beautés supérieures des fautes qui se voient de loin ; mais il faut convenir aussi que cette dernière espèce de contrastes est celle qui, dans La Bruyère, nous frappe le plus rarement.

Son exécution, toujours soignée, est comme sa composition, pleine de combinaisons savantes. Mais si l'on considère à part le style, qui appartient en propre au génie de l'écrivain, et l'élocution, qui doit être asservie au génie de la langue, on trouvera que l'auteur des *Caractères* a bien plutôt un style étincelant de verve, et artistement travaillé, qu'une élocution constamment pure, élégante, harmonieuse. Si la construction régulière gêne l'essor de son esprit, il se sert d'un tour inusité ; les lois de l'usage sont enfreintes, mais la pensée jaillit et s'élance ; l'élocution est vicieuse, mais le style est plein de nerf, plein de grâce et d'artifice. Il me semble que cet homme, si profondément instruit de toutes les ressources de son art,

avait plus étudié cet art dans ses méditations que dans les livres, et qu'il sacrifiait sans peine une théorie générale à ses procédés particuliers. C'est un archer qui veut que son trait vole ; l'arc qu'on lui met en main est trop faible, il le jette, et d'un bras vigoureux lance la flèche et frappe le but.

Presque toujours , chez les grands écrivains , la nouveauté du style a sa cause dans l'originalité de la composition. Il fallait bien que La Bruyère ne reconnût point de modèle dans sa manière d'écrire , puisque son livre n'en avait pas ; puisque, ni parmi les modernes, ni dans l'antiquité, rien ne lui ressemblait¹, malgré l'identité de son titre et de celui de * Théophraste, qu'il traduit, par amour-propre apparemment , mais qu'il se garde bien d'imiter.

Disciple et successeur d'Aristote , le philosophe Tyr-tame , surnommé Théophraste par son maître , en avait adopté sans restriction tous les principes de morale. Il chercha moins à les établir par des discussions nouvelles qu'à les mettre en évidence avec plus d'agrément et d'énergie. Les regardant comme prouvés, il voulut en faire l'application aux mœurs de son temps et aux caractères des hommes. Cette innovation philosophique et ingénieuse , en égayant la morale, semblerait avoir agrandi et réformé la scène comique. Peut-être , en rassemblant dans un même portrait toutes les nuances si variées d'un vice ou d'une vertu , Théophraste a-t-il fait soupçonner cette adresse , aujourd'hui familière aux vrais poètes comiques , de réunir avec vraisemblance dans un seul per-

¹ Si ce n'est peut-être Lucien dans quelques-unes de ses peintures, et quelquefois aussi Pascal, dans le dialogue satirique.

sonnage, idéal et de convention, tous les traits réels, mais épars, d'un travers de l'esprit ou d'un vice du cœur. Peut-être a-t-il ainsi montré de loin la comédie de caractère à son disciple Ménandre, qui la fit connaître aux Athéniens.

Ce serait là sans doute un éminent service rendu à la littérature de son pays par ce même philosophe, qui mérita plus de gloire en le sauvant deux fois de l'oppression¹. Sa méthode de composition annonce peu, toutefois, et le maître de Ménandre et le précurseur de La Bruyère. Si celui-ci adopte ses vues, c'est dans un livre original, c'est pour se les rendre propres en les développant; et s'il part du même principe, c'est pour en déduire un art tout nouveau. Tandis que le rhéteur grec, souvent animé, mais toujours didactique, loin de mettre en scène les pensées, les discours et les actions qui caractérisent telle vertu, tel vice ou tel ridicule, décrit, raconte, énumère ces actions et ces discours, le moraliste français nous offre la vive peinture, ou plutôt la représentation de la société; vaste drame où la vérité, plus encore que la vraisemblance, l'oblige à donner presque tous les rôles à des acteurs ridicules ou vicieux.

Non-seulement cette représentation morale de la société ne se trouve point dans Théophraste, mais elle ne pouvait pas s'y trouver. Comment faire le portrait où n'existe pas le modèle? La société, le monde, ce théâtre des honneurs, de la réputation et des richesses, où s'agitent en tous sens nos prétentions et nos intérêts, ne fut jamais connu des anciens. C'était dans leurs places publiques, sur leurs vaisseaux, dans leurs camps, dans les

¹ Voyez Plutarque, *advers. Colot.*, édit. de Reiske, vol. X.

cirques d'Olympie , qu'était pour eux le théâtre des dignités , de la fortune et de la gloire. Cette expression même du monde , telle que nous la concevons aujourd'hui , n'a jamais existé pour eux : ils ne l'auraient pas comprise. On ne s'était pas encore accoutumé à voir la patrie dans un *cercle*, et le monde dans des *salons*.

Parmi les peintures de La Bruyère , il n'en est pas de plus piquante , de plus éminemment philosophique et morale , que celle de ces deux hommes , l'un toujours timide , circonspect , embarrassé , flatteur , complaisant ; partout évité , oublié , raillé ; importun avec une extrême politesse , et stupide malgré son esprit : l'autre fier , railleur , présomptueux , dogmatique ; toujours recherché , fêté , caressé , applaudi ; homme aimable , homme de bon ton , qui ne dit que des impertinences , homme d'esprit qui n'est qu'un sot. Ces peintures , si vivement , si heureusement terminées par ces mots : *Il est pauvre ! Il est riche*¹ ! le philosophe grec n'aurait pu les tracer. Jamais le pauvre de La Bruyère ne s'est offert à ses regards ; il ne l'a jamais vu marcher lentement , le front penché , *les épaules serrées , le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être point aperçu*. La considération , les égards , n'étaient point encore , dans le siècle où vivait Théophraste , l'apanage exclusif de l'opulence. L'indigence même avait été ennoblie par les Miltiade et les Eudamidas. Le pauvre était , se croyait et il était cru l'égal du riche. Comme lui , dans les assemblées politiques , il venait , la main libre et la tête haute , jeter son vote dans l'urne et se donner des magistrats ; il entrait avec lui dans les bains publics , dans les lycées , dans les gymnases ; et dans les jeux , dans les

¹ Chap. vi, *Des Biens de fortune*.

spectacles, il venait s'asseoir près de lui sur les marches de l'amphithéâtre, ou, s'élançant dans la lice, il volait lui disputer le prix. Une inégalité plus ou moins grande dans les fortunes a été de tous les siècles et de tous les gouvernements. Mais, à ne considérer les objets que sous le point de vue moral et politique, on trouvera que les hommes furent toujours partagés en deux classes : ce sont aujourd'hui des riches et des pauvres, c'étaient autrefois des esclaves et des citoyens. Les modernes peuvent s'applaudir et se faire honneur de leur partage. Il y a cependant plus de rapports entre la pauvreté et l'esclavage qu'entre la richesse et les droits de cité.

Après le *Tartufe* de Molière, La Bruyère n'a pas craint de faire le portrait d'Onuphre, tartufe qui diffère en tout du premier ; et Marivaux, après La Bruyère, a peint son Tartufe aussi, M. de Climal, qui ne ressemble point aux deux autres, tant le sujet est fécond ! Maintenant, placez Marivaux, La Bruyère et Molière lui-même chez les Grecs ou chez les Romains, plus de Tartufe, plus d'Onuphre, plus de Climal, plus de sujet si heureux pour le poète comique, pour le moraliste et le romancier. Comment trouver à peindre un tartufe dans un État où la nation avait ses pontifes sans doute, mais où les femmes, même jolies, n'avaient pas de directeur ; où les traitants, lorsqu'il y en eut, rendirent bien quelquefois aux proconsuls, mais ne rendirent jamais à Dieu ce qu'ils avaient pris au monde¹ ; où, pour abrégér beaucoup ce qui pourrait être long, il n'y avait ni riches abbayes, ni canonicats, ni bénéfices simples, ni roi qui, devenu vieux, passât des maîtresses aux confesseurs ?

¹ Boileau, satire ix.

Dans l'ouvrage éminemment dramatique de La Bruyère, comme dans nos sociétés, les femmes viennent à chaque instant varier et animer la scène. Quant au livre de Théophraste, elles n'y paraissent point : on ne les trouve pas même au chapitre *De la Médisance*¹. Bornées chez les Grecs à faire le bonheur domestique de l'homme, les femmes ne partageaient point alors ses relations sociales : retirées dans l'intérieur de leur famille, elles ne se montraient en public que dans les solennités nationales. Le moment où la plus belle et la plus douce moitié du genre humain est devenue la compagne, non-seulement de la vie privée, mais de l'existence extérieure et publique de l'autre, a été l'heureuse époque d'une importante révolution dans les destinées de l'Europe. Dès là l'influence des femmes s'est fait sentir dans tout le brillant édifice de notre civilisation. Et comment un moraliste dont l'objet principal est de peindre nos mœurs, nos réunions et nos habitudes sociales, pourrait-il oublier le sexe à qui nous les devons presque toujours? Comment un écrivain supérieur qui revient à chaque page et avec tant d'intérêt sur des sujets de littérature, pourrait-il s'arrêter moins sur ce sexe dont les goûts, les opinions et les suffrages, depuis la renaissance des lettres, ont exercé tant d'empire sur toutes les littératures, et sur les créations même du génie?

Oui, quelques réclamations séditieuses que fasse entendre La Bruyère lui-même contre un pouvoir qui, fût-il usurpé, serait légitimé dès longtemps par le droit de

¹ Ce chapitre est le *xxviii*^e et le dernier dans la traduction de La Bruyère. Deux autres chapitres, dont Casaubon n'avait connu que les titres, ont été enfin retrouvés dans un manuscrit du Vatican, et imprimés, par Bodoni, en 1786.

prescription, c'est vous, faibles compagnes de l'homme, qui, dans des âges de barbarie, avez surtout concouru à changer les mœurs de nos pères, et préparé les éléments qui devaient un jour former les nôtres. Objets du culte et des exploits de cette brillante chevalerie parée de toutes les illusions de l'amour et de l'honneur, vous avez fait du désir de plaire le mobile de l'héroïsme, et de la générosité la plus noble partie du courage.

C'est quand vos délicates mains ont décerné les fleurs, les couronnes, les devises, nouvelles décorations de la valeur, que les fiers descendants des Cimbres et des Siscambres ont dépouillé par degrés ce caractère féroce qui leur faisait regarder comme honteux d'acquiescer à la sueur de son front ce qui pouvait ne coûter que du sang¹. Nos arts, notre littérature tout entière, se sont embellis, comme nos mœurs, de l'influence de vos vertus, de vos grâces, et même de vos défauts, qui leur ressemblent si bien ! Tout ce que six siècles de civilisation, et quelques époques de lumières, ont produit d'aimable et de glorieux, offre des traces de cette influence ; et lorsque ces hommes superbes, qui se disent vos protecteurs, ont voulu cesser d'être barbares, ils ont adopté vos lois, et fléchi sous votre empire.

Parmi nous, trois écrivains célèbres ont traité spécialement des femmes, ce qui n'est arrivé, comme on peut croire, à aucun moraliste ancien ; mais tous trois en ont jugé d'une manière fort différente. Thomas, qui, on le voit bien, ne les avait connues que dans l'histoire, en a fait un bel éloge à la façon de Plutarque, lorsqu'il raconte les faits d'armes des héros grecs et romains. La Bruyère,

¹ Tacite, *Mœurs des Germains*.

qui les avait observées principalement dans le grand monde, en a fait une satire assaisonnée quelquefois de ces grâces légères ou piquantes dont elles-mêmes, sans doute, lui avaient appris le secret. Rousseau, qui les connaît bien mieux, parce qu'il les a beaucoup aimées, leur a dicté les leçons d'une philosophie souvent sévère, toujours pleine de sentiment. De là vient que le philosophe s'est fait écouter avec enthousiasme, le satirique avec curiosité, le panégyriste avec indifférence; il était trop loin de la nature, en parlant au sexe qui s'y trompe le moins. Quant au rigide La Bruyère, n'envisageant ses modèles que dans nos sociétés, il leur reproche envieusement jusqu'à ces défauts aimables dont les a parées la nature, si prodigue pour elles de ses dons. Leurs caprices, nous dit-il, devraient en détacher les hommes, si rien pouvait les guérir. Rousseau, qui ne s'était pas borné à étudier les femmes dans un cercle, et qui savait apparemment à quoi le caprice est bon, Rousseau ne veut rien leur ôter de ce qui fait leur empire, et ne leur pardonne rien de ce qui peut l'affaiblir. La Bruyère paraît en médire pour empêcher qu'on ne les aime; Rousseau, pour les faire aimer. Ce n'est pas froidement qu'il blâme; il moralise en grondant; et, dans son emportement, qui n'a pas dû leur déplaire, on sent toujours le plaisir qu'il éprouve à s'occuper d'elles, même lorsqu'il en dit du mal.

On ne trouve dans La Bruyère ni cette analyse fine à la fois et profonde des penchants naturels, des droits et des devoirs des femmes, ni cette éloquence ingénieuse et cependant passionnée, qui rendent si neuf et si piquant tout ce que le précepteur d'Émile a écrit sur la compagne de son élève. Mais l'auteur des *Caractères* reprend sa supériorité dans les peintures satiriques : alors, comme

dans les portraits de la coquette, de la dévote et de la pédante, il lutte souvent avec honneur contre les premiers chefs de notre littérature, contre les Molière et les Boileau. Ces peintures, qui ne sont pas toutes renfermées dans le chapitre sur les femmes, sont un des principaux ornements de son livre ; et l'usage que les progrès de la société parmi nous le mettaient à portée d'en faire, est une des principales causes de son incontestable prééminence sur le philosophe ancien qui fut son prédécesseur, mais ne pouvait pas être son modèle.

J'ai dû m'arrêter d'une manière spéciale sur ces causes essentielles, et qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas été remarquées. Je l'ai dû, non-seulement eu égard à leur importance, et à leur rapport intime avec le sujet de ce discours, non-seulement parce qu'elles expliquent les différences si nombreuses et si remarquables qui se trouvent entre les anciens et La Bruyère, considéré comme écrivain, mais parce qu'elles expliqueront aussi, et peuvent seules expliquer, les différences plus nombreuses, plus curieuses encore, que nous allons découvrir entre eux et lui, en l'envisageant comme moraliste.

SECONDE PARTIE.

Les philosophes de l'antiquité ont le plus souvent traité de l'homme en général, ou du citoyen considéré comme membre de la république : ils lui ont tracé des modèles de perfection quelquefois vraisemblables, presque toujours imaginaires ; et, laissant au poète satirique les peintures du vice et du ridicule, qui n'étaient plus sous ses pinceaux que des personnalités, ils nous ont dicté des préceptes moins faits pour éloigner du crime que pour conduire à la vertu. « Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, observe La Bruyère lui-même, et n'ont presque relevé aucun de ses faibles. Au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection et d'un héroïsme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'impossible¹. » Cette manière de juger les moralistes anciens, et particulièrement les stoïques, devait être celle de La Bruyère, qui, dans les formes dont il revêt la philosophie morale, se trouve presque toujours en opposition avec eux. Mais com-

¹ Chap. XI, *De l'Homme*.

ment donc La Bruyère ne s'est-il pas aperçu qu'une telle opposition dérive de la nature même des choses; qu'elle tient essentiellement à la différence des temps, et aux divers points de vue où se trouvaient placés par les conjonctures, et lui-même, et ces vieux philosophes, qu'il égale sans les imiter?

Dans un siècle où notre civilisation semblait, en se développant, toucher à son dernier terme, il avait étudié, non pas précisément l'homme, analysé par abstraction dans son être intelligent et dans son être moral, mais les hommes, tels qu'ils se montrent parmi nous au sein de ces réunions que les Grecs ne connaissaient pas, dans ces cercles frivoles en apparence, et qui cependant, à la ville comme à la cour, sont le théâtre de nos prétentions, et souvent de nos intrigues les plus sérieuses. Né Français, il avait vu les défauts et les travers de l'espèce humaine modifiés en cent façons diverses par la diversité des rangs et des conditions, que les Grecs, même sous leurs rois, ne connurent pas davantage. Or, dès là qu'il voulait écrire le résultat de ses observations, il lui fallait bien renoncer à leurs idées de perfection absolue et d'héroïsme, pour s'attacher à ces peintures ou affreuses ou ridicules, qui lui paraissent, avec raison, plus propres à nous corriger.

Je ne prétends pas dire toutefois que La Bruyère se soit borné à ces peintures morales qui, parmi beaucoup de caractères vicieux et méprisables, en offrent cependant plusieurs d'aimables et de vertueux. Il s'élève quelquefois aux méditations plus hardies de cette philosophie générale qui ne renferme pas la règle de nos devoirs dans des exemples à fuir ou des modèles à suivre, mais la fait découler immédiatement de la nature même de l'homme,

ou des rapports qui lient entre eux les hommes réunis en corps social. Il est même très-remarquable que sur plusieurs points importants le moraliste du dix-septième siècle a devancé les philosophes les plus célèbres du dix-huitième, et notamment (l'on va s'étonner peut-être) cet éloquent Gênois qui s'est attiré tant d'éloge et de blâme par la nouveauté de ses opinions.

Négligeons de rapprocher, si l'on veut, les préceptes d'éducation que nous propose La Bruyère dans son chapitre sur l'Homme, de ces mêmes préceptes développés dans les premiers livres d'*Émile*. Ne nous arrêtons qu'à ces principes si féconds en résultats, et dont un seul peut former la base d'un système de philosophie morale. Si Rousseau établit le sien sur cette opinion fondamentale que, dans notre ordre social, le choc des amours-propres et des intérêts fait naître parmi les hommes une rivalité dangereuse, et les rend tous à la fois héritiers présomptifs et ennemis nés les uns des autres, La Bruyère l'avait dit avant lui ¹; s'il conclut après Montaigne et Boileau, qui l'a mis en beaux vers, que l'homme garrotté par nos institutions, et progressivement altéré par des causes étrangères, n'est point ce qu'il paraît être, ou n'ose point être ce qu'il est ²; La Bruyère l'avait dit avant lui ³; et s'il

¹ « Tous les hommes, par les postes différents, par les titres et
« par les successions, se regardent comme héritiers les uns des
« autres, et cultivent par cet intérêt, pendant toute leur vie, un dé-
« sir secret et enveloppé de la mort d'autrui. » (La Bruyère, chap. vi, *Des Biens de fortune*.)

² Rarement un esprit ose être ce qu'il est, etc.

BOILEAU, *Épître sur le Vrai*.

³ Dans son chap. xi, *Sur l'Homme*. « Tout est étranger, y est-il

ordonne enfin toute l'éducation de son élève imaginaire d'après la maxime stoïque : « Il n'y a pour l'homme qu'un « vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir « quelque chose à se reprocher, » cette maxime est de La Bruyère ¹; Rousseau en la développant n'a presque fait qu'ajouter cette explication nécessaire : *tout le reste est hors de nous*.

Ailleurs, ce n'est plus Rousseau, c'est Montesquieu que La Bruyère devance. Le pouvoir que ce grand publiciste attribue sur le caractère et les habitudes morales des nations à l'influence du climat, le moraliste l'accorde à l'influence des lieux sur l'esprit, sur les passions, le goût et les sentiments de l'homme ². Ailleurs enfin, c'est encore La Bruyère qui paraît léguer à Thomas ces idées philanthropiques dont le développement a rempli ses plus éloquentes pages, et qu'il annonça d'abord dans une épître justement célèbre, moins par l'éclat un peu factice de la versification que par l'énergie des pensées ³.

Toutes ces opinions philosophiques n'ont point attiré de blâme à La Bruyère; au contraire, on en a fait un

« dit, dans l'humeur, les mœurs et les manières de la plupart des « hommes.... Tel homme au fond et en lui-même ne se peut définir, trop de choses qui sont hors de lui le changent, l'altèrent, le « bouleversent; il n'est point précisément ce qu'il est ou ce qu'il « paraît être. » Réflexion éminemment juste, et qui, pour le dire en passant, devait encore engager le moraliste à choisir, dans l'exposition de ses principes de philosophie, la forme qu'il leur a donnée.

¹ Chap. xi, *De l'Homme*.

² Chap. iv, *Du Cœur*.

³ *L'Épître au Peuple*, qui obtint l'*accessit* au jugement de l'Académie, en 1760. Il suffit, pour se convaincre des emprunts faits par son auteur à La Bruyère, de jeter un moment les yeux sur le chapitre intitulé *Des Grands*, dans le livre des *Caractères*.

crime à Thomas, à Montesquieu lui-même, et surtout à J.-J. Rousseau. C'est ainsi que le système de l'intérêt personnel (que je suis loin de défendre) a révolté dans le livre de l'*Esprit* ceux qui l'approuvent encore dans le livre des *Maximes*¹. Tout lecteur qui réfléchit peut aisément se convaincre qu'il ne faut souvent que regarder à la date de l'édition, ou à la forme d'un ouvrage, pour savoir ce que la critique, et l'opinion contemporaine, ont reconnu pour vrai dans un moraliste, et ce qu'elles ont voulu y trouver faux.

Il serait fort aisé d'en dire la cause ; mais ce n'est pas ici le lieu. Il suffit d'avoir montré que l'auteur des *Caractères* savait généraliser ses pensées, présenter avec étendue les résultats de ses méditations, et remonter aux principes d'une haute philosophie. Toutefois, entraîné par l'instinct, ou plutôt par la connaissance réfléchie de ce beau talent de peindre qui ne l'abandonne jamais, on le voit presque toujours revêtir d'une image particulière ses observations les plus générales ; ses opinions philosophiques, les présenter en tableau ; et ce qui serait pour un autre le sujet d'une dissertation, le renfermer dans une peinture.

Supposons qu'un philosophe vulgaire s'impose la tâche de nous prouver que le sort des habitants des campagnes est trop souvent malheureux, et que nous sommes loin de compatir assez aux travaux pénibles, aux misères de cette classe de la société, qui donne son lait à nos enfants et ses bras à la patrie. Il va commencer, cela est sûr, par opposer avec complaisance les rustiques vertus du peuple à nos vices déguisés sous un vernis de politesse ; sa raison

¹ Celles de Larochehoucault.

grossière mais droite, à notre esprit cultivé mais faux ; et à la mollesse de notre luxe ses laborieuses privations. Il finira par établir que chaque homme a droit de prétendre à une égale portion de bonheur ; et plaise à Dieu qu'il soit assez modeste pour faire grâce à ses lecteurs d'une excursion préliminaire dans les forêts où nos ancêtres vivaient, avant le déluge, au sein de l'égalité naturelle ! La Bruyère fait moins de frais ; il veut moins prouver, et sait mieux convaincre. Je vais le citer, et je ne m'en excuse pas. C'est ici la seule manière de le louer dignement.

Il nous transporte sous un ciel ardent, sur une terre arrosée de sueur ; et il nous fait voir : « Certains animaux
« farouches, des mâles et des femelles, répandus par la
« campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre, qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec
« une opiniâtreté invincible.—Ils ont, dit-il, comme une
« voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds ils
« montrent une face humaine ; et en effet ils sont des
« hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils
« vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent
« aux autres hommes la peine de semer, de labourer et
« de recueillir pour vivre ; et méritent ainsi de ne pas
« manquer de ce pain qu'ils ont semé¹. »

Quelle leçon, grand Dieu ! quelle peinture ! Malheur à qui ne trouve pas cela déchirant ! Comme, dès le premier trait, ce tableau vient frapper et agiter l'imagination, pour saisir ensuite et serrer le cœur ! Quel soudain éclat d'une affreuse lumière que ces mots ainsi préparés : *Quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine !* Et combien, effrayée d'abord par l'aspect de ces malheu-

¹ Chap. xi, *De l'Homme*.

reux, à qui le destin n'a laissé que la voix et le front de l'homme, touchée enfin par l'image de leurs opiniâtres travaux, dont nous recueillons les fruits dans une oisive indolence, combien, dis-je, toute âme qui sait encore sentir, écoute avec attendrissement et s'empresse de redire ces paroles qu'une émotion vraie a fait si simples, et qu'une situation forte rend sublimes : *Ils méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé !...* O véritable philosophie ! beautés naturelles et ravissantes ! quels développements oratoires pourraient égaler de pareils traits ? Il ne faut pas se flatter de trouver souvent, même dans La Bruyère, cette éloquence pénétrante et cette vigueur de pinceau ; mais cette philosophie douce et humaine, on l'y trouvera toujours.

Toujours, disais-je ! Non, La Bruyère, s'il m'écoutait aujourd'hui, sentirait lui même que cet éloge a besoin d'une restriction. Il effacerait de son livre des lignes que l'expérience accuse, et que réproouve l'humanité. Comment la plume d'un philosophe, cette plume consacrée à la morale, à la religion sainte, à la vertu, a-t-elle tracé l'apologie de la persécution et de l'intolérance ? Me bornerai-je à plaindre La Bruyère ? Oserai-je l'excuser ? Si je ne l'excuse pas, il me faut aussi condamner les plus grands hommes de son siècle, les Racine, les Bossuet, et l'Académie... oui sans doute, l'Académie elle-même. Je n'oublie point que je parle dans son sein ; mais c'est en disant la vérité que je serai digne de m'y faire entendre. Oui, l'Académie elle-même avait proposé l'éloge de cet édit de proscription¹ que l'on appela longtemps *l'extinc-*

¹ La révocation de l'édit de Nantes. Ce sujet fut proposé pour le concours de poésie.

tion de l'hérésie, quoique l'hérésie existe encore ; et ce fut, dit-on, le sage Fontenelle qui eut le malheur de mériter le prix. Pardonnons une erreur qui put séduire tant de bons esprits et de cœurs généreux. Pardonnons aussi à leur roi, que de si nobles complices doivent sinon justifier, du moins absoudre peut-être. Et comment la vérité, toujours tremblante devant le pouvoir, se serait-elle offerte à ses yeux lorsqu'elle échappait encore aux regards de la raison et du génie ? Un des grands écrivains de ce siècle, préservé de la contagion, moins par la supériorité de son esprit, quoiqu'il l'eût sublime, que par la bonté de son âme, qui fut plus sublime encore, un seul osa faire entendre les plaintes de l'humanité souffrante et outragée ; un seul, dis-je, et c'est sans doute assez nommer Fénelon. Que l'équitable postérité couronne de fleurs ses images ; mais qu'elle n'oublie jamais combien étaient nécessaires à notre aveugle patrie ces écrits où, dans l'âge suivant, ont été développés les principes d'une philosophie tolérante, et qui nous ont éclairés sur les fautes de nos pères.

La Bruyère parut une fois encore suivre le torrent de l'exemple, et s'abandonner à l'impulsion de son siècle, mais cette fois-là, du moins, c'était pour le corriger. Au moment où les esprits commençaient à s'agiter sur les chimères du quiétisme, il comprit que l'intérêt de la religion et de l'État conseillait de ne combattre qu'avec l'arme du ridicule ces illusions qui, depuis, attaquées avec violence, et violemment défendues par l'éloquence et par la dialectique, devaient causer dans l'Eglise tant de scandales, à la cour tant de divisions. C'était juger en philosophe. Cette manière de voir si juste, et de si pures intentions, n'ont cependant pas sauvé de l'oubli ses *Dia-*

logues sur le Quiétisme^{d1}. Ils ont partagé le destin de tous les ouvrages que firent naître ces questions de mysticité, dans lesquelles de très-grands génies ont eu le double malheur de perdre leur temps et d'oublier leur esprit. Il résulte de ces dialogues, qui seraient encore bons à lire si les *Provinciales* n'existaient pas, que le philosophe La Bruyère était un savant théologien, un casuiste orthodoxe, à un peu de jansénisme près; mais on reconnaît à son style qu'il avait pour la controverse une vocation moins décidée ou moins heureuse que pour la morale.

* Celle de ses *Caractères*, j'ose l'affirmer encore, après l'avoir accusé d'une erreur que je pouvais dissimuler, est, à cette exception près, aussi généreuse que sévère. Mais peut-être, en éclairant l'esprit, en parlant à l'imagination, ne va-t-elle pas toujours jusqu'à émouvoir le cœur. Rarement fait-elle entendre cet accent affectueux ou passionné que lui ont donné d'autres moralistes plus touchants, plus utiles même; car nos sentiments ont sur nos actions plus de prise que nos maximes, et les hommes se dirigent bien moins d'après les jugements de leur esprit, qu'ils ne se laissent conduire aux affections de leur âme.

Mais il est un autre point de vue sous lequel l'auteur des *Caractères*, considéré comme moraliste, est peut-être le plus utile; le plus réellement classique entre tous les écrivains, je veux parler de la connaissance profonde qu'un lecteur qui réfléchit doit puiser dans son ouvrage, non pas précisément de l'homme ou du cœur humain,

¹ *Dialogues posthumes du sieur de La Bruyère, sur le Quiétisme.* Paris, 1699. Ces dialogues sont au nombre de neuf. Les sept premiers furent trouvés dans les papiers de La Bruyère; Dupin, qui les fit imprimer, y en ajouta deux autres.

mais des hommes qui nous entourent et de ce monde où nous vivons.

Depuis l'apparition de cet ouvrage, il est arrivé sans doute bien des révolutions dans nos mœurs. Ces partisans dont les richesses, dont le faste et le crédit étaient sûrs d'obtenir tout, parce qu'ils pouvaient tout payer; ces Turcarets si vains encore quand Le Sage, après La Bruyère, les a joués avec génie, ne conservent plus qu'au théâtre ce rôle pompeux et sot qu'ils avaient rempli longtemps sur une plus vaste scène.¹ Ces casuistes, dont la foule ignorante, à peine encore échappée aux verges de l'inexorable Pascal, était venue tomber sous le fouet du caustique La Bruyère; ces directeurs si nombreux, et jadis si nécessaires, que notre moraliste révoque en doute si la réconciliation de deux époux peut avoir lieu sans qu'on ait fait au préalable *jouer la machine du directeur*; toutes ces machines-là sont brisées, et ce n'est point, à coup sûr, au préjudice de la morale ni de la religion. *C'est trop*, observe ailleurs La Bruyère, *c'est trop contre un mari d'être à la fois coquette et dévote; une femme devrait opter*¹; et les femmes ont choisi. Ces différences, et d'autres semblables, nous apprennent ce qu'étaient nos mœurs au dix-septième siècle, et quels changements elles ont éprouvés depuis. Une comparaison attentive de La Bruyère et de Duclos pourrait fournir aussi un parallèle entre les mœurs de ce même siècle et celles de l'époque célèbre que nous avons vue finir; mais ces rapprochements, que tout le monde peut faire, ces différences qu'il était peut-être bon et qu'il suffit d'indiquer, n'ôtent rien, ou peu de chose, à l'incontestable utilité des tableaux de

¹ Chap. III, *Des Femmes*.

La Bruyère, parce qu'en peignant les hommes de son temps, il a fort souvent aussi fait le portrait des hommes du nôtre.

Nous vivons encore tous les jours avec la plupart de ses personnages. N'est-il pas notre contemporain, ce favori d'un ministre qui, la veille d'une disgrâce, reconduit jusque sur l'escalier? N'est-il pas notre contemporain, ce savant Hermagoras qui néglige de s'informer des guerres d'Allemagne ou d'Italie, pour discourir sans distractions sur la guerre des géants? Les jolies femmes d'un âge mûr ne se persuadent-elles plus que *les années ont moins de douze mois*? N'est-il plus de ces hommes prudents qui, peu chargés de maximes, *en empruntent*, selon l'occurrence, *à mesure qu'ils en ont besoin*¹? Que de Pamphiles aujourd'hui, comme dans le siècle de La Bruyère, *parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier*², savent l'histoire avec les femmes, sont poètes avec un docteur et géomètres avec un poète! Mais surtout quelle foule, ou, pour parler plus juste, quel troupeau de ces Clitons qui *n'ont jamais eu toute leur vie que deux affaires, déjeuner le matin et dîner le soir*; hommes nés pour la digestion, *et dont les éloquentes discours sur le rôti, les entremets et le hors-d'œuvre donnent envie de s'asseoir à une bonne table où ils ne soient point*³!

Voilà comment l'habile moraliste fait en quelque sorte le signalement de tout ce monde qui nous environne. Il me semble quelquefois que la méditation de son livre m'a

¹ Chap. ix, *Des Grands*.

² *Ibidem*.

³ Chap. xi, *De l'Homme*.

donné de l'expérience. Si je me laisse moins surprendre à ces dehors qui nous trompent , parce qu'ils commencent par nous flatter ; si je me trouve armé d'avance contre cette honnêteté impérieuse qui fait servir la politesse aux prétentions de la vanité ; ou si je prends sur le fait ce désintéressement avare qui sait tourner les calculs de la générosité au profit de la fortune, c'est que j'ai pris des leçons de La Bruyère ; c'est qu'en m'instruisant si bien à observer les visages, il m'a fait sentir le besoin de ne plus m'arrêter aux masques, et, comme il dit lui-même avec tant de bonheur, *d'enfoncer les caractères* pour savoir à quelle profondeur on rencontre le tuf. Très-utile par ses peintures, plus utile par ses réflexions, lorsqu'il les offre à notre esprit, il a d'avance préparé notre âme aux impressions qu'elle en doit recevoir ; et il lui suggère ainsi les maximes de conduite dont elle peut en secret se faire l'application. Considérée sous ce point de vue, la morale de La Bruyère fait moins d'honneur encore, ce me semble, à la supériorité de sa raison qu'à la droiture de son cœur, dont les premières impressions paraissent toujours nobles et vertueuses. Observées avec attention, rapprochées avec justesse, elles pourraient nous faire connaître, en grande partie du moins, ce que nous cache le silence de l'histoire littéraire sur les mœurs et la personne de cet illustre écrivain.

TROISIÈME PARTIE.

La vie privée d'un auteur, lorsqu'elle n'est pour rien dans sa gloire, offre généralement peu d'attrait à ses lecteurs. Mais si cet auteur est un satirique, un moraliste sévère, sa personne nous inspire un intérêt de curiosité dont il est peu difficile de pénétrer le motif : soit malignité, soit prudence, on cherche alors volontiers à découvrir dans les mœurs la cause de la morale, ou, ce qui n'est pas toujours impossible ; à trouver dans la morale la condamnation des mœurs. On se plaît à juger celui qui s'est constitué juge des autres, et il n'est peut-être personne qui, relisant La Bruyère, ne se soit demandé quelquefois : Le peintre des *Caractères* n'a-t-il jamais fait le sien ?

Mais en supposant qu'il l'ait fait, à quels signes le reconnaître ? Que raconte la tradition des événements de sa vie ? Le lieu de sa naissance et l'année de sa mort. Qu'est-il resté de lui ? Un livre où, comme le poète comique, il se plaît à revêtir, avec une fidélité pareille, les caractères les plus divers. Ainsi la forme même du livre paraît écarter l'examen qu'on voudrait faire de l'auteur.

J'ose le dire cependant, c'est ce qui le rend simple et

facile. Quand j'ai lu un de ses chapitres, c'est une heure que j'ai passée avec lui chez Æmîle ¹ ou chez Irène ². Il me transporte sur la scène du monde, et il s'y place lui-même au milieu de ses personnages ; je le trouve toujours entre eux et moi. Les objets qui m'environnent sont ceux mêmes qui tour à tour viennent attirer son attention, et dès lors, en me transmettant les impressions qu'il en reçoit, il me fait aisément juger des dispositions qu'il y apporte.

Mais il n'est pas vrai que l'histoire et la tradition littéraires, qui ne nous ont rien appris des événements de sa vie, aient gardé le même silence sur son caractère moral. Si leur témoignage borné, mais sûr, ne peut suppléer à nos recherches, il peut les éclairer du moins, et les rendre plus positives. Cette tradition récente encore, ou plutôt des témoins oculaires, ont dépeint notre moraliste à l'historien de l'Académie, « comme un philosophe qui
« ne cherchait qu'à vivre tranquillement avec des amis
« et des livres ; faisant un bon choix des uns et des autres ; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir ; toujours
« disposé à une joie modeste, et ingénieux à la faire
« naître ; poli dans ses manières et sage dans ses discours ; craignant toute sorte d'ambition, même celle
« de montrer de l'esprit ³. » Ce portrait si simple et si aimable, est-ce celui de La Bruyère, est-ce celui du philosophe dont il nous fait la peinture au sixième chapitre de ses *Caractères* ? La ressemblance est frappante ; on ne saurait s'y tromper. Ce rapprochement est curieux ; il en

¹ Le grand Condé.

² Madame de Montespan.

³ *Histoire de l'Académie*, par l'abbé d'Olivet, t. II, p. 252. Paris, 1750.

résulte évidemment que le philosophe des *Caractères* est La Bruyère lui-même, et qu'il s'est montré dans son livre, aux regards de la postérité, tel qu'il était ou paraissait être aux yeux de ses contemporains.

Entrez chez ce philosophe, « vous le trouverez sur les
« livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme...
« ou la plume à la main pour calculer les distances de
« Saturne et de Jupiter... Vous lui apportez quelque
« chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une
« occasion de vous obliger... Le manieur d'argent,
« l'homme d'affaires, est un ours qu'on ne saurait ap-
« privoiser ; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine...
« L'homme de lettres, au contraire..., est vu de tous et à
« toutes les heures... ; il ne peut être important et il ne
« le veut point être¹. » Ne serait-ce point ce passage
qu'avait particulièrement en vue le successeur du philo-
sophe à l'Académie française, lorsque, attestant ses collè-
gues qui l'avaient *connu de plus près*, La Bruyère, assu-
rait-il, *en faisant les caractères des autres, a parfaitement
exprimé le sien*²? N'y retrouvons-nous pas, en effet, celui
qu'on nous représente comme n'ayant d'autre ambition
que *de vivre tranquillement avec des amis et des livres*?

Quant au *bon choix* qu'il sut en faire, c'étaient, pour
les livres, les anciens, j'entends ceux qu'adopte pour
maîtres quiconque est appelé à le devenir ; et c'étaient,
parmi les modernes, pour ses livres comme pour ses amis,
ceux qui ressemblaient aux anciens : c'étaient les Boileau,

¹ La Bruyère, chap. vi, *Des Biens de fortune*. Voyez tout le para-
graphe dont on ne donne ici que la substance.

² Discours de réception de l'abbé Fleury. — *Recueil des Harangues
prononcées par M.M. de l'Académie française*, seconde édition. Paris,
1714, t. III.

les Racine, les Molière, les La Fontaine; cet éloquent Bossuet, qui l'appela, jeune encore, auprès du duc de Bourbon, pour lui enseigner l'histoire, et ce Malezieux plein de goût, dont il estimait les avis, et qui fut le confident des premiers travaux de Voltaire.

Si l'on en juge par le discours du successeur de La Bruyère à l'Académie française, les collègues de cet homme illustre avaient déploré sa perte comme celle d'un ami frappé presque entre leurs bras, par une mort surprenante et prématurée. Ces paroles sont très-remarquables. On n'ignore point que l'auteur des *Caractères* avait blessé dans son livre un grand nombre d'académiciens. Comme Boileau, *plusieurs raisons*¹ semblaient l'exclure de l'Académie, où il n'a siégé que trois années. Serait-il vrai que dans un temps si court, l'habitude de le voir, une connaissance plus intime de son caractère eût suffi pour dissiper des préventions intéressées, calmer les ressentiments et lui concilier tous les cœurs? S'il est ainsi, quel autre témoignage voulons-nous de son caractère? Un changement si prompt et si rare ne suppose-t-il pas à la fois, et les vertus qui commandent l'estime, et ces qualités aimables qui rendent la vertu douce et l'estime bienveillante?

Tel se montre en effet La Bruyère, et, ce qu'il ne faut pas oublier, dans un ouvrage tout satirique, la politesse, l'urbanité, toutes les vertus sociales y sont peintes avec amour, et avec moins d'esprit encore que de complaisance. Le cachet de l'homme aimable ou du vertueux citoyen est empreint sur chaque page du philosophe inexorable et du critique rigoureux. Le censeur le plus

¹ Discours de réception de Boileau, à l'Académie française.

amer des mœurs corrompues de son siècle interdit à sa voix courageuse, mais pure de toute personnalité, la plaisanterie, qui diffame, et le sarcasme, qui voudrait avilir. Je tiens de lui cette maxime, que *ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante*¹. Qu'on réfléchisse un moment que c'est un écrivain satirique qui n'a pas craint d'avancer cela, et qu'aucun de ses nombreux ennemis, en vomissant contre lui tant d'injures, ne s'est jamais hasardé à lui en faire l'application.

Ces écrivains satiriques, ces censeurs que les vices du siècle importunent, et qui moralisent en médissant, sont jugés, par représailles, avec une sévérité placée tout près de l'injustice. La satire met son auteur hors des lois de la charité : trop de gens trouvent leur compte à faire honneur au caractère des malices de l'esprit. Tel qui se sent blessé crie ; tel crie de la blessure d'un autre ; tous frappent l'ennemi commun pour empêcher qu'on ne l'écoute ; et si parmi leurs clameurs, l'imprudente équité s'élève pour le défendre, elle irrite l'amour-propre, et ne le persuade pas. Quand madame de Sévigné disait d'une manière charmante : *Despréaux n'est cruel qu'en vers*, Perrault n'en voulait rien croire ; et il est presumable, tout au moins, que ce n'est pas Fontenelle² qui a dépeint La

¹ La Bruyère, chap. VIII, *De la Cour*.

² Aucun des commentateurs de La Bruyère n'a fait remarquer les traits qu'il lance quelquefois contre Fontenelle ; ils ont tout mis sur le compte de Perrault. Lequel des deux cependant est le plus visiblement désigné dans le *Caractère de Cydias, qui s'égale à Lucien et à Sénèque (le tragique), se met au-dessus de Virgile et de Théocrite..... uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère*, etc. ? Ce dernier trait ne saurait convenir à Perrault, que les contempteurs d'Homère reconnaissent tous pour leur chef, et les premiers tombent

Bruyère à son confrère d'Olivet comme un philosophe modeste, *poli dans ses manières et sage dans ses discours*.

Ce qui trouvera plus d'incrédulés, c'est le témoignage que lui rend l'abbé d'Olivet lui-même, *de craindre toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit*. Craindre l'ambition de montrer de l'esprit dans un académicien est sans doute d'un bon exemple; mais craindre toute sorte d'ambition, un homme qui vit à la cour! à coup sûr si La Bruyère avait orné de ce trait-là quelqu'un de ses *Caractères*, on l'aurait taxé d'invraisemblance, et ce n'eût pas été sans fondement. Il convient lui-même que *l'air de cour est contagieux, et qu'il se gagne à Versailles comme l'accent normand à Rouen ou à Falaise*¹. Il doit y avoir dans cet aveu beaucoup de franchise ou un peu d'amour-propre : je me déclare pour le dernier; La Bruyère n'était pas une dupe, et il écrivait ces paroles dans le palais d'un prince du sang. S'il l'eût gagné, cet air contagieux, aurait-il voulu nous en avertir? Ne serait-ce pas plutôt le témoignage indirect que rend de sa bonne santé un homme entouré de malades? Si c'est un éloge discret et détourné que La Bruyère fait de lui-même en ne parlant que d'autrui, il faut bien lui pardonner : que de gens en pareil cas seraient forcés d'être modestes!

Lui qui se plaignait tant des fausses clefs dont se servaient des escrocs pour pénétrer ses *Caractères*, n'aurait-il pas craint qu'on en fit usage pour dénaturer le sien? n'aurait-il pas voulu nous donner la véritable clef

évidemment sur l'auteur des *Dialogues des Morts*, dont quelques-uns, je crois, étaient déjà connus; enfin sur l'auteur des *Églogues* et de la tragédie d'*Aspar*.

¹ Chap. viii, *De la Cour*.

de ce passage, lorsqu'il pose cette maxime, presque aussi hardie que sage dans un académicien, mais un peu plus courageuse dans le protégé d'un duc et pair : « Le prince
 « n'a pas assez de toute sa fortune pour payer une basse
 « complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il
 « veut récompenser y a mis du sien ; et il n'a pas trop de
 « toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu ¹. » Je vois maintenant pourquoi, précepteur d'un jeune prince, il en a obtenu l'estime, la reconnaissance, et non pas la faveur. Il n'était pas, je présume, assez complaisant pour mériter de faire fortune.

Je doute même beaucoup qu'il en ait eu l'ambition. Selon lui, les meilleurs des biens, *s'il y a des biens, sont la santé, le repos, et un endroit qui soit notre domaine* ². Or, ces biens-là, quand on les a, l'on peut en jouir en paix, sans mériter, dans le sens où il l'entend, ni punition, ni récompense. On peut vivre pour soi, maître de son temps et de sa pensée ; *éviter le monde*, comme il le conseille lui-même, *de crainte d'en être ennuyé*. Quoique cette dernière expression jette encore un léger voile sur le conseil du philosophe, et qu'il ne dût rien perdre à être expliqué, il sera plus généreux cependant de laisser à chacun le droit de l'entendre à sa fantaisie. Mais ne trouve-t-on pas ici plus d'à demi expliqué le mystère de cette obscurité philosophique où est resté, même après sa mort, un écrivain satirique, un moraliste admiré dans un siècle où tout fut célèbre, et qui, malgré sa renommée, sut couler au sein

¹ Chap. ix, *Des Grands*.

² Chap. viii, *De la Cour*. Le texte porte dans toutes les éditions : « Et un endroit qui soit *son* domaine. » J'ai cru la faute trop apparente pour qu'il fût possible de la laisser.

de Paris des jours ignorés, et mourir sans laisser dans la mémoire des hommes aucune trace de ses actions?

Cette surprenante obscurité d'un homme dont la renommée est éclatante, dépose encore en sa faveur. Il vivait auprès des grands; et s'il fût entré dans leurs intrigues, on aurait parlé de lui; il vivait parmi les gens de lettres, et s'il se fût mêlé dans leurs querelles, on aurait parlé de lui. On ne parla que de son livre : l'auteur en fut plus heureux; et, pour comble de bonne fortune, le voile qui couvrait sa vie protège encore sa mémoire, et met son caractère moral hors de l'atteinte des commentateurs, dont tout le zèle du moins n'a pu défigurer que son livre.

Je me trompe cependant, l'on a tenté de faire mieux. Un critique distingué¹, un chartreux², et un compilateur qui n'est ni chartreux ni critique³, ont élevé contre La Bruyère des accusations qui, si elles étaient fondées, contrarieraient beaucoup l'idée que nous nous formons de son caractère. Le critique lui reproche de la mauvaise humeur et l'amour de l'argent; le chartreux l'accuse de vaine gloire; le compilateur, de trop d'esprit. Le premier se fonde sur ce qu'un philosophe, mis en scène par La Bruyère, déclare fort plaisamment que l'on ne gagne rien à faire d'excellents livres, qu'un bon négoce vaut mieux, et qu'il va donner pour titre à son nouvel écrit : *Du beau, du vrai, du premier principe, par Antisthènes, vendeur de marée*. Le second, violant la règle de son ordre qui lui

¹ *Cours de Littérature* de La Harpe, t. VII.

² *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, publiés par M. de Vigneul-Marville (Dom Bonaventure d'Argone, prieur de la chartreuse de Gaillon).

³ *Histoire des Moralistes modernes*. Paris, 1773.

commandait le silence, et peut-être la charité, cite à l'appui de sa censure un passage où le satirique avertit ces grands seigneurs anoblis dans la finance, et qui dans leur coffre-fort tiennent sous la clef toute leur race, que si jamais il fait fortune, il descend en ligne directe d'un *Geoffroy de La Bruyère qui suivit Godefroy de Bouillon à la conquête de la terre sainte*¹. Le troisième enfin prétend que La Bruyère est peu philosophe, parce qu'il montre dans son style la prétention d'avoir beaucoup d'esprit. J'en suis fâché pour ces messieurs, mais à des critiques de ce poids, je ne vois rien à répondre.

Ainsi donc, sans nous arrêter à ce qu'ont pu dire ses critiques et répondre ses défenseurs, également inutiles à sa gloire²; cherchant à le connaître, moins encore d'après une tradition sûre, mais insuffisante, que par ses propres aveux, ou son témoignage involontaire, et par là même certain, nous sommes parvenu à rassembler sur son caractère moral les idées successives de bonté, de délicatesse, d'honneur et de noble indépendance; enfin, l'idée de l'homme de bien qui, d'après La Bruyère lui-même, *n'est ni un saint; ni un dévot, mais qui s'est peiné à n'avoir que de la vertu*³.

Cette maligne définition pourrait être mal interprétée. Un philosophe, que dis-je! un controversiste, un théologien, semblerait s'y faire un jeu de mettre en opposition la dévotion et la vertu. Cependant il respecta toujours la piété véritable; et ce qui prouve très-bien que ce n'est point sur celle-ci qu'il fait tomber le sarcasme, c'est qu'il

¹ Chap. xiv, *De quelques Usages*.

² Voyez les longues défenses de M. Coste et ses commentaires.

³ Chap. xii, *Des Jugements*.

définit ailleurs le dévot, *celui qui, sous un roi athée, serait athée*, ce qui ne saurait s'entendre de la sincère dévotion. Il existe de ce mot un excellent commentaire, et c'est l'histoire de la Régence ; c'est ce qu'on vit arriver, comme en un changement de théâtre, lorsque l'élève du cardinal Dubois eut succédé sur le trône, ou, ce qui revient au même, dans la possession du pouvoir, au pénitent du père de La Chaise, et la jeune comtesse de Parabère à la vieille marquise de Maintenon. Tout dépend des circonstances, jusqu'aux formes sous lesquelles un écrivain conçoit et présente ses pensées. Trente ans plus tard, La Bruyère, pour exprimer la même observation, aurait renversé sa maxime ; il aurait écrit : *l'athée est celui qui, sous un roi dévot, serait dévot.*⁹ La pensée, dis-je, aurait été la même, et cependant, cela est sûr, elle aurait semblé fort pieuse à ceux qui la trouvèrent impie, et qui, la charité nous invite à le croire, n'avaient pas d'intérêt à se fâcher.

Quand, malgré leurs interprétations probables à la manière d'Escobar, et les fausses clefs satiriques qu'on avait données de ses portraits, le célèbre auteur des *Caractères* vint siéger à l'Académie, elle réunissait dans son sein presque tous les classiques du siècle de Louis ; et, après tant de grands génies, tant d'écrivains d'un ordre supérieur, elle crut s'associer, en adoptant La Bruyère, une gloire toute nouvelle, et qui manquait à la sienne, un génie original, un écrivain sans modèle. On ne manqua pas d'observer que l'Académie était trop modeste ; et je dois observer, moi, que, dès ce temps, comme aujourd'hui, l'on parlait de son âge d'or et de sa décadence. Il semble toutefois que l'Académie eut de quoi se consoler de la perte de son âge d'or : ses places étaient remplies

par les Racine, les Boileau, les Bossuet, les Fénelon, les Fléchier, les La Fontaine; et elle recevait La Bruyère. Vingt ans furent à peine écoulés, toutes ces places étaient vides, et l'âge d'or recommença ¹. Mais lorsqu'une mort surprenante et soudaine ² enleva La Bruyère à l'Académie, de tous les grands hommes qu'elle possédait au jour de sa réception, cette savante compagnie n'avait perdu que le seul La Fontaine : même elle était si riche alors, qu'elle avait paru ne pas sentir toute la grandeur de cette première perte. Elle fut plus frappée de la seconde. Et ses organes, ses directeurs, qui, dans un éloge public, avaient à peine osé dire du fabuliste *qu'il n'était pas moins original, ni moins célèbre dans notre langue, que Phèdre l'était dans la sienne* ³, ne craignirent pas d'affirmer qu'ils regrettaient dans le philosophe *un génie extraordinaire auquel il semblait que la nature eût pris plaisir à révéler les plus secrets mystères de l'intérieur des hommes, en exposant à ses yeux ce qu'ils affectent le plus de cacher aux regards de tout le monde* ⁴.

¹ Ce nouvel âge d'or fut cependant peu durable, et l'on sait que les Montesquieu, les Voltaire, les Buffon et quelques autres, ont ramené le siècle de fer.

Jours malheureux ! tout est dégénéré.

VOLTAIRE.

² Il mourut le 10 mai 1696, âgé de cinquante-deux ans. « Quatre jours auparavant il était à Paris, dans une compagnie de gens qui l'ont conté, où tout à coup il s'aperçut qu'il devenait sourd, mais absolument sourd. Point de douleur cependant. Il s'en retourna à Versailles, où il avait son logement à l'hôtel de Condé, et une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta. » (*Histoire de l'Académie*, par M. l'abbé d'Olivet, t. II, p. 232.)

³ *Harangues de l'Académie*, t. III, p. 26.

⁴ *Ibidem*, p. 79.

Panégyriste de ce grand écrivain, j'ai mis plus de modération dans les louanges que je lui donne, persuadé qu'à son égard la justice seule est flatteuse. Sans doute, ce titre fastueux de génie extraordinaire était facile à décerner dans un *Éloge de La Bruyère*; mais il était plus sûr peut-être de s'attacher, comme on l'a fait, à justifier les titres assez glorieux et d'excellent écrivain et d'ingénieux moraliste, que le suffrage de tout un siècle semble attacher à son nom. Si l'on ne trouve dans son livre, l'un des chefs-d'œuvre de notre langue, ni la profondeur éloquente de Pascal, ni l'impétueuse élévation de Bossuet, qui furent des génies sublimes; ni la simplicité brillante de Fénelon, ni le charme ingénu de La Fontaine, qui furent d'heureux génies; comme La Fontaine lui-même, La Bruyère eut des successeurs, et ne fut pas remplacé dans le sein de l'Académie; comme La Fontaine lui-même, il a fait des imitateurs sans nombre, et n'a pas été remplacé dans notre littérature. Traitant des genres divers, mais qui se ressemblent, ^h puisque l'un et l'autre exigent sur toute chose le talent de bien peindre et de bien définir, tous deux ont ouvert la carrière et paraissent l'avoir fermée : hors de parallèle tous deux, leur commune destinée semblerait nous avertir que la parfaite union des ressources de l'esprit les plus variées et les plus fécondes avec tout ce que l'art d'écrire eut jamais de plus industrieux, moins séduisante peut-être, et surtout moins admirée, n'est cependant pas moins rare, moins difficile à égaler, que les heureuses inspirations du plus aimable génie.

NOTES

ET DISSERTATIONS.

NOTE a, page 239.

Sut-on jamais varier et assortir avec plus d'art à des sujets si divers, le ton de son éloquence ?

Quoi ! dira-t-on, peut-il y avoir de l'éloquence dans la peinture satirique et même un peu bouffonne, de ce Diphyle, de sa volière, et de ses serins de Canarie ? Oui, sans doute, il peut y en avoir ; et La Bruyère n'en a peut-être pas mis davantage dans ses plus vives apostrophes contre le prince d'Orange.

Je sais qu'on a prétendu refuser ce grand mérite de l'éloquence à l'auteur des *Caractères*, qui, disait-on, en croyant justifier une assertion si étrange, n'a composé que des fragments ; mais je n'ignore pas non plus qu'on s'est obstiné longtemps à méconnaître la sublime poésie de quelques chefs-d'œuvre de La Fontaine, qui, disait-on avec la même logique, n'a versifié que des fables. Il est des hommes qui toute leur vie sont d'assez bons écoliers de rhétorique. Ils conservent, ces braves gens-là, dans les oracles de Le Batteux, une foi aveugle et robuste ; et ils meurent bien convaincus qu'il n'y a point de salut en éloquence sans les doctes divisions, les trois points, et les sages transitions de collège, où l'art se montre si artificiel, et où l'adresse est si évidemment de l'adresse. Tirez-les de là, plus d'adresse, plus d'ordre, plus d'éloquence pour eux. Mais il n'en est pas moins

certain que l'éloquence peut se trouver *dans les entretiens et dans tout genre d'écriture*, comme l'observe La Bruyère lui-même, en se plaignant aussi que *les pédants n'admettent l'éloquence que dans le discours oratoire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, et de la rondeur des périodes* ¹.... tandis que le peuple appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, et à la force des poumons ². Il définit ensuite l'éloquence *un don de l'âme, qui nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres, qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît* ³.... L'éloquence, ajoute-t-il, *est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point* ⁴.

Ne confondons point l'éloquence et l'art oratoire. Être orateur n'est point nécessaire pour se montrer écrivain éloquent; être éloquent ne suffit pas pour se montrer orateur habile. Le véritable orateur est celui qui, sans jamais laisser languir le *flamme de l'oraison* ⁵, le répand avec une abondance naturelle sur tout l'ensemble d'un même sujet, tantôt le fait couler lentement et à vagues épanchées ⁶, tantôt se gonfler, bondir, se précipiter avec le bruit et l'impétuosité de l'orage : c'est celui qui, disposant avec art les sommités d'un vaste plan, ouvre dès l'exposition une immense perspective, anime, et sans cesse varie l'action du drame oratoire par les divers intérêts de passion, de curiosité ou d'admiration, les dirige tous constamment vers un intérêt unique qu'ils viennent de toutes parts grossir, et, par un heureux dénouement, réveille dans une seule, vive et durable impression, toutes les émotions successives qu'il avait fait naître et comme amassées dans l'âme, ou dans l'esprit de ses auditeurs. Voilà l'orateur; voilà Bossuet lorsqu'il célèbre les puis-

¹ La Bruyère, chap. 1, *Des ouvrages de l'Esprit*.

² *Ibidem*.

³ *Ibidem*. Je préfère, je l'avoue, à cette définition, celle d'un écrivain anglais, qui exprime au fond la même pensée, mais avec plus d'énergie : l'éloquence, dit-il, *est l'art de commander par la persuasion*.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Flumen orationis*. CICÉRON.

⁶ Malherbe.

sances de la terre entre le cercueil et l'autel, entre la grandeur qui finit et l'immortalité qui commence.

Tel n'est point, tel ne pouvait pas être, le satirique moraliste qui fait jouer aux ridicules des hommes de courtes scènes détachées, sans liaison et sans but apparent. J'ai souvent trouvé dans son livre les membres épars de la composition oratoire; et je me suis permis alors de lui donner un moment le titre d'orateur. Mais après l'avoir défini, ce titre, que peu d'écrivains entre les plus éloquents méritent, je ne l'accorderai pas à La Bruyère. Il me semble même que le caractère de son talent comme la direction donnée à ses études et à ses travaux devaient le rendre plus habile à tracer des tableaux épars qu'à suivre constamment la chaîne d'une longue suite d'idées et d'émotions. Il ne paraît avoir que successivement les diverses qualités de l'âme et de l'esprit dont toute composition vraiment oratoire exige la réunion et la simultanéité. Son discours de réception à l'Académie française offre tous les genres d'esprit, excepté peut-être celui qui fait valoir tous les autres en leur assignant avec adresse leur place dans le discours; il offre tous les genres de chaleur et de vivacité de style, excepté celles qui produisent le mouvement et la progression oratoires.

NOTE b, page 240.

.....Qu'il faudrait, pour n'être que juste, le placer dans le si petit nombre des parfaits modèles de l'art d'écrire, s'il montrait toujours autant de goût qu'il prodigue d'esprit et de talent.

L'on s'étonnera peut-être de m'entendre avouer des fautes de goût dans un écrivain que je viens de peindre comme sans cesse dirigé par un art fin, délicat, judicieux et profond. C'est que l'art et le goût sont encore de ces choses qu'on se permet souvent de confondre, et qu'il faut distinguer toujours. L'un nous enseigne comment, par des combinaisons savantes, on peut constamment écrire avec effet, n'être ni languissant, ni trivial, ni fade; l'autre nous avertit, comme par instinct, et quelquefois

à notre insu, de ne jamais blesser les convenances. Cet instinct, ce sens exquis ne guident pas toujours La Bruyère. Son art est quelquefois trop près de la recherche, sa force de la roideur, et sa finesse de l'affectation. Je n'insisterai point sur ces défauts; je n'en rassemblerai point des exemples. Mais je n'ai pas cru inutile d'en avertir. Plus on s'attache à faire sentir tout le mérite d'un écrivain dont le nom fait autorité, dont l'étude et l'imitation peuvent être si fructueuses, plus on s'impose l'obligation de mettre les imitateurs en garde contre la séduction de ces défauts qui, placés tout près des beautés, sont trop faciles à confondre avec elles, et peuvent aisément éblouir par l'éclat qu'ils paraissent en recevoir.

NOTE c 1, page 241.

Théophraste, qu'il traduit par amour-propre apparemment, etc.

Les Caractères de Théophraste n'ont été découverts et publiés que successivement. Les quinze premiers furent imprimés à Nuremberg, en 1527, sur un manuscrit envoyé d'Italie par un neveu du fameux Pic de la Mirandole. L'édition de Camotius, donnée à Venise cinq années après, renfermait huit nouveaux *Caractères*. En 1599, Casaubon qui avait déjà traduit en langue latine, et commenté ces *Caractères*, en fit paraître une nouvelle édition augmentée de cinq autres chapitres. Enfin, en 1786, ont paru les deux derniers que Casaubon n'avait pu découvrir, quoiqu'il en connût l'existence.

Cet ouvrage a été traduit dans les principales langues de l'Europe, commenté par les savants les plus distingués du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècle, en Italie, en France, en Angleterre, et surtout en Allemagne. L'édition faite par Fischer, en 1763, passe pour la plus savante, et c'est sans doute aussi la plus utile, en ce qu'elle contient, outre les variantes de deux manuscrits, l'un du treizième, l'autre du quatorzième siècle.

¹ Cette note est, par erreur typographique, indiquée dans le texte sous la lettre s, au lieu de l'être sous la lettre c. (*Note de l'Editeur.*)

de, presque toutes celles des nombreuses éditions qui l'avaient successivement précédée.

Ce petit historique n'est pas inutile. Il fait sentir quelles altérations a dû éprouver le texte de Théophraste. Il est vrai que l'excellent commentaire de Casaubon avait déjà fait disparaître bien des difficultés quand La Bruyère entreprit de traduire les vingt-huit premiers *Caractères*, les seuls, comme on l'a vu, qui fussent imprimés ; mais ce qui prouve combien il restait encore de fautes et d'obscurités, c'est cette foule de nouvelles leçons proposées depuis par des savants habiles, qui même aujourd'hui sont fort loin d'avoir éclairci tous les doutes.

Avant la traduction de La Bruyère, il en existait une autre en français de Jérôme de Bénévent, qui la fit paraître en 1613 ; elle n'existe plus depuis 1688, époque à laquelle fut publiée celle de notre moraliste. Deux ans s'étaient à peine écoulés que celle-ci touchait à sa cinquième édition. Ménage la trouva *bien belle et bien française*. « Elle montre, ajoutait-il, que son auteur entend « fort bien le grec ; et je puis dire que j'y ai vu bien des choses « que, peut-être faute d'attention, je n'avais pas vues dans le « grec. »

Ceci dut paraître alors un éloge très-flatteur, et pourrait bien aujourd'hui passer pour une critique. Si quelque chose distingue la traduction de La Bruyère, ce n'est point la fidélité. Ce qu'on n'avait pas vu dans le grec, et ce qu'elle y faisait voir, pouvait très-bien n'y pas être. M. Coray, Grec d'origine, qui nous a donné récemment une traduction de Théophraste beaucoup plus littérale, avec le texte de Fischer, et des notes explicatives dont plusieurs paraissent être le fruit de ses propres recherches, et dont les autres sont tirées du commentaire de Casaubon, M. Coray, bien fait par ses lumières, et surtout par la profonde connaissance qu'il doit avoir de la langue du philosophe grec, pour apprécier le travail de son illustre prédécesseur, le juge ainsi dans son discours préliminaire :

« La Bruyère a traduit Théophraste, comme Virgile aurait peut-être traduit *Illiade* d'Homère, ou Cicéron les harangues de Démosthènes. C'est une tâche extrêmement difficile pour un traducteur qui se sent le talent de son auteur, que celle de se défendre de donner à ce dernier plus d'esprit qu'il n'en a. Il est

sans cesse tenté de faire disparaître ou de déguiser ce qui lui paraît incohérent, de paraphraser par des idées accessoires ce qu'il croit trop concis ou trop obscur; d'adoucir les traits trop forts, ou de renforcer ceux qui ne le sont pas assez; en un mot, de mêler ses idées avec celles de son auteur. Dût-il être infidèle, il ne peut se décider à se traîner servilement sur les pas d'un écrivain original, quand il se sent la force de se frayer comme lui une route nouvelle. »

Ainsi, ce que M. Coray reproche le plus à La Bruyère, c'est de n'avoir pu se défendre de donner trop d'esprit à son auteur. Je crains que bien des lecteurs français ne soient disposés à croire qu'il ne lui en a pas encore assez donné. Du moins, après avoir lu les *Caractères* de La Bruyère, est-on bien persuadé qu'il aurait pu se montrer plus libéral. M. Coray lui-même avoue que ce n'est point ici la seule cause des défauts de son devancier, et il en assigne de plus incontestables, en observant que La Bruyère travaillait sur un texte difficile par son extrême concision, et par les altérations fréquentes qu'il a éprouvées, sur un texte qui, depuis le premier jusqu'au dernier chapitre, n'est qu'une allusion continuelle à des usages et à des coutumes que nous ne connaissons pour la plupart qu'imparfaitement. Toutes ces difficultés, ajoute-t-il, exigeaient des recherches que La Bruyère n'a pu ou n'a point voulu faire.

Quoi qu'il en soit, M. Coray conclut avec justice, à ce qu'il me semble, que la traduction de La Bruyère n'est point l'expression fidèle des idées de Théophraste. J'ajouterai que si l'on soumettait cette traduction si vantée, parce qu'elle est d'un homme célèbre, à un examen aussi rigoureux uniquement sous le rapport du style, il pourrait fort bien arriver qu'on fût aussi porté à conclure qu'il est au moins très-poli de dire que *La Bruyère a traduit Théophraste comme Virgile aurait traduit Homère, et Cicéron Démosthènes.*

NOTE d, page 257.

Ils (ses dialogues sur le quietisme) ont partagé le destin de tous les ouvrages que tirent naître ces questions de mysticité dans lesquelles de très-grands génies ont eu le double malheur de perdre leur temps et d'oublier leur esprit.

Ces dialogues, malgré leur titre, sont loin de manquer d'esprit; ils seraient divertissants s'ils étaient un peu moins longs. C'est une comédie fort gaie pour le fond, mais monotone par la forme. Le principal personnage, celui du moins qui parle le plus, est une dévote jeune et belle, placée entre un directeur quietiste et un docteur de Sorbonne, qu'on peut soupçonner un peu de propension au jansénisme. La situation est délicate pour une âme qui craint l'hérésie!

Le directeur, homme galant, explique à sa pénitente les mystères du *fidèle abandon*, le *baiser intérieur*, le *mariage de l'âme*, et la *consommation du mariage*; comme quoi, cette âme, ainsi mariée, voit *Dieu dans tout, et en tout Dieu, aussi bien dans un diable que dans un saint*, quoique avec un peu de différence¹; comme quoi elle est *impeccable*, c'est-à-dire pèche sans pécher, et comme quoi le *simple regard* vaut tout juste cinq jours entiers d'une mortification extérieure²; et notez que le prévoyant casuiste y comprend aussi les nuits. Du reste, c'est un bon homme qui enseigne à sa *chère fille* qu'il ne faut haïr personne, et pas même son mari.

Le docteur réfute fort bien l'*impeccabilité* qui pèche, l'*attouchement intérieur*, et la *consommation du mariage*, sur quoi il soutient sans difficulté qu'il faut être un Turc, ou peu s'en faut, pour parler de Dieu si charnellement devant une jeune femme; et il renvoie son adversaire au paradis de l'Alcoran.

La jeune femme, de son côté, est fort habile en théologie. Elle

¹ VII^e dialogue, p. 277. Ces paroles sont tirées, mots pour mots, du manuscrit *des Torrents*, ouvrage le plus extravagant de la plus folle tête qui se soit jamais avisée d'écrire ses rêveries.

² Cette doctrine est exposée très-gaïement dans *La Guide spirituelle de Molinos*, prêtre espagnol, condamné en cour de Rome, par l'intervention de Louis XIV, et à la poursuite du cardinal d'Estrées.

a réformé son *Pater* pour rendre apparemment Jésus-Christ quiétiste ; mais elle a quelque appréhension sur le salut de son âme, parce que la *motion divine* ne s'est manifestée en elle qu'une fois seulement, où elle a manqué la messe un dimanche, par inspiration.

Ce ne fut pas sans doute par motion divine que La Bruyère entreprit cet ouvrage ; mais ce ne fut non plus, j'en suis persuadé, par aucun motif de vengeance ou d'intérêt personnel. Philosophe et sincèrement chrétien, il voulut venger à la fois les outrages de la raison et ceux de l'Église, prévenir par le ridicule l'alliance de la foi avec la folie, de la véritable dévotion avec la mysticité¹. Il entra dans son plan de nous montrer un directeur extravagant, et c'était chose facile ; mais il voulut lui opposer un docteur toujours raisonnable, et il y a moins réussi ; c'est le plus grand défaut de son livre.

Du reste, on y retrouve l'homme d'esprit jusque dans le controversiste ; mais un peu moins le grand écrivain. Le seul Pascal, dans le genre de la satire pieuse, a laissé des modèles de raisonnement, d'adresse, de goût, d'éloquence, et d'exquise plaisanterie. La Bruyère assurément ne manquait point de tout cela, mais il est resté loin de son modèle : soit que les sectateurs d'Escobar et de Molina, qui étaient les juges des confesseurs et les confesseurs des juges, les précepteurs des jeunes rois et les directeurs des vieux monarques, offrissent dans leur *méthode de diriger l'intention*, et dans leur doctrine perverse de la *probabilité*², un champ plus vaste au mépris satirique et à l'indigna-

¹ Il ne combat, dans la personne de son directeur quiétiste, que des visions toujours obscures, souvent impies, quelquefois atroces par leurs résultats. Le livre des *Maximes des saints*, qui dès lors avait essuyé de violentes censures, n'est pas cité une seule fois dans tout le cours de ses *Entretiens*, et il a porté le respect pour la vertu de Fénelon jusqu'à ne rien hasarder qui le désigne ou le rappelle.

² Voyez la V^e et la VII^e des *Lettres provinciales*, ouvrage admirable, ouvrage charmant, qui a fixé la langue, où se montrèrent pour la première fois nos plus belles formes oratoires, où la raillerie est éloquente, le raisonnement enjoué, où les difficultés d'un sujet monotone sont surmontées à chaque page par des prodiges d'adresse et d'esprit. — Ajoutons, pour dire plus en moins de mots, que Bossuet, interrogé sur l'ouvrage

tion oratoire, que le fidèle abandon et le baiser spirituel des élèves de madame Guion, qui prophétisait en vers comme les sibylles, dans la prison de Vincennes, et y chantait le pur amour dans des parodies d'opéra; soit enfin qu'il fallût un bras aussi fort et aussi adroit que l'était celui de Pascal, pour manier, dans de pareils sujets, les traits brûlants de l'éloquence, et la poignante ironie, sorte de flèche inévitable quand elle est dirigée par la raison.

Ce qu'il y a de plus singulier dans les *Dialogues* de La Bruyère, c'est ce *Pater* réformé par la jeune pénitente du directeur quiétiste. Peu de personnes l'iraient chercher dans l'original devenu fort rare; je vais le transcrire ici dans toute la pureté du texte : s'il édifie peu le lecteur, il est assez court du moins pour ne le pas ennuyer.

« Dieu qui n'êtes pas plus au ciel que sur la terre et dans les enfers, qui êtes présent partout, je ne veux ni ne désire que votre nom soit sanctifié; vous savez ce qui nous convient, si vous voulez qu'il le soit, il le sera, sans que je le veuille et le désire; que votre royaume arrive ou n'arrive pas, cela m'est indifférent. Je ne vous demande pas aussi que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel, elle le sera malgré que j'en aie; c'est à moi à m'y résigner. Donnez-nous à tous notre pain de tous les jours, qui est votre grâce, ou ne nous le donnez pas; je ne souhaite de l'avoir ni d'en être privée; de même, si vous me pardonnez mes crimes comme je pardonne à ceux qui m'ont offensée, tant mieux; si vous m'en punissez au contraire par la damnation, tant mieux encore, puisque c'est votre bon plaisir; enfin, mon Dieu, je suis trop abandonnée à votre volonté pour vous prier de me délivrer des tentations et du péché. »

On pourrait dire comme le directeur à l'aimable pénitente : *je vous assure, madame, que cela n'est pas trop mal. Madame, comme de raison, reçoit l'éloge avec modestie, mais n'en conserve pas moins l'heureuse facilité de faire ses prières en deux façons.*

dont il eût désiré d'être l'auteur, s'il n'avait pas fait les siens, répondit : *Les Provinciales.*

NOTE e, page 257.

Celle des caractères (la morale)..... est aussi généreuse que sévère. Mais..... rarement fait-elle entendre cet accent affectueux ou passionné que lui ont donné d'autres moralistes, plus touchants, plus utiles même; car nos sentiments ont sur nos actions plus de prise que nos maximes, et les hommes se dirigent bien moins d'après les jugements de leur esprit, qu'ils ne se laissent conduire aux affections de leur âme.

Il ne faudrait pas en conclure que La Bruyère est dépourvu de sensibilité. Sans rappeler avec quelle énergie il a su nous émouvoir sur le destin rigoureux du peuple des campagnes, quoi de plus vivement senti, par exemple, que ces nobles avis qu'il donne aux ministres, aux favoris, à tous ces hommes en qui le pouvoir devrait toujours être l'auxiliaire de la vertu, en qui la vertu ne peut jamais être sans gloire: « Me permettrez-vous de le dire, s'écrie-t-il? Ne vous reposez point sur vos descendants pour le soin de votre mémoire, et pour la durée de votre nom. Les titres passent, la faveur s'évanouit, les dignités se perdent, les richesses se dissipent, et le mérite dégénère..... Ayez de la vertu et de l'humanité; et si vous me dites: Qu'aurons-nous de plus? Je vous répondrai: De l'humanité et de la vertu. Maîtres alors de l'avenir, et indépendants d'une postérité, vous êtes sûrs de durer autant que la monarchie; et dans le temps que l'on montrera les ruines de vos châteaux, et peut-être la seule place où ils furent construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples; ils considéreront avidement vos portraits et vos médailles; ils diront: Cet homme dont vous regardez la peinture a parlé à son maître avec force et avec liberté, et a plus craint de lui nuire que de lui déplaire. Il lui a permis d'être bon et bienfaisant; de dire de ses villes: *ma bonne ville*; et de son peuple, *mon peuple*, etc ¹. »

Jamais la sainte passion de la vertu ne s'est montrée plus éloquente; jamais plus sublime morale *n'a fait entendre des accents* mieux faits pour retentir au fond des grandes âmes; et c'est là,

¹ Chap. x, *Du Souverain ou de la République*.

sans doute, la sensibilité la plus noble et la plus rare. Que si l'on préfère une sensibilité plus douce, mieux faite pour parler à tous les cœurs, n'en trouve-t-on pas aussi le plus heureux exemple dans le même chapitre, lorsque, déplorant les maux de la guerre en philosophe, l'écrivain s'interrompt tout à coup, plein d'une émotion involontaire, pour adresser, comme un ami, cette apostrophe touchante aux mânes du jeune Soyecour :

« Je regrette, lui dit-il, ta vertu, ta pudeur, ton esprit déjà « mûr, élevé, sociable. Je plains cette mort prématurée qui te « joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait « que te montrer. Malheur déplorable, mais ordinaire! » — Et il rentre dans son sujet.

Il y a dans tout cela quelque chose de naturel et de tendre, qu'il serait impossible de feindre, qui va au cœur, et qu'on n'attendait peut-être pas d'un austère philosophe. Satirique amer de l'homme, et généreux ami des hommes, censeur de la société, et presque toujours un modèle des qualités sociales, au sein même de l'indignation et des *haines vigoureuses* que lui inspire l'aspect du vice, il est indulgent, et il nous porte à l'être. Il nous apprend à ne pas juger du caractère d'un homme par *une faute qui est unique; il ne sait si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement, tirent à conséquence*¹. Persuadé, comme je le suis, que La Bruyère n'avait pas d'intérêt à faire partager un pareil doute, j'y trouve un fond de bonté qui me paraît devoir écarter l'idée d'un esprit chagrin, ou tout au moins très-sévère, tel qu'on se plaît communément à représenter tout satirique, en lui refusant les affections tendres, et ce qu'on appelle exclusivement dans le monde *de la sensibilité*.

Je ne prendrai pas sur moi d'affirmer que La Bruyère fut un de ces prodiges de philanthropie qui n'assistèrent jamais d'un œil sec à la représentation d'un drame, et qui sentent leur cœur se fendre au dernier tome d'un roman. Mais pour caractériser nettement le genre de sensibilité que je crois reconnaître en lui, je continuerai à me servir de son propre témoignage; et pour mettre son témoignage en évidence, je m'aiderai d'une supposition. — Une exécution célèbre se prépare; un illustre

¹ Chap. XII, *Des Jugements*.

criminel va porter sa tête sur l'échafaud. Où vont ces âmes si tendres, qui ont tant de larmes à verser sur de feintes infortunes? Elles courent le malheureux ¹ pour envisager sa contenance, pour épier la pâleur de son front, et mettre à l'épreuve son courage. Elles ont

« Acheté le plaisir de voir tomber sa tête 2, »

et vont s'attendrir pour leur argent. La Bruyère, à ce spectacle, rougit de honte pour l'humanité. Ah! s'écrie-t-il avec amertume, *si vous êtes si touchés de curiosité, exercez-la du moins en un sujet noble, voyez un heureux!* ³ Qu'on prononce maintenant entre ces deux sortes de sensibilité. La première est celle que vante le monde; l'autre est celle du philosophe; ajouterai-je : et de l'homme de bien?

Cette sensibilité qui n'est jamais théâtrale, ni conséquemment affectée, s'unit quelquefois dans son livre, et s'unissait sans doute dans son caractère, à ces délicatesses du sentiment qui sont aux qualités morales ce que sont les grâces à la beauté. Quel touchant témoignage il en donne dans cette observation si simple, si fine cependant et si profondément sentie : « Il est « triste d'aimer sans une grande fortune qui nous offre les « moyens de combler ce que l'on aime, et de le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire ⁴ ! » Ah! sans doute, une si délicate pensée vint s'offrir au moraliste à l'aspect de deux époux, jeunes, sensibles, mais pauvres, qui s'aimaient, qui venaient de s'unir, que le monde croyait heureux, et qui laissaient échapper, à travers l'expression de leur joie, un vague sentiment de tristesse et de crainte, qu'on ne leur avait pas connu auparavant.

¹ Oui, comme on court le cerf. Je ne puis m'empêcher d'arrêter un moment le lecteur sur la singulière énergie de ce trait, moins beau cependant que l'idée des louables actions, qui est encore fraîche dans l'esprit des peuples. Quel écrivain que celui dont il serait difficile de faire une citation de quelque étendue sans rencontrer de semblables beautés!

² Gilbert.

³ Chap. VIII, *De la Cour*.

⁴ Chap. IV, *Du Cœur*.

Veut-on de ce charmant passage une explication beaucoup plus favorable encore, selon moi? C'est que tout ce que La Bruyère nous présente ici comme une observation, il l'avait reçu dans son âme comme un sentiment, et l'avait éprouvé lui-même. Ce qui vient à l'appui de cette conjecture, c'est la connaissance intime, quoique peut-être incomplète, qu'il semble montrer quelquefois de la passion de l'amour. J'en citerai quelques exemples en les rapprochant, et les disposant dans l'ordre que leur aurait donné, je crois, le moraliste lui-même, s'il eût fait un ouvrage suivi.

« Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié; et celui qui est épuisé sur l'amitié, n'a encore rien fait pour l'amour. »

« L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis; l'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime que ceux dont on souffre soi-même. »

« L'on confie son secret dans l'amitié; mais il échappe dans l'amour. »

« Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudrait. »

« Être avec les gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes; mais auprès d'eux, tout est égal. »

« L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime. »

« S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, et qui ait été indifférente, quelque important service qu'elle nous rende ensuite dans le cours de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat. »

Ces dernières réflexions détruisent un peu le charme des précédentes; mais les premières du moins sont d'une justesse exquise. Peut-on si bien définir l'amour, et ne l'avoir pas connu? Cela paraît bien difficile. Je n'oserais cependant déterminer jusqu'à quel point, dans un homme tel que La Bruyère, la sagacité de l'esprit pouvait suppléer à l'expérience de l'âme. D'ailleurs, on n'ignore point que la plus violente et la plus douce des passions que puisse nourrir le cœur des hommes est modifiée, dans

tous, par la diversité des conjonctures et la dissemblance des caractères ; or, parmi les réflexions que La Bruyère fait sur l'amour, j'entends parmi celles qui sont justes, toutes ne me semblent pas être, non-seulement le produit des mêmes circonstances, ce qui ne prouverait rien, mais celui du même caractère, ce qui semblerait prouver que La Bruyère n'a pu également sentir tout ce qu'il a si bien exprimé. Il restera toujours certain qu'il ne peut être donné qu'à une âme sensible de pénétrer si avant dans l'intérieur de la passion, lors même qu'elle lui est étrangère.

NOTE f, page 258.

Ces casuistes dont la foule ignorante, à peine encore échappée aux verges de l'inexorable Pascal, était venue tomber sous le fouet du caustique La Bruyère ; ces directeurs si nombreux et jadis si nécessaires, que notre moraliste, etc.

L'on a fait un court extrait de la philosophie morale de La Bruyère, qui n'est pas complet sans doute, mais qui peut suffire du moins pour en donner une idée sommaire. Le voici :

MORALE OU DOCTRINE DE LA BRUYÈRE.

« Il n'y a point de maxime qui convienne mieux à tous les hommes et qui leur soit plus utile que celle qui leur fait connaître leur inutilité dans le monde, quelque élevés qu'ils y soient, et quelque mérite qu'ils puissent avoir, en leur apprenant qu'on ne s'aperçoit pas de leur existence lorsqu'ils meurent, et qu'il se trouve un nombre infini de personnes pour les remplacer. Aussi le sage, qui voit le néant de toutes les grandeurs, ne cherche point à se faire valoir ; il guérit de l'ambition par l'ambition même. Il tend à de si grandes choses, qu'il méprise ce qu'on appelle trésors, postes, fortune, faveur. Il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses désirs. Il a même besoin d'efforts pour

ne pas trop les dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe. Il se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance qui lui manquent quelquefois. Semblable à un couvreur, il ne cherche ni à exposer sa vie, ni ne se détourne à la vue du péril. La mort est pour lui un inconvénient et jamais un obstacle. Il ne regarde dans ses amis que la seule vertu, qui les attache à lui, sans aucun examen de leur bonne ou mauvaise fortune. Il est peu touché des choses rares, mais il l'est beaucoup de la vertu. Il ne prétend point ramener les autres à son goût et à ses sentiments ; il cherche seulement à penser et à parler juste. »

« S'il croit devoir mettre au jour le fruit de ses veilles, il a soin de lire son ouvrage à ceux qui en savent assez pour le corriger et l'estimer ; car il n'ignore pas que ne vouloir être ni conseillé, ni corrigé, est un pédantisme. Aussi reçoit-il avec une égale modestie les éloges et la critique qu'on fait de ses productions. La même justesse d'esprit qui lui fait écrire de bonnes choses, lui fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. Sa docilité à l'égard des juges de ses écrits n'est cependant pas telle qu'il adhère aveuglément à leur avis sur tout ce qu'ils trouvent de répréhensible. Il n'y a point d'ouvrage si accompli, qui ne fonde tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plait le moins. La règle, pour juger d'un livre, est de faire attention s'il élève l'esprit, et s'il inspire des sentiments nobles et courageux : en ce cas, l'ouvrage est bon et fait de main d'ouvrier. Le sage, s'il écrit, n'écrit pas seulement pour être entendu ; mais il tâche, en écrivant, de faire entendre de belles choses. Son attention dans son style est que sa diction soit pure, et que les termes dont il se sert expriment des pensées nobles, vives, solides, et qui renferment un très-beau sens. Enfin il tend à la perfection, et sait se consoler si ses contemporains ne lui rendent pas justice. Sans que son ambition en souffre, il sait se passer des charges et des emplois, et il consent volontiers à demeurer tranquille chez lui, et à ne rien

faire. Cela paraît blâmable aux yeux du vulgaire ; car très-peu de personnes ont assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, et assez de fond pour remplir le vide du temps sans ce qu'on appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom ; et que méditer, parler, lire, et être tranquille, s'appelât travailler. »

« Dans la société, il est uni, agréable, sans prétention. S'il s'entretient avec quelques personnes, il tâche bien moins à montrer de l'esprit qu'à en faire trouver aux autres. En effet, celui qui est content de soi et de son esprit, l'est toujours de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer ; ils veulent plaire. Ils ne cherchent pas tant à être instruits et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui. Lorsqu'il prononce sur quelque chose, il dit modestement qu'elle est bonne ou mauvaise, et les raisons pourquoi elle l'est, au lieu de décider d'un ton impérieux, et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable ou qu'elle est miraculeuse. Sur les questions qu'on lui fait, il nie ou affirme simplement, c'est-à-dire oui ou non, et il mérite d'être cru. Son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles et lui attire toute sorte de confiance. »

« Cependant avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, on peut encore non-seulement ne pas plaire, mais aussi être insupportable. Les manières que l'on néglige comme de petites choses sont souvent ce qui fait que les hommes décident de nous en bien ou en mal. Il est donc très-important de les avoir douces et polies pour prévenir les mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire. Véritablement, la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; mais elle en donne les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. Les manières polies donnent cours au mérite, et le rendent agréable. Il faut avoir des qualités bien éminentes pour se soutenir sans la politesse, qu'on peut définir : une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. »

« Pour ce qui est des louanges, il y aurait une espèce de férocité à rejeter toutes celles qu'on nous donne. Un homme sage est sensible à toutes les louanges qui lui viennent des gens de bien, qui louent en lui sincèrement des choses louables. Il supporte aussi les mauvais compliments, comme les mauvais caractères, parce qu'il doit y avoir nécessairement dans le commerce des pièces d'or et de la monnaie. »

« Le sot est toujours prêt à se fâcher et à croire qu'on se moque de lui. Mais le sage, qui n'ignore pas que la moquerie est indigence d'esprit, ne prend pas garde si on rit de lui, parce que ceux qui rient ainsi sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, c'est-à-dire sans conséquence. Dédaignant l'art de se faire valoir, il se donne pour ce qu'il est. Il se défie de la finesse, qui est l'occasion prochaine de la fourberie ; de l'une à l'autre le pas est glissant ; le mensonge seul en fait la différence ; si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie. Avec des gens qui, par finesse, écoutent tout et parlent peu, il parle encore moins ; ou s'il parle beaucoup, il dit peu de chose. Dans plusieurs rencontres où la fortune est intéressée, la vérité et la simplicité sont le meilleur manège du monde. »

« Il faut sans doute s'observer soigneusement pour se comporter ainsi. Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, et que nous fortifions par l'habitude ; il y en a d'autres que l'on contracte et qui nous sont étrangers. L'on est né avec des mœurs faciles, de la complaisance et le désir de plaire ; mais par le traitement que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, on est bientôt jeté hors de ses mesures, et même de son naturel. On a des chagrins, une bile que l'on ne se connaissait point ; on se voit une autre complexion ; on est enfin étonné de se trouver dur et épineux. Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs et les manières de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé, qui était né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, et éloigné de toute bassesse. Les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité, forcent la nature, et y causent ces grands changements. Ainsi, tel homme en lui-même ne peut se définir ; trop de choses qui sont hors

de lui l'altèrent, le changent, le bouleversent. Il n'est pas précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paraît être. »

« L'on a beaucoup de peine à s'approcher sur les affaires, parce qu'en général les hommes sont épineux sur les moindres intérêts, veulent tromper et n'être pas trompés, et mettent fort haut ce qui leur appartient, et très-bas ce qui appartient aux autres. A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur, l'inhumanité de fermeté, et la fourberie d'esprit. Les fourbes croient aisément que les autres le sont ; ils ne peuvent guère être trompés, et ils ne trompent pas longtemps. On ne trompe point en bien. La fourberie ajoute la malice au mensonge. »

« Autre vice naturel à l'espèce humaine : elle s'ouvre à de petites joies, et se laisse dominer par de petits chagrins. Rien n'est plus inégal et moins suivi que ce qui passe en si peu de temps dans le cœur et dans l'esprit des hommes ; aussi sont-ils plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencements. Ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment. Ils savent encore mieux prendre des mesures que les suivre ; résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire, que faire ou dire ce qu'il faut. On se propose fermement, dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose ; et ensuite, ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe. Dans les choses qui sont de leur devoir les hommes agissent mollement ; et ils se font un mérite ou plutôt une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangères, et qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère. Ils s'ennuient des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencements. Ils déserteraient la table des dieux, et le nectar avec le temps leur deviendrait insipide. Ils n'hésitent pas à critiquer les choses qui sont parfaites, par vanité et par une mauvaise délicatesse. Enfin, les hommes n'ont point de caractère, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, et où ils soient reconnaissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désordre ; et s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre

vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice. Ils ont des passions contraires et des faiblesses qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre. Ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises. »

« Il faut aux enfants des verges et la fêrule ; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice dénuées de tous leurs ornements, ni ne persuadent, ni n'intimident. L'homme, qui est esprit, se mène par les yeux et les oreilles. »

« La raison tient de la vérité ; elle est une. L'on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on ferait des sots et des impertinents. C'est aussi à quoi doit s'attacher tout homme raisonnable. Dans le particulier, il est aisé d'être tranquille et vertueux. La chose est bien autrement difficile dans la société. On vient de voir ce que les hommes sont. La meilleure règle qu'on puisse suivre pour vivre avec eux est celle-ci : sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde. »

NOTE g, page 270.

La pensée, dis-je, aurait été la même, et cependant, cela est sûr, elle aurait semblé fort pieuse à ceux qui la trouvèrent impie, et qui, la charité nous invite à le croire, n'avaient pas d'intérêt à se fâcher.

Il s'est trouvé dans tous les siècles de ces gens bien intentionnés qui semblent s'imposer le devoir d'insinuer dans leurs écrits, et de prouver par leur exemple, qu'on ne peut être à la fois un bon chrétien et un homme d'esprit ; comme s'il devait s'ensuivre que tout imbécile fût un saint, et que cette considération suffît pour rassurer leur conscience ! Descartes avait démontré

l'existence de Dieu ; et voilà qu'un ministre du saint Évangile monte en chaire dans Utrecht, et soutient une thèse publique pour annoncer aux Hollandais que le philosophe étranger est *un impie et un athée* : Racine avait fait *Athalie* ; et voilà qu'un jésuite s'avise de monter en chaire à Paris, et d'y soutenir une thèse publique pour apprendre à des Français que le plus pieux de leurs tragiques n'est *ni poète ni chrétien* (*nec poeta nec christianus*).

Faut-il s'étonner, après cela, que les Onuphre et les Théobalde, malgré le dernier chapitre du chef-d'œuvre de La Bruyère (car ses dialogues sur le quietisme n'avaient pas encore vu le jour), interprétant sans le comprendre ce qu'il eût été plus sage de ne pas vouloir expliquer, se soient obstinés à révoquer en doute la charité d'un satirique et la piété d'un philosophe ? Quant au satirique, j'en conviens, il a fréquemment immolé à l'indignation ou à la risée publique, et le fanatisme qui détruit la morale de toutes les religions, et l'hypocrisie qui dispense d'en avoir aucune ; mais tout le talent du philosophe et toutes les ressources de sa dialectique n'en furent pas moins employés à défendre la religion véritable, qui n'est ni celle de Jansénius, ni celle de Molina, et surtout à établir par des preuves nouvelles et frappantes ces dogmes fondamentaux sur lesquels reposent tous les cultes, toutes les doctrines religieuses répandues dans l'univers. Ses censeurs pouvaient argumenter sur l'existence de l'Être suprême, et les récompenses de la vie à venir, avec plus de désintéressement, et par là même plus de mérite ; mais aucun d'eux, à ce qu'il me semble, ne l'a fait en aussi bon style et avec autant d'esprit.

NOTE h, page 272.

Puisque l'un et l'autre exigent sur toutes choses le talent de bien peindre et de bien définir, etc.

La Bruyère observe lui-même que *tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre*. C'est le principe, ou, si

l'on veut, l'axiome fondamental de sa théorie de l'art d'écrire, et cet axiome est vrai, mais il veut être expliqué. Bien définir pour le grand écrivain n'est pas seulement renfermer des explications plus ou moins justes dans des *sentences* plus ou moins concises; telle chose pour être définie n'a besoin que d'être montrée, telle autre veut être approfondie, décomposée par l'analyse dans toutes ses parties, exprimée dans ses moindres nuances; tel objet s'explique par un trait, par une métaphore; tel autre par un exemple, par un contraste, par une comparaison, par un parallèle. C'est d'ailleurs à la réunion des détails que tient la vérité de l'ensemble; et c'est en parcourant l'ensemble des objets qu'on peut saisir les rapports et toutes les nuances des détails. Ainsi, puisqu'il s'agit d'un écrivain moraliste, bien définir n'est pas seulement pour lui nous apprendre à distinguer telle vertu de telle autre vertu, ou tel vice de tel autre vice : c'est tantôt remonter à leurs causes, tantôt descendre à leurs effets; nous enseigner quelquefois comment ils s'engendrent les uns les autres, en suivre la filiation, en faire, pour ainsi dire, la généalogie; et voilà ce que La Bruyère appelle bien définir.

De même bien peindre n'est pas seulement figurer par des expressions, rappeler par des sons pittoresques ce qui frappe l'œil ou l'oreille; c'est animer par les tours, par les images et les couleurs, tout ce qui affecte la pensée; c'est, dans le jeu de sa phrase et dans l'allure de son style, dessiner et reproduire tous les mouvements de son âme et de son esprit, donner un corps à ses idées, et les rendre, en quelque sorte, visibles à l'imagination du lecteur; et voilà, si je ne me trompe, ce que La Bruyère appelle bien peindre. Or, c'est ainsi que tout l'esprit d'un auteur consiste à bien peindre et à bien définir.

NOTE s. Voyez la note c, page 276.

DE QUELQUES JUGEMENTS

PORTÉS JUSQU'À CE JOUR

SUR LE LIVRE DES CARACTÈRES.

Cet ouvrage eut, dès son apparition, un succès extraordinaire ; mais il ne paraît pas que les contemporains de La Bruyère aient pénétré tous les secrets de son art : et il ne faut point s'en étonner.

Un livre contient le tableau des mœurs et des caractères du siècle ; la vérité de ses peintures alarme le vice et le ridicule. L'envie s'alarme à son tour ; elle consent, pour perdre l'auteur, d'ajouter à l'éclat de l'ouvrage ; au bas de ces portraits, vrais ou faux, elle écrit les noms des modèles ; le succès s'en accroît, il gagne la province, il franchit la frontière, et ce livre se répand en Europe, traduit dans toutes les langues, la postérité lui donne son suffrage, et il reste dans le très-petit nombre de ces écrits privilégiés auxquels on revient sans cesse, et dont on goûte la lecture comme l'entretien d'un ami plein d'agrément et de raison, qui nous amuse et nous éclaire.

Il n'y a rien là de surprenant sans doute ; au contraire, ce qui l'eût été beaucoup, c'est qu'on eût démêlé d'abord tout ce qu'il y avait dans ce livre, je ne dirai pas de talent, mais d'artifice et d'habileté. Tel est, en général, le sort de ces ouvrages *toujours plus beaux plus ils sont regardés* ¹, qu'ils jouissent long-

¹ Boileau, *Épître à Racine*.

temps de l'estime et de l'admiration publiques avant que le goût lui-même se soit rendu un compte fidèle de tous les genres de mérite qui justifient leur succès. L'on ne manqua point d'attribuer la vogue surprenante des *Caractères* aux traits satiriques qu'on y remarqua ou qu'on crut y voir; et il n'est pas douteux que les explications vraies ou hasardées, enfin les clefs satiriques qu'on se permit d'en donner, n'aient contribué beaucoup à augmenter le bruit que fit ce livre dès sa naissance. « Peut-être, comme l'a remarqué celui de tous nos écrivains ¹ qui me paraît avoir senti avec le plus de finesse, jugé avec le plus de goût et fait connaître avec le plus d'art, *l'art prodigieux du style de La Bruyère*, peut-être que les hommes, en général, n'ont ni le goût assez exercé, ni l'esprit assez éclairé pour sentir tout le mérite d'un ouvrage de génie dès le moment où il paraît, et qu'ils ont besoin d'être avertis de ses beautés par quelque passion particulière qui fixe plus fortement leur attention sur elles. »

Quoi qu'il en soit, il est du moins certain (et cela me paraît digne de remarque) que les contemporains de La Bruyère ont accordé moins de louanges à son style qu'à ses pensées, à son art qu'à son esprit. Boileau qui, dans le siècle du génie a été l'oracle du goût, en faisant du livre des *Caractères* un éloge insuffisant et peu motivé, observait, assure-t-on, que le moraliste s'était épargné ce qu'il y avait de plus difficile dans l'art d'écrire, *le travail des transitions*. J'observerai moi-même en passant, que l'historien du *Siècle de Louis XIV*, citant avec honneur La Bruyère, n'ajoute pas un seul mot sur l'originalité de son style; lui qui, dans un autre ouvrage ², avait si bien remarqué que la netteté, la concision et quelquefois l'énergie des maximes de Laroche foucault, avaient concouru à former l'esprit de ses contemporains à la précision et à la justesse, c'est-à-dire à la raison.

Ménage fut celui de tous les hommes de lettres du dix-septième siècle ³ qui parut le mieux sentir le mérite de notre philosophe considéré comme écrivain.

¹ M. Suard.

² Les *Commentaires sur Corneille*.

³ Parmi les écrivains de ce siècle qui se sont le plus hautement pronon-

« La Bruyère, dit-il, peut passer parmi nous pour un auteur d'une manière nouvelle. Personne avant lui n'avait trouvé la force et la justesse d'expression qui se rencontrent dans son livre. Il dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. Ce qui est encore beau chez lui, c'est que nonobstant la hardiesse de ses expressions, il n'y en a point de fausses et qui ne rendent très-heureusement sa pensée. Je doute fort que cette manière d'écrire soit suivie. On trouve bien mieux son compte à suivre le style efféminé. Il faut avoir autant de génie que M. de La Bruyère pour l'imiter, et cela est bien difficile. Il est merveilleux à attraper le ridicule des hommes et à le développer. Ses caractères sont un peu chargés, mais ils ne laissent pas d'être naturels ¹. »

Les grands écrivains du règne de Louis XIV me semblent avoir été mieux appréciés, et loués bien plus dignement dans le dix-huitième siècle qu'ils ne l'avaient été de leur temps. Cette remarque, généralement vraie, devient surtout évidemment juste si nous l'appliquons à La Bruyère ².

Vauvenargues, qui, dans ses *Réflexions sur nos poètes et nos orateurs*, s'est attaché à caractériser tous ces grands écrivains du dix-septième siècle, y consacre à l'éloge de La Bruyère deux pages qui méritent d'être citées en entier. On y reconnaîtra, si je ne me trompe, une admiration raisonnée à la fois et vivement sentie de l'auteur des *Caractères*.

« Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans La Bruyère; et si on y désire quelque chose, ce ne sont pas certainement les expressions, qui sont d'une force infinie, et toujours les plus propres et les plus précises qu'on puisse employer. Peu de gens l'ont compté parmi les orateurs, parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses *Caractères*. Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ces fragments, qui con-

cés en faveur du livre des *Caractères*, il faut aussi compter le père Bouhours, l'abbé Régner, et l'abbé Fleury, ami de La Bruyère, et son successeur à l'Académie française.

¹ *Ménagiana*, t. II, p. 334.

² On sent que je ne dois pas m'arrêter ici sur quelques traits heureux, mais épars dans divers ouvrages du dix-huitième siècle. Il serait beaucoup trop facile de rassembler un grand nombre de pareils traits.

tiennent souvent plus de matière que de longs discours, plus de proportion et plus d'art. »

« On remarque dans tout son ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, également capable de réflexion et de sentiment, et doué avec avantage de cette invention qui distingue la main des maîtres et qui caractérise le génie. »

« Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression, qu'on en voit dans ses *Caractères*. Il est vrai qu'on n'y trouve pas aussi souvent que dans les écrits de Bossuet et de Pascal de ces traits qui caractérisent non pas une passion ou les vices d'un particulier, mais le genre humain. Ses portraits les plus élevés ne sont jamais aussi grands que ceux de Fénelon ou de Bossuet; ce qui vient, en grande partie, de la différence des genres qu'ils ont traités. La Bruyère a cru, ce me semble, qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits; et il s'est bien plus attaché à relever leurs ridicules que leur force. Je crois qu'il est permis de présumer qu'il n'avait ni l'élévation, ni la sagacité, ni la profondeur de quelques esprits du premier ordre. Mais on ne lui peut disputer sans injustice une forte imagination, un caractère véritablement original, et un génie créateur. »

Il y a ici, ce me semble, quelques opinions peu fondées; mais il y a aussi des traits remarquables par leur justesse et leur concision : tels m'ont paru du moins ceux que j'ai soulignés. Ce qui n'est pas médiocrement plaisant, c'est qu'après avoir ainsi caractérisé La Bruyère, Vauvenargues s'étonnait (dans sa première édition) *qu'on sentit quelquefois en un si beau génie les bornes de l'esprit humain. Cela prouve*, ajoutait-il, *qu'il est possible qu'un auteur ait moins de profondeur et de sagacité que des hommes moins pathétiques. Peut-être que le cardinal de Richelieu était supérieur à Milton.* Et il partait de ce curieux rapprochement pour établir un long parallèle entre La Bruyère et Fénelon, qu'on ne peut rapprocher que par leurs différences. Les *parallèles* sont en général des morceaux très-brillants. On y met beaucoup d'esprit, et je crois qu'il ne serait pas impossible d'y mettre de la raison. Il en est à coup sûr de très-ingénieux, il en est même d'éloquents; il en est peut-être de justes.

Ce qui me paraît le plus digne d'observation dans ces frag-

ments de Vauvenargues, c'est la manière dont il envisage le moraliste dans La Bruyère, qui, s'il faut l'en croire, a *pensé qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits, et s'est bien plus attaché à relever leurs faiblesses que leur force*. Cette remarque est au fond assez juste, quoique cependant exagérée dans sa première partie; mais elle devait surtout être de la plus grande évidence aux yeux du philosophe qui, doué d'une sensibilité généreuse, plein d'estime, ou, si l'on veut, d'indulgence pour l'humanité, loin de sonder le cœur de l'homme pour y trouver les replis dans lesquels se réfugie et se cache le vice, y a cherché surtout les ressources qu'il conserve pour la vertu; observation déjà faite par une femme ¹ qui a beaucoup d'esprit et de talent, et beaucoup de grâce dans l'un et dans l'autre. Cependant Vauvenargues lui-même finit par s'essayer à peindre des caractères satiriques. Mais, pour emprunter encore les expressions de l'écrivain déjà cité, *ce genre ne pouvait être celui de Vauvenargues. Indulgent dans ses principes, autant que noble dans ses penchants, et comme lui-même le dit de Fénelon, plus tendre pour la vertu qu'implacable au vice, il ne pouvait manier avec assez de vigueur les armes quelquefois crues de la satire*.

¹ Dans un morceau sur *Vauvenargues*, qui fait partie des *Mélanges de Littérature*, publiés par M. Suard. J'en citerai un court passage : remarquable par la finesse des pensées, il a de plus l'avantage de rentrer dans notre sujet.

« Que Larochehoucalt, et ceux qui, comme lui, n'ont observé, n'ont déployé que nos misères, plaisent de préférence au plus grand nombre des lecteurs, on en est peu surpris : tant de gens sont ravis qu'on les décourage, pour n'avoir pas la honte de se décourager eux-mêmes ! Que La Bruyère, que Montaigne, soient plus généralement goûtés que Vauvenargues, cela peut tenir à la différence du genre, autant qu'à celle du mérite. »

« La Bruyère a peint de l'homme l'effet qu'il produit dans le monde ; Montaigne, les impressions qu'il en reçoit ; Vauvenargues, les dispositions qu'il y porte. L'un forme un tableau des traits épars sous nos yeux ; l'autre réveille les sensations fugitives ensevelies dans notre mémoire ; le troisième va chercher en nous ce que nous n'y pouvons démêler qu'à force d'esprit. La Bruyère nous épargne la peine de la réflexion ; Montaigne nous conduit à réfléchir ; il faut avoir réfléchi pour se plaire avec Vauvenargues, et si peu de gens réfléchissent assez pour profiter même des réflexions des autres. »

Il suit de tout cet examen que Vauvenargues avait vivement senti presque tous les genres de mérite de La Bruyère, mais qu'il était encore bien loin d'être remonté à leur source, et de s'être rendu raison des richesses du talent, et de la profonde connaissance de l'art qu'ils supposent.

M. Suard fit enfin ¹ ce que n'avait pas fait Vauvenargues. Il affirma, comme lui, qu'il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qui ne se trouve dans La Bruyère; et il ne se borna point à l'affirmer : il réfuta la critique de Boileau, peu digne, en effet, d'un tel maître, qui ne pouvait pas ignorer *qu'il y a dans l'art d'écrire des secrets plus importants que celui de trouver ces formules qui servent à lier les idées et à unir les parties du discours*; et il montra que La Bruyère, *en évitant les transitions*, s'était imposé, dans l'exécution, *une tâche tout autrement difficile que celle dont il s'était dispensé* ².

« Quelque universelle que soit la réputation dont jouit La Bruyère, ajoute M. Suard, il paraîtra peut-être hardi de le placer, comme écrivain, sur la même ligne que les grands hommes qu'on vient de citer (Bossuet, Montesquieu, Voltaire et Rousseau); mais ce n'est qu'après avoir relu, étudié, médité ses *Caractères*, que j'ai été frappé de l'art prodigieux et des beautés sans nombre qui semblent mettre cet ouvrage au rang de ce qu'il y a de plus parfait dans notre langue. »

L'auteur de cette excellente notice fait connaître ensuite, et ce qui vaut mieux, il fait sentir tous ces différents genres de beautés; il fait sentir aussi *l'art prodigieux* du style de La Bruyère, *tour à tour noble et familier, éloquent et railleur, fin et profond, amer et gai*. Il analyse avec une égale finesse des mérites

¹ Dans sa notice sur La Bruyère, imprimée pour la première fois dans un *Choix de Caractères*.

² Tout cela est incontestable; mais j'ai cru voir que La Bruyère, *en évitant les transitions, en écrivant par fragments et par pensées détachées*, s'était bien plutôt ménagé des ressources qu'il ne s'était créé des obstacles; et qu'il trouvait constamment dans sa méthode de composition de si précieux avantages pour un talent riche et industrieux comme le sien, que des difficultés bien plus nombreuses, plus effrayantes encore, ne sauraient entrer en comparaison. C'est ce que je me suis efforcé de mettre en évidence dans le texte.

si divers, et il les prouve toujours par les plus heureux exemples; adresse qui ne mérite point des louanges médiocres, si, comme le prétend La Bruyère lui-même, *le choix des pensées est invention* ¹.

Si toutefois l'ingénieux critique se fût borné à mettre en saillie et dans un plus grand jour l'art profond et caché de La Bruyère, il aurait été sans doute plus curieux encore qu'utile; mais il a parcouru la chaîne de ses beautés jusqu'au premier anneau; il est remonté à leur principe; et c'est ainsi qu'il a rendu ses observations profitables à tous ceux qui, assez justes pour reconnaître dans La Bruyère un modèle, et plus encore un guide excellent, ne regardent pas comme une étude vaine et infructueuse, de chercher quels principes constituaient l'art dans la pensée d'un si habile artiste, et quelle application particulière il a fait de ces principes à son genre de composition.

M. Suard, après avoir remarqué que, pour éviter la monotonie qui semblait inévitable dans une longue suite de peintures et de réflexions, La Bruyère s'était efforcé de changer avec une extrême mobilité de ton et même de sentiment, ajoute : « Et ne croyez pas que ces mouvements si divers soient l'explosion naturelle d'une âme très-sensible, qui, se livrant à l'impression qu'elle reçoit des objets dont elle est frappée, s'irrite contre un vice, s'indigne d'un ridicule, s'enthousiasme pour les mœurs et la vertu. La Bruyère montre partout les sentiments d'un honnête homme; mais il n'est ni apôtre, ni misanthrope. Il se passionne, il est vrai, mais c'est comme le poète dramatique qui a des caractères opposés à mettre en action. Racine n'est ni Néron ni Burrhus, mais il se pénètre fortement des idées et des sentiments qui appartiennent au caractère et à la situation de ses personnages, et il trouve dans son imagination, exaltée par les sentiments et les idées dont il est plein, tous les traits dont il a besoin pour les peindre. »

C'est lorsque ce passage a été connu qu'on a pu se flatter enfin d'avoir une véritable clef, non des peintures satiriques de La Bruyère, mais de son talent et de son esprit. Je dois l'avouer, et je l'avoue sans peine, cette clef m'a beaucoup servi lorsque

¹ Chap. 1, *Des Ouvrages de l'Esprit*.

j'ai essayé de pénétrer dans les secrets du style et de la composition de La Bruyère. Une main plus adroite et plus sûre pourrait en faire après moi un bien meilleur usage pour l'avantage des lettres, et surtout de ce bel art de l'éloquence auquel on ne peut se livrer sans l'aimer passionnément.

Je m'étonne que M. de La Harpe, après avoir lu cette notice, ait inséré dans son Lycée ¹ un *article* sur La Bruyère où d'excellents traits se rencontrent sans doute, mais où il y a aussi des remarques fausses, ou, qui pis est peut-être, insignifiantes, et véritablement trop disproportionnées avec l'importance de l'ouvrage de La Bruyère et du sien. C'est une critique de journal, qui fut d'abord insérée dans *le Mercure*, où elle était fort à sa place, et transplantée depuis par l'auteur dans un cours de littérature, où elle me paraît fort déplacée. Plus M. de La Harpe s'est distingué dans la critique littéraire, plus on accorde de poids à son autorité, plus je me suis cru forcé de remarquer l'insuffisance, et quelquefois la fausseté de ses aperçus, lorsqu'il s'agit d'un écrivain qui tient dans notre littérature un des rangs les plus distingués. Du reste, il est très-possible que ce soit moi qui me trompe. Tout doit ici m'inspirer une grande défiance, et la faiblesse de mes lumières, et l'habileté de celui que je me permettrais de combattre, avec les égards qu'il mérite (quoique lui-même, en pareil cas, s'en soit trop souvent dispensé), si une semblable discussion ne devait pas avoir dans cette note plus de longueur que d'intérêt.

¹ Voyez le *Cours de Littérature*, t. VII.

ÉLOGE
DE
MONTAIGNE.

L'*Éloge de Montaigne*, que le cardinal Maury appelait *une grande et neuve conception oratoire*, est l'ouvrage le plus parfait de Victorin Fabre dans ce genre d'écrits. Cependant il est le seul qui ait échoué dans les concours académiques. On a vu ¹ qu'après des débats passionnés, où l'esprit de coterie se révéla dans toute sa fureur, les juges préférèrent un discours ² alors *petit*, et qui n'a pas *grandi* ³ depuis, à *l'un des chefs-d'œuvre de la langue française et de toutes les langues* ⁴.

Victorin Fabre avait à cette époque vingt-sept ans. J'appelle sur cette date l'attention des hommes qui ont assez de lumières pour comparer, et assez de portée dans l'esprit pour apprécier et mesurer le talent.

Qu'on cherche dans toutes les littératures un ouvrage de cet ordre, composé par un écrivain si jeune. Je ne parle ici que de la vigueur de la pensée et de la profondeur des vues; car pour la perfection de l'art, il est trop évident qu'il serait inutile de chercher.

Ce discours n'a pas été retouché depuis l'impression. Je le réimprime tel qu'il parut en 1812; mais je donne en variante l'ancien exorde que Ginguené avait conseillé à l'auteur de changer. La sévérité de ce critique sur un point justifiera ses éloges sur tous les autres. J. S.

¹ Dans la *Vie de Victorin Fabre*.

² Celui de M. Villemain.

³ Voyez la lettre de Garat, tome 1^{er}, *Vie de Victorin Fabre*.

⁴ Expressions de Garat et de Ginguené.

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE¹.

— — — — —
Tout le monde me reconnaît en mon livre,
et mon livre en moi.

MONTAIGNE, liv. III, chap. v.

« Si jamais un écrivain a tracé d'avance à ses panégyristes la route qu'ils devaient tenir, sans leur laisser le choix d'en prendre une autre, c'est à coup sûr le philosophe qui fait le sujet de ce discours. Il est lui-même *l'argument et la matière* de son livre ; ou plutôt, vous dirait-il, dans ce style plein d'images qui colore et anime tout, ce n'est point un livre que je compose, c'est moi que je

¹ Prononcez Montagne, comme Espagne, accompagne, etc., qu'on écrivait aussi accompaigne et Espaigne, de même que Saint-Michel-de-Montagne, bourg de l'ancien diocèse de Périgueux, près duquel notre philosophe avait son château, et dont sa famille portait le nom.

représente; c'est ma *statue que je dresse*, non dans une place publique ou dans le parvis d'un temple, mais dans la bibliothèque d'un voisin ou d'un ami, qui, fidèle à ma mémoire, lorsque je ne serai plus, goûtera quelque plaisir à me retrouver dans cette image¹.

Qui de nous, messieurs, n'a pas été ce voisin, cet ami fidèle? Qui de nous ne s'est plu souvent à fréquenter le philosophe, à l'entretenir dans cette image qui lui ressemble si bien? Rendons encore aujourd'hui ce commerce plus étroit, cet entretien plus intime; apprenons de lui-même à le connaître, nous l'aurons assez loué. En devenant son historien, il a devancé son panégyriste; en n'ayant pour but que de se peindre, il ne nous a pas permis d'avoir d'autre but que le sien.

Mais ici se présentent des considérations d'un ordre plus élevé. Montaigne, en se peignant lui-même, dévoila le cœur humain; et ce portrait d'un seul homme, où chacun s'est reconnu, est encore de nos jours celui de tous les hommes. Par quel heureux concours de circonstances, par quelle chaîne d'idées, ce moraliste ingénieux, qui, sans nous cacher ses vertus, nous confia ses faiblesses, est-il parvenu à nous connaître ou à nous deviner tous, en se rendant compte de soi-même? Parmi tant de révélations, c'est le seul secret qu'il nous taise; et le seul éloge de lui qu'il nous ait laissé à faire, est d'achever de le peindre en divulguant ce secret.

Loin donc de nous borner à exposer les principes de

¹ « Je ne dresse pas ici une statue à planter au carrefour d'une ville, ou dans une église ou place publique : c'est pour le coin d'une librairie, et pour en amuser un voisin, un parent, un ami, qui aura plaisir à me raconter et repratiquer en cette image. » (Livre II, chapitre XVIII, *Du Démentir*.)

sa philosophie morale, cherchons à découvrir comment l'observation, l'expérience, les ont tour à tour fait naître dans sa conscience et dans sa raison; suivons, à travers ses actions et les événements de sa vie, la marche secrète de ses pensées¹; apprenons par son exemple quelle est, ou quelle devrait être la marche de l'esprit humain dans l'étude de l'homme moral.

Ainsi, nous puiserons d'abord dans l'ouvrage de Montaigne une connaissance intime de l'auteur; nous prendrons ensuite l'auteur pour interprète de l'ouvrage²; son caractère expliquera son talent; sa conduite éclaircira sa doctrine; la gloire de ses disciples et les progrès de l'esprit humain rendront témoignage à son influence.

La destinée qui le fit naître sous le règne du pédantisme et de la superstition semblait enchaîner à la fois sa raison et sa conscience au joug de l'opinion et de l'autorité³. La nature, qui le doua de cette indépendance d'es-

¹ *Secrète* quelquefois pour lui-même, mais à coup sûr très-rarement, car il s'en est presque toujours rendu compte. C'est là ce qu'on peut nommer les *études*, ou, si l'on veut, l'éducation philosophique de Montaigne. Cette éducation est *celle des choses*, comme l'a dit l'auteur d'*Émile*; *c'est l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent*, genre d'instruction le plus nécessaire à un moraliste, et dont Montaigne, le premier, a si bien établi l'importance, parce qu'il en avait recueilli tous les fruits.

² Ce plan est, comme on l'a vu, tracé, ou, si l'on veut, prescrit par Montaigne lui-même. S'il est le sujet de son livre, si ce livre est *sa statue*, il faut, pour trouver l'auteur, le chercher dans son ouvrage, il faut, pour juger l'ouvrage, le confronter avec l'auteur. Ces deux parties de son *Éloge*, dont il a fourni la division, doivent, à cet égard, rentrer l'une dans l'autre, en prouvant ce qu'il affirme, *qu'on le reconnaît dans son livre comme on reconnaît son livre dans lui*.

Voyez, sur la manière dont on a cru devoir envisager ce sujet, la première des *notes* placées à la suite du discours.

³ Il est inutile d'avertir du sens que j'attache à ce mot. Employé,

prit que donne le caractère et que fortifie la réflexion, l'avertissait que l'opinion égare souvent la conscience, et l'instruisait que l'évidence est la seule autorité qui n'égare jamais la raison. Ainsi son siècle et son génie le poussaient en sens contraire; mais il vit les mœurs de ses contemporains, et il se défia de leurs maximes. Les vanités de l'étude, les illusions du savoir, les préjugés de la philosophie, cessèrent de l'éblouir; il ne trouva plus dans la folle sagesse d'un peuple corrompu avant d'être éclairé, que des opinions sans principes, de l'érudition sans lumières, de la dialectique sans raison. Dès lors, se repliant sur lui-même, il cherche la vérité dans les leçons de l'expérience, dans sa conscience ses devoirs, et la morale publique dans les relations des hommes réunis en corps social. Le voilà dans la carrière où l'appelait la nature¹.

Elle le pourvoit, dès l'entrée, de guides bien sûrs lorsqu'ils sont réunis, et qu'ils ne marchent jamais qu'ensemble : elle lui donne, d'un côté, cette imagination active et ce besoin d'émotions qui portent l'homme à tout

comme il l'est ici, sans épithète, dans des sujets de littérature et de philosophie, il ne s'entend jamais que des *autorités scolastiques*. C'était surtout à cette époque l'autorité d'Aristote, ou plutôt de ses commentateurs. Ce grand homme, revêtu, au mépris de ses propres maximes, d'une dictature universelle; outragé, ou, si l'on aime mieux, honoré par un culte exclusif, avait partout des sectateurs qui prêchaient leur doctrine avec intolérance; dont le dogme fondamental était que le philosophe de Stagyre avait *tout vu et tout dit*; et comme on raconte des rois de Perse qu'ils s'engageaient par serment à ne boire que de l'eau d'un seul fleuve, il semblait que ces apôtres du *dieu de la doctrine moderne* eussent unanimement juré de ne reconnaître et de ne puiser que dans les écrits d'un seul homme la science et la vérité.

¹ Voyez l'ancien exorde de ce discours, page 353.

voir, à tout éprouver, à tout sentir; de l'autre, ce penchant à la méditation qui, devenant par degrés une habitude, force notre âme et notre esprit à s'interroger eux-mêmes, travaille sur les impressions reçues, transforme les sensations en idées et les souvenirs en expérience.

Tels sont les guides de Montaigne. Il leur obéit même sans le savoir; leur secrète impulsion le dirige même pendant la fougue et malgré les écarts d'une jeunesse ardente, qui fut donnée aux passions sans être perdue pour la sagesse. Voulez-vous en avoir la preuve? Suivez-le dans un cercle ou plutôt dans une partie de plaisir, et, pour me servir de ses paroles, *parmi les dames et les jeux*¹. Comme il se livre tout entier aux séductions qui l'environnent! Son imagination sensible et passionnée vole au-devant des émotions; son geste, sa voix, ses regards, peignent l'allégresse et l'inspirent!... Tout à coup, quel changement! Tandis qu'une gaieté bruyante éclate et circule autour de lui, que fait-il lui seul? Il rêve, il est soudainement saisi par le souvenir de je ne sais quel homme *surpris, les jours précédents, d'une fièvre chaude et de sa fin, au partir d'une fête pareille*², et le voilà qui médite sur la

¹ Toutes les expressions, tous les membres de phrase qui sont imprimés en *caractères italiques*, et dont l'auteur ne se trouve pas indiqué au bas de la page, sont de Montaigne lui-même. On ne s'est permis dans ces phrases soulignées que les changements tout à fait indispensables.

² *Je suis de moi-même non mélancholique, mais songe-creux : il n'est rien de quoi je me sois dès toujours plus entretenu que des imaginations de la mort, voire en la saison la plus licencieuse de mon âge, parmi les dames et les jeux. Tel me pensait empêché à digérer à part moi quelque jalousie ou l'incertitude de quelque espérance, cependant que je m'entretenais de je ne sais qui, surpris les jours précédents d'une fièvre*

destinée qui l'attend, qui le menace peut-être, sur les illusions des hommes, sur l'incertitude de la vie. Il fortifie, il retrempe son cœur, amolli par les plaisirs, dans ces méditations austères; il s'exerce à ne pas redouter de perdre la seule *chose qui, une fois perdue, ne saurait être regrettée*; et, conduit ainsi par degrés à cette maxime stoïque : « Il n'y a point de mal dans la vie pour qui ne trouve point que la mort soit un mal; » il en verra découler cette morale des sages et des héros, que, par son indifférence à la vie et à la mort, notre âme se rend *maîtresse de ses passions*, maîtresse de l'*indigence* et des injures du sort; que le mépris du cercueil peut seul faire un homme libre, puisque enfin, ni les poignards d'une populace effrénée, ni les bûchers des inquisiteurs, ni les glaives des tyrans, n'ont de prise sur un homme qui regarde son trépas comme une chose étrangère à son être, *ne le concernant ni mort ni vif : vif, parce qu'il est encore; mort, parce qu'il n'est plus*. Certes, nous voilà bien loin des *joyeuses équipées* de quelques jeunes libertins ! Mais aussi voilà, je pense, la raison et le génie pris sur le fait, et la marche secrète d'une tête pensante mise par cet exemple à découvert.

A ce trait seul, on reconnaîtrait la trempe et le genre d'esprit de Montaigne. Mais pour mieux les connaître encore, observons le philosophe dans des circonstances tout opposées. Des jours brillants de sa jeunesse, je passe au déclin de son âge; je le surprends à l'improviste dans les atroces douleurs de la pierre, quand la violence du

chaude et de sa fin, au partir d'une fête parcille et la tête pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps, comme moi, et qu'autant m'en pendait à l'oreille; et je ne ridais non plus le front de ce pensement-là que d'un autre. (Montaigne, liv. I^{er}, chap. XIX.)

mal l'entraîne par secousses vers la tombe, qui s'ouvre et menace de l'engloutir. « Me trouvant là, me dit-il, *je considère par quelles causes l'imagination nourrit en moi le regret de la vie...* Un vase, un livre, un tableau, tout enfin *tient compte dans ma perte; à d'autres, leur coffre-fort, leurs ambitieuses espérances.* Sont-ils plus sages que moi? » — Il serait superflu, sans doute, de montrer encore ici les conséquences de semblables réflexions; c'est assez de l'avoir fait une fois. Mais si vous rencontrez un homme qui sache tirer un tel parti de ses souffrances et de ses plaisirs; qui sache ainsi, à chaque événement, se ramener en soi-même et s'y entretenir avec ses sensations, accordez-lui le sens droit et la force d'imagination qu'une pareille science suppose; et si jamais il écrit sur la nature de l'homme, sur son orgueil, sur ses faiblesses, sur ses erreurs, sur ses devoirs, ne cherchez point ailleurs un grand moraliste : vous l'avez trouvé.

Cependant ne croyons pas que l'observateur philosophe, pour fouiller tous les replis, parcourir tous les détours de l'esprit et du cœur humain, n'ait qu'à rentrer, disons mieux, à pénétrer en lui-même. Quiconque sait bien se connaître, je l'avoue, saura connaître aussi les autres, ou les deviner au besoin. Mais pour se deviner soi-même, il faut savoir quelquefois s'étudier dans autrui. De là l'utilité du commerce des hommes et celle des voyages; j'ai presque dit leur nécessité¹. Le spectacle de

¹ Il n'est pas moins certain, pour cela, que l'habitude de réfléchir, *telle que nous venons de l'observer dans Montaigne*, suffit pour révéler le grand moraliste. Pourquoi? Parce qu'elle annonce tout le reste. Faites l'application de ce principe à notre objet particulier, qui est en ce moment la fréquentation du monde et les voyages; vous trouverez que *la force et l'activité d'imagination qu'une telle ha-*

l'univers et des sociétés humaines, en agitant la pensée, la féconde, et l'agrandit en l'éclairant. Nos relations morales s'étendent, se multiplient avec nos idées. La patrie du sage est partout où sa raison peut s'instruire, et l'ami de l'humanité doit répandre ses affections sur toute la famille des hommes. Socrate, interrogé d'où il était, répondit, non d'Athènes, mais *du monde*.

Si Montaigne, interrogé comme Socrate, eût fait la même réponse, je n'en serais pas surpris. Exempt des préjugés nationaux, il n'est étranger nulle part; *spectateur de la vie des autres, pour en juger et régler la sienne*, il se plaît à voir changer les décorations, les acteurs, et voyager n'est pour lui que varier le spectacle. Aussi voyage-t-il comme il doit un jour écrire¹, sans se tracer

bitude suppose doit en inspirer le désir, et que *le sens droit* qu'elle exige doit en faire sentir l'utilité.

¹ On ne connaît généralement, des voyages de Montaigne, que le dernier, celui qu'il fit en Italie, dans les années 1580, 1581, et dont il laissa un *journal* informe, publié par M. de Querlon en 1774. Mais Montaigne nous apprend lui-même qu'il avait passé dès sa jeunesse une grande partie de son temps en *pérégrinations*. Les deux premiers livres des *Essais* furent imprimés avant l'époque de ce voyage en Italie; cependant l'auteur y rend compte des réflexions profondes ou piquantes que ses voyages lui ont suggérées; et, ce qui ne permet plus aucun doute, le seizième chapitre du premier livre commence, dans toutes les éditions que j'ai eues sous les yeux, par ces paroles, qu'il serait superflu de commenter :

« J'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre toujours quelque chose par la communication d'autrui (qui est une des plus belles écoles qui puisse être) de ramener toujours ceux avec qui je confère, au propos des choses qu'ils savent le mieux, etc. Enfin, pour n'ajouter qu'une seule remarque entre mille que le sujet pourrait fournir, l'admirable chapitre *De l'Institution des Enfants* (que renferme aussi le premier livre) est en grande partie consacré à établir l'utilité morale des voyages, qu'il faudrait, suivant le philosophe, entreprendre dès l'enfance; et les raisons qu'il en donne, fondées sur sa

*de ligne certaine, ni droite ni courbe*¹ ; où qu'il aille, peu lui importe, il sera toujours sur son chemin². La variété seule le paye, et la possession de la diversité. Il marche avec désir et allégresse³ à la rencontre des mœurs, des coutumes étrangères : nous leur tendons les griffes⁴, il leur ouvre les bras. La plupart ne prennent, dit-il, l'aller que pour le venir ; ils voyagent couverts et enveloppés d'une prudence taciturne, comme pour se préserver de la contagion d'un air inconnu⁵. Quant à lui, qui n'a point cette rare prudence de courir ainsi le monde sans sortir de ses préjugés et sans perdre de vue son village, ce qu'on évite si bien est précisément ce qu'il cherche ; il ne veut que respirer cet air inconnu, observer de nouveaux objets, se familiariser avec d'autres usages, ou, comme il dit, « frotter et limer sa cervelle contre la cervelle d'autrui⁶. »

Dans ces grands tableaux de l'homme et de la société, dans cette diversité infinie de croyances et d'actions, de folie et de sagesse, de vices et de vertus, il rencontre assez d'exemples pour s'expliquer les maximes, pour refaire de lui-même les observations morales des sages de tous les temps. Ainsi se développe par degrés dans son esprit et dans sa conscience, une philosophie toute expérimentale ; et c'est là seulement la vraie philosophie.

propre expérience et sur des observations qui n'appartiennent qu'à lui, suffiraient pour montrer quel fruit il avait su tirer lui-même des voyages, longtemps avant cette époque où l'on croit, faute d'examen, qu'il a commencé de voyager.

¹ *Essais*, liv. III, chap. ix, *De la Vanité*.

² Liv. III.

³ *Journal du voyage de Montaigne en Italie*, etc.

⁴ *Essais*, liv. III, chap. viii, *De l'art de conférer*.

⁵ Chap. ix.

⁶ Liv. I^{er}, chap. xxv, *De l'Institution des Enfants*.

Mais que dis-je? suffit-il pour connaître d'observer, et d'observer en plein théâtre? suffit-il de paraître en spectateur à ce grand drame du monde où les hommes ne se montrent plus qu'avec leurs habits, leurs discours, leurs opinions de parade, comme un docteur, à l'heure marquée, compose son maintien son geste, et monte en chaire, pour débiter à l'auditoire la morale de saint Augustin?

Non, certes ! il n'est pas si facile de parvenir à juger, à démasquer les acteurs de cette vaste comédie ! Pour découvrir ce qu'ils sont à travers ce qu'ils veulent paraître, il faut les voir derrière la scène, dépouillés de leur jargon et de leurs physionomies de théâtre. Il faut entrer dans leur confiance, c'est-à-dire leur devenir nécessaire ; pénétrer leur intérieur, c'est-à-dire se trouver mêlé dans leurs intérêts. Vivre dans le monde en simple observateur, observer avec fruit sans agir, est une prétention vaine. L'homme qui vivrait ainsi passerait à coup sûr pour un ange, s'il ne passait point pour un ours ; mais il n'aurait ni familiarité ni confidences à espérer de personne. Que peut-on avoir à dire à celui qui n'est bon à rien ? Quel profit retirer de l'inaction d'un sage ? Inutile, on l'oublierait ; importun, on fuirait son approche ; seul, et toujours grimpé sur son observatoire, il ne connaîtrait les hommes qu'en place publique, et les femmes qu'en habit de bal. Que saurait-il donc ? Ce qui se montre ; et qu'ignorerait-il ? Ce qui se cache. Ne voilà-t-il pas un philosophe bien instruit !

Oh ! que ce n'est pas ainsi qu'observe notre moraliste ! Remplissant un rôle actif dans toutes les situations de la vie, il est éclairé par ce qu'il éprouve sur ce qu'il ne fait qu'apercevoir. Peignons-le donc en action ; et, pour

mieux juger en lui l'homme, le citoyen et le philosophe, attachons-nous à découvrir dans sa morale, et dans les idées qu'il nous donne du monde, quels furent les fruits ou les résultats du rôle qu'il y avait lui-même joué.

^b La destinée, plutôt que son inclination, nous le fait voir d'abord assis parmi les interprètes des lois¹. Revêtu de l'honorable et pénible fonction de dispenser la justice, qu'aperçoit-il dans son sanctuaire? des Français du seizième siècle cherchant leurs devoirs et leurs droits dans les usages des Francs et des Bourguignons; des sujets de Charles IX soumis aux législateurs romains de Constantinople; et tout ce qui portait alors ce beau titre de législation, Décrets latins et gothiques, Droit féodal, Droit canon, Ordonnances et Coutumes, Code immense et incohérent, *qui suffirait à régir tous les mondes d'Épicure*², adopté en partie dans une province, rejeté en partie dans une autre, rendant licite au nord d'une montagne ce qui devient illégitime au midi; et ne laissant quelquefois entre le juste et l'injuste, entre ce que la loi permet et ce qu'elle défend, que le trajet d'une rivière ou les terres d'un château.

O confusion! ô désordre effrayant pour un magistrat, plus effrayant pour un philosophe qui voit la morale publique flotter dans l'incertitude avec la jurisprudence, se contredire et changer avec la législation! Eh quoi! se

¹ Je voudrais pouvoir dire seulement leurs organes; car interpréter la loi, c'est la détruire; et le ministre en devient le tyran dès qu'il cesse d'en être l'esclave.

Voyez les développements donnés à ce passage dans les notes qui suivent ce discours.

² *Nous avons en France plus de lois que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en faudrait à régler tous les mondes d'Épicurus....* (Liv. III, chap. XIII, *De l'Expérience.*)

demande Montaigne, les sublimes notions de l'ordre et de l'équité seraient-elles donc sujettes à l'interprétation et au changement? Sont-elles subordonnées à des démarcations de provinces? En approfondissant ces réflexions, il découvre avec douleur que les objets sur lesquels il importe le plus aux hommes de s'entendre sont précisément ceux mêmes sur lesquels ils s'accordent le moins. N'y aurait-il dans l'esprit humain de stable que l'instabilité, de certain que l'incertitude¹?

Ici commence pour Montaigne un nouvel ordre d'idées; il n'avait appris jusqu'alors qu'à se défier de l'usage, et à se tenir en garde contre les surprises de l'opinion. Maintenant je vois se former, se développer dans son esprit, cette profonde défiance de la raison, qui ajoute aux forces de la raison même; germe fécond, premier principe d'une philosophie hardie qui, dépouillée de l'exagération dont son auteur n'a point su se défendre, apprendrait à l'intelligence humaine à se connaître et à se juger, humilierait son audace pour ajouter à sa grandeur, affermirait sa marche en limitant ou plutôt en circonscrivant sa carrière, et nous rendrait en succès véritables ce qu'elle nous ferait perdre en illusions.

C'était ainsi que Montaigne, écrivain philosophe, s'instruisait d'avance à l'école de Montaigne magistrat. On ne peut ici méconnaître un grand progrès de sa raison. Mais n'y trouve-t-on pas encore un témoignage éclatant de ses affections morales? Condamné par état peut-être, porté par esprit de corps à la sévérité; ministre des lois en des temps malheureux de discordes civiles et reli-

¹ *Solum certum nihil esse certi; et homine nihil miserius aut superbius.* (Plin., *Hist. nat.*, lib. II, cap. VII).

gieuses, où le législateur prenait inspection, non plus seulement sur la conduite, mais sur la pensée des citoyens; où la vengeance des lois faisait monter à l'échafaud, non plus les délits seuls, mais les opinions¹; ni les préjugés de son état n'ont triomphé de ses principes, ni les clameurs de son siècle n'ont fait taire dans son âme la sainte voix de l'humanité. Il n'a vu dans cette justice oppressive et passionnée, dans ses formes ténébreuses, dans ses résultats cruels, que des *lois monstrueuses et barbares*², et des arrêts insensés, et des supplices de cannibales³, des gibets, des bûchers, des roues,

¹ Il est clair qu'à une telle époque, l'homme le plus humain, s'il était magistrat, et Montaigne lui-même, comme tel, a dû se voir plus d'une fois dans l'effrayante alternative, ou de conspirer contre la loi, dont il était le dépositaire et le ministre, ou d'envoyer à la mort tel homme, coupable aux yeux de la loi d'un crime capital, qui, dans la pensée du juge, n'était pas même une faute. Ou niez cette conséquence, ou n'hésitez point d'avouer qu'en pesant le sens de ces paroles, toute âme honnête doit frémir; qu'il ne faut point s'étonner si Montaigne ne nous entretient jamais de la législation de son temps qu'avec une indignation mêlée de crainte qui passe dans l'âme de ses lecteurs; et qu'enfin, s'il paraît l'accuser avec toute la chaleur d'un ressentiment personnel, ce noble courroux rend témoignage à la générosité de son caractère. Il plaint le sort des victimes, parce qu'il s'est trouvé lui-même au rang des sacrificateurs.

² *De nos lois, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses.* (Liv. II, chap. xvii.)

³ Il voudrait que *la rigueur des supplices ne s'exerçât que sur des cadavres; et dans la justice même, tout ce qui est au delà de la mort simple lui semble pure cruauté; et les sauvages ne l'offensent pas tant de rôtir et manger les membres des trépassés, que ceux qui les tourmentent et persécutent vivants, dans les exécutions mêmes de la justice, pour équitables qu'elles soient, etc.*

Je pense, ajoute-t-il ailleurs, *qu'il y a plus de barbarie à déchirer par tourments et par géhennes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et mcurtrir aux chiens et aux*

et, ce qui l'indigne plus encore, ces coins et cette massue de fer, supplice des accusés, qui les contraint de se livrer eux-mêmes aux supplices des criminels ¹. *Épreuve de patience* plus que de vérité, disait notre magistrat philosophe : « Celui que vous avez torturé pour ne le pas « faire mourir innocent, vous le faites mourir ensuite innocent et torturé. » ^c Aussi combien n'a-t-il pas vu de *condamnations plus criminelles que le crime* ! Il les a vues, il les réprouve, il n'a pu les prévenir ; il veut du moins cesser d'y prendre part.

Il quitte donc la magistrature ; mais avec lui restent ses souvenirs, son expérience. Dans son esprit philosophique fermentent ses grandes pensées, se généralisent ses observations. Qu'il prenne la plume, et les expose : un jour Montesquieu les lira ; son génie les rendra fécondes. Transportées en Italie par ses disciples Beccaria et Filangieri, elles reviendront en France éclairer nos contemporains. Elles mûriront au pied du trône, développées par deux siècles, et le vœu de Montaigne s'accomplira ; et sur les gothiques débris de cette jurisprudence inconstante et aveuglément meurtrière, s'élèvera l'édifice d'une législation uniforme et nationale digne d'un âge éclairé ; et le magistrat, plus juste en devenant plus humain, pourra condamner et punir le coupable sans faire pâlir l'innocent. Voilà l'influence d'un de ces hommes en

pourceaux (comme nous l'avons non-seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé, comme font les cannibales. (Essais, liv. I^{er}, chap. xxx.)

¹ C'est ce que Montaigne nomme *la géhenne*, ce qu'on a depuis nommé *la question* : comme si rompre et disloquer des membres, c'était interroger les cœurs !

qui une âme généreuse et l'amour de l'humanité ont eu le génie pour auxiliaire. Voilà ce qu'il dut aux circonstances, et ce que lui doivent à leur tour, une patrie qui n'en sait rien peut-être, et des temps que l'ignorance et la barbarie de son siècle ne lui permettaient pas de prévoir.

Que manque-t-il maintenant aux études philosophiques de Montaigne? L'esprit servile de son siècle lui a prouvé la nécessité de revendiquer les droits, l'émancipation de l'esprit humain, retombé en enfance et en tutelle : une habitude constante de la méditation, un examen réfléchi de soi-même, lui a fait connaître l'homme individuel ; la fréquentation du monde et les voyages lui ont appris ce qu'étaient les hommes réunis en société ; une courte mais instructive magistrature lui a fait voir, par expérience, quelles étaient les lois qui devaient les régir. Que lui reste-t-il donc à observer encore, à étudier de près? Les gouvernements, qui font mouvoir les ressorts de cette vaste machine appelée le corps politique. Montaigne paraît à la cour ; il y porte des talents, des services rendus, des espérances...

Vous savez quelle était cette cour. Je pourrais la peindre d'un seul trait : le jour de la Saint-Barthélemi approche. Le tableau qu'elle présente dans un espace de trente-huit ans, le voici : Charles IX sur le trône ; à ses côtés Médicis et le cardinal de Lorraine ; plus loin, Coligny égorgé, l'Hôpital emportant dans la solitude le regret d'avoir trop vécu ; plus loin encore, la Ligue, le duc de Guise, Henri III, et le poignard de Clément ; dans un lointain peu reculé, Sully, Henri IV, et Ravaillac. La première partie de ce tableau nous montre ce qui se fait à la cour au moment où Montaigne vient d'y paraître ; la seconde, ce qui s'y prépare.

Comment est-il donc arrivé qu'un philosophe, un homme de bien, en se voyant dans une telle cour, ait pu conserver d'autre pensée que celle d'en sortir à l'instant? C'est ce que Montaigne lui-même a dû se demander plus tard. Mais alors *il sentait fumer l'ambition*; il ne vit pas d'abord, il ne pouvait pas voir toute la corruption du Louvre; il vit qu'on y répandait les grâces; et, comme il les méritait, il se crut permis d'y prétendre. Il devint courtisan; il obtint des honneurs; et, ce qu'il avait surtout ambitionné, il reçut du monarque le cordon du premier ordre du royaume ¹. Beaucoup de philosophie n'est pas toujours incompatible avec un peu de vanité. Celle de Montaigne, mise en jeu, l'entourait d'illusions, de magnifiques espérances : peut-être se crut-il au moment de jouer ce qu'on appelle un grand rôle; peut-être aussi l'aurait-il joué; mais, comme il le dit lui-même, ce n'était pas sa conscience qu'il avait instruite à se ployer, ce *n'étaient que ses genoux*. On peut croire que ce ne fut pas tout à fait le compte du cardinal de Lorraine, qui se donnait pour son protecteur, et qui l'avait fait entrer, en qualité de secrétaire intime, dans le cabinet de Médicis. On peut conjecturer aussi que l'ambitieux pontife, plein de ses vastes projets, sentit combien il lui serait utile d'avoir Montaigne pour complice et pour instrument. Alors durent venir sans doute, après les grâces et avec les promesses, des insinuations, que sais-je? des commencements de confiance, qui préparaient peut-être à des révélations ². Ou

¹ C'était alors l'ordre de *Saint-Michel*. On sait que celui du *Saint-Esprit* ne fut créé que par Henri III.

² Ce que je ne donne ici que pour une conjecture, Montaigne l'insinue, le confirme lui-même dans une foule de passages, ou plutôt il paraît l'expliquer au lecteur avec une retenue que lui commandait

je me trompe, ou Montaigne, avec cette franchise généreuse qui le faisait marcher partout *la tête haute, le visage et le cœur ouverts*, dut être tenté de répondre, comme Philippide à Lysimaque : « Donne-moi ce que tu voudras, « pourvu que ce ne soient pas tes secrets. »

Beaucoup mieux instruit dès lors, il pénètre chaque jour plus avant dans l'intérieur de cette cour, où l'habitude et l'émulation du crime ont fait de la religion un trafic; de la trahison, un jeu d'adresse; de la beauté même, un instrument de perfidie et de vengeance; s'exerçant à désarmer les soupçons par les caresses; trompant la vigilance par les plaisirs, et cachant avec le rideau qui voile les voluptés la coupe empoisonnée ou le poignard.

Que fait là Montaigne avec ses scrupules? A quoi peut-il être bon? De quel droit se refuse-t-il à des avis profitables? Voilà certes un grand moyen pour faire fortune, que de venir être honnête homme à la cour de Médicis! Qui lui a scellé ce beau privilège? Et de quoi s'avise-t-il d'être meilleur citoyen que des ministres, et d'avoir plus de conscience que des prélats? Est-il fou, de s'imaginer que les grands, ses protecteurs, acceptent une obéissance et des services limités? Quelle duperie que la franchise! Ce n'est pas assurément la vertu d'un homme d'esprit!

Voilà ce qu'on lui dit de toutes parts, ou ce qu'on lui fait entendre. Il répond : J'ai été dupe, je le vois; pour esclave, je ne le suis, je ne veux l'être que de la raison. Qu'on ne me tienne jamais pour *serviteur si affectionné ni si loyal, qu'on me trouve bon à trahir personne*. Zélé sujet

la prudence beaucoup plus que la modestie. Voyez, entre autres, livre III des *Essais*, le chapitre où il convient d'avoir *négocié* quelquefois entre les grands et *les princes*. Voyez aussi l'historien de Thou, son ami : *De Vitâ suâ, lib. III.*

de mon prince, je lui donnerai mon sang, s'il le faut, mais je garderai ma conscience. Quant à ces grands qui protègent ceux qui font bon marché de leur honneur, ils peuvent mieux placer leurs affections; je suis indigne de leur confiance, et la justifierais mal. Je connais mon incapacité; elle m'assigne ma place; je saurai n'en pas sortir; et, pour tout dire en un mot, comme si l'on me demandait d'exercer la médecine, je dirais : Je n'y entends rien; ou *la charge de conducteur de pionniers*, je dirais : *Je suis appelé à un rôle plus digne* : de même qui que ce pût être qui me voulût employer à *mentir, à trahir, à me parjurer pour quelque notable service*, je lui dirais : *Si j'ai dérobé ou tué quelqu'un, envoyez-moi plutôt aux galères.*

Après une telle réponse, il était moins sûr peut-être d'attendre des grâces nouvelles que d'emporter au plus vite celles qu'on avait reçues. Montaigne le sentit, et, sans bruit, seul avec son cordon, ses espérances trompées, et des pressentiments sinistres qui devaient être sitôt et si cruellement justifiés, il sortit ou plutôt s'échappa de cette cour dangereuse, en prononçant ces paroles qui en achèvent le tableau : « *Qui n'est que parricide en nos jours et sacrilège, est homme de bien et d'honneur.* »

Les maux qu'il prévoyait éclatèrent : il en fut poursuivi dans sa retraite. Ce n'étaient plus quelques provinces où deux cultes rivaux, aveugles instruments des factions politiques, s'étaient fait une guerre affreuse, mais passagère : c'était la France entière, changée en un champ de bataille hérissé d'échafauds, où luttant à la fois de crimes et de malheurs, sur les ruines des temples, à la lueur des bûchers, calvinistes, romains, peuple, chefs et soldats, conspiraient, triomphaient, égorgaient, mou-

raient ensemble... O vous, mes contemporains, plutôt au ciel que j'eusse à vous apprendre ce que sont les discordes civiles! Je voudrais ne réveiller en vous que les souvenirs de l'histoire. Mais pour notre propre instruction, pour la gloire de Montaigne, il faut le replacer un moment au milieu de ces désordres, de ce bouleversement universel : il faut voir si la peinture du sage, que ne peuvent ébranler ni les violences d'un peuple ivre de séditions, ni les fureurs de la tyrannie, n'est pas toujours une chimère ; il faut enfin savoir si la philosophie, qu'un homme de génie et de bien sait incorporer à son caractère, peut être bonne à quelque chose dans la conduite de la vie, ou si ces doctrines tant vantées ne sont qu'un vain babil d'hommes oisifs qui se font un jeu d'en amuser d'autres. Suivons donc sans nous arrêter le fil de ces événements terribles.

Après tant de forfaits célèbres, il était réservé à ce temps-là d'offrir à l'étonnement des hommes un roi qui prépare par un traité de paix l'assassinat de son peuple. A la voix du monarque, à ses regards, on dit même à son exemple, les citoyens s'armèrent contre les citoyens, les serviteurs contre leurs maîtres, et des amis égorgèrent ceux qui manquaient d'ennemis. Les lâches mêmes, dont la fureur n'avait osé s'assouvir que sur des cadavres, élevaient, à l'aspect du Louvre, leurs bras souillés d'un sang répandu par le fer d'un autre, usurpant la gloire du crime, qu'ils n'avaient pas méritée.

Jamais des jours si cruels ne s'étaient levés sur la France. Son maître, qui, docile à des conseils impies, avait cru par les proscriptions étouffer à jamais la guerre, vit la guerre se rallumer pour venger les proscriptions. Après tant de sang versé, il fallait en verser encore.

Charles en fut épouvanté. Il connut son attentat ; il voulut l'expier peut-être... Il emporta dans la tombe les leçons du remords. Sa cour ne suivit point la pompe funèbre¹ ; elle parut mépriser la cendre d'un roi qui ne savait pas être courageusement criminel.

A la mort de ce jeune roi , presque aussi malheureux que coupable , Montaigne conçut des espérances que la France entière partageait. Il voyait sur le trône un prince à qui l'étranger lui-même avait offert le diadème , et que sa patrie en crut digne jusqu'à ce qu'il l'eût porté. La fortune , qui le servit comme un allié fidèle tant qu'il ne fut qu'un sujet , attendait qu'il régnât pour le trahir. Esclave de ses flatteurs , il leur permit ce qu'ils voulurent. Il autorisa de son nom une ligue formée contre ses droits ; et souffrit enfin qu'un sujet portât la puissance et l'audace jusqu'à le contraindre à l'assassiner.

Des deux partis qui divisaient l'État , l'un était devenu irréconciliable par les injures qu'il avait souffertes , l'autre , par les vengeances qu'il avait exercées. Le souvenir des traités ne réveillait plus dans les esprits que l'espérance ou l'effroi de la trahison et du meurtre ; le nom même de la paix , si cruellement violée , ajoutait aux fureurs de la guerre , et la guerre était sans frein , parce qu'elle semblait devoir être sans terme. On ne se contenta point de combattre et d'égorger au nom du ciel , la proscription s'étendit jusque sur les choses inanimées. « On brûla , dit un témoin oculaire , et ce témoin , c'est Montaigne , on brûla , on ravagea , on déracina , on démolit ;

¹ *Il ne resta* , remarque un historien , *pour accompagner le convoi jusqu'à Saint-Denis , que Brantome , quatre autres gentilshommes de la chambre , et quelques archers de la garde.*

on ruina les vivants et ceux qui n'étaient pas encore nés. »

Chaque jour augmentait la terreur. Ces guerres, dont la cause ou le prétexte était au fond des consciences, offraient une matière éternelle aux soupçons. Il fallut en secret préparer ses discours, il fallut déguiser son visage, pour ne point paraître à des furieux trop découragé par les revers, trop peu enivré des succès ; et les réjouissances publiques vinrent ajouter encore aux infortunes honteuses d'une patrie qui se déshonorait également par sa joie et par ses malheurs.

Quelle devait être, c'est-à-dire quelle pouvait être, en de pareils temps, la conduite d'un philosophe et d'un citoyen ? Montaigne va nous l'apprendre. Il a de la naissance, il est riche, il a exercé des charges importantes, il a obtenu des honneurs. Tout cela protège en des jours de calme ; tout cela expose en des jours de dissensions. Dans l'état d'anarchie où se trouve la France, entre les partis qui la divisent, Montaigne se déclarera-t-il ? Oui, sans doute ; il n'est pas fait pour ressembler à ces hommes qui, dans les discordes publiques, n'ayant eu assez de force ni pour le bien ni pour le mal, viennent, après le péril, se vanter de leur inaction ; comme si c'était une gloire d'être innocent par lâcheté !

Mais pour qui Montaigne se déclarera-t-il, lui qui n'a d'autre intérêt que ceux de la patrie et de la morale ? Il entend tous les partis attester la cause de Dieu et le bien de la France, il ne voit dans tous les chefs que des projets de vengeance et des plans d'agrandissement. Il ne s'attache donc pas, comme ses contemporains, à tel pontife ou à tel prince ; mais ce philosophe indépendant se montre toujours fidèle à la religion de ses pères ; ce cen-

seur amer des lois et de la cour se prononce en faveur du trône et des lois de son pays¹.

Il reste une dernière question, et c'est la plus importante : Comment Montaigne se déclarera-t-il ? Les autres révèrent, ils adorent tout ce qui est de leur parti ; moi, dit-il, *je n'approuve pas même tout ce qui est dans le mien*. Il se déclare donc sans fanatisme, sans ignorer qu'il peut se tromper, sans regarder comme un crime une opinion qu'il n'a pas, et l'ennemi de ses principes comme un ennemi personnel qu'il est dangereux de laisser vivre.

« Ceux que je condamnerai dans nos guerres civiles, écrivait-il, je les condamnerai surtout si leur cause est triomphante et prospère. J'éprouverai le besoin de me réconcilier avec eux, s'ils sont vaincus et accablés². » Paroles grandes et généreuses, dignes d'être à jamais gravées dans la mémoire et dans le cœur des hommes, que ne puis-je vous faire entendre à tous les partis, à toutes les sectes qui divisent l'univers ! Qu'étaient-ce que ces paroles dans la bouche de Montaigne ? une leçon d'humanité ? Oh ! c'était bien plus encore : c'était une révélation

¹ En d'autres termes, Montaigne, lié par ambition, même par reconnaissance, aux chefs de la Ligue, aux princes de la maison de Lorraine, fut cependant assez juste et assez éclairé sur les vrais intérêts de son pays, pour s'attacher au parti des Valois, qui, devenu plus tard celui de Henri IV, finit par déjouer les intrigues des cours étrangères, triompher des ligueurs, mettre un terme aux fureurs invétérées des deux cultes rivaux, et désarmer les factions qui combattaient sous le masque du fanatisme religieux.

² *Le parti que je condamnerai en nos guerres, je le condamnerai plus àprement fleurissant et prospère. Il sera pour me concilier aucunement à soi, quand je le verrai misérable et accablé.* (Liv. III, chap. XIII, *De l'Expérience*.)

courageuse ; car , dans l'ivresse des factions , on peut bien en plein jour condamner l'innocence , mais plaindre l'infortune est une perfidie qui ne se commet que dans les ténèbres. Montaigne n'était pas le seul qui s'en rendit noblement coupable , mais lui seul ne s'en cachait pas.

Sans crainte , parce qu'il était sans reproche , et ne voulant point d'autre cuirasse que la pureté de ses intentions ,¹ tandis que tous les châteaux s'environnaient de fossés , et se hérissaient de fer comme des forts élevés dans une place frontière , il vivait , lui , tranquille et désarmé dans la maison de ses pères ; maison hospitalière , et qui devint l'asile des infortunés de tous les partis , ce qui les dispensait tous de reconnaissance. Victime plusieurs fois de son humanité² , il connaissait les dangers de sa généreuse imprudence , et ne s'en corrigeait pas. Sa vie fut souvent menacée.³ Des assassins entrèrent chez lui , après avoir promis sa tête : ils manquèrent à son aspect de cette sorte de courage qu'exige un assassinat⁴. Qu'avait-il cependant pour sa défense ? Qu'est-ce qui désarme ainsi des furieux dont le cœur et le bras sont instruits dès longtemps dans la science du meurtre ? Ce n'est pas même l'ascendant d'une renommée imposante , que relèvent l'éclat des dignités ou le souvenir des victoires , et ce je ne sais quoi de grand qui frappe l'imagination dans les infortunes célèbres. Montaigne n'est pas un consul⁵ , un conquérant , un prince longtemps heureux , qu'environnent , dans le malheur , comme une garde incorruptible , les images de ses exploits et le fantôme effrayant de sa

¹ « Je fus pelant à toutes mains , nous dit-il (et il n'avait pas besoin de le dire !) : au gibelin j'étais guelfe , au guelfe j'étais gibelin. »

² Voyez les *Notes*.

³ *Marius à Minturnes*.

fortune passée; ce n'est qu'un homme de bien. Et cependant, l'assassin qui levait le bras pour le frapper se trouble à ses regards et recule. Après tant de victoires que la vertu partageait avec la force du caractère, avec la majesté du rang ou la puissance de la gloire, il lui manquait un triomphe qui n'appartient qu'à elle seule, et c'est à Montaigne qu'elle le doit : il a montré, pour l'effroi du méchant et la sécurité de l'honnête homme, que toute la force du crime pouvait se trouver faible et pâlir devant la sérénité de l'innocence.

Celui qui se conservait ainsi calme, libre de préventions et de crainte, parmi ces luttes violentes des partis politiques et des religions, devait sans doute puiser dans ces grands mais terribles spectacles, d'affligeantes vérités, de lumineuses leçons. Il a vu tous les caractères aux prises avec toutes les passions, tous les intérêts, tous les amours-propres, et dès lors, en observant ses contemporains et lui-même, il a pu deviner l'homme de tous les temps. Mais s'est-il borné toujours à le juger et à le peindre? ne l'a-t-il jamais dénaturé? En fouillant le cœur humain, développé ou dépravé par ces agitations convulsives, il croit apercevoir dans l'un de ses replis un instinct malfaisant et féroce,¹ et il publie avec effroi que la nature elle-même lui semble porter l'homme à l'inhumanité¹. Non, imprudent philosophe, ce n'est pas là le cœur humain. Ta doctrine accuse ton siècle et calomnie l'univers. Grand moraliste, dis-moi, toi dont la main hardie a si bien dévoilé les erreurs de nos jugements, les vanités, la faiblesse et l'instabilité de la raison, si tu nous dépouilles encore du sentiment intérieur; si tu nous

¹ Liv. II, chap. II, et ailleurs. Voyez les *Notes*.

mets, dès nos premiers pas, hors de l'humanité par l'impulsion même de la nature ; si, trop fidèle à ce fatal principe, tu ne fais de la conscience *que l'ouvrage de la coutume* et l'esclave des préjugés¹, sur quelle base constante élèveras-tu ta morale ? sur quel appui l'affermiras-tu ? Cruelle et flétrissante erreur, non, vous ne prévaudrez point sur la vérité consolante ! La conscience outragée s'élève et dément son accusateur ; j'entends sa voix qui nous erie : Celui qui mit des larmes sous vos paupières a mis la pitié dans vos cœurs ; c'est là le premier principe de toute bonté morale. Ce principe ôté, tout tombe en ruine ; nos affections se concentrent en nous-mêmes ; les âmes se resserrent et se glacent ; plus de générosité, plus de clémence, plus de nobles transports, d'héroïques vertus ; tout, hormis notre intérêt, nous devient indifférent, et notre sensibilité n'est plus que de l'égoïsme.

Ne croyez donc pas au philosophe qui, les regards attachés sur les maux de sa patrie, s'élève en gémissant contre la destinée, et, trompé par sa douleur, prend la démence d'un peuple pour l'état naturel du genre humain. Le crime l'environne et le décourage. Il cherche autour de lui l'humanité exilée par le fanatisme ; il ne la trouve point, et il s'écrie : « L'humanité n'existe pas ! » Elle existe, ô Montaigne ! et dans toi-même. Échappe à tes contemporains ; rentre dans ton propre cœur ; cherches-y l'homme.

Il l'a fait, et ce noble instinct qu'avait méconnu sa raison, il l'a retrouvé dans son âme². Il suffit ; ses senti-

¹ *Les lois de la conscience, qu'on dit naître de la nature, ne naissent que de la coutume, etc. (liv. I^{er}, chap. xxii, et passim.)*

² Voyez la note *f*.

ments ont réfuté sa doctrine; l'espèce humaine est justifiée; il y a une conscience et une morale : une morale universelle, immuable, dont le principe éternel est dans les entrailles de l'homme; que le crime en fait sortir, mais qui y rentre avec le remords; que la raison en délire peut voiler, la passion aveugle obscurcir, mais que la nature protège; qui survit aux empires et aux opinions; qui ne craint ni sectes impies, ni factions incendiaires, ni gouvernements pervers, car le fer et le feu ne peuvent la détruire, ni des flots de sang l'effacer.

Telles sont les vérités primitives qui servent de fondement à toute doctrine sociale, et dont la philosophie ne doit jamais s'écarter. Si notre moraliste a pu les méconnaître ou les oublier un moment, l'époque à laquelle il vivait, en expliquant son erreur, l'excuse. Il était difficile alors d'échapper aux préventions de la vertu indignée, qui ne pardonne point aux hommes les maux qu'ils se font à eux-mêmes, et qui finit quelquefois par les haïr pour les avoir d'abord trop aimés.

Mais si ces temps orageux furent pour Montaigne l'époque de quelques opinions dangereuses, démenties par son propre cœur, voyez combien d'instructions profondes et salutaires il en a su tirer pour lui-même et pour nous ! C'est alors qu'il a conçu tant de nobles et sages maximes d'une politique morale et tolérante, qui portent les gouvernements à la modération et au respect de l'humanité, les peuples à la concorde et à l'obéissance aux lois. Ces lois, même defectueuses, même barbares, qu'il avait prises en haine durant sa magistrature, et dénoncées depuis à la postérité, il en souhaite encore la réforme, et plus que jamais sans doute; mais il en recommande l'observation; mais il proclame avec chaleur, il développe

avec énergie cette importante vérité, que le mépris, l'oubli des lois, est toujours suivi, chez tout un peuple, de la dépravation des mœurs. Le danger des innovations le frappe. Il voit les hommes embrasser mille opinions différentes, dont ils reconnaissent ensuite le vide ou la fausseté, tenant cependant toujours à la dernière comme à la vérité même, et toujours prêts à la défendre au péril de leurs biens et de leur honneur, au hasard de leur vie et de leur conscience. Il le voit et il s'en effraie, et ce penseur indépendant, ce philosophe hardi jusqu'à la témérité, s'arrête soudain, étonné de ses spéculations imprudentes, et il nous dit (écoutez, ses paroles sont remarquables) : « Quiconque adopterait mes fantaisies aux « dépens de la moindre loi de son village, se ferait grand « tort, et à moi aussi. » O vous, qui lisez cette déclaration généreuse d'un homme sincère et vrai, apprenez à ne plus confondre, comme on l'a fait tant de fois, les maximes de sa raison, les affections de son âme avec les jeux de son esprit et la capricieuse audace de son imagination.

Que si des raisonneurs téméraires se permettaient de cacher la modération et la sagesse qui dictèrent ces conseils sous le masque de l'égoïsme et de la pusillanimité, qu'ils tâchent d'expliquer, s'ils peuvent, par ces indignes motifs, la conduite franche et hardie du philosophe, telle que nous l'avons retracée; qu'ils le contemplent enfin dans sa retraite, envisageant, non pas d'un œil sec, mais le front calme et sans terreur, tous les maux qui l'environnent et le menacent. Tandis que l'effroi du vulgaire pense y démêler des signes de la fin prochaine de l'univers, tandis que les sages eux-mêmes en augurent la ruine du trône et de la nation, Montaigne n'a désespéré ni du ciel ni de la patrie. Il reconnaît dans *l'État ébranlé* un

principe de force et de vie qui doit résister à tous les crimes, réparer tous les malheurs. Quant à ses dangers personnels, il les voit et il les oublie. Armé par la philosophie contre les terreurs de la mort, et ne songeant pas, dans le péril, « comment il peut en échapper, mais comment bien peu lui importe qu'il en échappe, » il se réfugie par la pensée dans de meilleurs siècles : il parcourt les philosophes, il médite les historiens ; il vit, il se familiarise avec les grandes âmes de l'antiquité ; et, dans ce commerce profitable, il achève d'apprendre et de s'expliquer tout ce que pourraient les gouvernements pour la grandeur morale des hommes. C'est ici le dernier terme de ses études philosophiques : elles remplissent, comme on voit, le cercle entier de sa vie ; et, pour les faire connaître, il a fallu tracer son histoire.

Maintenant, si l'on embrasse d'un coup d'œil tous les événements de cette vie féconde en vicissitudes, plus féconde en instruction ; si l'on remonte le long cours de ces études si variées, on sentira combien Montaigne, avant de se prendre lui-même pour *argument* de son livre¹, s'était fait un riche sujet. On se convaincra que ce livre, nommé par lui *sa statue*, est tellement, en effet, le produit et l'expression de son caractère, que tout, jusqu'aux défauts de l'auteur, a tourné au profit de l'ouvrage.

S'il ne voyait pas en lui assez de bien pour ne point oser le dire², je n'y vois pas assez de mal pour n'oser en dire que du bien. Au hasard donc de ressembler un peu

¹ « Me trouvant entièrement dépourvu et vide de toutes autres matières, je me suis présenté moi-même à moi pour argument. (Montaigne.)

² Je ne trouve pas tant de bien en moi, que je ne le puisse dire sans rougir. (Montaigne, liv. II, chap. XVIII.)

à ses ennemis, qui, dit-il, vont fouiller chez lui *les vices dont il laisse apercevoir les racines*, pour les enfler et *grossir en arbres*, je ne le dissimulerai point, le plus incontestable de ses défauts est celui dont il se défend le plus ; chaque fois qu'il en parle, il fait souffrir pour sa franchise philosophique, car on sent bien qu'elle est à la gêne : ce défaut-là, c'est sa vanité. Elle lui rend ce bon office, qu'il est toujours satisfait de ce qui a l'honneur de lui appartenir.⁹ Elle le porte à se vanter de la faiblesse de sa mémoire, et, ce qui est plus piquant, de sa gravelle, attendu, vous dira-t-il (avec ce ton demi-plaisant qui ne cache pas trop bien le sérieux de la pensée) que c'est une maladie noble dans son espèce, et qui n'échoit d'ordinaire en partage qu'aux personnes de qualité. J'en suis fâché pour lui, sans doute, car il méritait d'avoir une généreuse fierté qui le guérît par orgueil de ces duperies de l'amour-propre ; mais j'en félicite ses lecteurs, car de là vint son projet de se *représenter* lui-même ; et l'heureux fruit de sa vanité, ce fut son livre.

Je sais bien que l'éloquent et janséniste Pascal ne voyait là qu'un *sot projet*, disant qu'il s'accordait mal avec l'humilité chrétienne¹. Mais, quelle que soit pour moi l'autorité du génie, même quand il est de mauvaise humeur, j'ose persévérer à croire que nous avons été fort heureux de rencontrer ainsi un homme qui nous avertit de nos faiblesses en nous racontant les siennes, et nous apprend à nous connaître en ne médissant que de lui ; un philosophe assez franc, assez généreux pour soumettre

¹ *Pensées* de Pascal, xxix^e chapitre, n° 41 de l'ancienne édition, et première partie, art. 9, n° 36 de l'édition de M. Renouard.

en public son caractère à l'examen de sa morale; pour faire sur lui-même l'épreuve de ce qu'il importe à tous de savoir; pour le démontrer à ses risques, et le commenter à ses dépens. Quoi qu'en puisse dire Pascal, c'est à ce *sot projet* de Montaigne que tient l'utilité de sa morale; et, pour surcroît de justification, c'est encore à la même cause qu'il faut surtout rapporter le charme et le vif intérêt de ses écrits.

En effet, si parler de soi est un danger manifeste, dès qu'un auteur a su plaire, et qu'on le voit à chaque instant affronter ainsi le péril, on s'attache à lui davantage; on devient, sans trop le savoir, son compagnon de fortune; et du moment qu'il s'engage dans un défilé hasardeux, on demeure en suspens, on se demande : Comment sortira-t-il de ce mauvais pas? Et voilà ce qui répand sur un livre de philosophie un intérêt dramatique.

Un autre défaut qui dans Montaigne tenait aux qualités les plus nobles, et que sa sincérité, plus à l'aise, n'hésite pas d'avouer, c'est cette horreur invincible pour toute espèce de contrainte, qui lui aurait fait un supplice d'un travail méthodique et suivi. De là *le vagabondage* de son style et de ses pensées. — Ce défaut-là, me direz-vous, a-t-il aussi tourné au profit de son livre? Peut-être; mais, à coup sûr, il a tourné, comme tous les autres, au profit de ses lecteurs. Si Montaigne eût écrit avec plus de méthode, il l'aurait fait sans doute avec plus de réserve; il ne se serait point contredit dans sa propre peinture; il aurait été moins connu, et nous moins bien enseignés. Au contraire, il s'abandonne à la pensée du moment, sans se donner nul souci de ses idées passées ou futures; et ce qu'il veut taire dans un chapitre, vous pouvez en chercher l'aveu dans le chapitre suivant. A coup sûr, ces con-

traditions ne prouvent point contre sa franchise; car, en se relisant lui-même, il a dû les apercevoir; et, s'il a eu le courage de ne les point effacer, c'est bien alors qu'il a pu dire : *Je ne laisse rien à deviner de moi*¹!

Gardons-nous toutefois d'attribuer au seul caractère de Montaigne cette marche irrégulière, ce désordre hardi de sa composition. L'on ne peut y méconnaître l'influence d'un siècle où le talent, hasardeux dans une littérature sans modèles, parce qu'il était forcé de s'y montrer créateur; libre dans une langue imparfaite et rebelle, parce qu'il était forcé de la maîtriser et de l'enrichir; rencontrant partout des obstacles, s'élançait pour les franchir, sans calculer ses élans; et s'abandonnait à son essor, sans être averti, par ses écarts, de se tracer des enceintes, et de se poser des barrières.

¹ On a souvent exprimé le regret que Montaigne ait paru dans un tel siècle : s'il avait écrit à une époque de lumières et de goût, dans une langue formée, combien, dit-on, il aurait encore déployé plus de talent et obtenu plus de gloire! Cette opinion est ancienne; elle a eu des partisans dont l'autorité impose; elle passe enfin pour démontrée, puisqu'on la répète sans examen. Que prouve-t-elle cependant? qu'on n'a point assez réfléchi sur le genre d'esprit de Montaigne et sur la trempe de son caractère. On ne sait pas combien cet homme, dont toutes les facultés étaient, comme il le dit, *prime-sautières*, gagnait à être lui tout entier, sans ordre, sans pureté, sans correction, avec des défauts, mais avec des beautés supérieures à la correction qui, souvent, en aurait commandé

¹ « *Je ne laisse rien à désirer et à deviner de moi.* » (Montaigne, liv. III, chap. ix.)

le sacrifice. On ne sait pas combien ce penseur, qui ne voyait dans le langage que *le boute-hors*, avait besoin, pour être lui, de s'abandonner sans contrainte aux mouvements de son âme, en laissant comme échapper, des sources de son génie, ses sentiments et ses pensées dans toute l'abondance de l'inspiration. On ne sait pas surtout combien il lui aurait été impossible de déployer tant de force sans jamais en abuser ; de rester prudemment asservi aux convenances du sujet, à l'exemple d'un modèle ; et de n'oser être profond, touchant, enjoué ou sublime, qu'après avoir consulté les lois de ce goût sévère qui, même dans l'enthousiasme et l'enchantement de l'inspiration, vient quelquefois, tout à coup, se présenter au talent comme la tête de Méduse, l'arrête soudain et le glace, en le désabusant trop tôt de ses plus chères illusions. Enfin, le dirai-je ? On ne sait pas combien il se fût trouvé à plaindre, si l'inexorable critique était venue lui faire un devoir de renoncer à tant d'aimables caprices, à tant de bonnes fortunes qui charmaient l'heureuse inconstance de sa brillante imagination.

Ah ! n'exigez pas de lui de si cruels sacrifices ! Au nom de sa gloire et de vos plaisirs, pardonnez-lui des beautés qui sont le fruit de ses fautes ; pardonnez-lui des défauts qui sont encore des beautés. Laissez-lui *son allure à sauts et à gambades* : si vous le contraignez d'aller au pas, il s'arrête ; et si vous l'entravez, il tombe. Sans doute les lois du goût, qui sont celles de la raison même, doivent être maintenues et respectées ; mais dans la république des lettres, il est des citoyens signalés par de tels services, que la loi, pour son propre intérêt, doit se taire devant leur gloire, de crainte qu'on ne s'aperçoive, à son imprudente plainte, qu'ils ont été si grands sans la

suivre, et qu'on ne soit tenté d'en conclure qu'ils auraient été moins grands peut-être s'ils l'avaient mieux observée.

Que si l'on conteste à Montaigne ces services et ce haut rang, qu'on relise son ouvrage, après avoir exhumé pour quelques heures ceux de ses contemporains. Ou plutôt, ne tirons pas de l'oubli qui les protège tant d'écrivains dont la honte est inutile à sa gloire. Il suffit de comparer entre eux Montaigne et le seul de ses rivaux qui existe encore pour nous, cet Amyot qu'il aimait, qu'il proposait pour modèle, et qu'il n'a point imité. Naïf traducteur des anciens, c'est avec une pureté, une élégance nouvelle, qu'Amyot leur fait parler sa langue. Montaigne, sans les traduire, cherche à se donner la leur. Il leur ressemble si bien, qu'il contraint son idiome à reproduire les mouvements de leur éloquence, les attitudes de leur style, les tournures abondantes de leur mâle élocution. Ces attitudes si fières, ces tours rapides et forts dont il enrichit notre langue, polis par des changements, fruit d'un goût plus délicat, sont enfin devenus des formes aussi pures qu'élégantes sous la plume des Pascal, des Montesquieu, mais surtout de J.-J. Rousseau, de La Bruyère, dont l'heureux auteur des *Essais* fut le modèle d'affection¹. Les yeux les moins exercés peuvent le reconnaître dans leurs ouvrages, comme on reconnaît dans un tableau *la manière de l'école*. Ne cherchons donc plus

¹ Ce rapprochement est fondé, ou du moins me paraît l'être. Mais qu'on n'aille pas en tirer une conséquence outrée. Je suis loin d'assimiler pour le talent, disons mieux, *pour l'art d'écrire*, notre philosophe à La Bruyère, et mille fois moins encore à Rousseau. C'est ici le Pérugin, dont il est permis de relever la gloire en nommant son disciple Raphaël.

quels services Montaigne a rendus à notre littérature, quel rang il a mérité ; disons, en l'associant à la gloire de ses disciples : Montaigne est, dans la prose française, le créateur de l'école qui s'est le plus distinguée par l'énergie et la variété des formes, par la fraîcheur, l'éclat du coloris ; et, ce qu'on n'aurait point présumé en ne voyant que les ébauches hardies du maître, par l'élégance du style et la perfection des détails.

Malgré tout ce bonheur d'expressions et de tournures éloquentes, si Montaigne établit en principe que *l'éloquence fait injure aux choses, dès quelle nous détourne à elle-même*¹, il n'a point à craindre que sa maxime soit retournée contre lui. Ses pensées ont naturellement tant de force, tant de feu et de saillie, qu'elles captivent d'abord sans partage, et frappent d'elles-mêmes l'attention. En lisant d'autres philosophes, on se dit : Voilà un écrivain qui pense ; en lisant Montaigne, on oublie que c'est un penseur qui écrit : on ne le lit pas, on l'écoute. Ce n'est ensuite que par réflexion, et de dessein prémédité, qu'on parvient à pénétrer le charme secret de ce style dont le naturel fait la magie ; plein de figures trop hardies, qui ne paraissent point ambitieuses ; surchargé de métaphores éclatantes, qui n'éblouissent jamais ; toujours varié, toujours pittoresque ; draperie souple et transparente qui ne fait qu'appeler les regards sur les formes vivantes de la pensée.

Loin de cet écrivain, dont *l'aller naturel est*, dit-il, à *pleines voiles*, la crainte de passer les limites des genres, et d'être accusé de les confondre, en se permettant de les

¹ *L'éloquence fait injure aux choses, qui nous détourne à soi.* (Livre I^{er}, chap. xxv, *De l'Institution des Enfants.*)

réunir ! Il change de ton et de style comme il change de sujet, sans y prendre garde. Il sort de sa matière, il y revient, par de *vives escapades* ; et son lecteur le suit sans fatigue. Il méditait profondément, et tout à coup la méditation finit par une bouffonnerie. Il s'attristait sur nos misères, et voilà que nos sottises le font malignement sourire, et qu'il se joue de nos travers. Toutes les couleurs se trouvent sur sa palette, et souvent on pourrait croire qu'il les emploie indifféremment. Il affecte à dessein la nonchalance ; il cherche à se donner *la marche du hasard* ; il jette ses idées par masses, et ses expressions à l'aventure ; le badinage s'y rencontre auprès de la profondeur, le burlesque avec le sublime, et le cynisme à côté de la grâce ; ensemble monstrueux et charmant, très-imposant, très-bizarre, qui surprend et qui séduit, qu'on applaudit, qu'on admire, et qu'on ne voudrait point imiter : seul ouvrage dont l'auteur, en blessant toutes les règles, ait su plaire à tous les goûts.

Cet ouvrage, considéré sous des aspects si divers, est-il vrai que nous soyons parvenus à le connaître, à le caractériser ? Il vient de s'offrir à moi sous un aspect tout nouveau. Singulier contraste, en effet, après tant d'autres contrastes ! le plus original de tous les livres est aussi, sans aucun doute, celui où brillent le plus de beautés qui n'appartiennent point à son auteur. Plein des richesses de l'antiquité, dont il expose les systèmes, adopte ou combat les opinions, cite sans cesse ou traduit les écrivains les plus célèbres, Montaigne, *conversant* sur tous les sujets, est, à chaque instant, interrompu par les grands hommes de tous les siècles, qui semblent converser avec lui. Souvent dans leur propre langue, plus souvent encore dans la sienne, prenant, cédant tour à tour et reprenant

la parole, ils répandent en beaux vers ou en prose éloquente, sur chacun des objets qu'il traite, les fruits de leur génie, de leur expérience, et l'éclat de leur talent.

Veut-on donc se former des *Essais* une idée générale, ou plutôt une image qui les peigne, en quelque sorte, à la pensée? qu'on se représente une suite d'entretiens, de conférences philosophiques, tenues dans le *Château de Montaigne*, entre notre moraliste et tous les philosophes de l'antiquité. Là vient s'asseoir l'austère Zénon près du voluptueux Épicure; et le cynique Diogène s'y trouve en face du divin Platon et de l'élégant Aristippe. La conversation est calme; on discute avec gravité, avec profondeur, et presque avec méthode. Tout à coup la scène change; le souvenir de nos folies a déridé le front des sages : on médite; l'ironie légère, le sarcasme mordant, la satire enjouée, prêtent à la raison des formes plus riantes, et la conversation s'égaie à nos dépens. D'autres fois on se contredit sur des points importants de morale : la discussion s'échauffe et s'élève avec le sujet; les attaques et les répliques sont également animées de traits poignants et rapides, de figures passionnées, et de mouvements d'éloquence. Chacun des interlocuteurs reste fidèle à son caractère et à son genre d'esprit. Montaigne lui seul s'est si bien formé dans le commerce de ses hôtes, qu'il sait les imiter tous, et qu'il emprunte à volonté le genre d'esprit que bon lui semble. Mais s'il devient parfois copiste, sans cesser d'être original, on le reconnaît toujours à une certaine chaleur d'imagination gasconne, qui lui fait accentuer plus fortement toutes ses paroles, et qui dispense de le regarder dès qu'il parle; car il suffit de l'entendre pour voir son attitude, son geste et le jeu varié de sa physionomie.

Les divers sujets de ces entretiens, leurs résultats les plus importants, ont été d'abord exposés, développés ensuite avec étendue dans la première partie de ce discours. On a tâché d'y considérer sous leur véritable aspect les principes les plus féconds de la philosophie de Montaigne; et, cherchant à rétablir l'ordre dans lequel ils durent s'offrir à la pensée de leur auteur, on en a tracé l'histoire, marqué la naissance et les progrès. On va maintenant les présenter sous un point de vue général, en tirer les conséquences, creuser jusqu'aux fondements de la doctrine de Montaigne, en montrer l'objet et les résultats. Si l'on ne s'écarte pas trop d'un but qu'il est bien difficile d'atteindre, le défaut de méthode, la confusion tant reprochée à notre philosophe n'existera plus pour nous. Nous verrons une seule impulsion, une même direction donnée à cette multitude d'idées qui semblaient courir au hasard; un grand objet toujours présent à cette imagination vagabonde; une marche constante de l'esprit dans le désordre même des pensées.

On a vu ce qu'étaient la science et la raison dans le siècle de Montaigne. ⁱ Ses contemporains, idolâtres, rendaient aux anciens un culte qui n'est dû qu'à la Divinité, qu'on adore sans la comprendre. Il paraît au milieu d'eux tel que parut jadis l'Apôtre ¹ dans le temple des déités païennes; la foule se prosterne aux pieds des idoles; lui seul porte son offrande sur l'autel du *dieu inconnu*. ^j Ce dieu c'est la vérité, que l'ignorant croit savoir, mais que le savant ignore ².

Montaigne étudie les hommes : en les écoutant parler

¹ Saint Paul. Voyez *Actes des Apôtres*, chap. xvii, verset 23.

² Voyez, sur ce morceau et sur le suivant, les *notes i, j et k*.

et en les voyant agir, il ne tarde pas à s'apercevoir que *les plus doctes ne sont pas les plus habiles*. Ne connaissant d'autre mérite que cette *science qui nage à la superficie de leur cerveau*, ils sembleraient déçus même du sens commun : * utiles à la patrie s'ils parviennent à lui apprendre la mesure d'un vers de *Plaute*, ou l'orthographe d'un mot latin. Il n'en était pas ainsi dans les siècles célèbres de l'antiquité : des philosophes magistrats, législateurs, capitaines, servaient leurs concitoyens, après les avoir éclairés ; et, comme ils étaient grands en science, ils étaient plus grands encore en toute espèce d'action.

Frappé de cette différence, Montaigne en cherche la cause, et il n'a pas de peine à la trouver. Les érudits de son temps sont-ils bien, en effet, des savants et des philosophes ? Non ; mais ils prennent en garde la science et la philosophie d'autrui. De là vient que leur instruction, s'arrêtant à la mémoire, sans pénétrer ni le cœur ni la raison, ne rend, ni la conscience plus droite, ni le jugement plus sain. En un mot, tout ce savoir qui ne se montrait qu'au bout des lèvres, tout ce jargon hors d'usage dans la conduite de la vie, ne servait qu'à nourrir ce vain bruit des écoles qui rendait plus profond encore le long sommeil de la raison.

Si l'on disputait sur les bancs pour des doctrines philosophiques d'autant plus faciles à commenter qu'il s'agissait moins de les comprendre, on se poignardait dans les villes, on se massacrait dans les camps, pour des doctrines d'une autre nature, qu'il ne s'agissait pas non plus de comprendre, mais de soutenir, au péril même de la vie.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'un honnête homme, doué d'ailleurs d'un bon esprit, frappé de ce double délire, et révolté de ces fureurs, a dû se

dire, avec l'espoir d'y apporter quelque remède . Nos crimes et nos malheurs ont la même cause que nos sottises ; pour rendre la paix et la raison à nos infortunés compatriotes, apprenons-leur à se défier des opinions qui les divisent. A cette aveugle passion de croire faisons succéder enfin le désir d'examiner. Hâtons-nous d'arracher son masque à l'ignorance doctorale ; arrachons surtout son arme à l'intolérante crédulité ; enseignons la science du doute.

Voilà, je pense, l'origine et le but de ce qu'on a voulu nommer le scepticisme de Montaigne : tel est du moins celui qui dirige ses jugements et ses actions. Il ne voit pas assez de certitude dans les opinions d'autrui pour y sacrifier la sienne ; il ne voit pas, dans sa propre opinion, assez d'évidence pour taxer de mauvaise foi ceux qui la rejettent ou la réprouvent : il ne saurait donc les regarder comme des ennemis qu'il faut combattre, ou des obstinés qu'on doit punir. Heureuse la France, heureux Montaigne lui-même, s'il avait pu mettre dans le cœur de ses aveugles contemporains ce généreux scepticisme ! Que de larmes épargnées à nos pères ! Que de pages sanglantes dans notre histoire qui ne s'y trouveraient pas !

Dans ce dessein de briser le sceptre et le glaive de l'opinion, il commence par ébranler tous les fondements de nos connaissances ; il semble se déclarer contre la raison humaine ; il la poursuit dans toutes les sectes ; il la combat à outrance dans les grands hommes de tous les temps ; il révèle leurs faiblesses ; il dénonce leurs erreurs ; il accumule leurs contradictions : puis, se tournant vers la foule des esprits serviles qui l'environnent, il leur dit avec cette ironie d'un adversaire qui triomphe : Fiez-vous maintenant à votre doctrine ! *Vantez-vous d'avoir trouvé*

la fève au gâteau, à voir tout ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques ! Il combat la raison dans lui-même ; car il révèle aussi ses faiblesses, ses erreurs, ses contradictions. Enfin il combat la raison en elle-même ; car il prouve que nos jugements dépendent des mouvements et des altérations de notre corps, de l'influence des objets extérieurs, de la saison et des vents ; en sorte que c'est grand hasard s'il se rencontre un moment dans la vie où l'homme du meilleur esprit puisse dire avec certitude : Je me trouve dans mon bon sens.

Il fait plus, il établit avant Locke et ses disciples que nos sens sont nos uniques maîtres ; qu'en eux *commence la science, et qu'elle se résout en eux*. Puis, il met en doute si les hommes sont pourvus de tous les sens nécessaires pour pénétrer la nature, et s'élever à la vérité : pensée éminemment philosophique, et dont les conséquences sont infinies ! Certes, voilà cette raison sublime, et dont nous sommes tous si fiers, sous les coups d'un rude adversaire ! Comme il abat son orgueil ! Elle semblerait terrassée. Mais croyez-vous que le vainqueur, abusant de son triomphe, veuille la fouler aux pieds ? Non ; il lui tend la main, et la relève.

Un esprit moins sage et moins étendu aurait pu conclure de ses principes qu'il n'y avait qu'une seule science à notre usage : savoir ignorer. Ce fut la philosophie de Pyrrhon ; ce n'est pas celle de Montaigne. S'il conclut avec prudence qu'il est périlleux de céder aux premières apparences de la vérité ; s'il ne nous permet point d'avancer d'un seul pas dans l'étude de l'homme et de la nature, sans être appuyés sur l'expérience et précédés par le doute, il ne craint pas d'affirmer qu'en allant ainsi à la découverte de ce qui nous importe à savoir, nous

devons finir par le rencontrer ; et que, fort d'un tel appui, éclairé par un tel guide, l'esprit humain *est capable de tout, de même que, sans leur secours, il n'est capable de rien*¹.

Ainsi donc, en paraissant nous interdire la connaissance des choses et de nous-mêmes, Montaigne n'a fait que nous apprendre à *ôter le masque des choses et des personnes* ; en taxant de vanité l'étude de la sagesse, il n'a fait que *désenseigner la sottise*² ; en prenant à partie la raison, il l'a tirée de sa léthargie ; en lui rappelant ses écarts, il lui a fait sentir son esclavage ; en lui reprochant sa faiblesse, il lui a rendu sa vigueur. J'ai dit quel était le but de la philosophie de Montaigne ; en voilà maintenant le résultat. On le voit longtemps combattre la science et l'esprit humain ; et, lorsque enfin la victoire lui reste, on ne trouve que l'opinion d'immolée sur le champ de bataille.

Dès ce moment a dû finir le long règne du pédantisme ; et, pour rappeler ici une noble et grande image dont l'éloquence philosophique a déjà paré la raison, comme un fleuve *qui se perd dans les sables, et ne reparait qu'à mille lieues de là sous de nouveaux cieux et sur une terre nouvelle*³, la pensée originale et indépendante, perdue depuis tant de siècles, commença de reparaitre, et elle entraîna dans son cours toutes ces vieilles ruines des doctrines scolastiques sous lesquelles des mains serviles avaient failli l'ensevelir.

Pourquoi donc avons-nous cédé à l'Angleterre et à

¹ *L'esprit de l'homme est capable de toutes choses comme d'aucunes.* (1^{er} livre des *Essais*.)

² Préface des *Essais de Montaigne*, par mademoiselle de Gournay.

³ Thomas.

Bacon l'inestimable honneur de cette révolution mémorable? Comme l'illustre insulaire, Montaigne, son contemporain, est venu démontrer aux hommes la nécessité de se faire un entendement nouveau : s'il l'annonce avec moins de grandeur, il le prouve avec plus d'énergie. Comme Descartes, mais avant lui, il établit la doctrine du doute. Est-ce là ce pyrrhonisme qu'on lui a tant reproché? Je ne lui en connais point d'autre : apprécions-le par ses effets ; il a brisé les fers de la raison humaine. Ainsi Bacon, Descartes, Montaigne, tels sont les véritables chefs, disons mieux, les fondateurs de la philosophie en Europe ; ils ont jeté les bases de l'édifice après avoir déblayé le terrain. Tous trois ont obtenu l'admiration et mérité la reconnaissance. Puisse l'esprit qui les animait leur survivre, et rester parmi les hommes aussi longtemps que leur gloire ! Tant que la pensée humaine sera libre, nous jouirons de leurs bienfaits.

Moins fertile en conjectures, plus riche peut-être en observations sur l'esprit et le cœur humain que Descartes et Bacon même, Montaigne fit du principe qui leur était commun à tous trois des applications plus étendues à la philosophie morale, c'est-à-dire à l'étude de l'homme, de la société, des gouvernements et des lois. A l'exemple de Socrate, il rappela sur la terre cette sagesse ambitieuse qui s'égarait dans le ciel. Il remit enfin la raison sur la route, longtemps perdue, des vérités utiles ; et, cherchant à prévenir le retour de son esclavage et l'abus de sa liberté, il l'arma du doute, comme d'un bouclier ; de l'expérience, comme d'un flambeau.

Les écrivains qui depuis ont éclairé sa patrie n'ont eu qu'à marcher sur ses pas, à poursuivre son ouvrage ; ils ont ajouté à sa gloire en ajoutant à nos lumières ; et, pour

tout dire en un mot, l'auteur de l'*Esprit des Lois*, plus encore l'auteur d'*Émile*, n'ont souvent fait que fouiller, féconder avec génie les grands principes que Montaigne avait semés avec négligence, laissant aux âges futurs le soin d'en développer le germe, de nourrir la plante fertile, et de cueillir un jour le fruit.

Qu'ajouterais-je encore? Quel hommage plus digne et plus mérité pourrais-je offrir à Montaigne? J'ai peint son caractère et son génie : si je l'ai fait avec vérité, je l'ai célébré à sa manière; et lui-même avouera cet Éloge.... Que dis-je? il se plaint, il m'accuse : « Non, répond-il, tu ne m'a pas loué, car tu n'as rien dit encore de mon ami La Boétie. » — Sensible et généreux Montaigne! non, je ne t'ai pas loué. Ce qui t'honore le plus est ce qui me reste à dire. Ne me fais pas un reproche d'avoir attendu si tard. Heureux de peindre après toi cette amitié sublime et tendre dont tu ne jouis qu'un moment et qui remplit ta vie entière, si d'abord j'en avais retracé la vive et touchante image, ni l'histoire de tes pensées n'aurait offert assez de grandeur, ni l'analyse de ton style assez de charme, ni le tableau de tes nobles actions assez d'intérêt et de dignité, pour ranimer l'attention épuisée par des émotions trop chères. Parle, il est temps; ouvre-nous ton âme; peins-nous tes sentiments et ceux de ton ami; fais-lui partager nos hommages.

Mon ami!... répond-il, non je ne saurais dire ce qu'il était pour moi, ce que j'étais pour lui! *Nous nous cherchions, avant de nous être vus, un penchant mutuel nous unissait d'avance; à notre première rencontre nous nous trouvâmes si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que nous l'étions l'un à l'autre. Oui! cette union si tendre ne semblait pas commencer; elle*

semblait avoir existé toujours ! Je me plaisais à y voir un arrêt de la destinée ; et si l'on me demandait pourquoi je chérissais mon ami, je ne pouvais que répondre : « *Parce que c'est lui ; parce que c'est moi*¹. »

Quelle amitié ! quel langage ! Est-ce bien ce philosophe qui foulait aux pieds les préjugés ? Que lui sert maintenant de tenir à la main cette balance sceptique ? Le voilà qui s'abandonne, avec la simplicité d'un enfant, à l'illusion touchante qui lui fait voir du prodige dans l'empire d'un sentiment dont l'énergie fait le miracle ! Non, ce n'est point à ses yeux un rapport naturel de goûts et de caractères qui l'attache à son ami ; c'est *quelque secrète ordonnance du sort*. Leur liaison fut un coup du ciel. *Une force inexplicable a saisi leurs volontés* ; elles sont venues se plonger, se perdre l'une dans l'autre, et se confondre à jamais². Tout est commun entre eux, jugements, affections, biens, famille, honneur et vie. Ils ne peuvent se prêter, ils ne se peuvent donner rien. Si l'un pouvait donner à l'autre, celui qui recevrait serait le bienfaiteur³. Mais mon ami, dit Montaigne, « *ce n'est pas un autre, c'est moi*⁴. » Tous nos vœux, tous nos plaisirs, tous nos

¹ Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : *Parce que c'était lui, parce que c'était moi*. (Montaigne, liv. I^{er}, chap. xxvii.)

² Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni quatre, ni mille, c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la mienne ; d'une faim, d'une concurrence pareille, etc. (Ibidem.)

³ Tout étant, par effet, commun entre eux..., ils ne se peuvent ni prêter, ni donner rien. Si, en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait qui obligerait son compagnon. (Ibidem.)

⁴ Le secret que j'ai juré ne décèler à nul autre, je le puis sans par-

sentiments se confondent; je vis en lui comme il vit en moi. Nous séparer un seul jour n'est pas même au pouvoir de l'absence. *L'amitié a les bras assez longs pour nous joindre*¹, nous réunir; et nos cœurs se toucheraient aux deux bouts du monde.

Oui, que l'amitié les rapproche, et que la séparation même soit encore union pour eux! mais qu'ils goûtent aussi la douceur, qu'ils prolongent l'enchantement de ces généreux entretiens où le sentiment s'épanche, où la raison s'enrichit, où l'âme se fortifie et s'élève! Qu'ils se hâtent d'épuiser tout ce qui peut entrer de doux et de ravissant dans une vie passagère! Hélas! ce bonheur doit finir, et finir en peu de temps. Voici le jour qui va les placer à une telle distance l'un de l'autre, que les bras de l'amitié ne seront plus assez longs pour les réunir.

La Boétie est frappé d'une maladie soudaine; Montaigne est le plus à plaindre, c'est pour lui qu'est le danger! Tous les soins sont prodigués; ils deviennent inutiles. Dans la fleur de l'âge et des espérances, La Boétie va mourir; et il console Montaigne: il n'a des larmes que pour lui. Non, ce n'était point la vie qu'abandonnait cette âme grande et immortelle: il parut, en expirant, ne quitter que son ami.

Montaigne fut accablé du malheur de lui survivre. « Depuis le jour où je le perdis, *je ne fais*, disait-il, *que trainer languissant*. Les plaisirs qui s'offrent à moi, au

jure communiquer à celui qui n'est pas autre; c'est moi. Doctrine hasardée sans doute, mais sentiments et expressions sublimes.

¹ Expressions énergiques, qui ne se trouvent point dans le chapitre de *l'Amitié*, mais dans le III^e livre des *Essais*: « *Je sais que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coin de monde à l'autre.* »

lieu de me consoler, me rendent plus amer le regret de sa perte : *Nous étions à moitié de tout ; il me semble que je lui dérobe sa part.* »

Il n'est action ni pensée où son ami ne lui manque. Rien n'affaiblit ses regrets, qu'il se plaît toujours à nourrir. Et quand de longues années, quand les distractions du monde, les affaires et les plaisirs, la solitude et les voyages, l'ambition, les honneurs, les périls, sembleraient l'avoir séparé du souvenir de son bonheur et du sentiment de ses peines, la circonstance la plus légère lui rend ses premières douleurs ; il rêve encore à son ami ; il le rappelle dans sa mémoire ; il le retrouve dans son cœur, comme dans un sanctuaire inviolable où les consolations n'ont jamais pénétré ¹.

S'empresse-t-il de publier des ouvrages, ce sont ceux de La Boétie. Cherche-t-il des protecteurs, c'est à la renommée de La Boétie. Appelle-t-il les regards de la gloire, c'est sur le tombeau de La Boétie. Et s'il prend aussi la plume, s'il prétend lui-même à la renommée, c'est pour revivre encore avec La Boétie dans la mémoire des hommes ; pour lui donner dans la pensée d'autrui la place qu'il avait dans son âme ; pour goûter le plaisir d'écrire, l'espoir de persuader que son ami le surpassait mille fois en science, en talents, en vertus... et qu'ajoute-t-il ? en amitié. Ah ! vous sentirez le prix de ce sublime et touchant hommage ! Quel sacrifice ! et quel éloge, si

¹ Qu'on ne m'accuse pas d'exagération. Un seul fait suffirait pour me disculper. Près de vingt ans s'étaient écoulés depuis la mort de cet ami si cher. Montaigne était alors à Rome. « *Écrivant*, dit-il, à M. Dossat, je tombai en un pensément si terrible de M. de La Boétie, et y fus si longtemps sans me raviser, que cela me fit grand mal. Paroles simples et touchantes, qu'on ne peut lire sans partager l'émotion qui les a dictées.

l'ami qui le donnait ne l'eût pas démenti lui-même, en se montrant assez noble, assez tendre, assez délicat pour le donner !

Tel fut en amitié cet homme qui, doué de talents supérieurs, doit encore, après deux siècles, une partie de sa gloire à ses généreuses affections : ce fils toujours prosterné devant la mémoire de son père ; conservant ses meubles gothiques, parce qu'il les avait choisis ; s'enveloppant de son vieux manteau, *non par commodité, mais par délices, disant qu'il lui semblait s'envelopper de lui* : ce magistrat qui, le premier, écrivit avec éloquence contre la barbarie des lois ; ce courtisan qui ne parut au pied du trône de Charles IX que pour renoncer aux espérances qui l'y avaient amené : ce gentilhomme qui, dans les discordes civiles et les guerres de religion, sembla n'embrasser la cause d'un parti, et n'adopter ses périls, que pour se donner le droit de condamner ses vengeances : ce philosophe qui, dans un siècle où l'argument sans réplique était « *le maître l'a dit* », s'éleva par ses opinions, plus encore par son influence, au rang des libérateurs de l'esprit humain ; ce contemporain de Ronsard, qui fut quelquefois, dans l'art d'écrire, le modèle de La Bruyère et de Rousseau ; dans la philosophie, dans la morale, le guide ou le précurseur de Rousseau et de Montesquieu ; méritant qu'on dise de lui ce qu'il a si bien dit d'Homère, que des génies éminents se sont enorgueillis de le prendre pour maître, et de puiser dans ses livres, comme dans une source abondante, de nobles sentiments et de vastes pensées.

¹ *Iipse dixit.*



VARIANTE.

ANCIEN EXORDE.

Si jamais un écrivain a tracé d'avance à ses panégyristes la route qu'ils devaient tenir, sans leur laisser le choix d'en prendre une autre, c'est à coup sûr le philosophe qui fait le sujet de ce discours. « Il est lui-même l'argument, nous dit-il, et la matière de son livre; en l'écrivant il n'a qu'un but, c'est d'en faire connaître l'auteur. » Puis-je moi-même en avoir un autre? Non, messieurs; c'est le bonheur de mon sujet que le but de notre moraliste et le mien soient le même. Comme lui, je pourrai dire : *D'autres forment l'homme, je le récite*; c'est encore lui qui l'exige : « Il lui plaît d'être moins loué, pourvu qu'il soit mieux connu. »

« Les auteurs se communiquent au public par une marque spéciale et étrangère; *lui le premier*, nous dit-il, *par son être universel*, non comme philosophe, ou poète, ou jurisconsulte, mais comme *Michel de Montaigne*. » Ce n'est donc pas un poète, un jurisconsulte, un philosophe, qu'il faut louer, c'est Montaigne qu'il faut peindre; l'ana-

lyse même de son livre y gagnera. Pour célébrer dignement un écrivain, ne s'agit-il pas, avant tout, d'apprécier ses ouvrages? Pour apprécier ses ouvrages, ne s'agit-il pas d'abord d'en connaître le sujet? Or, pour nous, l'écrivain, le sujet, l'ouvrage, ne sont qu'un; c'est toujours *Michel de Montaigne*.

Mais ici, messieurs, se présentent des considérations d'un ordre plus élevé. De grands peintres du cœur de l'homme ont avoué Montaigne pour modèle; et, ce qui est une épreuve bien plus sûre¹, il y a des pages dans son livre où chacun de nous s'est reconnu plus qu'il n'aurait voulu s'y reconnaître. Comment donc le portrait d'un seul homme, qui se peint sans se flatter, s'est-il trouvé celui de tous les autres? Serait-il vrai que l'esprit le plus droit et le plus fort n'eût qu'à se replier sur soi-même pour entrer dans le secret de toutes les faiblesses de l'esprit humain? Est-elle fondée, cette maxime, que *chaque homme porte en soi*, pour le bien comme pour le mal, *la forme entière de l'humaine condition*? et le philosophe qui la proclame ne fait-il que nous révéler sa propre force et ses faiblesses?

Sans doute, de tels objets ne sont pas indignes de l'attention des sages. Rarement un genre d'ouvrages qu'on accuse de donner trop à l'ostentation a-t-il permis d'en traiter de semblables. Partout ailleurs, si l'on veut, ils pourraient être longs à discuter, difficiles à éclaircir; ici, peut-être, suffira-t-il, pour y répandre assez de lumière, d'apprendre d'un philosophe à le peindre lui-même. Il a fait la moitié du chemin et il nous a frayé l'autre. Nous

¹ VAR. Et ce qui est l'épreuve la plus sûre.

² VAR. Celui de tous les hommes.

suivrons dans nos recherches l'ordre qu'il paraît indiquer lorsqu'il ne craint pas de dire qu'*on le reconnaît dans son livre comme on reconnaît son livre dans lui.*

« Plaisante fantaisie, s'écriait-il, surpris lui-même de son projet; plusieurs choses que je ne voudrais dire à personne, je les dis au public, et sur mes plus secrètes pensées je renvoie mes amis les plus chers à une boutique de libraire! » Que si vous prenez au sérieux cette fantaisie, comme l'ont fait MM. de Port-Royal¹, si vous objectez à Montaigne qu'exposer en public son portrait, c'est se donner pour modèle, et qu'il ne sied qu'aux César ou aux Xénophon d'être les historiens de leurs propres exploits, « Cette remontrance est très-vraie, vous dira-t-il, mais elle ne me touche que bien peu. Je ne dresse point ici une statue à planter aux carrefours d'une ville, dans une place publique ou dans un temple; c'est pour le coin d'une bibliothèque, *c'est pour en amuser un voisin, un parent, un ami, qui trouvera du plaisir à me raconter et repratiquer dans cette image.* »

Telle est la réponse de Montaigne. Elle est aimable sans doute, elle est surtout ingénieuse; mais peut-être ne rend-elle pas toute la pensée du philosophe. Il n'écrit, dit-il, que pour ses amis? Soit; mais il semble compter beaucoup sur l'amitié de ses lecteurs. Si ce calcul est peu modeste, qui de nous n'a pas pris soin de le justifier? Nous avons tous été pour lui ce voisin, cet ami fidèle, qui se plaît à lui rendre visite, à l'entretenir quelquefois dans cette image éloquente qu'il nous a laissée de lui. Essayons de l'y *raconter*, comme il dit, de l'y *pratiquer*.

¹ Dans la *Logique, ou l'Art de penser*, chap. xx de la III^{me} partie. Voyez les notes qui suivent ce discours.

encore d'une manière plus intime. Ne craignons pas que *la statue* nous trompe, quoiqu'elle représente l'ouvrier ; il était trop satisfait du modèle, pour trouver son compte à le flatter. Souvent il veut n'être que juste, il l'est quelquefois sans le vouloir. Enfin, s'il serait peu sûr de croire, sur sa parole, qu'il *ne laisse rien à deviner de soi*, nous allons voir, du moins je l'espère, qu'il ne laisse rien à dire qu'on ne puisse deviner. Ainsi donc, sans être dupes, nous pourrons l'étudier dans le portrait qu'il fait de lui-même. Je dis plus, nous pourrons aussi le prendre pour guide dans cette étude : même ce qu'il voudra taire, il le *montrera du doigt*.

Mais avant de l'interroger lui-même, apprenons d'abord à connaître ce qui put influencer sur lui. Pour apprécier son génie, environnons-le de ses contemporains ; et pour juger sa *statue*, reportons-la dans le siècle où elle fut élevée.

Il vous souvient peut-être de ce Romain qui, parmi les vanités du luxe, ayant choisi la plus futile, avait fait emplette, en divers lieux, de grammairiens, d'historiens, de géomètres, de poètes, de doctes enfin en toute espèce de science. La charge de ces gens-là était d'avoir, à point nommé, de l'esprit pour leur maître. Ils se tenaient derrière lui, toujours préparés, de crainte de surprise, à lui dicter ses réponses ; versant au besoin dans son oreille, comme dans un entonnoir, chacun selon son métier, tel, la conjugaison d'un verbe ; tel, la date d'un consulat ; tel, la figure d'un triangle ; tel, la mesure d'un vers grec ; et la science que le bonhomme n'avait pu mettre dans son esprit, ils la lui mettaient sur la langue. Voilà le siècle de Montaigne ; voilà ses contemporains. La seule différence importante que je remarque entre eux et ce riche

Romain, c'est qu'ils ont des souffleurs plus discrets, et qui leur font moins de dépense.

Ne croyez pas que leurs pensées soient dans leur entendement, ni même leurs sentiments dans leur âme; non, ils tiennent sous la clef, bien reliés en veau, dans le fond de leurs bibliothèques, leurs opinions, leur jugement, et peut-être leur conscience. Voulez-vous savoir ce qu'ils pensent du caractère de leurs voisins, ils vous citeront Tacite : *De moribus Germanorum*; leur parlez-vous d'un édit de François I^{er} ou de Louis XII, ils vous renvoient, pour plus ample informé, à Platon et à sa République; et si, après s'être faits savants, il leur reste du temps assez pour songer à devenir sages, attendez qu'ils aient appris et de Plutarque à bien vivre, et de Sénèque à bien mourir.

Heureusement tant de science ne fut jamais à l'usage de Montaigne. Il s'instruisit de bonne heure à mépriser cette instruction qui ne sert qu'à remplir la mémoire, et laisse l'entendement et la conscience vides. L'éducation qu'il avait reçue était précisément celle qu'il aurait fallu choisir si l'on avait pu prévoir qu'on élevait un homme de génie; car ce qu'on lui enseigna surtout, ce fut à s'enseigner lui-même.

Lorsque ensuite il entra dans le monde avec cette indépendance d'esprit que donne le caractère et que fortifie la réflexion, l'opinion trouva chez lui, nous dit-il, le terrain mal préparé à recevoir ses longues racines; et les meilleurs dialecticiens de ce siècle d'ergotismes s'épuisèrent en arguments sans parvenir à lui faire comprendre qu'il fût aussi profitable que facile à un érudit d'avoir de la doctrine sans principes, du savoir sans lumières, de la dialectique sans raison.

Ainsi ce n'est point pour Montaigne qu'existe cet esclavage universel de la pensée. Né pour être philosophe, il n'a point appris comment un habile homme, à force de science, peut se préserver de le devenir : il parcourra donc la carrière où l'appelle la nature.

NOTES

ET DISSERTATIONS.

NOTE a. page 305.

De l'objet de ce discours et du livre de Montaigne.

En ouvrant autrefois ce livre, dont on ne m'avait donné que des idées assez superficielles pour être entièrement fausses, je me disais : Ce gentilhomme philosophe, après avoir longtemps vécu dans le monde, et joué son rôle même à la cour, lassé enfin des affaires, et cherchant des plaisirs plus tranquilles, se retira dans son château. Le calme et l'oisiveté firent alors fermenter cette tête ardente et féconde. Pour donner un aliment à son imagination, il se livra d'abord à la lecture ; et la lecture ne suffisant plus à l'activité de son esprit, sans doute même ajoutant à la fermentation de ses idées, il se mit à dicter par passe-temps les chapitres sans ordre et sans suite, qui ne sont que des *souvenirs*. Tel était donc, en dernier résultat, l'ouvrage que j'allais lire : les souvenirs d'un désœuvré qui ne manquait pas d'esprit.

Je ne tardai pas à m'apercevoir combien j'avais manqué moi-même de prudence, en me laissant prévenir par l'opinion, sur le compte d'un écrivain qui en a si bien fait voir l'*inanité et la folie*. Ces *Souvenirs* sans ordre, et dictés au hasard, étaient devenus à mes yeux un vaste recueil d'observations, d'expériences morales. Ramené, par ma méprise, à la circonspection qui m'en aurait préservé, je revins sur mes pas pour explorer ma route,

bien résolu, cette fois, à ne plus m'aventurer dans des pays inconnus. Ainsi, toujours sur mes gardes, je suivais avec l'attention du doute et de la curiosité la marche hardie d'un guide dont l'imagination capricieuse cherche les sentiers détournés, et se plait, dans ces détours, à faire perdre sa trace à l'*indiligent* voyageur. Oh ! qu'il a bien raison de dire : « Toujours *ondoyant et divers*, je me laisse *rouler au vent* ! » A chaque nouveau pas que nous faisons ensemble, je croyais faire un bond ou un écart. Mais c'était moi, disait-il, qui méconnaissais la route. A chaque nouveau sentier qu'il enfilait *de prime-saut*, je l'entendais répéter : « *Je serai toujours sur mon chemin. Je ne traite que de moi*, poursuivait-il, *je me tourne et me roule en moi* : et je me suis pris moi-même *pour argument et pour sujet*, par une raison fort simple, c'est que je suis *dépourvu de toute autre sorte de matières*. »

Quel ne fut donc pas mon étonnement quand je le vis aborder avec une familiarité confiante les questions les plus élevées ; c'est dire assez les plus périlleuses ! La religion, la morale, les gouvernements et les lois, tout se rencontrait sur son passage ; et il éclairait tout en passant : il donnait sa première charge dans le fort de la dispute et du doute, comme celui qui dès longtemps a pénétré le fond des objets : il abandonnait la question pour la reprendre et l'abandonner encore, comme nous quittons un voisin avec qui nous vivons dans un commerce intime, sûrs de le retrouver quand bon nous semblera.

Quoi ! l'écrivain qui répand tant de lumières nouvelles sur les points les plus cachés des questions les plus profondes, qui paraît les éclaircir dès qu'il en approche, en passant, le flambeau de son expérience ; qui les agite en tous sens, et les approfondit encore lorsqu'il renonce à les résoudre, lors même qu'il se plait à les rendre insolubles, à les ensevelir sous le nombre et sous le poids des difficultés ; l'écrivain qui expose, discute, adopte ou combat les opinions de tous les philosophes de l'antiquité, est-il donc si *dépourvu* d'instruction et de matière, que prenant, en vieillissant, la manie un peu tardive d'écrire, il soit forcé, pour faire un livre, d'en devenir le sujet ? Ne verra-t-on en lui qu'un homme du monde qui, par un nouveau genre de bonne fortune, se trouve, à *cinquante ans*, philosophe, comme Francaleu se trouva poète, sans avoir appris à le devenir, sans que rien, dans

sa vie passée, ait concouru à le rendre tel ? Doit-on se le figurer improvisant ses opinions, et faisant de la morale dans une tour de son château, comme M. Jourdain *faisait de la prose* ?

Ces questions, depuis longtemps, avaient cessé d'en être pour moi. Chaque page du philosophe, qui m'avait appris lui-même à le méditer, m'en suggérait de bien différentes. Ce qui me frappait le plus, c'était de le voir toujours, quels que fussent les sujets qu'il entreprenait de traiter, les considérer dans leurs rapports avec ses impressions personnelles, et, remontant d'anneaux en anneaux la chaîne de ses études morales ou de ses observations, interroger sur chaque objet l'expérience de sa vie entière.

Ces impressions reçues et conservées pendant le cours de tant d'années, ces observations personnelles sur des objets si nombreux et si divers, combien n'avait-il pas fallu d'événements analogues pour les faire naître ou les suggérer, de circonstances frappantes pour les fixer à jamais dans une mémoire incertaine, de réflexions persévérantes pour les disposer avec ordre dans une imagination vagabonde, qui se les retrace à volonté ?

Ce fut encore dans Montaigne que je cherchai la réponse à ces nouvelles questions. En observant les rapports qui semblaient unir à la fois sa doctrine à ses impressions, ses impressions aux circonstances dont il était environné, je vis, ou je crus voir que les principaux objets, non pas effleurés comme tant d'autres, mais approfondis dans l'ouvrage où il n'aspirait qu'à se peindre, correspondaient exactement aux principales époques de sa vie : et ce fut alors que je compris ce qu'il avait voulu dire en affirmant tant de fois *qu'on le reconnaît dans son livre, comme on reconnaît son livre dans lui*.

Quand je l'ai relu depuis, à différents intervalles, le même rapprochement s'est toujours offert à moi. Et lorsque, avec le projet de tracer le plan de cet Éloge, je cherchai à réunir, à coordonner entre eux les principes les plus féconds de la philosophie de Montaigne, je crus pouvoir rétablir l'ordre dans lequel ils durent s'offrir à sa pensée ; montrer comment l'expérience ; cette *éducation des choses* ¹, les avait tour à tour fait naître dans

¹ *Emile*, liv. I.

sa conscience et dans sa raison, et (puisque'il est surtout admirable par sa profonde connaissance des hommes) apprendre, par son exemple, quelle est ou quelle devait être la marche de l'esprit humain dans l'étude de l'homme moral.

Lui seul fut encore mon guide. Ne voulant rien donner à mes conjectures, je les confrontai d'abord avec ses révélations, qui les changèrent en certitude. Je ne fus plus embarrassé que, du grand nombre de traits qui, dans le tableau de sa vie, m'offraient l'histoire de ses pensées; et, persuadé qu'on pouvait le suivre dans toute l'étendue de sa double carrière, sans perdre un seul instant de vue ses propres renseignements, il me parut que son Éloge, puisé tout entier dans lui-même, pourrait ainsi devenir l'une de ses plus utiles leçons.

On m'avait donné sur son style, ou sur son talent d'écrire, les mêmes préventions que sur sa morale et sur son talent d'observer. Il était devenu écrivain comme philosophe, c'est-à-dire il s'était trouvé tel sans le devenir. Plaisante fantaisie, d'imaginer que le premier écrivain de son siècle comptait pour rien l'art d'écrire, et ne l'avait point appris ! Il affirme, j'en conviens, qu'il est *moins faiseur de livres que de toute autre besogne*; mais il faut avoir une bien grande idée de ses actions, ou une foi bien robuste en ses paroles, pour en rien croire après l'avoir lue. Que d'idées neuves et piquantes ne s'était-il pas formées de cet art auquel il revient si souvent, et avec tant de complaisance ? Que de combinaisons ingénieuses ne laisse-t-il pas apercevoir dans ses irrégularités mêmes ? Que de fois il interromp ses *gaillardes escapades* pour nous en avertir par amour-propre, nous prouver que s'il s'égare, c'est sur les traces des anciens, dont il invoque l'exemple; nous montrer le fil caché qui le dirigeait à notre insu; s'applaudir de notre surprise, et nous forcer à reconnaître, sous ces apparences de hasard, un dessein formel et prémédité !

Mais ces observations nous mèneraient trop loin. Bornons-nous (cela suffit) à rétablir quelques faits. Né avec le goût de l'instruction et des plaisirs de l'esprit, Montaigne, jeune encore, trouve dans un ami, plus âgé que lui de quelques années, ce même goût développé par des études plus suivies, devenu par l'habitude un besoin et une passion. Les deux amis se confient

leurs essais, s'éclairent par des conseils réciproques : la morale et la politique, l'éloquence et la poésie, sont les sujets ordinaires de leurs fréquents entretiens, ou plutôt *de leurs conférences*. La Boétie fait des vers qui ne valent pas grand'chose, et il les publie; Montaigne en fait qui *ne valent rien*, et ne les publie point. La Boétie meurt à trente ans, après avoir écrit quelques pages où l'on ne peut méconnaître une âme forte, un noble et grand caractère, un génie plein de vigueur. Cinq ans après sa mort (1568), Montaigne s'annonce dans les lettres par une traduction de Raimond de Sébonde : trois ans plus tard, il imprime les œuvres posthumes de son ami (1571); il les enrichit de préfaces, de lettres familières et d'épîtres dédicatoires. Les deux premiers livres des *Essais* paraissent en 1580, douze ans après la traduction de la théologie de Sébonde; et huit autres années s'écoulent avant la publication du troisième livre, en 1588.

Voilà donc, de compte fait, dans une vie de cinquante-neuf ans, vingt années d'employées, en tout ou en partie, à des compositions littéraires. Encore tout ce calcul est-il grossièrement fautif, puisqu'il ne comprend que l'espace renfermé entre l'impression du dernier *livre* de Montaigne (qui l'a retouché depuis, enrichi d'additions importantes, de nombreuses corrections), et l'apparition du premier ouvrage, ou plutôt de la traduction qui le fit connaître. Si l'on remontait au moment où cette traduction fut commencée, on se trouverait ramené à l'époque de ses liaisons avec La Boétie; et, pendant sa vie entière, on le verrait se livrer, avec plus ou moins de suite et d'ardeur, à ces études constantes qui font les bons écrivains. Comme il arrive à tous ceux qui cultivent les lettres, d'autres occupations sans doute l'en ont éloigné quelquefois; mais on l'y voit toujours revenir dès que ces occupations momentanées cessent, ou plutôt on voit qu'en aucun temps, ni les distractions ni les affaires ne l'ont entièrement séparé de ce premier objet de ses affections.

(1) On a déjà remarqué dans l'excellente édition des *Essais*, imprimée chez MM. Didot, que les corrections nombreuses, et qui devaient être si fatigantes pour un homme du caractère de Montaigne, prouvent assez qu'il n'avait point, sur la perfection de son style, cette indifférence plus que philosophique dont il s'est vanté quelquefois.

Un nouveau rapprochement servira de commentaire à ce qui précède. Les *Essais* de Montaigne ont fait sa renommée : on a oublié tout le reste. Quand il publia ses premiers livres, il avait quarante-sept ans. Si Rousseau, qui, comme lui, n'a produit ses vrais titres de gloire qu'après sa quarantième année, avait paru dans le siècle de Montaigne, une tradition constante ne nous aurait point expliqué ce qu'il y avait de prodigieux dans ces *débuts* si tardifs et devenus si célèbres. L'écrivain qui réunit le plus souvent toutes les perfections de l'art d'écrire semblerait avoir deviné cet art, en formant le projet d'en faire usage. Plus j'y réfléchis, plus il me semble que ce rapprochement explique tout. Ces réflexions, et d'autres encore qu'il serait trop long de rapporter, m'avaient inspiré la pensée de joindre un tableau des études philosophiques de Montaigne au tableau de ses études littéraires. Mais ne trouvant pas chez lui, pour cette partie de son histoire, les mêmes renseignements que pour la première, je n'ai pas voulu courir le risque de n'en faire que le roman. On me trouvera bien scrupuleux peut-être; on me dira que, de temps immémorial, le droit des historiens fut de se créer des systèmes. Mais serait-il décent qu'un panégyriste s'exposât à mentir comme un historien ?

NOTE b, page 315.

La destinée, plutôt que son inclination, nous le fait voir d'abord assis parmi les interprètes des lois.

Je voudrais pouvoir dire seulement leurs organes; car interpréter la loi c'est la détruire, et le ministre en devient le tyran dès qu'il cesse d'en être l'esclave. Mais quand des lois sans nombre se contredisent; quand les contradictions des lois rendent les commentateurs nécessaires, et donnent aux commentateurs force de loi, que faire alors? Ce qu'on fit d'ordinaire en pareil cas; ce que faisait, plus franchement et plus plaisamment que les autres, ce magistrat, savant homme d'ailleurs, qui, s'il trouvait dans ses auteurs une matière obscure et fort con-

traversée, un point douteux, par exemple, sur lequel Barthole dit *oui* et Baldus répondit *non*, écrivait à la marge du livre : « question pour l'ami ; » c'est-à-dire que la justice se trouvait là si ambiguë qu'il pouvait, lui magistrat intègre, favoriser, sans faillir, celle des deux parties que bon lui semblerait, et se prononcer, en conscience, pour ou contre amicalement.

Montaigne, qui raconte le fait, n'ajoute que cette remarque : *Il ne tenait qu'à faute d'esprit et d'habileté que le bonhomme ne pût mettre partout, question pour l'ami* ¹. Pour moi, je n'ajouterais rien à la remarque de Montaigne ; car, puisqu'il n'est pas douteux qu'il y a toujours eu d'habiles gens dans les corps de magistrature ; il s'ensuit que ces corps-là devaient, en sûreté de conscience, rendre beaucoup de jugements à la marge desquels le crayon peu discret du magistrat aux apostilles aurait pu mettre, non plus *question*, mais bien, *arrêt pour l'ami*. Je laisse au lecteur le soin de tirer les conséquences.

Montaigne, bien placé pour voir le mal, puisqu'il était forcé d'y concourir, en a cherché le remède. Il voudrait qu'en franche et loyale justice on trouvât une *forme d'arrêt qui dit* : « *La cour n'y entend rien.* » — Bon Montaigne ! que devient ici votre connaissance des hommes ? La formule est excellente en soi ; mais savez-vous ce qui y manque ? c'est qu'il se trouve aussi des juges qui consentent à l'employer.

Quel était donc ce remède qu'il a vainement cherché ? la promulgation d'un code de lois uniformes et nationales ; bienfait imploré longtemps, et dont la France n'a joui que de nos jours. — Je suis loin, d'ailleurs, de m'élever contre l'ancienne magistrature française, illustrée par les L'Hôpital, les Molé, les Séguier, les Lamoignon, les d'Aguesseau, les Malesherbes : j'ai voulu seulement prouver avec quelle sagacité Montaigne avait su découvrir et caractériser les vices d'une jurisprudence incohérente, que chacun de ces hommes célèbres a plus ou moins concouru à réformer. L'Hôpital, chancelier sous Charles IX, fut l'ami de notre philosophe. Tous les autres magistrats dont je viens de citer les noms, dans un ordre chronologique, n'ont paru que sous les règnes suivants.

¹ Liv. II, chap. XII.

NOTE c, page 318.

Aussi, combien n'a-t-il pas vu de condamnations plus criminelles que le crime ! etc.

« Considérez la forme de cette justice qui nous régit ; c'est un vrai témoignage de l'humaine imbécillité, tant il y a de contradiction et d'erreur ! Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la justice, et y en trouvons tant, que je ne sais si l'entre-deux s'y trouve si souvent, ce sont parties malades, et membres injustes du corps même et essence de la justice. Des paysans viennent de m'avertir en hâte qu'ils ont laissé présentement en une forêt qui est à moi un homme meurtri de cent coups, qui respire encore, et qui leur a demandé de l'eau par pitié, et du secours pour le soulever : disent qu'ils n'ont osé l'approcher, et s'en sont fuis, de peur que les gens de la justice ne les y attrapassent, et, comme il se fait de ceux qu'on rencontre près d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident, à leur totale ruine ; n'ayant ni suffisance, ni argent, pour défendre leur innocence. Que leur eussé-je dit ? Il est certain que cet office d'humanité les eût mis en peine. Combien avons-nous découvert d'innocents avoir été punis, je dis sous la coulpe des juges, et combien y en a-t-il que nous n'avons pas découverts ? Ceci est advenu de mon temps : certains sont condamnés à la mort pour un homicide ; l'arrêt, sinon prononcé, au moins conclu et arrêté. Sur ce point, les juges sont avertis, par les officiers d'une cour subalterne voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels avouent disertement cet homicide, et apportent à tout ce fait une lumière indubitable. On délibère si pourtant on doit interrompre et différer l'exécution de l'arrêt donné contre les premiers : on considère la nouveauté de l'exemple, et sa conséquence pour accrocher les jugements ; que la condamnation est juridiquement passée ; les juges privés de repentance. Somme, ces pauvres diables sont sacrifiés aux formules de la justice. — Philippus, ou quelque autre, pourvut à un pareil inconvénient en cette manière : il avait condamné en grosses amendes un homme envers un autre, par un jugement résolu.

La vérité se découvrant quelque temps après, il se trouva qu'il avait iniquement jugé. D'un côté était la raison de la cause, de l'autre côté la raison des formes judiciaires : il satisfait aucunement à toutes les deux, laissant en son état la sentence, et récompensant de sa bourse l'intérêt du condamné. Mais il avait affaire à un accident réparable : les miens furent pendus irréparablement. Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuses que le crime !.....

« Notre justice ne nous présente que l'une de ses mains, et encore la gauche ; quiconque il soit, il en sort avec perte...

« Les lois se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois : c'est le fondement mystique de leur autorité, elles n'en ont point d'autre ; qui bien leur sert. Elles sont souvent faites par des sots ; plus souvent par des gens qui, en haine d'égalité, ont faute d'équité ; mais toujours par des hommes, auteurs vains et irrésolus. Il n'est rien si lourdement et largement faultier que les lois, ni si ordinairement. Quiconque les obéit parce qu'elles sont justes, ne leur obéit pas justement par où il doit.

« Les nôtres françaises prêtent aucunement la main, par leur dérèglement et déformité, ou désordre et corruption qui se voit en leur dispensation et exécution : le commandement est si trouble et inconstant qu'il excuse aucunement et la désobéissance et le vice de l'interprétation, de l'administration et de l'observation. »

(*Essais de Montaigne*, liv. III, chap. xiii.)

NOTE d, page 327.

Tandis que tous les châteaux s'environnaient de fossés et se hérissaient de fer comme des forts élevés dans une place frontière, il vivait, lui, tranquille et désarmé, dans la maison de ses pères, etc.

« Elle n'est close à personne, dit-il, liv. II, chap. xv. Il n'y a pour toute défense qu'un portier, d'ancien usage et cérémonie, qui ne sert pas tant à défendre ma porte, qu'à l'offrir plus dé-

comment et gracieusement ; je n'ai ni garde ni sentinelle que celle que les astres font pour moi..... Ce que tant de maisons gardées se sont perdues, où cette-ci dure, me fait soupçonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles étaient gardées ; cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se jettera, si Dieu veut, chez moi ; mais tant y a que je ne l'y appellerai pas : c'est la retraite à me reposer des guerres. J'essaie de soustraire ce coin à la tempête publique, comme je fais un autre coin en mon âme. Notre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moi je ne bouge. Entre tant de maisons armées, moi seul, que je sache, en France, de ma condition, ai fié purement au ciel la protection de la mienne ; et n'en ai jamais ôté ni cuillers d'argent, ni titre, ni tapisserie. Je ne veux ni me perdre ni me sauver à demi. Si une pleine reconnaissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusqu'au bout ; sinon, j'ai toujours assez duré pour rendre ma durée remarquable et enregistrable. Comment ? il y a bien trente ans. »

NOTE e, page 327.

Des assassins entrèrent chez lui après avoir promis sa tête, etc.

Quelqu'un, que Montaigne ne nomme pas, avait délibéré, dit-il, de le surprendre. « Son art fut d'arriver seul à ma porte, poursuit-il, et d'en presser un peu instamment l'entrée. Je le connaissais de nom, et avais occasion de me fier de lui, comme de mon voisin et aucunement mon allié. Je lui fis ouvrir, comme je fais à chacun. Le voici tout effrayé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entretint de cette fable : qu'il venait d'être rencontré par l'ennemi..... et qu'ayant été surpris en désarroi, et plus faible en nombre, il s'était jeté à ma porte à sauveté ; qu'il était en grand'peine de ses gens, lesquels il disait tenir pour morts ou pris. J'essayai tout naïvement de le conforter, assurer et refrécher. Tantôt après, voilà quatre ou cinq de ses soldats qui se présentent, en même contenance et effroi, pour

entrer ; et puis d'autres, et d'autres encore après, bien équipés et bien armés, jusques à vingt-cinq ou trente, feignant avoir leur ennemi aux talons. Ce mystère commençait à tâter ma soupçon ; je n'ignorais pas en quel siècle je vivais, combien ma maison pouvait être enviée, et avais plusieurs exemples d'autres de ma connaissance à qui il était mésadvenu de même. Tant y a que, trouvant qu'il n'y avait point d'acquêt d'avoir commencé à faire plaisir, si je n'achevais, et ne pouvant me défaire sans tout rompre, je me laissai aller au parti le plus naturel et le plus simple, comme je fais toujours, commandant qu'ils entrassent...

.....
Ceux-ci se tinrent à cheval dans ma cour, le chef avec moi en ma salle, qui n'avait voulu qu'on établât son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il aurait eu nouvelles de ses hommes. Il se vit maître de son entreprise, et n'y restait sur ce point que l'exécution. Souvent depuis il a dit, car il ne craignait pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise lui avaient arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gens ayant continuellement les yeux sur lui, pour voir quel signe il leur donnerait, bien étonnés de le voir sortir, et abandonner son avantage. »

(*Essais de Montaigne*, liv. III, chap. XII.)

NOTE f, page 328.

Et il publie avec effroi que la nature elle-même lui semble porter l'homme à l'inhumanité.

Cette malheureuse opinion, qui perce en plus d'un endroit de l'ouvrage de Montaigne, est surtout formellement énoncée dans ce passage du liv. II, chap. XI : « *Nature a, ce crains-je, elle-même attaché à l'homme quelque INSTINCT à l'inhumanité.* » Quelle crainte pour un moraliste ! et sur quoi fondée ? le voici : *Nul ne prend son ébat à voir des bêtes s'entre-jouer et caresser, et nul ne faut de le prendre à les voir s'entre-déchirer et démembrer.*

On pourrait d'abord réclamer contre la manière tranchante et

absolue dont cette observation est exprimée. Loin de trouver, pour mon compte, aucun plaisir à repaître mes yeux d'un si dégoûtant spectacle, j'en ai toujours été affecté d'une manière pénible, et très-certainement je ne suis pas le seul. Mais je veux que l'observation soit d'une justesse évidente; je dirai plus, je consens qu'elle soit, sans aucun doute, d'une application universelle, et n'admette pas d'exception; tout cela supposé, que prouve-t-elle encore si cet *ébat que l'on prend*, suivant l'expression de Montaigne, n'est point, comme il l'a cru, l'effet d'un penchant naturel à la cruauté, mais une suite nécessaire de ce besoin de mouvements et d'émotions donné par la nature à tous les êtres sensibles? C'est ce besoin, que chacun de nous éprouve, qui nous fait aller aux spectacles frémir de terreur ou verser des larmes de pitié; qui fait courir un peuple aux combats de ses coqs et de ses boxeurs, un autre à ses combats de taureaux. Pour satisfaire ce besoin, pour goûter les plaisirs de ces émotions qui *soulagent du poids de la vie*, en donnant un sentiment plus vif de l'existence, il suffit aux uns des jeux de hasard ou des liqueurs enivrantes; il faut à d'autres du sang et des spectacles de gladiateurs. Les objets de la passion varient; mais c'est du principe qu'il s'agit, et ce principe est toujours le même.

Qu'on y réfléchisse un moment, le sujet en vaut bien la peine; on verra que cette explication n'est pas seulement plus sociale, et plus honorable à l'humanité que celle de Montaigne, adoptée et commentée depuis par d'autres écrivains, mais que, tout intérêt de morale à part, elle est plus naturelle, plus vraie, plus conforme à l'observation.

Il dit encore, liv. III, chap. 1^{er}, *De l'Utile et de l'Honnête* : « Notre être est cimenté de qualités maladives : l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le désespoir, logent en nous d'une si naturelle possession, que l'image s'en reconnaît aussi aux bêtes; voire et la cruauté, vice si dénaturé; car, au milieu de la compassion, nous sentons au dedans je ne sais quelle aigre douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui, et les enfants la sentent. » Comment donc un sentiment si dénaturé pourrait-il loger en nous d'une possession si naturelle? N'y aurait-il pas ici contradiction dans les idées aussi bien que dans les termes? Montaigne n'a pu méconnaître entièrement ce

noble instinct de commisération ; mais quel étrange cortège il lui donne ! Ne veut-il pas qu'à l'instant même où nous compassionnons aux souffrances d'autrui, nous en ressentions dans l'âme une douce et maligne joie ? N'y aurait-il pas eu contradiction dans les termes aussi bien que dans les idées ?

Quand *les angoisses d'autrui*, comme il le raconte ailleurs, *l'angoissent matériellement lui-même*, y trouve-t-il de la volupté ? Il y a, cette fois, contradiction entre ses sentiments et sa doctrine. C'est à ce dernier passage, et à quelques autres plus positifs encore peut-être, qu'on fait allusion dans le texte, lorsqu'on dit que *ce noble instinct qu'avait méconnu sa raison, il l'a retrouvé dans son âme*.

Que le corps de l'homme soit susceptible de recevoir le germe de tous les vices, même de la cruauté, *vice si dénaturé* d'après Montaigne lui-même, c'est ce qu'il est malheureusement impossible de nier. Mais que le sentiment de la pitié, que ce pur mouvement de commisération antérieur à la réflexion, indépendant de la volonté même, ne soit pas le premier, le plus intime, le plus indestructible et le plus fort des sentiments naturels ; que ce mot de Bossuet : quand *le ciel forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit d'abord la bonté* ; que cette image sublime, que le grand principe qu'elle renferme, ne soient qu'une fiction, un mensonge oratoire, c'est ce qu'on ne peut soutenir sans calomnier la nature humaine, et sans réduire en problème tout instinct d'une morale naturelle, indépendante de l'opinion, et commune à tous les hommes, par cela seul que l'homme est un être sensible.

..... Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit.

NOTE 9, page 333.

Sa vanité.... Elle le porte à se vanter de la faiblesse de sa mémoire, et, ce qui est plus piquant, de sa gravelle, attendu, vous dira-t-il.... que c'est une maladie noble dans son espèce, et qui n'échoit d'ordinaire en partage qu'aux personnes de qualité, etc

Voici, entre autres, quelques traits de ce singulier panégyrique « Je vois partout des personnes affligées de même nature de mal. Et *m'en est la société honorable, d'autant qu'il se prend volontiers aux grands : son essence a de la noblesse et de la dignité..... La crainte et pitié que le peuple a de ce mal me sert de matière de gloire..... Il y a plaisir à ouïr dire de soi : « Voilà bien de la force, voilà bien de la patience ! etc. »*

Il faudrait ne voir dans tout cela qu'un jeu d'esprit, une espiègle de gageure, si l'on n'était d'ailleurs autorisé, par d'autres passages, à juger plus sérieusement de l'intention de l'auteur, lors même qu'il se joue et qu'il plaisante. Ces passages fort nombreux sont aussi fort décisifs : le *Journal de ses voyages* en fourmille ; aucun livre des *Essais* n'en est exempt. Je vais en citer un très-remarquable, et qu'on n'a pas, je crois, remarqué. Livre III, chap. ix, Montaigne nous fait confidence de sa passion pour les voyages ; passion telle qu'il consentirait, dit-il, à *passer sa vie le cul sur la selle*. Il se donne ensuite un contradicteur ; et nous allons voir pourquoi. « N'avez-vous pas, lui fait-il répondre, « des passe-temps plus aisés ? De quoi avez-vous faite ? Votre « maison n'est-elle pas en bel air et sain, suffisamment fournie, « et capable plus que suffisamment ? *La majesté royale y a pu, « plus d'une fois, en sa pompe. »*

Le tour est adroit de se le faire dire. Il y fallait un second. Tout cet éloge de son château qu'il nomme ici, et non ailleurs, très-modestement sa maison, n'y viendrait-il pas *ex abrupto* uniquement pour nous apprendre que cette maison si modeste a *plusieurs fois* logé des têtes couronnées ? En ce cas, il faut l'avouer, l'humilité de l'expression y est d'assez bonne grâce. Ce petit trait historique ne saurait être hors de place dans le chapitre de *la vanité* ; et, en effet, il s'y trouve.

Puisqu'en parlant de sa vanité nous voici ramenés à ses voyages, jetons, en passant, un coup d'œil sur ce *journal* peu connu, que nous n'avons fait que citer : nous n'y verrons pas le philosophe dîner dans un village suisse, souper dans un bourg allemand, sans noter sur son *album* qu'on lui a offert le vin d'honneur. Si cet hommage était rendu à sa renommée littéraire, à ses qualités sociales, passe encore ; mais il ne se donne lui-même et on ne le prend que pour un *gentilhomme de marque* ; titre dont il avait déjà gratifié Xénophon, qui très-probablement n'eût pas senti le prix d'un si magnifique éloge.

Arrive-t-il à Augsbourg, il se tait à dessein sur sa qualité : on ne sait quel titre donner à ce mystérieux et grave personnage ; *quatorze grands vaisseaux de vin* présentés à sa seigneurie par *sept sergents vêtus de livrées, et un honorable officier de ville*, prouvent la haute idée que cet *incognito* avait donnée de lui à *MM. les bourguemestres*.

Dans les hôtelleries où il loge, son premier soin est de faire *dorer et blasonner ses armes avec de belles et vives couleurs* ; puis il les encadre, et les cloue sur la cheminée de sa chambre, exigeant de son hôte *serment* qu'elles n'en seront point détachées. C'est ce qu'il fait surtout à Pise avec une attention et un sérieux qui ne laissent pas que d'être risibles.

Le voilà maintenant à Lorette. Il y voit *le cierge d'un Turc* qui, se trouvant en grand péril, voulut *s'aider de toutes sortes de cordes* ; mais ce n'est pas ce qui l'occupe : parmi les riches présents, *les ex-voto de tant de princes*, il voudrait bien obtenir de placer lui-même un *ex-voto*. Enfin, à *toute peine*, et par *grande faveur*, il parvient à y loger un *tableau de quatre figures d'argent, celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme et de sa fille* ; le tout accompagné d'inscriptions ou de notes explicatives qui portent son nom, sa qualité ; de plus, qu'il est né en *Gascogne* : *Quod erat demonstratum*. N'oublions pas qu'avant tout, ayant communiqué dans la chapelle, il a grand soin d'ajouter, *ce qui ne se permet pas à tous*, et semble un peu s'applaudir d'avoir fait *ses pâques* par privilège.

Concluons, pour abrégé, que les défenseurs de Montaigne, accusé de vanité sur le seul témoignage de son livre, et si bien vengé par eux avant la publication du *Journal de ses voyages*, ont

dû éprouver quelque embarras lorsque ce *Journal* a paru, et ne pas y voir sans surprise quel soin Montaigne lui-même avait mis d'avance à les combattre ; surtout avec quel succès il était parvenu à les réfuter.

NOTE h, page 335.

On a souvent exprimé le regret que Montaigne ait paru dans un tel siècle, etc.

On plaint Montaigne d'avoir écrit dans un temps où notre langue était encore informe et stérile. Eh ! qu'importe sa langue au philosophe qui dit, parce qu'il l'éprouve, que quiconque a dans l'esprit une conception vive et claire, la produira, s'il faut, en bergamasque, ou par gestes s'il est muet¹ ? On m'objectera que les langues ne se bornent pas à exprimer nos idées, mais qu'elles nous servent à les former, à les comparer, à les éclaircir. Et qui vous dit que Montaigne ait pensé dans une langue stérile ? N'a-t-il pas, pour suppléer aux richesses qui lui manquent, la langue de Virgile et de Cicéron, qu'il apprit dès le berceau comme sa langue maternelle ? N'a-t-il pas celle du Tasse et de Machiavel, dans laquelle est écrite en partie la relation de ses voyages ? Puisqu'on peut avoir des idées dans tous les idiomes, tous ceux qu'il entend lui appartiennent ; il n'est pas jusqu'au *Périgourdin* qui ne soit à ses ordres, et qui ne l'aide à penser. N'a-t-il pas enfin les mêmes secours pour exprimer ce qu'il pense ? Il transporte dans la langue qu'il force à rendre ses idées, le tour, l'expression ou l'image qui, dans une langue étrangère, lui avait servi à les combiner. Ainsi donc ce qui féconde la pensée de l'écrivain enrichit de même sa langue.

¹ De ma part, je tiens, et Socrate l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet. (*Essais*, liv. I, chap. xxv.)

NOTE I, page 341.

Ses contemporains idolâtres rendaient aux anciens un culte qui n'est dû qu'à la Divinité, qu'on adore sans la comprendre. . . .

Il ne s'agit, dans tout ce morceau, que des ouvrages philosophiques des anciens. Or, la manière dont ces ouvrages étaient généralement expliqués dans les écoles du temps prouve assez bien, ce me semble, qu'on n'avait pas mal réussi à leur donner l'obscurité des oracles. Je dis *généralement*, car pour apprécier avec exactitude l'esprit d'un siècle, pour le caractériser avec quelque précision, il faut en séparer les hommes dont le génie, supérieur aux idées de leurs contemporains, les a constamment devancés. Dieu me garde de penser que les érudits, les vrais *savants* du seizième et même du quinzième siècle, ne *compre-*
naient pas ce qu'ils *adoraient*, c'est-à-dire les anciens! J'avancerais bien plutôt que sans eux, sans leurs secours, nous ne les comprendrions pas nous-mêmes. D'ailleurs, combien de chefs-d'œuvre leur zèle utile et laborieux n'a-t-il pas découverts, ou du moins ne nous a-t-il pas conservés? S'il fut réellement une époque où la foule des pédants les *adorait sans les comprendre*; si une superstition stupide pour ce qu'on avait pensé autrefois semblait avoir fait oublier qu'il fût possible de penser encore, la foule des beaux esprits et des talents frivoles a pris sa revanche à une autre époque; elle a proscrit l'érudition pour se dispenser de l'acquérir. Un Anglais aussi savant qu'ingénieux, le chevalier Temple, a sagement, et surtout spirituellement mis en doute si trop de lecture et de savoir ne pourraient pas *affai-*
blir les facultés inventives de l'homme que la nature a favorisé de ses dons. Zélateur par intérêt d'une doctrine commode, chacun se croit-il donc cet homme si éminemment favorisé? Je ne sais; mais il paraît que nous mettons, en général, une assez grande attention à ne point trop affaiblir nos *facultés inventives*.

NOTE j, page 341.

Ce Dieu, c'est la vérité, que l'ignorant croit savoir, mais que le savant ignore.

Chaque époque de l'histoire des sciences et de l'esprit humain offre des traits qui lui sont propres ; les déplacer serait les rendre faux. Les savants dont il s'agit n'avaient assurément rien de commun avec ceux qui depuis, soumettant la nature à l'observation et au calcul, ont expliqué ses lois, dévoilé ses secrets. Ils professaient les *entités et les identités, les eccécités et les virtualités*, s'élevaient même quelquefois aux sublimes *vérités* de l'astrologie et de l'alchimie ; et nonobstant les efforts de *cette incon nue nommée la raison, qui avait enfin entrepris d'entrer par violence dans les écoles*, ils enseignaient encore sous Louis XIV que l'écorce de quinquina n'ayant jamais été pour rien dans les cures d'Hippocrate, s'il arrivait qu'elle guérît la fièvre, *ce ne pouvait être que par la vertu du pacte que les Américains avaient fait avec le diable*. Voilà un échantillon des vérités que n'igno raient pas les savants.

NOTE k, page 342.

Utiles à la patrie, s'ils parviennent à lui apprendre la mesure des vers de Plaute, ou l'orthographe d'un mot latin.

« Cettui-cy tout pittuiteux, chassieux et crasseux, que tu vois
« sortir après minuit d'une étude, penses-tu qu'il cherche parmi
« les livres comment il se rendra plus homme de bien, plus
« content et plus sage ? Nulles nouvelles. Il y mourra, ou il ap-
« prendra à la postérité la mesure des vers de Plaute, et la vraie
« orthographe d'un mot latin. »

Portrait piquant, original, *fait d'humeur*, comme disent les peintres, qu'on croirait tracé par La Bruyère, et qui concourt

à prouver, avec tant d'autres portraits et de peintures satiriques répandues dans les *Essais*, que l'auteur des *Caractères* ne s'est constitué le défenseur de Montaigne qu'après s'en être fait le disciple, en avoir étudié la *manière*, et s'être efforcé de l'égaliser dans la vivacité du trait et la vigueur de l'expression.

FIN DE L'ÉLOGE DE MONTAIGNE.

ORAI SON FUNÈBRE

DU

MARÉCHAL BESSIÈRES.

Au milieu de la campagne de Dresde, dans ce duel à mort entre lui et les vieilles dynasties, Napoléon, déjà sur la défensive, et prévoyant l'obligation de *rompre* jusqu'au Rhin, conçoit tout à coup la pensée d'essayer le pouvoir de l'éloquence sur le patriotisme français. Il veut qu'une grande cérémonie funèbre déroule devant le cercueil de Bessières, aux yeux d'une population appelée à défendre ses foyers, les prodiges de nos guerres de la révolution; et c'est à Victorin Fabre qu'il demande ce patriotique tableau. « M. Fabre refuse tout, dit-il; mais il s'agit de réveiller le sentiment de la défense nationale, il ne refusera pas. » Napoléon ne se trompait point; il ne se trompait pas non plus en pensant que personne n'était aussi capable d'électriser par la peinture des héroïques efforts de la patrie.

Qu'on lise l'*Oraison funèbre* de Bessières¹ avec attention, et je doute qu'on puisse rien citer d'aussi saisissant que le tableau du premier armement de la France, de ses premières luttes, des deux campagnes d'Italie et que la description de la bataille d'Eylau, à laquelle on croit assister. Malheureusement, ce discours, demandé à l'époque la plus brillante de la carrière de l'auteur, ne fut commencé qu'après des malheurs de famille qui devaient le conduire au tombeau, et tout admirable qu'il est, il fut l'ouvrage de quelques jours. Victorin Fabre n'en a jamais fait qu'une copie, mais depuis il a voulu le corriger, et il a laissé différentes versions, parmi lesquelles il m'a fallu choisir. Je crains de n'avoir pas toujours bien choisi; mais souvent, pour sauver un passage, il m'en aurait fallu sacrifier un autre. Au reste, il importe peu que mes choix soient approuvés ou blâmés, pourvu que le talent de Victorin Fabre puisse être apprécié, et il le sera, par la précaution que j'ai eue de donner en variantes ce que je n'ai pu fondre dans le texte.

L'*Oraison funèbre* de Bessières est imprimée ici pour la première fois.

J. S.

¹ Elle devait être prononcée dans l'église des Invalides, devant le cercueil de Bessières, en présence de l'Empereur, des grands corps de l'État et des députations de tous les corps de l'armée. La rapidité des événements qui suivirent la bataille de Leipzig empêcha cette cérémonie d'avoir lieu.

ORAISON FUNÈBRE

DU

MARÉCHAL BESSIÈRES,

DUC D'ISTRIE.

SIRE,

La présence de Votre Majesté dans cette cérémonie funèbre rassure une voix faible, mais connue par son amour pour la vérité. Vos regards l'ont prévenue. En se fixant sur ce tombeau, ils ont averti tous les yeux que cette main, brisée sur un champ de bataille¹, fut presque toujours utile à la France, pendant vingt années où la France a combattu plus de nations qu'elle ne comptait de provinces. Ce n'est donc pas le vain bruit des louanges qui doit ici se faire entendre : c'est l'éloquence des souvenirs. Elle seule honore toujours parce qu'elle ne s'avilit

¹ On se souvient que le boulet dont fut frappé le duc d'Istrie lui coupa d'abord le poignet.

jamais. Je parlerai donc comme l'histoire, qui n'est pas un flatteur mais un témoin ¹. Je rendrai avec la France, avec les ennemis mêmes qu'elle a vaincus, un témoignage sincère au courage et à l'équité de l'homme qui fut brave, et qui fut juste. Tel vous avez connu, messieurs, tel vous retrouverez dans ce discours, Jean Bessières, duc d'Istrie, maréchal de l'empire, colonel général de la garde, président à vie du collège électoral de la Haute-Garonne, grand-aigle de la Légion d'honneur, commandeur de la Couronne de fer, grand-croix des ordres du Christ du Brésil, de Saint-Henri de Saxe, de l'Aigle-d'or de Wurtemberg, et de Saint-Léopold d'Autriche.

Reportons-nous un moment à ces jours d'héroïsme et d'alarmes qu'un petit nombre d'années séparent de l'époque où nous sommes, que des siècles d'événements conspirent à éloigner de notre mémoire. De la Sambre aux bouches du Rhône, et des bords du Rhin à l'Océan, les menaces de Pilitz ont couru nos villes, nos campagnes, comme le bruit du tocsin qui annonce l'incendie. Un royaume aussi vaste que la France venait d'être démembré. Les aigles de trois grands empires se partageaient les lambeaux de cette sanglante proie. Ces empires s'étaient dit : Tel sera le sort de la France. Ils marchent ; vingt rois ligués du nord au midi de l'Europe ont embrassé leur cause et grossi leurs drapeaux. De quelque partie de l'horizon que s'élèvent les vents qui soufflent sur nos têtes, ils apportent les malédictions des cours, la rumeur des camps ennemis, le cliquetis des

¹ Qu'ils se souviennent que l'histoire est un témoin, non un flatteur.

baïonnettes qui déjà cernent LA NATION; et la nation s'écrie dans ses chants :

« Le jour de gloire est arrivé! »

Il était venu, en effet, ce jour qui devait être long et terrible. Menacée sur tous les points, la France s'est armée sur tous; vingt-cinq millions d'hommes ont juré de trouver l'indépendance dans la victoire ou dans la mort. Ils ont donné pour gage de leur serment quatorze armées. Dès lors on a dû prévoir que l'Europe allait parcourir un de ces périodes effrayants dans les destinées humaines, où les bornes antiques des États sont partout remuées, où des sceptres se brisent, où des trônes s'élèvent, où la flamme, le fer, les traités, changent la face du monde.

Celui que vous voyez couché dans le tombeau franchissait alors les Pyrénées. Il y faisait l'apprentissage d'un nouvel art de la guerre dont vous connaissez les lois : enlever des canons avec des baïonnettes; traverser des rivières sans ponts; briser des remparts, sans artillerie, et savoir se passer de pain en conquérant des provinces. Bascara, Bazaluz, la Fluvia, furent les premiers témoins de ses exploits et de leurs récompenses. Il parut dès lors à la tête d'une compagnie de chasseurs, tel qu'il s'est montré depuis dans le commandement des armées, audacieux avec sagesse, opposant l'héroïsme au danger, associant toujours la prudence au succès, et la clémence à la victoire ¹.

Une plus vaste carrière s'ouvre à sa fortune naissante.

¹ Un horrible décret de *guerre à mort* défendait de faire des prisonniers. Des généraux, de simples officiers, désobéirent souvent au péril de leur tête. Au nombre de ces braves gens qui savaient

Les vainqueurs de la Fluvia menacent les bords de l'Éridan. Tout s'agite : l'opinion s'est répandue en Europe que voici enfin le moment où sera décidé ce que tant de combats, de traités et de sang laissaient encore incertain, l'indépendance d'un grand peuple et le sort de vingt nations. Sur les rochers du Piémont je vois un homme sortir des profondeurs de sa destinée. *Les campagnes d'Italie commencent* ^a.

Vous savez quelles étaient nos ressources : quarante à cinquante mille hommes, un général de vingt-six ans. Vous savez ce qu'on les vit oser, et quel étonnant spectacle vint alors s'offrir au monde ! Faire un seul champ de bataille de vingt contrées ennemies, de vingt corps d'armée différents une armée toujours prête à combattre ; multiplier le temps par les mouvements, le nombre par les manœuvres ; inférieur en bataillons, se trouver supérieur en combattants sur chaque point principal d'attaque ou de défense ; compter les jours par les marches, les marches par les combats, les combats par les succès, les succès par les conquêtes : telle fut souvent la fortune, tels furent toujours l'héroïsme et le dévouement d'une armée qui se montrait infatigable, alors même qu'elle cessait d'être invincible. A Dégo, un de ses chefs, lui rappelant l'origine de ses premiers bataillons, l'avait fait tressaillir d'enthousiasme : il lui avait dit : *Vous serez toujours les volontaires patriotes !* Après le passage du Tagliamento, quand déjà le bruit de sa marche portait l'alarme dans Vienne, son général lui disait, et la France s'empressa

vaincre, mourir, et non égorger de sang-froid, on m'a cité, il y a longtemps, le maréchal, à cette époque lieutenant, puis capitaine de chasseurs, dont je ne prévoyais pas alors devoir un jour prononcer l'éloge.

de redire : *Vous êtes les soldats de la Grande Nation !* Tel fut pour elle le prix, le digne prix de ses fatigues.

Leurs résultats pour l'histoire, et pour nous autres Français, les voici : Six campagnes en deux années ; quatre traités en neuf mois ¹ ; six généraux vaincus ; cinq armées détruites ; du Pô à la mer de Sicile, des bouches du Tibre à la Muher, les villes, les peuples, les rois, soumis, conquis, protégés ; et, pour dernière conquête, la paix donnée au continent, après six cents combats livrés en six années ².

Mais que fais-je, messieurs ? Des souvenirs toujours récents vous peindront, mieux que mes paroles, ces campagnes, ces vastes plans dont l'audace, pour n'être pas téméraire, exigeait tout ce bonheur du génie que les hommes prennent souvent pour la destinée. Celle du guerrier que nous pleurons fut de former, de commander, de discipliner ce corps d'élite qu'une armée dont la marche avait donné à la victoire une rapidité inconnue, nommait avec confiance ses *guides*, honorant assez leur courage pour leur laisser sans colère la première part au danger.

¹ Traité de paix avec le roi de Sardaigne, 26 floréal an IV (15 mai 1796).

Traité avec le roi des Deux-Siciles, 19 vendémiaire an V (10 octobre 1796).

Traité avec l'Infant, duc de Parme, 15 brumaire an V (5 novembre 1796).

Traité avec Sa Sainteté le pape Pie VI, 1^{er} ventôse an V (19 février 1797).

² Traité de Campo-Formio avec l'empereur des Romains, roi de Hongrie et de Bohême, 26 vendémiaire an VI (17 octobre 1797). Cession à la France des provinces belgiques, etc., etc. Reconnaissance de la république cisalpine, formée de la Lombardie autrichienne, du Bergamasque, du Bressan, du Mantouan, du Bolonais, du Ferrarais, etc., etc.

Suivrai-je leur jeune chef, lorsque avant de les commander, il commence par s'en rendre digne? Irai-je, sur ses pas, renverser à Dégo les lignes d'une nombreuse et formidable cavalerie, ouvrir à nos drapeaux les remparts de Crémone? ou m'élançant, à sa voix, avec six soldats qui le suivent, arrêter les canons que Wurmser croyait sauver, dans sa fuite, des débris de Rovérédo? Nommer ses services suffit; c'est en rappeler les récompenses, car il lui fut donné d'obtenir tous ses grades militaires dans les murs des villes conquises, ou sur les champs de bataille qu'abandonnait l'ennemi. Commandant des *guides* à Crémone, chef d'escadron à Rovérédo, il s'élève, il grandit de victoire en victoire; et le grade de colonel l'attend sur les bords du Tagliamento. Mais avant de lui donner cette nouvelle preuve d'estime, le général vainqueur, témoin de son courage et de son habileté, veut les signaler à la France par une distinction digne d'elle et de lui.... Vous me prévenez, messieurs; vos regards, jadis témoins de cette marche triomphale, viennent se réunir avec plus de douleur sur le lit funèbre où repose celui qui, brillant alors de l'éclat de la jeunesse et d'une gloire récente, apportait dans ces murs les drapeaux d'Alvinzi et de Provéra.

Mais quel étonnant spectacle devait suivre ces trophées! Pourquoi ces voiles flottantes et ces nombreux armements? Menacent-ils les rivages du seul ennemi que nous laisse la paix jurée à Léoben? Non, un plus vaste dessein, longtemps mûri dans le silence, éclate et surprend l'univers ^b.

Tous les arts qui, de l'Orient, sont venus jusqu'à nous de climats en climats et de conquête en conquête, se rassemblent sous nos drapeaux, mettent à la voile dans nos

ports, et, généreuse colonie, mais colonie puissante et armée, retournent, après trois mille ans, à travers sept cents lieues de mer, conquérir leur terre natale *.

Il y eut dans les premiers âges de la civilisation un peuple à qui la nature refusa les fraîches rosées et les tempêtes fécondes. Mais la nature et les lois donnèrent à ce peuple un patient et opiniâtre génie. Un fleuve immense et perdu sur des sables dans ses débordements stériles, fut dompté par l'Égyptien comme l'Achéloüs par Hercule. Les arts, maîtres des éléments, surent discipliner ses ondes; et ses ravages, devenus des largesses, répandirent avec mesure sur l'Égypte, dès lors fertile, le tribut des eaux étrangères que les nues d'un ciel lointain versaient pour d'autres climats. Les lois, dit-on, donnèrent aux hommes la même fécondité qu'à la terre; et, pendant treize siècles de paix, l'Égypte, peuplant l'univers quand elle aurait pu le vaincre, devint, par ses colonies, *l'aïeule* des cités, la mère des nations. Disons plus, disons tout en un mot : l'Égypte instruisit la Grèce, qui devait instruire le monde. Et de nos jours où les récits de sa mystérieuse sagesse ne sont plus adoptés sans défiance, même par l'admiration, le voyageur demeure encore immobile de surprise et presque d'effroi devant les monuments gigantesques d'un peuple qui ravit au temps, comme à la mort, le pouvoir, non de frapper, mais de détruire.

Faible secours cependant, impuissante garantie contre une domination barbare, un fanatisme abrutisseur ! Voyez cette terre de deuil, terre d'oubli où la gloire n'a plus même un souvenir : connaissez le despotisme et sa toute-puissance pour le mal. Il a foulé ce sol antique, et les villes sont tombées; il a déshérité ce fleuve de ses bien-

faits industriels ; l'onde a tari dans ses canaux , et la contagion dévorante est sortie de leurs fanges fécondes. L'empire des Pharaons, en perdant son indépendance, a-t-il donc vu changer pour lui l'ordre de la nature et les influences du ciel !

Le despotisme a détruit, l'esclavage a oublié. Tel que ces vils instruments des jalousies d'un sérail, mutilé par ses tyrans, l'esprit de l'homme a cessé de produire, et la nature elle-même, plongée au loin dans le silence et la léthargie de la servitude, se repose dans ces déserts comme l'esclave *stérile* qui s'endort sur leurs débris. Du haut de ces pyramides où, depuis quarante siècles, semble, au milieu de son cours, venir se poser le soleil, il n'éclaire plus de ses rayons que de vastes solitudes, des temples écroulés, des tours en ruines : dans la patrie de Moëris, il n'est resté debout que des tombeaux.

Terre antique de la sagesse, Égypte, éveille-toi ! Les siècles de ta gloire vont recommencer leur cours. Sur l'Océan, témoin d'une première conquête, volent avec la rapidité de nos espérances ces forteresses ailées qui, sous les drapeaux vainqueurs de l'empire des Césars, t'apportent le glaive qui affranchit les peuples et la civilisation qui les ennoblit. La France leur a confié la régénération de l'Afrique, la liberté de l'Asie et les vœux du genre humain ; la fortune paraît seconder ces nobles projets : la colonie des arts touche aux murs d'Alexandre, et déjà le souffle des vents, qui répand le bruit de sa marche, réjouit dans *le désert* les savantes ruines du Saïd.

Que dis-je ? vain espoir ! revers soudain et terrible ! Cet avenir promis au monde est devenu la proie des flammes qui consomment nos vaisseaux.

Notre flotte détruite a laissé l'armée sans secours, les

Français sans patrie, exilés aux bornes du monde, entre la victoire et la faim. Soyez attentifs, vous qui ne savez point combien dans le malheur peut grandir l'héroïsme; et vous qui voulez apprendre jusqu'où le génie s'élève, lorsque, à la faveur des dangers, il monte d'obstacle en obstacle, fixez ici vos regards. Sur une poussière brûlante, dans la fange des marais, à travers des eaux débordées, luttant contre la disette, la soif, la contagion, notre colonie, errante de combats en combats, dans les vastes déserts d'une terre étrangère, chaque jour environnée d'une nouvelle enceinte de périls, la renverse chaque jour; accable le Mameluk, qui se rendait redoutable en multipliant ses défaites; poursuit et atteint l'Arabe, qui mettait sa force dans la vitesse de sa fuite; soumet à sa politique, conquérante comme ses armes, les habitants du désert, de l'Éthiopie, de Darfour, et fait pâlir dans l'Asie la lumière du croissant. Des fatigues de la guerre naissent les travaux de la paix : où s'écroulent des remparts s'ouvrent des ateliers et des laboratoires; une compagnie savante médite au bruit des combats; la science qui éclaire et la sagesse qui fonde suivent dans son cours rapide la victoire qui détruit; et la conquête ramène, comme un noble tribut payé par les vainqueurs, les lumières et l'industrie sur cette terre où la conquête, pour opprimer les mortels, habile à les avilir, avait fait descendre du ciel le fatalisme et l'ignorance.

Malade, dévoré par ce soleil brûlant, plus redoutable aux Français que les foudres ottomanes, Bessièrès, qui suivit dans ces climats lointains le vainqueur de l'Italie, à la tête seulement d'un escadron de ses guides, se refuse aux vœux du soldat, aux prières de l'amitié, qui le pressent de partir, de chercher la vie et la santé sous le doux

ciel de la patrie. Il semble retrouver ses forces chaque fois que se présente l'occasion d'en faire usage. Je le vois partout où triomphent les conquérants de l'Égypte : à Chebreisse, aux Pyramides, sur les hauteurs du Thabor. Mais quand je voudrais le suivre dans ces chocs de cavalerie dont retentit l'Orient, sous les remparts d'Aboukir, à travers les rangs des janissaires, ramené tout à coup des bouts de l'univers, je l'aperçois avec surprise aux sommets du Saint-Gothard, dans les murs de Milan, aux champs de Marengo, au fort de la mêlée... L'ennemi s'ébranle, il fuit. Mais quel nuage de poussière, formé soudain vers le nord, grossit, s'élève et roule, en lançant des éclairs, sur ces champs couverts de morts et de ténèbres enflammées? C'est la dernière espérance de Mélas, c'est la cavalerie qu'il avait tenue en réserve pour ces moments terribles et décisifs qui font le sort des armées. Elle se précipite; et sur nos rangs lassés de combattre et de vaincre, elle va fondre avec l'espoir de ressaisir la victoire ou d'en disputer les fruits. Qui prévient leurs desseins? Bessièrès vole, atteint, poursuit ces escadrons, étonnés d'être rompus et de fuir lorsque à peine ils viennent combattre. L'armée entière semble entraînée dans leur fuite; sa défaite est une déroute; ses débris, poussés en désordre jusqu'aux flots de la Bormida, se sauvent dans une capitulation que le vainqueur accorde, ou plutôt qu'il impose; et dans cette journée, où tant de fameux capitaines ont si longtemps lutté de valeur, de constance et de périls, Bessièrès a eu l'avantage de porter ces derniers coups qui multiplient les fruits du combat et fécondent la victoire.

La même destinée l'attendait, cinq ans plus tard, au fond de la Moravie. Mais aux bords de ses marais, des

combinaisons savantes avaient enchaîné la fortune ; l'habileté des chefs, la valeur du soldat, ne pouvaient que hâter un triomphe dont le moment seul était encore incertain. Laissons donc le duc d'Istrie décider de ce moment en repoussant la garde des czars ; et puisqu'il faut au talent des obstacles, au courage des périls, pour se développer tout entiers, commençons avec lui de nouvelles campagnes à travers la Saxe, la Prusse et la Pologne subjuguées.

Même après Marengo, même après Austerlitz, la journée d'Iéna, ses suites inattendues, avaient surpris, rassuré ou frappé de terreur vingt nations dont elles changeaient les destins. Un royaume qui naguère, luttant seul contre l'Europe conjurée, avait lassé ses efforts prolongés pendant sept années, venait de tomber en sept jours. Cette orgueilleuse colonne qui, dans les champs de Rosbach, insultait à nos revers, s'était changée dans nos murs en trophée de nos succès ; et quand de vieux soldats de Soubise déploraient encore ce temps où, malgré leur valeur et leur sang prodigué par l'imprudence, leurs drapeaux furent laissés captifs sur les rives de la Saale, ô triomphe ! ô retour du sort ! leurs yeux, qui s'allaient fermer, virent, après un demi-siècle, captive elle-même, humiliée, l'épée de leur superbe vainqueur, l'épée de Frédéric, suspendue à ces voûtes ; grand mais terrible monument des infidélités de la victoire !

Nos aigles au loin conquérantes, dont rien n'a pu borner l'essor, ont déjà déployé leur vol sur les champs de la Pologne. Aux feux du jour qui vient de naître, je vois un ciel glacé, brumeux, un bois dans le fond, un monticule à droite ; et au-devant de ce bois, appuyés sur ce monticule récemment fortifié, comme sur un immense rempart, quatre-vingt mille Russes disposés sur trois

rangs, fermes, inébranlables, tels qu'une autre forêt plus vaste que la première, épaisse, hérissée de fer, et partout environnée d'une nombreuse artillerie comme d'une enceinte d'airain ¹.

Cette formidable chaîne de tonnerres près de gronder, s'ébranle lentement, s'avance, et sur Eylau, centre de notre armée, qui l'avait conquis la veille, et où fume encore la trace d'un affreux combat de nuit, lance de tous côtés des flammes et ces globes de fer qui brisent les remparts. Notre artillerie, plus sûre, à demi-portée de canon, gronde à son tour, foudroie, sillonne cette épaisse moisson de glaives et de tubes ennemis. Bénigsen, averti par ses pertes, commande une attaque plus prompte, un mouvement général. Son armée se précipite, vient tomber sur notre gauche. Quarante mille Français en ont soutenu tout le poids ; mais leurs rangs ébranlés s'ouvrent, et les flots d'ennemis, hâtés de s'y répandre, y roulent par torrents le tumulte et la mort... Que dis-je ! Non, ces flots reculent : le vainqueur d'Iéna commande ; un moment a changé la face du combat ; et tandis qu'une de nos colonnes, qui, dès le jour précédent, avait marché sur notre droite pour tourner les phalanges russes, menace déjà leurs flancs, dont la gauche s'appuie sur ce monticule écarté, dans la même direction marchent de deux points opposés deux autres corps français près d'enfoncer le centre. Notre gauche est dégagée ; déjà se montre la victoire... Mais, ô coup imprévu du sort ! dans des flots de neige et de brouillards descendent du ciel les ténèbres. Une obscurité soudaine enveloppe les deux armées ; et,

¹ *Variante.* Comme de nuages obscurs qui portent l'éclair et la foudre.

dans ce combat nocturne au milieu du cours du soleil, le bruit, les roulements, les plaintes, les clameurs des hommes, des chevaux, du fer, des tambours, de l'airain, et ces globes enflammés qui se répondent, se croisent, se heurtent au hasard dans l'épaisseur des ombres, apportent seuls à l'oreille le désordre toujours croissant de ce choc aveugle et confus que l'œil troublé ne peut plus suivre. Enfin le voile se déchire, le ciel, le jour nous est rendu... O spectacle ! ô terreur ! nos colonnes incertaines ont perdu leur point de direction ; je vois une de nos aigles captives, un de nos généraux atteint d'un plomb brûlant, et son corps, resté sans chef, égaré dans les ténèbres ; et l'ennemi, toujours serré, toujours impénétrable, enflé du secours des éléments, qui frappe les airs de cris sauvages, dévore de l'œil notre armée, croit la saisir comme une proie, et disperser ses lambeaux dans un pays lointain, ennemi, ravagé, au milieu des rigueurs de l'hiver.

Regardez ce front serein, cet œil qui voit les ressources où l'on ne voit plus que les dangers. La voix de Napoléon s'élève ; elle trace au destin un nouveau cours. La plaine retentit sous les pieds des chevaux. Guidée par un prince dont la fortune a toujours couronné la valeur, notre cavalerie s'avance, tourne cette colonne égarée dans sa marche, et, par un mouvement aussi prompt qu'audacieux, se trouve tout à coup au fort de la mêlée, devant l'infanterie de Bénigsen, dont la cavalerie a tenté vainement d'interrompre notre course. Tout s'arrête, fléchit, recule... Mais laissant derrière lui nos bataillons étonnés, quel est cet homme qui s'élance, rapide, inévitable comme la foudre du ciel ? C'est lui, c'est le duc d'Istrie ! Il a vu dans le péril tout ce qu'il pouvait attendre de ces escadrons qui le suivent, de cette garde intrépide qu'il a

lui-même formée, nourrie de sa valeur, accoutumée aux grandes choses. Soldats, dit-il, suivez-moi; venez, perçons cette armée jusque dans son dernier rang. Il renverse le premier; le second se déchire, s'ouvre; il franchit le troisième; il disparaît... Ah! sans doute, il n'est plus: accablé par le nombre, seul et loin, bien loin de nos bataillons qui l'auraient secouru, un même instant l'a vu triompher et mourir; l'armée a perdu son Décius. Non, soldats, il revient par une route nouvelle: ces rangs qu'il a tous percés en y portant la terreur, il les renverse tous encore en nous rapportant la victoire. O prodige! deux fois, dans deux sens opposés, sur deux points différents, toute cette armée immense s'est ouverte devant lui!... Toi qui nous es rendu par un prodige, toi que nous croyions perdu, reçois, ah! reçois le seul prix digne de ton âme héroïque: vois le trouble qui s'élève, qui se propage et s'accroît dans ces épaisses légions que tu as forcées de s'ouvrir et de déployer leurs ailes; vois nos bataillons rassurés, vainqueurs, et déjà maîtres de ce monticule enflammé d'où tombaient sur nous les orages. L'armée de Bénigsen, chassée de ses positions, combat en se retirant, se retire et cesse de combattre; la nuit, qui se hâte de descendre sur le champ de bataille, y trouve nos drapeaux; et demain, aux feux du jour, quand nos coureurs iront chercher cette formidable armée qui couvrait au loin la plaine et croyait inonder la Pologne, ils ne verront devant eux que les traces de sa fuite, ses débris épars dans la neige, et ses blessés gémissants dans les cabanes des bois.

Voilà, messieurs, quel fut le capitaine dont vous voyez ce qui nous reste. Je pourrais vous le montrer commandant en chef des armées; aussi habile à former et à nour-

rir ces vastes corps qu'à les pousser dans les hasards; à tracer des plans de campagne qu'à forcer des bataillons; prenant des villes et gagnant des batailles; capable également d'attendre et de prévenir la fortune, de se précipiter, à travers les obstacles, dans des succès périlleux, ou de laisser mûrir la victoire par de savantes lenteurs. Vous verriez en lui deux caractères, ou plutôt deux hommes différents. Sous un chef dont il connaissait le génie, ne faut-il qu'obéir? il vole, se plaît dans l'audace, et ne fuit pas la témérité. Chef lui-même, et portant dans ses mains toutes ses destinées, faut-il qu'il dispose, commande? prudent jusqu'à la réserve, il ne s'avance qu'avec ordre, avec calme et circonspection; s'assurant de n'être pas vaincu avant de songer à vaincre; mettant le salut de l'armée avant la renommée du général; montrant enfin dans les détails comme dans les grandes choses ce coup d'œil à la fois prompt, patient et sûr, qui profite des hommes, des lieux, des temps, du hasard, et circonviend de toutes parts la fortune, pour en épier les retours et n'être jamais surpris, même par ses faveurs. C'est ce que vous avez vu, messieurs, dans tant de marches savantes, de campements, de sièges, de combats. Mais ce récit appartient à l'histoire, et ces actions éclatantes, sûres de parvenir à la postérité, n'ont pas besoin de notre témoignage, et semblent s'agrandir encore par l'éloignement des temps. Il n'en est pas ainsi de vertus plus obscures, et plus rares peut-être, que trop souvent l'histoire néglige, et qui, pour être senties, doivent être considérées de plus près. Contemporains du duc d'Istrie, c'est surtout à ces vertus modestes que nous devons un hommage public. C'est à nous de rappeler des actions d'autant plus dignes d'éloges, qu'elles n'ont point été

faites dans l'espoir d'en obtenir ; et si les vertus de l'honnête homme sont plus précieuses à l'humanité que le génie même des héros ; si, pour tous les cœurs bien faits, l'estime est au-dessus de la gloire, le souvenir de ces actions doit être honorable et cher aux mânes guerriers d'un capitaine dont la justice a égalé la valeur.

A ce seul mot de justice, vous me devancerez, messieurs ; les plus nobles souvenirs se sont réveillés dans vos cœurs, et tout ce que je vais dire, je l'ai déjà lu dans vos regards. Ce témoignage spontané, aussi libre qu'unanime, est à la fois le triomphe et l'écueil de mon sujet. Je n'ai plus rien à vous apprendre. Ah ! la seule récompense digne du guerrier qui mérita d'obtenir aujourd'hui un si glorieux hommage, eût été d'en être témoin !

Si vous l'aviez moins connu, je vous dirais : Interrogez l'habitant des rives du Volga comme ceux des bords de la Seine ; interrogez le soldat, qui l'aimait en redoutant sa discipline sévère ; l'ennemi, qui ne le craignait que sur les champs de bataille ; tous répondront : Il fut juste ; et sa vie, toute guerrière, offre cependant moins d'exemples de valeur que d'équité. Appelé à gouverner des provinces conquises, loin d'abuser du droit des armes, dont les maximes barbares répugnent à des siècles civilisés, il oubliait sa victoire au point de faire oublier aux vaincus leur défaite ; il cessait d'agir en conquérant, de crainte de les avertir qu'il doutait de leur soumission, et ne se montrait que magistrat pour ne trouver que des citoyens. Unissant la fermeté qui protège à la modération qui rassure, il épargnait aux soldats le tort de commettre l'injure, aux peuples le malheur de la souffrir. Aussi voyait-il de toutes parts l'ordre renaître avec la confiance. En ôtant au faible la crainte, il avait ôté l'espoir à l'au-

dacieux ; et les douceurs de la paix, que ramenait son administration, faisaient mourir au fond des cœurs les racines de la guerre. Une sagesse indulgente, une intégrité sévère, et des libéralités aussi pures dans leur source que généreuses dans leurs motifs, lui gagnaient les affections en lui conciliant l'estime. Mais désintéressé sur la reconnaissance comme sur la gloire, tout le bien qu'il a pu faire dans ses divers commandements, il l'a fait au nom de son prince et de sa patrie. Si c'est là de la politique, elle est peu commune sans doute, et il serait difficile de la distinguer de la vertu. J'ajouterai, et c'est le trait qui caractérise le mieux un cœur noblement équitable : la recommandation la plus puissante fut toujours auprès de lui... Qu'attendez-vous ? la valeur, les grands talents ? Non, messieurs, le malheur et la faiblesse. Après la journée de Rio-Seco, quand la place de ce nom, emportée de vive force, ne peut être préservée du pillage, il assemble les femmes, les enfants, les réunit dans un temple, leur donne pour garde un bataillon, et revient deux fois encore affermir par ses regards cet asile de l'infortune, cette maison du Dieu sauveur, dont on ne fit jamais un plus touchant usage. D'autres nommeront ce trait bonté, générosité, clémence ; il le nommait, lui, justice, et il disait vrai : le premier devoir de la force est de protéger la faiblesse. Et y a-t-il parmi les hommes, peut-il jamais y avoir de justice sans bonté, sans générosité, sans clémence ? Non, non. Si l'on vous demande quel est le guerrier le plus juste, répondez : le plus humain. Tel s'est montré le duc d'Istrie. A Marengo, dans les horreurs d'une sanglante mêlée, un hussard autrichien, qui levait le bras pour le frapper, tombe, et, près d'être foulé sous les pieds des chevaux, tend vers lui des mains suppliantes. Le gé-

néreux capitaine se retourne : *Mes amis, ouvrons nos rangs, épargnons ce malheureux !* Il dit, les rangs se sont ouverts, et il continue de braver et de donner la mort. C'était par de semblables actions, dont il ne s'applaudissait point, tant elles lui étaient naturelles, qu'il s'était fait, sans y prétendre, une réputation de douceur et de magnanimité plus répandue chez l'étranger que dans sa propre patrie. Dans les pays lointains où pénétraient nos armes, on a vu les malheureux de tout rang et de tout âge accourir, sans le connaître, se jeter entre ses bras, trouver en lui leur refuge, et lui rendre ce témoignage, qu'ils ne l'avaient jamais quitté sans qu'un sentiment de consolation eût pénétré dans leur cœur. Ainsi les maux qu'il ne pouvait guérir, il savait encore les consoler et les plaindre.

Il partageait avec les soldats ses richesses et leurs travaux ; mais, inflexible par bonté, il réprimait leurs moindres désordres, pour n'être pas forcé d'en punir de plus grands. D'ailleurs, le premier de ses soins était de mettre les villes, les bourgades, les hameaux, à couvert de leurs excès. Il savait que les États se combattent, mais que les peuples ne sont jamais ennemis ; et il croyait satisfaisant à la fois la sagesse et l'humanité en allégeant pour eux, autant qu'il le pouvait, toutes les charges de la guerre. En traversant des provinces (vous le savez mieux que moi, vous qui tous l'avez suivi par delà les Pyrénées!), en traversant des provinces qu'il venait à peine de soumettre, et qu'il avait déjà pacifiées, il faisait connaître à leurs habitants les besoins de son armée : « Il faut des vivres à mes troupes, disait-il ; apportez-les sur ma route, on vous en donnera fidèlement le prix, et j'éviterai de passer dans vos villages. » Sur cette assurance d'un homme qui n'a jamais violé sa parole, ni souffert que le

soldat pût la violer malgré lui, les peuples accourus à son passage apportaient les fruits de leurs champs avec la même sécurité que s'ils eussent traité dans leurs places publiques; et on les a vus, plus touchés que surpris de l'ordre qui régnait dans ces échanges paisibles, où le premier gain pour eux était la tranquillité qu'ils assuraient à leurs chaumières, s'approcher du duc d'Istrie, et lui dire : *« Ah ! monsieur le maréchal , nous savons bien que lorsque vous commandez, la guerre n'est pas un fardeau pour nous. »* Paroles bien simples, messieurs ! Retenez-les cependant; elles ont plus de poids que nos éloges; elles dureront plus longtemps que le souvenir des honneurs rendus à cette poussière, et ces vaines parures d'un tombeau. L'éclat des honneurs s'affaiblit et se perd dans l'obscurité des temps, le son de la louange s'envole; mais les bénédictions du pauvre demeurent, et la parole du faible est puissante devant la postérité.

Que si tel fut le duc d'Istrie dans des provinces conquises, au sein des villes ennemies, et sur des champs de combats, ai-je besoin d'ajouter qu'il montrait les mêmes vertus au sein de sa patrie et de sa famille? Sa fortune changea souvent; il resta toujours le même, et il fut toujours à sa place. Appelé auprès du trône pour en garder les avenues, il fut bon, sage, loyal, désintéressé à la cour comme à l'armée. Son dévouement pour l'empereur a été connu de tout le monde. Personne y a-t-il jamais soupçonné des motifs d'ambition ou des calculs d'intérêt? Ce dévouement si profond et si tendre avait-il attendu pour éclater que celui qui en était l'objet fût monté au faite des grandeurs humaines? ou plutôt ne savait-on pas que l'admiration, le respect, la reconnaissance et l'amitié en avaient jeté les fondements sous

d'autres cieux et dans d'autres années? Notre généreux maréchal se plaisait à le raconter lui-même. Mais quel temps, quels lieux choisissait-il pour ces récits? Étaient-ce ceux où la louange pouvait aller à l'oreille du prince, tomber dans son cœur, et y porter des fruits de richesse et de puissance? Non, c'était dans l'épanchement d'une confiance intime, dans le sein de l'amitié autour de ses foyers domestiques, qu'il aimait à rappeler ses jours de péril et de gloire dont il avait partagé les travaux. Comme alors il remontait le cours de cette vie historique dont l'éclat l'avait frappé de si près! Comme il suivait avec enthousiasme aux bords du Pô ou du Rhin, sur les sables de l'Égypte ou dans les plaines de la Syrie, le guerrier, l'homme extraordinaire qu'il avait vu, jeune encore, triompher dans les trois parties de l'hémisphère, et supérieur aux menaces comme aux flatteries de la fortune, maîtriser les choses par son génie, les hommes par son caractère, l'opinion par sa renommée. Il ne s'exprimait point alors avec ce calme qui lui était ordinaire. La vivacité de son action et le feu de ses discours en attestaient la sincérité. Mais le prince qu'il célébrait ne pouvait l'entendre, et ne devait en rien savoir. S'il est peu de rois qui méritent d'être ainsi loués, est-il beaucoup de courtisans qui donnent ainsi la louange? D'ailleurs, fidèle à l'équité, dont le sentiment était gravé si profondément dans son âme, s'il s'offrait une occasion de payer un juste tribut au courage, à l'habileté d'un ennemi (ce sont ceux de la France que je veux dire; je ne sache pas que le duc d'Istrie ait jamais eu d'ennemi personnel), il le faisait avec la même franchise; et, s'il était conduit à parler de lui-même, il se rendait aussi justice, sans dissimulation de vanité, sans ostentation de modestie, comme

un spectateur qui raconte sans autre intérêt dans ses récits que celui de l'honneur et de la vérité. Ce mélange de justice et de générosité, cet esprit d'ordre et de modération qui ne paraissait pas moins dans sa conversation que dans sa conduite, des manières polies, décentes, pleines d'une noble courtoisie, le faisaient d'abord distinguer dans les réunions les plus brillantes ; mais les goûts domestiques qui le rendaient si cher à sa famille le portaient à éviter presque toujours celles où son devoir ne l'appelait pas. Il préférait aux distractions du monde les regards d'une épouse, d'un fils, et la voix de l'amitié, plus chère dans la solitude.

C'est ici que je voudrais le faire paraître lui-même. Que vous apprendriez encore à le mieux connaître, si je pouvais le rendre un moment à la simplicité de sa vie familière, et le montrer à vos regards dans l'intimité de ses affections ! Je puis du moins vous le faire entendre. Il disait... Oui, madame, vous dont les pleurs toujours près de couler au souvenir d'un époux si tendre, trahissent ici les douleurs et m'ont fait hésiter un moment, dussé-je y ajouter moi-même, pardonnez-moi, mais je ne puis, je ne tairai point des paroles qui montrent si bien le fond de son cœur. Il disait donc qu'il remerciait chaque jour la Providence, non de l'avoir conservé parmi tant de hasards, non de l'avoir mis en un rang qu'il n'ambitionnait pas, mais de lui avoir donné une compagne qu'il aimait plus que la vie qu'elle lui avait rendue si douce, et qu'il respectait comme la vertu dont elle lui faisait mieux sentir les charmes. « Après dix ans d'union, elle m'est bien plus précieuse que le premier jour : ce sont dix ans de bonheur qu'elle m'a donnés. Il n'en fallait pas moins pour connaître tout ce que son âme renferme de

noblesse et de douceur. Que de journées délicieuses, et ajoutait-il dans l'intime confiance, que de bonnes actions je lui dois ! » La noble dette, messieurs ! la noble reconnaissance ! Ah ! il lui devait aussi ce fils si jeune et si cher, pour lequel il épuisait les bontés toujours renaissantes, les affections sans mesure, les naïves tendresses du sang. Mais n'était-ce pas ainsi qu'il aimait son respectable père, ses sœurs, sa famille nombreuse, et ses amis, qui, dans son cœur, étaient aussi sa famille ?

C'est surtout dans le cours de ses prospérités qu'ils ont éprouvé la constance et la fidélité de ses souvenirs. C'est pendant son élévation que ses anciens condisciples ont retrouvé l'ami du collège. Vous ne l'ignorez pas, vous tous qui l'avez fréquenté (car il se plaisait à le raconter lui-même), durant son dernier séjour à Toulouse, lorsqu'il présidait l'assemblée électorale de cette ville, où il avait fait ses études, et serré les premiers liens de ses premières amitiés, il eut le bonheur de réunir près de lui, pendant une journée entière, avec sa propre famille, celles de ses condisciples, et tout ce qui restait encore des compagnons de ses premiers travaux ; il lui sembla revenir, comme par enchantement, aux jours si doux de son adolescence. Cette réunion où régna *la cordialité la plus franche*, ce sont ses propres paroles, avait laissé dans son âme des impressions qui ne se flétrissaient point par le temps. Il en parlait avec un sentiment délicieux. « C'est le jour dont le souvenir m'est si cher, » disait-il ; et il ajoutait ensuite : « Ah ! sans doute, je n'en aurai plus de semblable : on n'est pas deux fois si heureux dans la vie ! »

Cette époque de sa présidence, racontent les habitants de Toulouse, fut marquée par des actes continuels de bienfaisance et de bonté. Ils en rapportent surtout un

exemple qu'on ne saurait trop publier. Par une nuit rigoureuse du mois de décembre, un incendie se manifeste dans l'un des quartiers les plus peuplés de la ville. Un cri d'alarme s'élève, il frappe l'oreille du duc d'Istrie. Le sensible capitaine accourt. Il trouve la multitude dans le trouble et dans la consternation; il ramène l'ordre avec la confiance. Les mesures les plus salutaires sont prises à l'instant avec le même zèle et la même attention que s'il se fût agi du salut d'une armée. Au milieu du peuple, qu'il rassure, le noble maréchal, dirigeant les secours, donne le conseil et l'exemple. Le danger fuit; les flammes cessent. Le duc d'Istrie demeure encore. Il s'informe avec intérêt des pertes que chacun vient d'éprouver; et, dès le lendemain, le premier de ses soins est de les réparer par ses bienfaits. Mais une crainte lui reste : ses informations peut-être ont été insuffisantes. Il confie donc à l'archevêque et au maire des sommes considérables, destinées à ceux dont le malheur se serait dérobé à ses recherches, et que ses premiers bienfaits n'auraient pu découvrir. Voilà ce qu'il fit, messieurs; en voici la récompense : ses libéralités se répandirent sur un petit nombre d'habitants; une ville tout entière en a gardé la reconnaissance et porté au loin le souvenir. Vous qui, dans le sein des grandeurs, voulez assurer votre mémoire, n'oubliez pas cet exemple : c'est le témoignage du peuple qui fait la renommée des grands.

Si, de cette ville témoin de son humanité secourable, vous suiviez le duc d'Istrie dans le département voisin qui lui a donné naissance, vous verriez, ici, le travail et le pain assurés à l'indigent, la couche et le repos préparés à l'infirme; là, des jeunes gens bien nés mais sans fortune recevant le bienfait d'une éducation que leur père

ne pouvait pas leur donner; ailleurs, des jeunes personnes pauvres, et recommandables par leur famille et par leurs mœurs, généreusement dotées. Mais pourquoi porter si loin nos regards? Demandez aux pauvres de Grignon et des villages voisins quelles libéralités le duc d'Istrie avait coutume de répandre, et combien, dans l'hiver de 1812, elles se multipliaient chaque jour, et croissaient avec leurs besoins. Peut-être, au moment où je parle, ils s'en entretiennent aussi, et ils s'en entretiennent près de nous. Ah! si j'osais les introduire, s'ils paraissaient au milieu de cette auguste assemblée!... Entendez celui-ci raconter comment sa mère, au bord du tombeau, luttant contre la vieillesse, le froid, la maladie et la faim, fut rappelée à la vie. Voyez celui-là montrer, pour tout témoignage, les vêtements dont sa nudité fut couverte, et qui le défendent encore de la rigueur des saisons. Voyez-les tous, l'œil en larmes, chercher sous ce voile funèbre la main qui les a nourris. O cendres de leur bienfaiteur! voilà vos vrais panégyristes! ils ne sont pas choisis par le prince; ils n'ont reçu mission que de leur cœur. Qu'ils sont plus éloquents que moi!

Tels étaient les soins qui l'occupaient dans la retraite quand, rappelé sous nos drapeaux, il partit pour cette campagne lointaine qui commença par de si grands succès, et qui finit... Les éléments avaient déchainé toutes leurs rages; la nature, tant de fois vaincue ou surmontée par l'audace et la constance des Français, semblait avoir ramassé toutes ses forces, et vouloir, en un mois, égaler sa vengeance aux triomphes de vingt années. L'histoire dira ce que fit le duc d'Istrie dans ces longues journées, dans ces nuits périlleuses où le courage fut comme le malheur, sans mesure. Elle apprendra de quelle impor-

tance étaient les services qu'il rendit. Je me borne à le montrer s'occupant tous les jours et à toutes les heures des besoins et des privations du soldat. Non, ne croyez pas que j'exagère, l'image de leurs souffrances le poursuivait jusque dans les bras d'un court sommeil. Il n'avait plus rien qui fût à lui : sa bourse était toujours ouverte ; et, je le dirai avec simplicité, et ses provisions de bouche, il les partageait aux malades, aux blessés, à tous ceux qui souffraient, n'oubliant dans ce nombre que lui, exposé, par sa noble imprudence, à manquer du nécessaire. Cette fortune implacable, dont le bras de fer nous accablait, comme fléchie elle-même, et sensible à tant de bonté, parut vouloir lui donner un dédommagement digne de lui ; et dans cette campagne, la dernière qu'il devait finir, lui présenta l'occasion de montrer, mieux qu'il n'eût fait encore peut-être, cet excellent naturel que rien ne pouvait altérer. Au passage de la Bérésina, c'est-à-dire au moment d'un danger sans exemple, une fille de dix ans, née de parents français réfugiés à Moscou, tombe et disparaît dans le fleuve. Bessièrès l'apprend, il s'arrête, commande qu'on la retire, commande encore, prie, promet ; et n'osant se fier assez ni à ses ordres ni à ses prières, s'obstine à rester sur le pont jusqu'à ce que l'infortunée, rendue enfin à la vie, ait été placée près de lui dans sa voiture, où il lui prodigue les soins les plus tendres, et la conduit ainsi à Wilna. Là, ses équipages ne pouvant le suivre, il confie à des hôtes sensibles cette enfant que la Providence a fait tomber entre ses bras ; l'argent qui lui reste, il le leur donne ; et l'expression, les témoignages de la plus vive reconnaissance lui semblent trop faibles encore pour le service qu'ils lui rendent, ou plutôt, le bienfait qu'il en reçoit.

Il revient, il revoit enfin une épouse, un fils, que tant de périls lui rendaient encore plus chers. Mais les périls vont renaître, le champ des combats se rouvrir. Il éprouve le besoin de revoir aussi son vieux père et ces lieux qu'aimait sa jeunesse, que ses souvenirs fidèles n'ont jamais cessé d'habiter. Hélas ! il ne fit qu'y paraître ! Au moment de les quitter, ignorant que ce fût pour toujours, il verse dans le sein d'un ami, confident dès son enfance de ses plus secrètes pensées, les projets, les espérances qui flattaient son noble cœur. Assurer le repos, ajouter au bonheur de ceux qui lui étaient unis par les liens du sang ou de l'amitié ; porter l'aisance dans des maisons malheureuses ; ouvrir à ses dépens des chemins vicinaux qui devaient ouvrir au commerce, à l'industrie de ses compatriotes, des débouchés plus faciles et plus sûrs, tels étaient les désirs, les vœux, qui remplissaient encore son âme tout entière. Les dangers qu'il allait courir étaient bien loin de sa mémoire. Mais voici l'instant du départ. Entouré de sa famille en pleurs, il s'avancait vers le seuil de la maison paternelle ; alors reviennent à sa pensée tous les hasards de la guerre. Ce soldat si intrépide, le voilà qui se trouble et gémit ; ses yeux en un moment se remplissent de larmes. On eût dit qu'une voix soudaine, une voix que lui seul pouvait entendre, l'avertissait de prolonger ses adieux.

Aux bords sanglants de la Saale, le héros qu'il a suivi sur tous les champs de bataille, pendant seize ans de combats, a déployé nos drapeaux, et, se présentant tout à coup devant les flots d'ennemis qui s'étaient grossis dans leur course, vient leur demander raison de l'injure des éléments. Le lendemain, la victoire aura reconnu sa voix dans les plaines de Lutzen. Mais il n'était pas donné

au duc d'Istrie d'en être témoin. Au combat de Weissenfelds, il s'avance pour reconnaître une position écartée. Le bronze ennemi se fait entendre : un des soldats qui l'accompagnent est renversé près de lui. « Retirez-vous, s'écrie-t-on, retirez-vous, maréchal, les boulets viennent sur vous ! » — « Quoi ! répond-il en montrant ce soldat dont le sang fumait encore, quoi ! nous laisserions là ce brave homme ? il n'est peut-être pas mort ! » Il faisait un mouvement pour s'en assurer lui-même ; l'airain tonne une seconde fois... Vous qui l'aimiez, pourquoi ces larmes ? Qu'il est heureux, le capitaine qui, sur un champ de bataille, meurt victime de l'humanité !

Chez un peuple belliqueux, toujours armé, invincible, et qui se vantait d'avoir peuplé les airs des ombres de ses ennemis, lorsqu'un guerrier favorisé du ciel avait quitté la vie au sein de la victoire, eût-il paru dans le combat comme un météore enflammé, sa valeur se fût-elle déployée sur les champs de bataille comme la tempête se déploie sur les vagues de la mer, s'il avait outragé la justice ou méconnu la générosité ; si son bras s'était levé sur la tête humiliée du faible ; si sa lance était souillée du sang de l'ennemi vaincu et suppliant, les soldats disaient près de son corps, couché sur les rameaux funèbres : « Il avait la force des héros, mais ses actions étaient barbares. Une colonne de flamme et de fumée qui, dans l'horreur des ténèbres, s'élève en tournoyant du sein d'un incendie, était l'image de son âme. » Ils le disaient, et les bardes ne chantaient point son hymne de mort, et les harpes de Morven se taisaient à ses funérailles, et la pierre des tombeaux restait muette sur sa gloire, et son âme avilie rampait dans les vapeurs du lac impur de Légo ; ou si, à la faveur des vents et de l'orage, elle ten-

taît de s'élever sur les campagnes riantes et sur les fraîches collines que réjouit le soleil, ses aïeux détournèrent leurs regards, et leurs bras indignés, toujours inexorables, le précipitaient toujours loin de leurs palais aériens.

Mais quand la mort avait frappé un guerrier généreux et brave, les soldats, répandus en désordre autour du chef, leurs boucliers épars çà et là sur la terre, et leurs yeux baignés de nobles larmes, disaient : « Oublions la guerre ; il n'est plus, celui qui embrasait nos âmes du feu sacré de sa valeur ^d ! »

Les bardes chantaient : « Il fut grand et sensible. L'orgueilleux sentit que sa colère était un feu dévorant ; mais il épargna toujours le faible. Dans l'orage de la bataille, son bras était comme la foudre, son regard comme l'éclair, son cœur comme un rocher où se brisent les tempêtes. L'ennemi croyait voir la mort dans le froncement de son sourcil, et la fuite des armées dans les mouvements de sa lance, mais sa colère passait avec le péril, comme le torrent qui s'écoule. Il était doux comme le zéphir qui caresse le gazon pour ceux dont la prière implorait sa clémence. Il ne se réjouissait point de la chute de l'ennemi quand le combat avait cessé ; sa mémoire ne se reposait point avec délices sur les blessures que sa lance avait faites. Il était, après la victoire, paisible et pur comme l'astre du ciel, quand il a dégagé son front brillant des nues qui portaient le tonnerre, et que, baignant ses rayons dans des flots de rosée, il ne verse sur la plaine qui se nourrit de ses chaleurs qu'une clarté tranquille et des flammes fécondes. Ouvrez vos portes de nuages, puissants aïeux de Fingal ! Dans vos célestes palais, recevez parmi vous l'âme du brave ! La renommée

de ses actions descendra sur les temps à venir comme un rayon de lumière , et sera l'entretien des années qui s'avancent derrière le char du soleil. »

Ils chantaient ; la douce main des vierges tremblait sur les cordes de la harpe qui soupirait la mort du guerrier ; la pierre du tombeau parlait de ses exploits ; ses aïeux , inclinés au bord de leurs nuages , lui tendaient la coupe où les héros boivent l'immortalité ; et tandis que son âme lumineuse , et couronnée de rayons , guidait la course des vents dans les airs et commandait aux éléments , la mémoire de sa valeur et de sa bonté tutélaire se conservait dans Morven comme le souvenir de l'apparition majestueuse des dieux , qui inspire la terreur mais dissipe les orages.

Préparez la coupe immortelle , avancez-vous ainsi , héros de nos aïeux , mânes des Bayard , des Guesclin ! mânes guerriers , dieux tutélaires , protecteurs de nos remparts ! Quelle que soit votre demeure dans ce monde inconnu où nous arrivons tous par le sentier de la tombe , recevez l'âme du brave qui vécu , triompha , est mort , et va être enseveli comme ces antiques héros. Vous n'aurez point à rougir de ses exploits. Sa dépouille est ici couchée parmi les trophées et le deuil. Sa main essuya des pleurs , et sa mort en a fait répandre. La justice et la clémence ennoblissaient sa valeur , et donnaient à ses actions ce noble et grand caractère de l'héroïsme français que n'auraient jamais conçu , que ne retraceraient jamais ceux qui n'auraient que du courage. Si , des lieux que vous habitez , il se plaît à revenir aux lieux où reste sa gloire ; si , comme l'ombre héroïque du fils chéri de Fingal vint reposer sur la grotte où l'on rendait à ses cendres de tristes et derniers honneurs , cette ombre chère à la

France, assise sur le nuage ou portée sur l'aile des vents, s'arrête au-dessus de ce dôme, ou vient errer autour de cette auguste enceinte où nos regrets environnent ses pâles débris au moment qu'ils vont disparaître, elle entendra la voix du pauvre se mêler dans ses louanges, et les bardes de la patrie chanter comme ceux de Morven : « Il fut brave et généreux. On voyait en lui la force du torrent et la vitesse de l'aigle du ciel. Son âme, pareille aux vagues de l'Océan, s'élevait aux rugissements de la tempête. Mais il ne se réjouissait point de la chute des armées, quand le combat avait cessé. Sa colère s'envolait sur des ailes d'aigle loin de l'ennemi vaincu, et le faible s'est reposé derrière les éclairs de son épée. »

VARIANTES.

VARIANTE *a*, page 384.

Une plus vaste carrière s'ouvre à sa fortune naissante. Les vainqueurs de la Fluvia menacent les bords de l'Éridan. Les combats, la conquête ont en vain changé, depuis quatre ans, les limites des empires et les relations politiques des peuples. En vain, parmi les rois ligués contre la France, il en est qui lui ont donné ou qui en ont reçu la paix. D'autres cèdent en menaçant, plutôt surpris qu'abattus ; d'autres enfin, plus redoutés, égalent leurs efforts à nos succès, leur énergie à leurs défaites : en perdant leurs alliés, ils conservent leur haine et leurs espérances. Mais le moment est venu où va être confirmé ce que tant de traités, tant de triomphes avaient encore d'incertain. Sur les rochers du Piémont je vois un homme sortir des profondeurs de sa destinée. Les *campagnes d'Italie* commencent, etc.¹.

¹ Cette version est peut-être préférable en masse à celle que j'ai adoptée dans le texte ; les nuances y sont mieux observées, les couleurs plus fondues ; mais elle a moins de mouvement, et c'est pour cela que je l'ai rejetée d'un passage où l'action marche avec une extrême rapidité.

VARIANTE b, page 386.

Rappelons, après un quart de siècle, nos souvenirs, nos espérances, et, il faut bien le dire, nos illusions. Faisons un instant reluire, au moins à notre pensée, ces jours, ces premiers jours de repos qui semblaient se lever sur la France après tant de gloire orageuse, tant d'héroïques prodiges et d'inexprimables malheurs¹. Remontons jusqu'au printemps de l'an VI; et revenons prendre place (ces places où nous fûmes assis près de tant d'amis et de héros qui depuis longtemps ne sont plus) à ces spectacles, à ces fêtes où la GRANDE NATION chantait en chœur :

Contemplez ces lauriers civiques !
 L'Italie a produit ces fertiles moissons.
 Ceux-ci de la Hollande ont paré les glaçons.
 Voilà ceux de Fleurus, ceux des plaines belgiques !
 Tous les fleuves surpris nous ont vus triomphants ;
 Tous les jours nous furent prospères :
 Que les fronts blanchis de nos pères
 Soient parés des lauriers cueillis par leurs enfants !
 Tu fus longtemps l'effroi, sois l'honneur de la terre,
 O république des Français !
 Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre :
 La victoire a conquis la paix !

Après six cents combats livrés en six années, la France, conquérante de l'Italie, agrandie de la Belgique et de la rive gauche du Rhin, vient de dicter à l'Europe cette paix, dernière conquête des vainqueurs de l'Éridan et du Tagliamento. Pourquoi donc ces armements? pourquoi ces voiles guerrières? Menacent-elles les rivages du seul

VAR. D'inexpiables malheurs.

ennemi que nous laissent Léoben et Campo-Formio? En croirons-nous nos soldats qui, dans leur impatience, chantent aussi, en contemplant la mer :

*L'Allemande vient de finir,
Et l'Anglaise commence?...*

Non; un plus vaste dessein, longtemps mûri dans le silence, éclate et surprend l'univers.

Tous les arts qui de l'Orient, etc.,

VARIANTE c, page 387.

O vous qui les guidez dans ce long et périlleux voyage ! vous qui, sous les drapeaux vainqueurs de l'empire des Césars, portez le compas de Newton sur cette terre lointaine où leurs générations obscures ont foulé dans l'oubli la cendre d'Hermès et de Sésostris, si vous trompez Nelson et la flotte ennemie, le moindre de vos destins est de frayer un nouveau cours à la richesse des nations, d'unir par des chaînes d'or les trois parties de l'ancien monde; la France confie à ce bois fragile qui vous soutient sur les flots la régénération de l'Afrique, la liberté de l'Asie, et les vœux du genre humain !

Déjà sur l'Océan, témoin d'une première conquête, volent avec la rapidité de nos espérances ces forteresses ailées, et leurs tonnerres d'airain : au bout de l'horizon s'offrent un ciel brûlant, des palmiers, des sables déserts : c'est l'Égypte..... Soldats, qui venez l'envahir comme son fleuve, pour ranimer ses sables arides et le génie de son peuple, devenu stérile comme eux, vous a-t-on ra-

conté son antique splendeur? ces arts qui fécondaient la nature étonnée de ses propres bienfaits, ces lois qui donnaient aux hommes la même fertilité qu'à la terre; et ces monuments d'un peuple qui ravit au temps, comme à la mort, le pouvoir non de frapper, mais de détruire? Elle a perdu ces arts, ces lois, ces monuments; il n'est resté debout que des tombeaux. Le despotisme a détruit; l'esclavage a oublié. Comme les vils instruments des caprices d'un sérail, mutilé par ses tyrans, l'esprit de l'homme a cessé de produire, et la nature elle-même, plongée au loin dans le silence et dans la léthargie de la solitude, se repose dans ces déserts, comme l'esclave stérile qui s'endort sur leurs débris. Terre antique de la sagesse! mère féconde des nations! Égypte! éveille-toi! Les siècles de ta gloire vont recommencer leur cours; la colonie des arts touche aux murs d'Alexandre, et déjà le souffle des vents, qui répand le bruit de sa marche, réjouit dans *le désert* les savantes ruines du Saïd ¹.

2^e VARIANTE de la fin du même morceau.

Prodiges d'industrie, garants, hélas! trop vains contre des conquérants barbares, une tyrannie stupide, un fanatisme ignorant! L'empire des Pharaons, en perdant sa liberté, a-t-il vu pour lui changer l'ordre de la nature et les influences du ciel? Ses canaux industriels ont cessé de recueillir ces tributs de la rosée et des tempêtes fécondes

¹ Ce passage est la première version de l'auteur. On y trouvera certainement des beautés de détail égales, sinon supérieures, à celles du texte. En adoptant la variante, dont le style est moins soutenu peut-être, mais dont la marche est plus oratoire et plus majestueuse, j'ai eu égard à l'ensemble du morceau, qui m'a paru mieux répondre à la pompe du sujet.

que des nuages lointains versaient pour d'autres climats ; la contagion dévorante a infecté cet air serein ; et dans la patrie de Mœris, il n'est resté debout que des tombeaux.

3^e VARIANTE *ejusd.*

Du haut de ces pyramides où , depuis quarante siècles, semble, au milieu de son cours, venir se poser le soleil, il n'éclaire plus de ses rayons, qu'on eroirait dépouillés de leur chaleur fécondante, que des champs sans moissons et des coteaux sans ombrage, comme des ports sans vaisseaux, des mers sans habitants et des esprits sans idées. Les ruines de la végétation gisent auprès des ruines de l'industrie et de la science : dans la patrie de Mœris, il n'est resté debout que des tombeaux.

4^e VARIANTE *ejusd.*

Du haut de ces pyramides où , depuis quarante siècles, semble, au milieu de son cours , venir se poser le soleil , il n'éclaire plus de ses feux que de vastes solitudes , l'oppression , le brigandage , la contagion et la faim ; dans la patrie de Mœris, il n'est resté debout que des tombeaux.

VARIANTE *d* , page 408.

Chez un peuple belliqueux, toujours armé, invincible, et qui se vantait d'avoir peuplé les airs des ombres de ses ennemis, lorsqu'un héros, favorisé du ciel, avait goûté le bonheur de mourir dans la victoire, on se disait : Il fut brave, mais a-t-il été généreux ? Et le barde répondait :

« Sa colère s'enfuyait sur des ailes d'aigle loin de l'ennemi vaincu. » — Il fut généreux ; mais son cœur n'a-t-il palpité que pour la patrie ? Et les jeunes filles de Morven, et les enfants des vieux guerriers s'écriaient, en répandant sur le *tertre de mort* la fleur des montagnes et des larmes ¹....

¹ On voit par ce début que l'auteur avait voulu refaire sa péroration, comme il avait refait le morceau sur l'Égypte. Il est bien à regretter qu'il n'en ait pas eu le temps. J. S.

FIN DE L'ORAISON FUNÈBRE DE BESSIÈRES.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DES COURS DE L'ATHÉNÉE

DE PARIS,

LE 29 NOVEMBRE 1823.

Victorin Fabre a écrit deux discours pour l'ouverture des cours de l'Athénée de Paris, l'un en 1810, l'autre en 1823. Le succès du premier fut des plus éclatants; l'auteur n'y a cependant trouvé que de simples matériaux pour le second. Conformément aux indications d'Auguste Fabre, je donne en variantes plusieurs fragments de l'ancien texte, supprimés dans le nouveau. Deux surtout m'ont paru très-remarquables: le morceau sur l'influence des femmes, et le passage relatif aux écoles grecques. On trouvera, page 422, quelques réminiscences de la page 53 du *Tableau Littéraire*: c'est un double emploi que l'auteur voulait faire disparaître, mais que j'ai dû respecter en avertissant.

Le *Discours d'ouverture* est imprimé ici pour la première fois.

J. S.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DES COURS DE L'ATHÉNÉE

DE PARIS,

LE 29 NOVEMBRE 1825.



Messieurs,

Lorsque la langue d'un peuple est formée, et que des chefs-d'œuvre nombreux enrichissent sa littérature, le goût des lettres, qui d'abord s'était propagé avec lenteur, se répand avec vitesse dans toutes les classes de la société. Les sciences, dans leurs progrès, suivent le succès des lettres ; elles s'allient à l'art d'écrire. Les talents de l'imagination et du goût, destinés à tout polir, leur prêtent enfin cet éclat et cet intérêt général qui les introduisent dans le monde.

Alors s'élèvent des académies, alors s'ouvrent des écoles publiques où les sciences et les lettres s'unissent dans un culte commun, celui de la raison et de l'humanité ; où les esprits éclairés et les âmes avides d'émotions sont attirés pour un même attrait, celui des nobles plaisirs de l'intelligence et du goût.

C'est ainsi qu'on a vu s'ouvrir les premiers cours de ce Lycée à une époque où Paris était enfin devenu la métropole des sciences, et où les Muses, filles de la Grèce, mais qui paraissaient alors déshéritées pour jamais de leur patrie comme exilées de leurs autels, après s'être d'abord arrêtées, à la voix des Médicis, dans cette heureuse Italie où leur séjour fut marqué par les prodiges des arts et le réveil du génie; en accordant plus tard à la France deux siècles consécutifs et de génie dans les lettres et de succès dans les arts, avaient paru désormais se fixer parmi nous, et voir la plus chère de leurs patries adoptives dans ces contrées où Racine, jeune encore, avait disputé leur sceptre à Corneille vieillissant; où leurs mains, avant de répandre des fleurs sur les tombeaux de Fénelon et de Bossuet, avaient entouré de lauriers les berceaux de Montesquieu et de Voltaire.

A l'époque dont je parle, Montesquieu n'était plus, Voltaire n'était plus. Sous les peupliers d'Ermenonville, ce moraliste sévère dont l'éloquence prêtait aux vertus l'enthousiasme, et quelquefois l'égarement des passions, ce Rousseau, toujours agité, avait enfin trouvé la paix; et l'admiration du voyageur venait seule troubler le silence de cette tour de Montbard, d'où les regards de Buffon ne planaient plus sur la nature.

L'esprit humain avait perdu ses guides; il ne s'était point arrêté. Il s'avancait sur toutes les routes que chacun d'eux lui avait frayées, et où leurs traces, au loin lumineuses, éclairaient l'espace même qu'ils n'avaient point parcouru. *On eût dit qu'exhalé de la pierre funèbre, le souffle de leur génie, pareil à cette AME UNIVERSELLE des stoïciens, s'était répandu dans le corps entier de la nation : l'esprit qui les avait animés était l'esprit de la France.*

C'est ici le dernier trait caractéristique d'une époque qui fut souvent un triomphe et presque toujours une exception dans l'histoire des talents et de la pensée humaine. Jusqu'alors les âges fameux par cette gloire des lettres, que la nuit des temps rend plus brillante, et qui grandit à mesure qu'elle s'enfonce dans un lointain plus reculé, avaient montré par les noms mêmes qui leur avaient été imposés la puissance protégeant les lettres, les lettres vouant leurs inspirations à servir ou à décorer la puissance; et les génies dont la voix avait instruit ou enchanté la terre, reconnaissant le mobile et trouvant le prix de leurs efforts dans le patronage d'un maître.

Sous Voltaire et sous Montesquieu commence une ère nouvelle. Les écrivains de leur temps, j'ai presque dit de leur règne, ont subjugué, pour l'agrandir, cet empire de l'opinion où s'enfante l'avenir des peuples. Ils n'ont connu, ou plutôt ils n'ont accepté pour mobile que l'intérêt de l'humanité; pour prix, l'estime du monde; pour protecteur, la nation. Dès lors flatter un maître ne suffit plus; il fallut intéresser et enorgueillir un peuple.

Une littérature vraiment nationale, c'est-à-dire qui satisferait, chez une grande nation, à tous les besoins de l'intelligence et de la vie sociale, serait dans la civilisation actuelle une littérature européenne, c'est-à-dire qu'elle embrasserait les intérêts les plus chers du monde civilisé.

Telle a paru être un moment la littérature française; adoptée par les nations, elle est montée sur les trônes¹. La pensée de nos publicistes est entrée aux conseils des

¹ Ceux de Frédéric, de Gustave, de Catherine, etc., tous, par une bien singulière coïncidence, écrivains et même poètes français.

rois, et elle a siégé dans les diètes des empires. Sur les bords de l'Éridan, une législation tyrannique est renversée; et le magistrat proclame, avec les droits du genre humain, le triomphe d'un philosophe français. Deux royaumes que la Baltique sépare ont élevé, presque à la fois, des concerts d'allégresse et de reconnaissance. Des solennités publiques célèbrent sur l'un des rivages la servitude abolie, sur l'autre rive la tolérance devenue loi de l'État, et sur tous les deux un triomphe des philosophes français. Au sein de la Méditerranée, une île longtemps barbare, parce qu'elle fut toujours asservie, dans le Nord, une grande nation qu'agite sa chute prochaine, ont embrassé le dessein de leur régénération politique : poussées d'un tardif espoir vers de meilleures destinées, elles en demandent la route à un philosophe français. Jeté au delà des mers, un cri de guerre a commencé l'indépendance d'un monde. La victoire lui rend ses titres. Le berceau de sa liberté s'élève sur un faisceau d'armes où brillent les nobles épées françaises. Ses droits payés et décorés de son sang, une nation sage dans son triomphe, et prévoyante au jour de sa prospérité, veut les fixer par ses lois; et ses lois elle les demande aux conseils d'un philosophe français.

Enfin le moment arrive où, d'un bout du monde à l'autre, les créations du génie et du goût, chez les peuples les plus divers par le goût et le génie, se rapprochent par l'imitation, qui les rend presque françaises : comme si l'esprit humain était devenu français! Partout se forment des académies, partout s'ouvrent des théâtres français. *L'universalité de la langue française* est devenue en Europe le sujet académique d'un concours, et déjà la palme promise se balance, tout près de se détacher pour cou-

ronner un Français, quand tout à coup, au sein même de la capitale de la France, s'annonce une société qui, après tant de fondations savantes, est encore, à la fin du dix-huitième siècle, sans modèle. Ce n'est à proprement parler, ni une école de philosophie comme celles de l'antiquité, ni un club comme ceux des Anglais, ni même une académie des sciences et des belles-lettres comme en possédaient pour lors toutes les nations cultivées; c'est plutôt un choix, et en même temps une heureuse réunion des avantages épars dans ces établissements divers; et, par cette réunion même, c'est en Europe le premier, le seul établissement qui réponde aux progrès et aux espérances d'un siècle où l'esprit philosophique a rapproché, pour les féconder, toutes les études et les connaissances humaines. Ses premières solennités furent chez vingt nations une nouvelle, en France un événement public. C'était le lycée de Paris.

S'élevant sous les auspices d'un prince dont les encouragements étaient d'autant plus glorieux que, livré lui-même au culte des Muses, il semblait les protéger par reconnaissance et pour s'acquitter de leurs faveurs ¹, le Lycée vit concourir à illustrer son berceau toutes les illustrations de cette époque ².

Son premier succès fut d'unir, par de nouveaux et plus

¹ On remarquera que ces lignes, qui pouvaient être agréables à Louis XVIII, n'ont été imprimées ni sous son règne, ni sous celui de son successeur. J. S.

² Qu'un lecteur peu attentif ne s'imagine pas trouver ici une adoption (qui, de la part d'un tel écrivain, serait une sorte d'autorité,) de ces locutions barbares si fort à la mode de nos jours : *illustrations* pour hommes illustres, *célébrités* pour hommes célèbres, etc. Il ne s'agit point des hommes diversement illustres, mais des divers genres d'illustrations, de l'illustration que donnent

intimes liens, les gens de lettres qui possédaient les agréments et l'urbanité de l'homme du monde, aux gens du monde en qui l'on reconnaissait les études sérieuses, l'habitude de réfléchir et le goût raisonné de l'homme de lettres. Sur la liste de ses professeurs s'offrirent des noms célèbres : à ces noms furent attachées de magnifiques espérances ; et ces espérances ont été remplies. Quelque danger qu'il y ait pour moi à rappeler de tels souvenirs, au moment où je parle dans cette enceinte, je le dirai, parce que c'est juste et vrai : ces voûtes ont retenti des voix les plus éloquentes ; dans cette chaire ont été dévoilés les profonds secrets de la nature, les beautés mystérieuses et les délicatesses de l'art ; de cet établissement célèbre sont sortis ces grands ouvrages cités aujourd'hui chez tous les peuples comme des autorités, et par qui des professeurs de l'Athénée de Paris sont devenus ceux de l'Europe.

Tels sont les titres de ce Lycée. Ces titres prouvent son succès, mais ils prouvent plus encore ; et si l'utilité, disons mieux, l'importance d'un semblable établissement dans la capitale du monde éclairé, était jamais contestée, ils suffiraient pour l'établir. Mais qui pourrait la contester ? qui voudra la mettre en doute ? Sera-ce un ami des sciences ? On lui répondra : « Sans rappeler ici tant de savants illustres que la France possède encore, et qui tour à tour ont honoré ou honorent maintenant cette chaire ; sans chercher la part que ce Lycée peut revendiquer dans leurs travaux qui ont ajouté aux connaissances humaines, vous nous devez la *Botanique* de Ventenat, la *Physique* de Deparcieux, le *Système des connaissances chimiques* dans les lettres, de celle que procurent les découvertes dans les sciences, etc. J. S.

miques de Fourcroi. Avons-nous donc été inutiles aux sciences? »

Sera-ce un ami des lettres? On lui répondra : « Vous nous devez l'ouvrage célèbre de La Harpe, auquel le Lycée a donné son nom; les fragments si remarquables dans lesquels Chénier analyse et juge avec tant d'esprit, d'intérêt et de talent, les premiers et curieux essais de notre littérature; ce cours de poésie dramatique où un émule de Chénier fonde sur des théories à la fois savantes et ingénieuses l'art sublime qu'ils ont cultivé et qu'ils honorent tous deux; enfin cette histoire de la littérature italienne, devenue classique en Italie, ouvrage d'un homme¹ exemplaire par le cœur, le caractère, la raison; qui, dans sa conduite, fut noble et indépendant comme dans sa pensée, et dont la tombe récente, mais qui a déjà reçu la double consécration du patriotisme et de la gloire, mérite à jamais l'hommage de tous les esprits bien faits et de tous les cœurs citoyens.

« Nous n'avons pas besoin sans doute de chercher en notre faveur de plus nombreux témoignages : mais ils seront produits un jour; et au premier jour peut-être, les titres encore peu connus de l'école justement célèbre où, dès l'époque de sa fondation, un écrivain philosophe, doué des talents d'un orateur, en professant l'histoire des anciens peuples, souvent interrompu par des applaudissements, et prenant lui-même à son sujet l'intérêt que son éloquence inspirait à ses auditeurs, leur rappelait Hérodote lisant, dans le cirque d'Olympie, les premiers livres de ses annales : où, plus tard, l'histoire moderne, et surtout l'histoire de ces grandes luttes religieuses et

¹ Ginguéné.

politiques dont les États sont ébranlés, mais qui, en agitant l'esprit humain le fécondent, et l'agrandissent en l'éclairant, a été et va être encore enseignée avec autant de franchise que de talent : où, par un concours de circonstances qui attestent à la fois un progrès dans nos études et un plus grand progrès encore dans nos idées sociales, une littérature presque entièrement ignorée parmi nous, il y a moins d'un demi-siècle, a trouvé un savant professeur dans un disciple de cette religion à laquelle tous les peuples de l'Europe doivent leur culte, et qui fut longtemps, qui était naguère placée, dans toute l'Europe, entre la flétrissure et la persécution : où enfin ces grands principes qui servirent de fondement à toutes les religions, à toutes les civilisations de la terre, ont aussi trouvé un professeur, un historien, un panégyriste éloquent^{a. 1.}

Sera-ce enfin un homme du monde qui méconnaîtra l'avantage de ces réunions où l'étude a dépouillé ses formes scolastiques, et est devenue plus instructive en se montrant plus aimable? Non; les gens du monde ignorent tous ces calculs d'intérêt et de vanité littéraire, qui repoussent ou dissimulent les plus douces impressions, et rendent le goût ingrat en passionnant l'amour propre. Ils laissent et ces jalousies et ces petites passions à ceux qui se disent hommes de lettres, et qui ne savent pas que, non-seulement la première qualité, mais la première faculté de l'homme de lettres est la générosité des sentiments; qui ne savent pas que le talent est tout entier dans un cœur noble, et qu'il s'y flétrit jusque dans ses

¹ J'ai trouvé deux copies de ce passage : l'une conforme au texte que je donne ici ; l'autre, avec deux variantes d'une addition que j'ai cru devoir renvoyer à la fin du Discours. (Voir la variante *a*, page 439.) J. S.

racines, dès qu'on y donne quelque entrée au souffle de l'injustice. Non; en jugeant les productions des arts, les gens du monde, plus heureux, n'éprouvent jamais le tourment de disputer leurs suffrages à leur conscience, et leur conscience à leurs plaisirs. Parmi ceux qui m'environnent, dans cette élite de la capitale d'une nation sensible et éclairée, il en est plusieurs sans doute qui, en se retrouvant dans cette enceinte, se sont rappelé avec délices le charme de ces réunions où, par l'analyse des hautes pensées, par la contemplation du vrai, du beau, du sublime dans les chefs-d'œuvre des grands modèles, les esprits s'éclairent, les âmes s'élèvent, les yeux se mouillent quelquefois de larmes délicieuses, que l'égoïsme littéraire ne vient point sécher dans leur source, ni l'envie empoisonner ^b.

Mais les droits de cet établissement au suffrage des hommes de goût, à l'estime des gens de bien, pourquoi les appelé-je encore? qu'ai-je à faire de les étaler en présence des amis des lettres assemblés ici pour applaudir à l'ouverture de la trente-neuvième année de ses cours? Eh! c'est cette présence même que j'atteste; c'est ce brillant concours d'hommes distingués par la noblesse des lumières et des talents, de femmes aimables et parées des ornements de l'esprit, c'est lui que je cite en témoignage! Ce n'est point ma faible voix, c'est vous tous, c'est chacun de vous qui me faites l'honneur de m'entendre, qui déposez aujourd'hui en faveur de ce Lycée. Ce témoignage n'est pas douteux; je ne pense pas qu'il soit personne qui se hasarde à le combattre.

Vous trouverez bien plutôt des hommes qui, blâmant tout ce qui a pris naissance à une certaine époque, seront tentés d'envelopper dans une même proscription toutes

les fondations de ce genre, qu'ils accusent de nouveauté. Ouvrez l'histoire, et chez tous les peuples parvenus à la civilisation, montrez-leur des établissements analogues, et modifiés, seulement dans leur forme, par la diversité des mœurs et des habitudes nationales. Quant à moi, qui ne puis croire que ce soit un mal, pour ce qui est bon, d'être nouveau, je ne m'arrêterai un moment qu'à ces écoles publiques d'Athènes, éternellement illustres, mais aujourd'hui devenues sacrées, s'il est vrai, comme on l'assure, que ce soit dans les grands ouvrages sortis, il y vingt siècles, de leur sein, que les héroïques disciples de l'infortuné Riga ont recueilli, pour la répandre, cette flamme d'indépendance et d'honneur qui, dans trois années, a purifié la Grèce de quatre siècles d'esclavage et d'ignominie.

A une époque où le génie de ce peuple, recouvrant tout à coup ses destinées, et comme si ressaisir l'admiration de l'Europe était rentrer dans son héritage, a recommencé Marathon, multiplié Salamine, reproduit trois fois les Thermopyles, peut-être ne serait-il pas sans intérêt de remonter à ces grands souvenirs qui viennent d'être rajeunis, et de s'expliquer comment une nation illustrée par tant d'héroïques prodiges reçut une illustration nouvelle de quelques écoles de philosophie, qui n'eurent qu'un moment d'existence. Je me bornerai cependant à signaler dans les deux plus célèbres deux grands bienfaits. L'une a donné le premier et puissant exemple de la réunion de toutes les sciences humaines, dirigées vers un seul but, un même objet, la grandeur morale des hommes. L'autre fit entendre aux hommes assez grands pour l'écouter, les leçons de cette philosophie qui ne reconnaît qu'un mal, le crime; une douleur, le remords;

un bien et un plaisir, la vertu : religion des âmes fortes, qui, chez un autre peuple, et à des siècles de distance, forma les trois grands modèles de la dignité humaine dans les positions sociales les plus opposées : Caton, dans les guerres civiles ; Traséas, sous les tyrans ; Marc Aurèle, sur le trône.

Il faut bien d'ailleurs que ces écoles aient rendu à la raison d'immenses services, puisque tous ceux qui, depuis, ont voulu tracer le progrès des lettres ou de la science, se sont vus pour ainsi dire forcés de remonter jusqu'à elles, et d'aller, ainsi que moi, déposer aux pieds des statues de leurs maîtres la reconnaissance des souvenirs. Elles ont été pour nous, pour toutes les nations modernes, des modèles toujours imités, qui non-seulement nous ont donné la pensée et le type de nos fondations savantes, mais qui leur ont imposé leur nom. Il existe cependant ici des différences curieuses, et dont il serait facile de montrer ou de dévoiler le but. Je m'arrête à une seule, qui, l'opposé de toutes les autres, marque les progrès de l'esprit humain.

Les écoles des Grecs n'avaient qu'un maître. Ce maître était savant et passait pour sage, mais il se disait modestement philosophe (*ami de la science, ami de la sagesse*), par opposition aux Orientaux, qui, dans la pompe ordinaire de leur style, se proclamaient sages et savants. La philosophie comprenait alors toutes les connaissances humaines ; un seul philosophe les embrassait toutes, parce que toutes étaient au berceau. Unies dans leur origine, elles se sont séparées dans leurs progrès, pour ne plus se rencontrer que dans leur perfectionnement. Lorsque la raison humaine s'est étendue, l'esprit d'un seul homme a cessé d'être la raison humaine. Lorsque l'espèce s'est

éclairée, les individus ont été forcés de s'avouer ignorants; ou plutôt il s'est formé autant de genres d'études et de savants qu'il s'est introduit de divisions dans le faisceau des lumières. Dès lors les écoles modernes ont eu autant de professeurs que les anciens avaient ignoré de sciences ^c.

Mais ici, messieurs, se présente une de ces hautes questions dont la solution importe à la destinée des peuples. Qui de vous n'a pas osé mettre en doute si tout ce vaste progrès des connaissances modernes n'a pas été plus funeste qu'utile? Des esprits très-éclairés se sont effrayés des lumières; on eût dit qu'ils n'en voulaient que pour eux. A les entendre, dès l'instant où la foule s'est introduite dans le sanctuaire profané des sciences, leur éclat est devenu semblable à un incendie; le génie n'a lui que pour embraser.

Je réponds encore : Ouvrez l'histoire, tous les faits particuliers y déposent contre vous. N'importe, je les écarte. *Chaque histoire particulière n'est qu'un fragment d'une seule et universelle histoire, l'histoire de l'homme et de la société.* Or, c'est là qu'il faut chercher l'influence des lumières sur la destinée des empires. Considérées ainsi dans leurs rapports avec la vie sociale, non pas seulement d'un peuple, mais du genre humain, qu'est-ce donc que les lumières? La réponse est évidente : c'est la civilisation. La civilisation elle-même, qu'est-elle? La civilisation, ou, en d'autres termes, le perfectionnement de la société, est, *pour les nations en corps, précisément ce que l'éducation est pour les individus, ses effets étant chez un peuple, comme ceux d'une éducation privée chez un simple citoyen, de faire prédominer dans l'homme, sur l'être purement physique, l'être intelligent et moral.* D'où

il suit que *la civilisation, tant calomniée à de certaines époques par ceux qui en profitent le plus, n'est et ne peut être jamais que le développement naturel de ce qu'il y a de généreux et de grand dans le cœur et l'esprit humain. D'où il suit encore que la civilisation n'étant et ne pouvant jamais être pour l'espèce humaine qu'un développement naturel, la civilisation elle-même a son principe et son but dans la nature de l'homme. D'où il suit enfin que, s'élevant chez tous les peuples sur les mêmes bases, ordre civil, ordre moral, ordre religieux, ordre politique, tout ce merveilleux édifice de l'intelligence, et surtout de la sensibilité humaine, doit tendre chez tous les peuples à la même perfection, et que son architecture doit tôt ou tard y être ramenée, non point peut-être aux mêmes proportions, mais aux mêmes lois.*¹

J'ose dire que ces grands principes deviendraient évidents pour tous les bons esprits, si le temps me permettait de les développer et de les montrer tous appuyés, comme ils le sont en effet, sur l'expérience des peuples. Qu'on en fasse l'application à l'objet qui nous occupe en ce moment, la question sera résolue, ou plutôt, il n'y aura plus de question. Mais on peut me dire encore : Montrez-nous plus nettement l'origine de ces vastes agitations qu'éprouvent parfois les corps politiques, et dont on accuse les lumières. En un mot, expliquez sans détour la cause des révolutions. Cette explication, la voici : C'est en même temps l'histoire de toutes les préventions humaines. Dans la marche progressive des nations, tout a servi, tout a eu son temps d'utilité et de convenance. Le besoin fait naître une croyance ou une opinion ; l'in-

¹ Tout ce qui est imprimé en italique, dans l'alinéa qui précède, est emprunté aux *Recherches sur les Principes de la Société civile*.

térêt la propage et la rend populaire ; le préjugé la consacre. Au bout d'un temps plus ou moins long, le besoin cesse, mais le préjugé lui survit, et l'opinion utile, devenue funeste, reste au nombre de ces préventions puissantes par l'autorité des siècles, et dont presque toujours les grandes révolutions peuvent seules triompher.

Que faudrait-il cependant pour prévenir ces crises terribles dont les États sont souvent ébranlés ? Ce qu'il faudrait ? peu de chose en apparence, beaucoup en réalité : une idée juste. Il faudrait concevoir nettement que cette éducation des peuples, nommée civilisation, est la sociabilité, premier attribut de notre nature, suivant dans ses progrès, limités sans doute, mais indéfinis, la perfectibilité ; premier attribut de notre espèce. On s'expliquerait alors comment de nouvelles lumières font naître parmi les peuples de nouveaux intérêts, qui leur donnent de nouveaux besoins. On saurait que les besoins des peuples sont des droits. On verrait que tôt ou tard ils deviennent irrésistibles, et l'on s'expliquerait l'histoire de tous ces grands changements qui s'opèrent dans le corps social comme dans la raison humaine. Telle est la cause des révolutions ; j'y ai fait avec franchise la part des lumières. Maintenant, je le demande, quand le soleil ramène le jour sur notre horizon, est-ce sa pure clarté, ne sont-ce pas les nuages, dont les ténèbres se placent entre ses rayons et nous, qui portent la grêle et la foudre ?

De ce point de vue général, si nous descendons un moment à des considérations particulières, vous reconnaîtrez, messieurs, que la question, ainsi résolue pour les peuples de tous les temps, l'est avec plus d'évidence encore pour les peuples de nos jours. Je vois qu'elle a paru douteuse aux premiers instituteurs des nations ; j'af-

firme qu'elle n'a jamais dû l'être dans aucun État moderne, durant les trois derniers siècles qui viennent de s'écouler. Pour nous expliquer ces différences, et en même temps saisir l'esprit de l'ancienne et de la nouvelle civilisation, jetons un coup d'œil rapide sur les âges fameux de l'antiquité. Interrogeons cette Asie qui fut le berceau des erreurs et des connaissances humaines; interrogeons cette Égypte dont la sagesse a été sans doute trop vantée, mais qui instruisit la Grèce à instruire l'univers. Là, vous verrez la science s'entourer, comme la religion, de voiles mystérieux; se retirer, comme la puissance, loin du regard des mortels; s'ensevelir, avec la raison humaine, sous les voûtes des tombeaux; et, du fond de ce sanctuaire, ne laisser tomber sur l'initié le moindre de ses rayons que comme une grâce du ciel, prix de longues épreuves et de saintes austérités. Les sages ou prêtres de l'Égypte, c'est-à-dire ses savants, pour concilier à leurs leçons un respect mêlé de terreur, ne faisaient entendre la voix de la science que dans les nuées de l'allégorie. Ils s'environnaient de ténèbres, pour que la main qui renfermait la lumière et la vérité parût, en s'ouvrant, plus éblouissante^d.

Les Grecs, disciples de l'Égypte, et les autres peuples libres de l'antiquité, disciples de la Grèce, eurent aussi leurs mystères et leurs initiations. Sur plusieurs points importants des sciences morales et politiques, l'instruction, toujours interdite aux esclaves, était, même pour les citoyens, une révélation, ou plutôt un privilège. Elle tendait à séparer les esprits en deux classes, dont l'une aurait pu tout apprendre, et l'autre aurait été forcée de presque tout ignorer. De plus, les institutions de ces peuples, et leur fanatisme politique, ne leur permirent ja-

mais d'assigner pour but à leurs travaux l'intérêt du genre humain, ni d'étendre leurs affections à toute la famille des hommes. Comme leurs vertus n'étaient que patriotiques, leur science ne fut que nationale. Ils semblaient voir dans les bienfaits de la philosophie et des arts un des droits exclusifs de la cité : autour d'eux tout était barbare.

Chez les modernes, au contraire, le christianisme d'abord, puis l'abolition de l'esclavage, fruit tardif du christianisme et de la philosophie, enfin des découvertes sublimes, et en particulier celle de l'imprimerie, qui, répandant toutes les autres, paraît les multiplier, ont par degrés aplani et rendu enfin accessible à tous les hommes, comme à tous les peuples, la noble carrière de l'étude de la civilisation. Dès lors ces peuples, si souvent divisés par la politique et par les armes, ont tendu constamment à s'unir dans la culture des arts, et à ne plus former un jour qu'une république des lettres, où circuleraient sans cesse, en se multipliant par la circulation, toutes les richesses de l'esprit et de la raison humaine.

Serait-ce donc là, messieurs, un avantage inédiocre, et n'y aurait-il pour les nations qu'un stérile honneur à s'éclairer? Non! Qu'une horde barbare ait toute sa force dans son camp, sa richesse sous ses drapeaux, sa gloire aussi, rien par delà. Pour un État civilisé, parmi des nations civilisées, ses forces et ses richesses ne sont pas uniquement sous les tentes de ses soldats et dans ses places de guerre : elles sont aussi dans ses champs, que féconde l'industrie éclairée par la science; elles sont dans ses manufactures, dans les laboratoires de ses savants, qui, en éclairant son commerce, ouvrent des routes nouvelles à sa fortune; elles sont dans l'obscur asile d'où les

écrivains de génie répandent sur tout un peuple ces mâles et généreuses pensées qui nourrissent l'esprit national ; enfin la gloire d'un tel peuple n'est pas seulement sous les drapeaux de ses héroïques légions, dans les cabinets de ses politiques, elle est aussi dans ses ateliers, dans ses écoles publiques : elle est dans les galeries, dans les musées, dans toutes les bibliothèques du monde.

C'est ainsi que la gloire de la France est répandue. Comme l'éclair qui, dans un moment, frappe aux limites de l'horizon, l'éclat du génie, dès qu'il brille dans cette capitale, trace un sillon de lumière, et va luire jusqu'aux extrémités de l'Europe. Les applaudissements qu'il obtient se prolongent, et sont répétés de ville en ville et d'empire en empire. Nos écrivains, plus que nos ministres et nos guerriers, ont donné le nom d'un de nos rois au plus fameux siècle moderne. Nos écrivains, malgré les fautes d'une administration faible et trop au-dessous de nos destinées, ont donné en quelque sorte leurs propres noms au siècle suivant, et reproduit, cent ans encore, l'admiration de l'univers. C'est un phénomène dans l'ordre des destinées sociales comme dans celui de la gloire. Voilà ce qu'ils ont fait ; c'est assez dire ce qu'ils ont mérité et ce qui vous reste à faire. Les regards de l'Europe sont fixés sur la terre qui les vit naître, éclairer le monde et mourir. La reconnaissance, l'orgueil, j'allais dire le devoir, tout fait de la France une nation essentiellement littéraire. Eh ! quel est donc le rang de cette nation, qui surprendrait toutes les autres en cessant de leur être supérieure ! Quelle est la destinée de cet empire, pour qui mériter toujours l'admiration de tous les autres semble n'être plus, dès longtemps, qu'un noble devoir à remplir !

Que les peuples sur qui les siècles ont passé, vides de souvenirs et de gloire, se cachent dans ce sommeil d'une indolence héréditaire, les générations qui ne sont plus n'accusent point la génération présente, et du moins ces peuples ne dérogent pas. Mais vous, Français, si vous interrogez la pierre des tombeaux, restera-t-elle muette et sans souvenirs? Tous les monuments de vos villes, tous les sites de vos campagnes, vous montrent votre ancienne gloire et l'héritage du génie. Ce théâtre est celui où Racine a pleuré au *Cinna* de Corneille; dans ce temple, Massillon, jeune encore, s'est enivré du besoin de la gloire aux derniers accents de Bossuet, qui célébrait le grand Condé. Ce fut le pinceau du Poussin qui donna la vie à cette toile; c'est par le ciseau de Pujet que ce marbre fut animé. Que ces éclatants souvenirs soient féconds en nouveaux prodiges! C'est peu de les honorer, vous devez les rajeunir. Que la France, toujours placée dans la civilisation moderne, sur cette éminence d'où, l'histoire à la main, je vous l'ai fait voir naguère, marquant aux nations la route de leur prospérité et de leur gloire, continue à marcher toujours en avant de leur grandeur! Que toujours sa destinée puisse être d'ennoblir les destins de la terre! Et, pour dernier vœu, que ce Lycée, où ma faible voix succède à tant de voix imposantes; ce Lycée, dont la célébrité s'est successivement grossie de presque toutes les gloires contemporaines; qui compte encore dans son sein tant d'hommes chers à l'Europe et diversement illustres; qui voit maintenant à la tête de son administration un grand citoyen, digne par ses talents, comme par ses vertus patriotiques, d'associer ses pensées et d'unir son nom aux généreuses pensées, au nom sacré de Malesherbes; que ce Lycée, où les

lettres, n'ayant jamais été factieuses, ont acquis de nouveaux droits à n'être jamais serviles, toujours semblable à lui-même, accroisse, en la justifiant, la reconnaissance des bons esprits, l'estime des hommes de bien ; qu'il cultive avec amour l'immense laurier de la France, et attache aussi son rameau à la couronne de la patrie ^e !

VARIANTES.

VARIANTE a, page 426.

Où enfin ces grands principes, sur lesquels a été fondé par toute la terre, je ne dirai pas un premier État, mais tout premier ordre social, ont aussi trouvé un professeur, un historien, un panégyriste éloquent, dans un habile publiciste, trop éclairé sur les progrès de nos destinées civiles pour hésiter à reconnaître et à montrer aux peuples, comme leur libérateur, le christianisme, si grand dans sa première influence sur la civilisation moderne, lorsque, à peine échappé du berceau, et déjà monté sur les bûchers, il appelait les générations, avilies par un long despotisme, à la morale et à la liberté, qui rend la morale possible.

AUTRE VARIANTE du même morceau.

Où enfin ces grands principes... ont aussi trouvé un professeur, un historien, un panégyriste éloquent dans un habile publiciste, trop éclairé sur les progrès de nos destinées civiles pour méconnaître leur haute origine, le christianisme, vraiment digne d'être nommé l'œuvre du *Rédempteur*, lorsqu'à peine sorti du berceau, et déjà monté sur les bûchers, il appelait les nations, avilies

par un long despotisme, à se régénérer dans le double baptême de la morale et de la liberté.

VARIANTE *b*, page 427.

Il en est plusieurs sans doute à qui ces souvenirs rappellent aussi le temps où les Muses parurent encore forcées de s'expatrier et de fuir devant l'invasion de nouveaux barbares. Ils n'ont pas oublié que ce Lycée fut pour elles un dernier asile où leur repos ne fut troublé qu'un moment¹, où du moins leur noble pudeur ne fut jamais outragée. Autour de ces murs grondaient, comme une mer qui bat ses rivages, les flots tumultueux des factions ; dans ces murs les doux entretiens interrompaient seuls le silence et le recueillement de l'étude. Là s'élevaient les cris féroces de la haine, de la vengeance et de l'orgueil ; ici se faisait entendre ce langage harmonieux, ce chant dont la douleur divine tira, dit-on, les hommes des forêts, fléchit leur caractère altier, adoucit leurs mœurs sauvages.

VARIANTE *c*, page 430.

Tout cela est fort différent, sans doute, mais voici qui l'est plus encore. Les femmes paraissaient peu dans les écoles de ces vieux philosophes, si du moins vous exceptez certaine classe de femmes qui étaient alors plus lettrées et de meilleure compagnie qu'elles ne seraient au-

¹ Le Lycée de Paris ne fut fermé que peu de jours sous le règne de la Terreur.

jourd'hui, où, du reste, on les voit peu chercher les réunions académiques. Ce n'est pourtant pas que les Grecs voulussent interdire aux femmes les ornements de la raison et les parures de l'esprit; on ne trouve point parmi eux de pareille loi somptuaire. C'est au contraire chez eux qu'une femme ¹ a reçu l'encens et les vœux des mortels, sous les emblèmes d'une nouvelle muse, et que la monnaie de tout un peuple a multiplié ses images. C'est encore chez eux qu'une femme ² a trois fois mérité la couronne lyrique, cette couronne que Pindare avait en vain disputée; et, chose plus remarquable, qu'elle l'a trois fois obtenue quoiqu'elle l'eût méritée.

Ainsi, puisque la patrie de Corinne et de Sapho n'a jamais condamné dans les femmes la culture des dons de l'esprit, si les femmes ne paraissaient point dans les lycées de la Grèce, il faut en chercher la cause ailleurs que dans leur prétendue exclusion. Il faut la chercher, ai-je dit, non-seulement parce qu'elle est importante, mais parce qu'elle tient essentiellement à notre sujet; parce que, après avoir vu ce qu'étaient chez les anciens les différentes écoles publiques, on ne saurait s'expliquer comment elles sont enfin devenues ce que nous les voyons aujourd'hui, sans remonter à l'influence des femmes sur notre civilisation, sur notre littérature; et, par une conséquence nécessaire, sur nos réunions sociales, que nous appelons le monde; sur nos réunions savantes, que nous nommons des académies.

Les femmes paraissent avoir eu peu de part aux progrès de la civilisation chez les Grecs. Leurs graves légis-

¹ Sapho.

² Corinne.

lateurs, qui ne s'en sont pas mis en peine, rappellent ces religieux qui, retirés dans le désert des cloîtres, où ils ne voyaient plus que des visages d'hommes, en traçant les règles de leur ordre, s'efforçaient pieusement d'oublier qu'il existait une moitié du genre humain plus aimable, et qui peut empêcher l'autre de ne songer qu'à son salut. De là vient que, dans la Grèce, les femmes n'eurent jamais une existence écrite, mais une vie entièrement domestique. De là vient qu'elles vécurent toujours dans l'intérieur de leurs familles, et ne se montrèrent en public que dans les jours consacrés à fêter les dieux ou la patrie.

C'est précisément le contraire qui est arrivé chez tous nos peuples modernes. Ces peuples nouveaux, lorsqu'ils se répandirent en Europe, conduisaient avec eux leurs femmes dans leurs camps. Les deux sexes y vivaient dans une continuelle intimité. D'ailleurs, toutes ces nations ou peuplades avaient pour les compagnes de leurs travaux une vénération qui ressemblait à l'idolâtrie. C'était de leur bouche qu'ils croyaient entendre les oracles de leurs dieux, et il ne faut pas être surpris que ces âmes superbes et guerrières, ces vainqueurs du peuple-roi, étonnés de l'ascendant que prenait sur le courage le charme indéfinissable de la beauté, aient cru ne pouvoir expliquer le triomphe de la faiblesse sur la force que par l'intervention de la Divinité.

Cet ascendant superstitieux que les femmes avaient gardé sur des peuples à demi barbares, a pris une direction plus constante et plus heureuse, à mesure qu'ils ont approché de la civilisation. Et lorsque enfin la chevalerie a commencé d'adoucir la rudesse de leurs mœurs, les femmes se sont emparées de cette institution martiale et

religieuse, pour en faire sortir à la fois les germes d'une véritable civilisation et les idées nouvelles de clémence et de générosité. Elles ont défendu au loyal chevalier de porter une main lâche et cruelle sur l'ennemi sans armes ou suppliant, et les peuples ont appris à ne plus confondre le pouvoir avec le droit d'ôter la vie; et l'on a pu enfin être vaincu sans mourir ou tomber dans l'esclavage; et le terrible code de la guerre a paru lui-même s'adoucir en s'unissant au code de l'amour, plus indulgent sans doute, et cependant sévère. Je parcours avec effroi les sanglantes annales de l'antiquité; j'y cherche le droit des gens, qui durant vingt siècles a régi la terre; il est court, ce droit des gens; il ne contient qu'une maxime, une seule, universelle, et toujours répétée : *Malheur aux vaincus!* Les annales des nations modernes sont bien sanglantes aussi, je ne les ouvre pas sans crainte; mais la générosité des vainqueurs s'y fait voir par intervalles; mais l'humanité vient quelquefois s'y mêler aux rigueurs de la guerre; mais je lis sur quelques pages, du moins, *Pardon au malheur!* Maxime sainte, et souvent violée, c'est à l'influence des femmes que l'Europe moderne vous doit; c'est vous, sexe plus sensible, et par là même plus juste, qui, resté plus près de la nature et plus fidèle à ses lois, quand vous n'avez pu rendre les hommes humains, leur avez du moins fait connaître les droits longtemps oubliés, mais imprescriptibles, de l'humanité. Vous avez amolli ces cœurs que les prodiges de la civilisation même avaient laissés barbares; qui semblaient n'aimer une patrie que pour mieux haïr le genre humain, et tant de fois offrirent le contraste de citoyens généreux et d'hommes impitoyables. C'est le désir de vous plaire, le besoin de vous aimer; c'est la douce habitude de vous

voir, de vous entendre, de trouver en vous les juges de la renommée et de l'honneur, qui ont fait naître et vivre parmi nous cette délicatesse de sentiment, cette aménité de mœurs et cette élégance de manières, que n'égalerent jamais ni l'atticisme des Grecs ni l'urbanité romaine.

Mais c'est surtout dans les lettres que votre influence est empreinte et ne saurait être effacée. Que sert au plus passionné des hommes, à cet éloquent Rousseau, d'interdire à vos doigts délicats la plume que si souvent vous dirigez dans les siens? N'a-t-il pas avoué lui-même que le suffrage de vos cœurs était le plus cher à son génie¹? N'avez-vous pas servi, fécondé les lettres, qu'il honore lors même qu'il en médit? Les poétiques usages, les nobles institutions, que vous avez donnés à nos pères, ont ramené l'épopée sous le beau ciel d'Italie. Elle a revêtu la parure, les boucliers, les devises de l'héroïque chevalerie. La Melpomène moderne s'est enrichie à son tour des passions séduisantes que vous inspirez, plus séduisantes encore quand vous les éprouvez vous-mêmes. Par vous la Muse de la comédie a pu s'introduire dans ces réunions brillantes et théâtrales que nous avons nommées le monde, que les anciens ne connaissaient pas; et Molière a créé des chefs-d'œuvre dont les Térence et les Ménandre ne pouvaient pas même avoir d'idée. Notre littérature tout entière s'est embellie de votre influence, et tous ses chefs-d'œuvre sont pleins de vous. C'était votre naïve finesse qui faisait l'étude constante de l'esprit fin et naïf du bon La Fontaine. C'est vous qui l'inspirez, c'est vous qu'il invoque avec amour, lorsque, achevant le récit de l'union paisible et fortunée de deux oiseaux jeunes encore, et qui

¹ Dans une note de la *Lettre à M. d'Alembert* (sur les spectacles).

n'avaient pas comme lui *passé le temps d'aimer*¹, il s'arrête, donne un regret à ses illusions perdues, tend vers vous, en cheveux blancs, ses mains tremblantes et glorieuses, et redemande vos fers. Le cœur pur et tendre de Fénelon, son imagination vive et sensible, interrompaient les leçons que son génie dictait aux rois pour donner à votre enfance des leçons plus simples, mais plus chères peut-être²; et ses chastes pinceaux se délassaient de la peinture des batailles en traçant les douces images d'Antiope et d'Eucharis. Dans la chaire évangélique même, cet éloquent et pieux Massillon qui vous avait, dit-on, aimées, répandait en abondance, et cependant avec choix, sur des préceptes austères et des dogmes mystérieux, ces ornements délicats, cette politesse du discours qu'il avait puisée dans vos entretiens; et le charme insinuant dont vous attendrissiez sa voix prêtait une onction plus touchante à la parole de Dieu.

Si les femmes ont exercé tant d'empire sur nos plus grands écrivains, sur l'esprit de notre littérature, faut-il s'étonner qu'attachées par amour-propre à nos travaux littéraires, elles y prennent tant d'intérêt? Faut-il aussi s'étonner que les hommes qui parmi nous professent la littérature, cherchent à flatter leur goût délicat, à se concilier

¹ N'est-il pas superflu de nommer la fable des *Deux Pigeons*?

² Il ne s'agit point ici du *Traité sur l'Éducation des Filles*, ouvrage de la jeunesse de Fénelon, et fort antérieur au *Télémaque*. On veut parler des instructions que l'auteur de ce traité, devenu précepteur des enfants de France, donna, pendant quelques années, aux pensionnaires de Saint-Cyr, dans le temps même où il composait cet immortel *Télémaque*, qui, très-réellement destiné, quoiqu'on l'ait mis en doute longtemps, à l'instruction du jeune prince, mérite à son auteur la reconnaissance et la vénération de tous les peuples.

leurs suffrages? Dans l'enseignement des belles-lettres tout n'est-il pas également fait pour en inspirer le désir, pour en donner l'espérance? Leurs théories dépouillées de tout pédantesque attirail, leurs principes généraux, que sont-ils? l'art de plaire appliqué au talent de la parole. La recherche de leurs secrets révélés par d'heureux exemples, leurs préceptes particuliers, qu'offrent-ils? l'analyse de la beauté dans les créations du génie. Leur étude enfin présentée comme elle doit toujours l'être, de manière à satisfaire le sentiment et l'intelligence dont se compose le goût, que produit-elle? une suite constante d'émotions et de plaisirs.

VARIANTE d, page 433.

Là tout est calme, imposant, majestueux, mais voilé. La puissance et la religion y renferment leur splendeur dans le même nuage. Les rois y sont retirés dans des palais inaccessibles; les prêtres habitent le silence et les galeries souterraines des tombeaux. C'est là qu'ils ont caché leur dieu, mis en dépôt leur science, enseveli la raison humaine. Descendez-y, osez suivre les pas des Platon, des Pythagore qui vous guident : là-bas, vous allez trouver cette sagesse égyptienne dont on a fait tant de bruit. Ce peuple si grave a ses lycées, ses assemblées littéraires, ses professeurs. Ces professeurs, ce sont ses prêtres; ses prêtres s'appellent sages et savants : ces assemblées, ce sont les hommes les plus instruits de la nation; ces lycées, ce sont les voûtes religieuses et sépulcrales, ce sont les tombeaux de leurs rois, ce sont les

palais de leurs dieux : ici, les sciences sont une religion, leur culture est un sacerdoce, leurs secrets sont des mystères, leur langage des symboles, leur enseignement des initiations. Les sages ou prêtres de l'Égypte, c'est-à-dire ses savants, pour concilier à leurs leçons un refus mêlé de terreur, ne faisaient entendre la voix de la science que dans les nuées de l'allégorie ; ils s'environnaient de ténèbres pour que la main qui renfermait la lumière et la vérité parût en s'ouvrant plus éblouissante.

Telles étaient, si je puis ainsi parler, les académies, tels furent les lycées de l'Égypte, auxquels la Grèce a dû plus tard ses lycées, ses académies. En effet, les plus sages des Grecs allèrent tous comme à l'envi se faire initier, en d'autres termes, s'instruire dans les écoles étrangères, où il fallait savoir beaucoup pour être admis à la faveur d'apprendre. De retour dans leur patrie, ils en fondèrent de nouvelles, mieux adaptées aux institutions, aux usages de leurs républiques. Toutes les dissemblances qu'on peut découvrir entre les unes et les autres appartiennent à la différence des mœurs, des religions et des lois. Il y eut, il devait y avoir entre elles le même intervalle qui séparait un prêtre, un initié de Memphis, d'un citoyen, d'un magistrat, d'un guerrier, d'un philosophe d'Athènes. Ces nouvelles écoles publiques éclairèrent une nation qui devint alors, qui sera toujours l'ornement et le flambeau du monde¹. Que dis-je ! elle n'existe plus : l'esclavage et deux mille ans ont comblé sa ruine². Mais de nos jours encore, et chez tous les peuples civili-

¹ En regard de cette phrase, l'auteur a écrit : *à changer*.

J. S.

² L'auteur écrivait ce passage en 1810. J. S.

sés, ses poètes, ses philosophes, ses historiens, ses orateurs, président aux théâtres, aux académies, à la tribune, et même à la chaire; ses monuments, presque détruits, inspirent une vénération religieuse; et ses dieux de marbre et d'airain sont encore un objet d'idolâtrie. C'est cette nation peu nombreuse qui, du sein des dissensions intestines, des guerres continuelles et sanglantes, s'est élevée au-dessus de toutes les autres par les prodiges des arts, c'est elle qui va nous offrir, sinon les premiers, du moins les plus parfaits modèles de toutes les fondations savantes, de toutes les institutions littéraires, qu'on a vus tour à tour fleurir chez les divers peuples modernes.

Remontez le cours des temps; abordez sur ce rivage où les immenses flottes du *grand roi*¹ n'ont paru que pour être dispersées. Les discussions philosophiques ont succédé au bruit des rames guerrières. Les sages, entourés de disciples, viennent au bord de cette mer étudier la marche des eaux sur la terre, et surprendre dans ce beau ciel le mécanisme secret de l'univers. Là, un audacieux génie² a devancé, dans ses illusions sublimes, le génie hardi de notre Descartes. Ici, la raison profonde d'un Grec³ a pressenti et comme annoncé les découvertes de Newton.

Plus loin, s'offre à vos regards ce Portique superbe, et récemment décoré par le ciseau de Phidias, par le pinceau de Zeuxis. Entrez, et, vous mêlant à la foule des disciples, vous entendrez les leçons de cette philosophie

¹ Xerxès.

² Démocrite.

³ Pythagore.

qui ne reconnaît qu'un mal, le crime ; qu'une douleur, le remords ; qu'un bien et un plaisir, la vertu. Peut-être un éclat de voix , parti de la tribune publique , voisine de ce Lycée , viendra tout à coup interrompre les leçons du philosophe , et portera jusqu'à vous , prononcés par Démosthènes , les mots de courage et de vertu !

Plus loin encore , en sortant de la ville , vous verrez s'ouvrir devant vous la longue avenue de platanes qui va vous conduire enfin aux jardins de l'Académie , honorés par d'illustres sépultures ; terre sacrée où sont ensevelis les héros immortels , les génies tutélaires d'Athènes ! Là , vous verrez toutes les sciences dirigées , comme elles doivent toujours l'être , vers un seul but , un même objet , la morale publique. Là , vous entendrez ce Platon , qui est orateur comme Homère fut poète. Vous l'entendrez professer les saints principes de l'équité sur la tombe de cet Aristide , trop juste pour n'être pas exilé d'une patrie livrée aux factions , trop grand pour n'être pas rappelé par une patrie sensible à la gloire. Vous l'entendrez professer l'humanité , la tolérance , aux pieds de la statue tardive élevée à Socrate son maître : statue expiatoire vouée aux dieux Mânes et au repentir. Vous l'entendrez professer les devoirs du citoyen , debout , et la main élevée sur cette urne où sont renfermées les cendres de ce Miltiade qui , le premier , révéla aux Grecs le secret de leur force , aux Perses le secret de leur faiblesse , et qui mourut chargé de fers sans se plaindre de son ingrate patrie , léguant à son fils , pour toute vengeance , le cœur d'un grand homme et d'un Athénien.

Je l'avouerai , ces nobles souvenirs , ce beau ciel , ces monuments des arts , ce Portique , ces philosophes , ce peuple de disciples , ces voix éloquentes , ces statues , ces

cendres, ces décorations funèbres et triomphales, tout cela produit une émotion à laquelle on ne saurait, et surtout on ne veut point se dérober ; tout cela forme un spectacle qui élève la pensée, saisit le cœur, l'échauffe et l'enchanter. On est dominé par tant de prestiges, que ce n'est plus une illusion, mais un charme auquel on se laisse entraîner. J'en suis moi-même un exemple ; je m'y suis trop abandonné : j'allais oublier mon sujet. Mais chercherai-je une excuse ? Eh ! quel serait le barbare qui, voyageant dans cette Athènes, imposante par toutes les gloires, séduisante par tous les plaisirs, non pas l'Athènes de nos jours, qui n'a plus que son nom à donner à l'histoire, mais l'Athènes des Sophocle, des Aspasia, des Périclès, ne chercherait pas à prolonger le ravissement d'un tel voyage ? Non, tout ce qu'a fait ce peuple, tout ce qu'il a été, présente un certain caractère, un certain mélange de simplicité, de noblesse et d'exquise élégance, qui frappe, qui plaît, qui émeut, qui impose, qu'on ne trouve point ailleurs, et qui fait que de nos jours encore, après deux mille ans, lorsqu'il n'y a plus d'Athéniens dans Athènes, toutes les âmes passionnées, tous les esprits accessibles à quelque idée de grandeur, sont Athéniens par le sentiment et par l'imagination.

Rien n'a répandu plus d'éclat et de gloire sur ce peuple que ces écoles philosophiques, si éternellement célèbres, que tous les hommes qui, depuis, ont voulu tracer le progrès des lettres ou de la science, se sont vus, pour ainsi dire, forcés de remonter jusqu'à elles, et d'aller déposer aux pieds de leurs maîtres la reconnaissance des souvenirs. Ces écoles ont été pour nous, pour toutes les nations modernes, des modèles toujours imités, qui non-seulement nous ont donné la pensée et le type de nos

fondations savantes, mais qui leur ont imposé leur nom. Il existe cependant entre les unes et les autres des différences essentielles, qu'il est sans doute fort curieux, qu'il est peut-être utile de remarquer.

Ces écoles, chez les Grecs, n'avaient qu'un professeur ou un maître. Ce maître était savant et passait pour sage; mais il se disait modestement philosophe, etc.

VARIANTE e, page 437.

Si jamais vous osiez abdiquer de si nobles souvenirs, des solitudes de la Brède, des vallées de Montmorency, des tours de Ferney et de Montbard, sortirait cette voix qui fait aux enfants une honte de la grandeur de leurs pères. — Vos pères ! vous les avez surpassés dans l'art de conquérir; vous saurez les égaler dans l'art d'éclairer les nations, de leur porter à la fois des lumières, des émotions, des plaisirs. Oui, vous garderez le double sceptre que deux siècles ont affermi dans vos mains, et toujours on pourra dire, sans que le sentiment de l'orgueil national ôte rien à la justice :

Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes;
Il n'est point de lauriers qui ne ceignent vos têtes.

VOLTAIRE, *Henriade*, VII^e chant.

FIN DU DISCOURS D'OUVERTURE.

DE L'AMOUR

ET

DE SON INFLUENCE MORALE.

Le morceau ci-contre est la note du petit poëme intitulé : *De l'influence du Théâtre sur les mœurs et le goût, Dialogue entre Voltaire et Rousseau de Genève, dans l'Elysée*. J'ai exposé au commencement de ce volume les raisons qui m'ont déterminé à donner cette note.

Il est inutile d'avertir que les vers cités après l'épigraphe sont tirés du Dialogue.

J. S.

ESSAI SUR L'AMOUR

ET

SUR SON INFLUENCE MORALE.



Summa sequor fastigia rerum.

VIRGILE.

LA débauche triomphe où ne vit plus l'amour ;
Elle y commande, y règne, et seule, en un seul jour,
Y commet plus d'horreurs l'une à l'autre enchaînées
Que n'eût causé de maux l'amour en vingt années !
Oh ! qu'ils aiment, nos cœurs de mollesse abattus !
Qu'ils aiment ! nous aurons des mœurs et des vertus.



De quoi s'agit-il précisément dans cette note ? de montrer que l'influence attribuée à l'amour dans ces vers n'est ni illusoire ni exagérée ; que cette influence est essentiellement heureuse et bienfaisante, faite pour conduire les hommes aux mœurs par le sentiment, et à la vertu par les mœurs ; que l'impuissance et la débilité d'âme, la fausse sagesse et les préjugés, qui nous empêchent d'éprouver dans son énergie le plus délicieux sentiment du cœur, sont parmi nous la cause de la débauche, de la

perte des mœurs, et des vices que leur ruine engendre ; vices non moins avilissants pour l'espèce humaine que malfaisants pour la société.

Mais avant que d'entrer dans ces discussions, il m'importe de définir ce que j'entends par amour ; l'abus qu'on fait tous les jours de ce mot rend cette définition nécessaire.

L'amour n'est point cette fièvre éphémère, ce feu passager de jeunesse qui demande à s'exhaler au dehors ; qui, dans l'inquiétude des premiers désirs, emporte le jeune homme avide de jouissance vers un objet utile à ses sens, mais indifférent à son cœur, et qui conduit infailliblement celui qui s'y livre à la débauche et au dérèglement des mœurs. Encore moins est-ce une intrigue galante, ce commerce que lie la vanité, le caprice, le désir du moment ; où l'on se séduit sans s'entendre, où l'on se possède sans s'aimer. Non ; si c'est dans le besoin de l'amour que de semblables liaisons ont leur cause, c'est surtout dans ces liaisons qu'il faut chercher la cause de la perte même de l'amour.

L'homme, en le supposant dans son état originel, ne connut sans doute que ce penchant qui porte des animaux de différent sexe à se chercher et à s'unir, pour remplir dans cette union le vœu de la nature, et transmettre à des animaux de même espèce le bienfait souvent malheureux de l'existence. Ce penchant, dis-je, a dû le porter à se faire une compagne, mais non pas à la choisir ; car avant qu'il eût rien comparé, avant qu'il se fût fait des idées de mérite, de beauté, de perfections de toute espèce, l'occasion, le besoin, le hasard, devaient lui tenir lieu de choix et de préférence ; et tout homme alors dut être bon pour une femme, comme toute femme était bonne pour lui.

Lorsque enfin, dans l'état social, l'homme, par le concours des lumières, sentit s'éveiller tour à tour les facultés de son esprit et se développer tous les penchants de son cœur; lorsqu'il apprit à réfléchir, à comparer, à juger, les grâces du corps, les charmes de l'esprit, les qualités de l'âme existèrent alors dans sa pensée. Il ne demanda plus seulement une femme, un objet créé pour le besoin de ses sens, il chercha les attraits dont son active imagination lui présentait l'image, les agréments de l'esprit dont le sien fût avide; il chercha dans autrui les penchants qu'il sentait en lui-même, une âme qui se fît entendre à son âme; il chercha le cœur amant du sien. Le sien, guidé par l'imagination, crut enfin le reconnaître; l'illusion, par ses prestiges, vint aussitôt confirmer la voix de son cœur. Rassemblant dans un objet préféré toutes les perfections qu'il convoitait dans ses recherches, elle confondit en lui tous ses vœux. Ses vœux, ses desirs, ses penchants, l'idée qu'il s'était faite du bonheur, tels furent les éléments dont l'homme forma sa Pandore. L'espoir vint encore l'embellir, l'enthousiasme la diviniser. Il tomba aux pieds de l'idole, et il l'adora.

Le moi humain, jusqu'alors concentré en lui-même, apprit à s'étendre au dehors; l'homme ne fut plus un, il fut deux : il sentit que son bien-être n'était plus qu'une partie de son bonheur, et qu'il ne portait dans son sein que la moitié de sa vie. Alors l'illusion croissant avec l'espérance, l'homme absorbé dans un seul sentiment se vit pour ainsi dire échapper à lui-même. Un seul objet exista pour lui dans la nature; les sensations de sa joie et de son bonheur furent tout entières dans le cœur de son amante; ses larmes apprirent à couler de son cœur; il oublia tout, il s'oublia lui-même, et ce ne fut plus en

lui qu'il sentit son existence. Alors il a connu l'amour.

Ce penchant ainsi développé, mille causes diverses concoururent à établir son empire. Mais la première et la plus puissante de toutes, ce fut le caractère même de la passion : toujours active, inquiète, ardente, elle trouble, agite, absorbe le cœur ; toute la sensibilité de l'homme ne peut lui suffire ; elle l'entraîne avec violence, et met en fermentation toutes les facultés de son être moral. En offrant sans cesse à ses yeux l'image du bonheur de la vie sous les traits de l'objet aimé, l'illusion qui l'enivre emporte vers cet objet tous les vœux et les penchants de son cœur. Il sent toute son âme épanchée dans ce qu'il aime, comme les flots d'une source agitée qu'un fleuve reçoit dans son sein, et qui, mêlée avec ses ondes, ne va plus avoir qu'un même cours.

Ainsi, quand la passion est à son comble, elle attire et concentre dans elle-même les diverses affections de nos âmes, elle les dispose et les plie à son gré ; ce sentiment même qui naît avec nous, et ne nous quitte qu'avec l'existence, *l'amour de soi*, lui est soumis ; elle le place hors de nous-mêmes. Ainsi l'amour règne seul dans un cœur dont il se rend maître. Rien n'y balance plus son pouvoir ; rien d'étranger à lui ne vient modifier notre âme, livrée à ces impressions violentes, aux agitations, aux orages, à la tourmente de l'amour.

L'âge même où d'ordinaire le cœur se livre à la plus tyrannique des passions concourt à augmenter sa tyrannie, et à prolonger dans la vie ses durables impressions. C'est l'âge auquel l'homme s'achève, où il devient lui tout entier. L'homme physique vit, l'homme moral est à naître. Arbrisseau tendre et flexible, il cède sans effort au penchant qui l'entraîne ; dès lors son inclination

est marquée, et la tige a pris son pli. Des accidents étrangers à lui pourront bien l'en détourner ensuite et faire un jour violence à son naturel, mais tant qu'il restera ou redeviendra lui-même, il sera ce qu'il devient en ce moment.

Que ne peut point sur cet être naissant le premier sentiment qui l'anime, et l'impression profonde de l'amour? Libre d'une ambition servile, impatiente du joug de l'opinion, l'âme alors s'appartient tout entière : elle se plonge dans la passion, et y prend pour jamais sa trempe.

Les facultés mêmes de notre entendement ne sont pas moins l'ouvrage de la passion, ni moins soumises à son empire que les affections de nos cœurs. En allumant nos désirs, elle provoque nos recherches et prépare nos connaissances ; car où serait l'intérêt de connaître pour celui qui ne désirerait rien? Presque toutes les connaissances des hommes viennent des passions, et, par un juste retour, nourrissent les passions qui les engendrent. Or, c'est d'après nos connaissances que se forme notre entendement ; ainsi c'est par les passions que la raison même se développe. Aussi la raison conserve-t-elle toujours, dans chaque homme, la teinte de la passion dominante qui influa le plus sur ce développement.

Mais en subjuguant notre raison, en la soumettant à son influence, la passion acquiert bien moins de prise sur nous qu'en s'assujettissant les penchants de notre âme et notre manière de sentir. Pour déterminer notre conduite, nous n'avons recours au raisonnement, aux délibérations, qu'en des circonstances extraordinaires et très-rares ; mais pour ce qui est de l'habitude journalière et de notre *façon d'agir* dans la vie, nous nous livrons sans contrainte au sentiment qui nous conduit. Or, c'est à l'âge

où le cœur s'ouvre à l'amour, que les habitudes de l'âme commencent.

Ce temps est si doux ! il passe si vite ! Hélas ! il semblait devoir durer toujours. Le cœur ne peut non plus l'oublier, que remplir le vide qu'il lui laisse. Il l'a vu fuir sans retour, mais il le rappellera sans cesse, et du moins, dans ses souvenirs, il voudra le ressaisir encore. Ainsi ramené par la pensée à l'âge des premières amours, l'homme, toujours avide d'illusions, verra leur cours renouvelé dans sa mémoire et leurs impressions dans son cœur.

Le bonheur qui n'est plus revit dans les regrets qu'il inspire ; le sentiment qui en fut la source, son influence inaperçue, agit en secret sur nos actions, et suit l'homme dans la durée de sa vie, comme cette divinité *invisible et présente* qui suivait Ulysse à travers les dangers d'une longue navigation, et qui, le remplissant de son esprit dans les occasions difficiles, l'armait également contre le chant des sirènes et les enchantements de Circé. Oui, c'est en plus d'un sens, c'est en plus d'occasions qu'on ne pense, que l'homme qui réfléchit et dont le cœur sut aimer, peut dire : *Agnosco veteris vestigia flammæ*.

Se pourrait-il qu'un sentiment si pur, ces jouissances célestes, tant de soins si doux et si tendres, en affermissant l'empire et l'influence de l'amour, ne fussent employés par la nature qu'à rendre l'homme coupable et corrompu, à dépraver son âme naissante ? Non, c'est vous qui le dégradez en flétrissant dans son sein le germe qu'y déposa l'auteur de son être. En voulant étouffer ses passions, vous les dépravez ; vous donnez à la plus innocente de toutes la teinte de vos mœurs corrompues et de vos

préjugés corrupteurs, et vous vous écriez ensuite : « C'est l'amour ! fuyez sa douceur empoisonnée ! » Oui, c'est l'amour tel que vous l'avez défiguré ; c'est le monstre né de vos caprices, de vos institutions insensées et de votre sagesse en délire.

Tel n'est point l'amour que, d'un souffle pur, la nature fait éclore dans l'homme fidèle à ses lois, sain de cœur, libre de vos passions meurtrières et de vos doctes erreurs. Pour sentir combien cet amour est différent du vôtre, combien sont droits les penchants qu'il fait naître, heureux et bienfaisants les effets qu'il produit, observez seulement les manières de sentir dont il affecte notre âme, les impressions qu'il lui laisse, et les premiers développements qu'il donne au cœur. N'est-ce pas lui qui nous apprend à sentir notre bien-être hors de nous-mêmes, à goûter dans le bonheur d'autrui un charme plus doux que notre satisfaction personnelle ? N'est-ce pas lui qui éveille, anime, enflamme notre sensibilité ? qui, par une maîtresse adorée, nous prépare de loin à chérir tous nos semblables ? qui développe en nous le sentiment de l'humanité, et lui prête son activité brûlante ? Et toutes nos vertus que sont-elles, si ce n'est l'humanité diversement modifiée ? tandis que nos vices les plus affreux nous viennent d'une insensibilité barbare et de l'endurcissement du cœur ; car les vertus ne sont vertus que par l'avantage qui en dérive et pour l'homme en particulier et pour la société humaine en général ; et les vices ne sont tels qu'en ce qu'ils nuisent à autrui ou à nous-mêmes.

En mettant ainsi en action toutes les puissances de notre âme, l'amour lui donne un ressort, une brûlante énergie qu'elle n'eût jamais connue sans les ardeurs de la passion. Que sont les obstacles, les dangers, la mort pré-

sente, pour l'amant qui s'élance vers l'idole de son cœur? Celui qu'anime ce feu dévorant, c'est ce jeune homme espagnol, sur les débris de sa maison embrasée, emportant dans ses bras son amante à travers l'incendie; c'est Léandre au milieu des écueils, de la nuit et de l'orage, fendant les flots de la mer, et volant sur la rive euchantée où brille le signal attendu. Non, il n'est rien de grand, de hardi, d'intrépide, où ne puisse atteindre l'audace et l'héroïsme de l'amour.

Sur des monts glacés et déserts, l'Amour prépare à Psyché une retraite enchantée. La nature sauvage obéit à sa puissance; elle se transforme et se pare pour servir d'asile à la beauté. Déjà vient sur ces rochers arides s'étendre une herbe humide et verdoyante; une onde pure et limpide apprend à couler sans murmure sur leurs sommets aplanis; un vent frais, un souffle odorant, agite de mobiles ombrages couronnés de fruits et de fleurs. C'est la belle et juste image du charme dont remplit nos cœurs une passion enchanteresse. Mais pour suivre dans ses développements cette révolution si heureuse et si puissante, peignons ici le jeune homme au moment où, pour la première fois, il porte à ses lèvres la coupe enchantée, et, par degrés, épuise jusqu'à l'ivresse le philtre magique de l'amour.

Longtemps, dans le calme des sens et l'engourdissement de l'âme, le jeune homme a vu croître et se développer ses facultés avant qu'il en connût l'usage. Ce n'était point encore dans son cœur qu'était pour lui le sentiment de la vie. Aujourd'hui, inquiet, agité, avide du bonheur qu'il ignore, il sent à la fois le besoin de ses sens et le vide de son cœur; il cherche, mais sans le connaître, un objet qu'ils lui demandent de concert.

Il l'a vu, cet objet qui fera le sort de sa vie. Combien il est changé dans un moment ! Un regard a-t-il donc tant d'empire ! Pour lui, avec sa première passion, le monde moral vient d'éclorre ; un sentiment doux et tendre, mais ardent et impétueux, agite, enflamme et développe son cœur. Il désire, il cherche à connaître, il convoite, il veut mériter. Son âme épanouie s'ouvre aux impressions ardentes de la passion. Il savoure à la fois, et dans un trouble délicieux, les désirs, l'espoir, l'inquiétude, la crainte, et cette douce tristesse, et ces larmes si tendres, naissantes prémices de l'amour.

Oh ! qu'il est délicieux ce moment du réveil de l'âme ! Savoure avec lenteur son enchantement céleste ; il ne reviendra plus pour toi. O charme des premières illusions, fraîcheur du sentiment, naïve jeunesse des désirs ! longtemps, quand vous ne serez plus, vous vivrez dans le cœur qui sut vous connaître ; longtemps vos souvenirs encore seront pour lui le bonheur.

Livré tout entier au charme qui l'entraîne, le jeune homme, ébloui, enivré, ne voit plus l'objet qui l'enchanterait qu'à travers le prisme de l'illusion, et brillant de tous ses prestiges. Est-il rien d'aimable, d'honnête et de grand, dont il ne se plaise à parer l'idole de son âme ? Le divin simulacre de la vertu, l'image des perfections les plus sublimes, se confondent dans ses adorations avec cette idole toujours présente ; et le feu de sa passion s'épure à leur flamme céleste.

Réveries, chimères, que cela ! va-t-on crier de toutes parts : qu'apprend donc réellement à chérir le jeune homme, si ce qu'il adore n'existe pas ? les rêves de son imagination malade, les vains délires de son cerveau. Quoi donc ! la vertu, l'amour des choses honnêtes, le

sentiment du grand, du beau, ne sont-ce là que des chimères? Eh! qu'importe que celle qu'il adore ait ou n'ait pas les perfections qu'elle lui fait adorer, si leurs traits ravissants viennent parer dans sa pensée une idole si chère, et partager le culte de son cœur?

Avec l'illusion croissante s'enflamment encore les desirs; plus belle à ses yeux, son amante est toujours plus chérie : alors il craint plus de la perdre, et se trouve moins digne de l'obtenir. Les perfections dont il l'embellit lui-même semblent mettre à plus haut prix le don de son cœur. Par quelles vertus mériter, par quels exploits conquérir la divinité qu'il adore? Faut-il en présence de la mort, sous les drapeaux de la patrie, assurer son indépendance et venger ses droits violés? il vole, et l'image d'une amante le suit; sous les traits brillants de la gloire, il la retrouve au champ d'honneur. Peut-être la fleur qui para son sein daignera-t-elle s'unir au laurier qui va ceindre sa tête.

Faut-il, dans le secret de son cœur, et loin des yeux de la renommée, exercer de plus paisibles et non moins sublimes vertus? faut-il secourir l'indigence, plaindre et consoler l'infortune, venger la vertu dans l'opprobre et l'innocence dans le malheur? faut-il tendre une main protectrice et courageuse au pauvre, toujours dans les chaînes, au faible, en tous lieux accablé sous le pesant joug des lois? Une image adorée l'accompagne, le voit, l'écoute, le juge; que sont auprès de son approbation les applaudissements des hommes, les vaines acclamations de l'univers? Le prix de ses vertus l'attend sur les lèvres d'une amante : son flatteur et tendre sourire en sera bientôt le doux fruit. Peut-être, au récit de ses bienfaits, de son humanité généreuse, il verra les yeux de ce qu'il

aime s'humecter de pleurs d'attendrissement et de joie ; peut-être il obtiendra que sa main fortunée et tremblante essuie lentement ces pleurs.

Il est ainsi de tous les sentiments élevés auxquels le brûlant amour prête son énergie et sa flamme. Cette flamme d'honneur et de gloire ¹ dédaigne les cœurs bas et abjects, mais elle anime et agrandit les âmes fortes ; les orages mêmes de la passion donnent au cœur une trempe plus vigoureuse. Il n'est rien d'impossible à celui qui, fait pour les connaître, épris d'un estimable objet, sûr de sa flamme et fier de s'en montrer digne, s'élance, armé de jeunesse et de vertu, sous les yeux de la beauté. Beauté, souvent infidèle et toujours adorée, tu naquis sous un ciel serein, dans le silence des vents et le calme des mers, aux premiers rayons d'un jour pur, la veille d'un orage !

Mais soit, en effet, que le jeune homme se livre longtemps à l'orage, aux tempêtes de la passion ; soit que dans un calme heureux il jouisse en paix de ce qu'il aime, ou que dans le plus cruel naufrage il en soit séparé pour toujours, il n'importe, l'impression est faite ; le *philtre* a épuisé sur lui son pouvoir.

Qu'on le suive dès à présent dans le monde, on connaîtra s'il est vrai que l'amour soit le contre-poison des mauvaises mœurs, et si le cœur nourri d'un sentiment si pur arme les sens contre la débauche. Lui, pour qui l'estime et le respect, l'admiration, le sublime enthousiasme, ont été la source et les premiers éléments de l'amour, lui, dont la passion ne fut qu'une longue idolâtrie, de quel œil verra-t-il aujourd'hui ces liaisons abjectes et gros-

¹ *Fiamma di gloria d'onore.*

sières, où l'attrait des âmes est compté pour rien ; où l'on se plaît sans estime, où l'on se livre sans amour ; où les cœurs toujours froids, toujours morts, ne s'entendent que dans le mépris du devoir et le goût du libertinage ? Si, dans une erreur passagère, il cherche encore un cœur fait pour le sien, s'il pense rallumer jamais ces transports, ce délire et ce ravissement célestes qu'on ne goûte bien qu'une fois, rien ne répond plus à son âme, l'illusion éteinte ne peut renaître avec les désirs, et le dégoût naît bientôt de l'espérance abusée. Son cœur trahi, mais détrompé, se retire alors en lui-même ; il se nourrit du passé, et préfère les vains souvenirs de sa félicité perdue à ces voluptés mensongères qui n'ont plus de charme pour lui.

C'est ainsi qu'une passion tutélaire, lors même qu'elle n'est plus, prévient les égarements de la jeunesse et la protège aisément contre les pièges de la débauche et la dépravation des mœurs. Elle fait plus, elle l'en retire quelquefois ; et pour moi, je pense qu'un tel prodige n'est guère possible qu'à l'amour.

Une perfide enchanteresse présente en souriant, aux compagnons d'Ulysse, la liqueur qui doit les abrutir ; ils boivent dans la coupe magique, et sont transformés en pourceaux. Mais vaincue elle-même par l'Amour, Circé les rend à leur première forme. J'ai vu, il n'y a pas longtemps, un semblable triomphe de l'Amour sur la Volupté ; je l'ai vu, et son souvenir n'a pas peu contribué à me faire écrire ces feuilles.

Un jeune homme bien né, mais élevé dans Paris au sein de l'opulence et de la séduction, se vit dès son enfance introduit dans le monde. Une figure agréable et de frivoles talents, bien plus que les qualités réelles de son

cœur, lui obtinrent de nombreux succès et de faciles conquêtes.

Allumé par l'exemple et l'occasion, le tempérament devança la nature, et les jouissances prévinrent les désirs. Quand les sens s'éveillent avant le cœur, et qu'on s'abandonne à leur fougue, il est bien difficile ensuite de mettre un frein à leurs caprices et un terme à leurs dérèglements. Toujours avide et rassasié de voluptés, le jeune homme goûtait la jouissance et pensait connaître l'amour. Mais sa flamme, ses transports, son ravissant délire, tout cela n'était pour lui que des rêves, que des chimères, féconds sujets de railleries et de sarcasmes méprisants.

Il était cependant destiné à les connaître; ces chimères devaient avoir une réalité pour lui : le moment n'était pas loin. Une jeune et aimable femme captiva ses désirs, et lui fit éprouver l'empire de la modestie unie à la beauté. Elle était tendre, mais honnête, et les maximes du monde n'avaient point corrompu son cœur. Il fallait donc la séduire; il l'entreprit. Dès lors tout fut mis en usage, protestations, serments, prières, pleurs; il en voyait le prix; il croyait l'atteindre : et dans le piège tendu à l'innocence, il tomba lui-même sans retour.

En voyant de plus près cette estimable femme, il apprenait à la respecter. De l'estime et du respect naquirent bientôt l'amour et l'enthousiasme. Le premier vœu d'un amant n'est pas de posséder ce qu'il aime, mais de s'assurer de son cœur. Le jeune homme fut aimé, il méritait de l'être; il avait appris de l'amour à soumettre, à immoler tout, les plaisirs, la possession, l'amour même au bonheur de l'objet aimé. En vain chéri d'une amante, un obstacle invincible lui défendait de prétendre au don de sa foi. Il n'a point possédé cette femme adorée; il n'a point

épuisé dans ses bras les délices de l'amour fortuné : non, il n'a goûté dans ses chaînes que des désirs partagés et vains, ces privations qu'impose l'amour et dont l'amour récompense ; mais tel est le charme si doux de cette passion, même malheureuse, que, rentré dans ce monde frivole où tant de voluptés le séduisirent autrefois, il n'a plus retrouvé près d'elles qu'un froid dégoût et le mépris. Heureux si le premier objet de son culte avait eu les prémices de ses vœux !

Mais ce n'est plus le temps qu'une amante estimable et tendre avait les premiers vœux d'un jeune homme, et les désirs naissants de son cœur. Parmi nous cela ne saurait être, la raison en est aisée à sentir.

On nous dit qu'il y avait à Sparte une maison fort obscure où l'on renfermait les jeunes filles et les garçons à marier. Là, chacun prenait pour épouse celle qui lui tombait sous la main. Nous n'avons pas, il est vrai, de maison de la sorte où l'on renferme les jeunes gens et leurs maîtresses pour leur donner le plaisir d'en changer ; mais pour ce qui est des mœurs, des rapports de goûts, d'humeurs, de caractères, s'unissent-ils moins parmi nous dans les ténèbres, et s'y marie-t-on moins au hasard ? Comptant pour rien le penchant du cœur, aux convenances de la société nous immolons celles de la nature. Les fortunes et les conditions s'épousent, mais les âmes ne s'unissent point. Les pères marient leurs filles, c'est l'usage¹ ; faut-il s'étonner si c'est aussi l'usage que les femmes trompent leurs maris !

¹ Qu'il était différent de celui-là l'usage antique et naïf de la malheureuse Formose ! Libre dans le choix de son cœur le jeune homme, à la porte de sa maîtresse, allait mêler sa voix suppliante aux sons plaintifs d'un instrument. Si la jeune fille agréait son

Dans des liens que le cœur repousse on sent le besoin d'un nœud plus doux ; on cherche un amant, on le trouve ; il est parjure, ou l'on s'en dégoûte ; on le remplace, il est oublié ; bientôt l'on en choisit un autre, et bientôt l'on ne choisit plus.

Voilà les femmes qui parmi nous *font l'éducation* d'un jeune homme. Pour le trouver plus docile à leurs leçons, elles enflamment et captivent ses sens avant que son cœur et sa raison s'éveillent. Énervé de mollesse et dépravé par le dégoût, il passe de la galanterie à la débauche ; il use dans les voluptés son éphémère jeunesse ; au sein des jouissances stériles, son cœur toujours vide, s'éteint, et le sentiment y est étouffé dans son germe.

Séduit par la mère, il apprend à corrompre un jour la fille. Toujours soumis au caprice des sens avec un corps sans vigueur et un cœur sans flamme, il traîne sa vieille enfance au milieu des plaisirs, du vice et de l'ennui ; dans le mépris des devoirs et l'ignorance de l'amour qui aurait prévenu ses désordres.

Quand les mœurs en sont là, il n'y a plus de citoyen dans la patrie ; il n'y a plus d'homme dans la société : tous sont avilis et malheureux. Nos malheurs et nos vices nous

hommage, elle accourait sans honte lui offrir sa main et son cœur, et convenir avec lui des conditions du mariage. Alors on avertissait les parents ; ils préparaient le festin des noces, et donnaient la bénédiction paternelle à cet hymen de l'amour. Que de réflexions en foule doivent naître dans l'esprit du lecteur ! quelle noble simplicité chez un tel peuple ! Il n'y a pas trente ans que Formose existait encore ; elle est aujourd'hui presque entièrement submergée. Mais depuis combien de siècles cette touchante naïveté, cette candeur originelle, a-t-elle été submergée sur le continent ? Ah ! n'envions pas un dangereux usage ! salutaire et bienfaisant chez des hommes simples, il serait pour des peuples sans mœurs la source des plus horribles désordres.

viennent tous de lâcheté. On accuse l'amour de cet avilissement funeste, et l'on ne voit pas que cet avilissement même a une première cause dans la ruine de l'amour ; car, selon la définition juste autant que belle d'un moraliste recommandable, non moins qu'éloquent écrivain : *L'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentiments, et les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisait des héros.*

Mais pourquoi, s'il est ainsi, un sentiment si noble, si grand, si généreux, a-t-il parmi nous tant de censeurs, d'ennemis ligüés pour sa ruine ? Ah ! pourquoi ? je l'ai déjà dit : l'amour est le fléau de la débauche ; il est détruit par elle ou il la détruit. Ceci explique, ou rien, ce me semble, comment ces hommes si purs, ces âmes candides et timorées se pensent obligées en conscience de dire anathème à l'amour.

Finissons ; cette *note* est bien longue : trop longue, je m'en aperçois : le lecteur s'en apercevra davantage. Qu'y faire ? elle l'est devenue en dépit de moi. C'était ici la matière d'un livre, et dans cette longue note je n'ai pu qu'effleurer mon sujet. Ainsi c'est avec vérité que je puis redire, en posant la plume, ces paroles de l'épigraphe que j'avais choisie en la prenant :

Summa sequor fastigia rerum.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Page.
AVIS DE L'ÉDITEUR.	v
AVERTISSEMENT.	vii
TABLEAU LITTÉRAIRE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, ou Essai sur les grands écrivains de ce siècle et les progrès de l'esprit humain en France.	1
Morceau du tableau littéraire qui empêcha l'ouvrage d'être couronné en 1809.	65
Fragments d'une variante du morceau qui précède.	75
Notes et dissertations.	75
ÉLOGE DE PIERRE CORNEILLE.	151
Notes.	171
ESSAI BIOGRAPHIQUE SUR PIERRE CORNEILLE.	189
ÉLOGE DE LA BRUYÈRE.	225
Notes et dissertations.	275
De quelques jugemens portés jusqu'à ce jour sur le livre des Caractères.	294
ÉLOGE DE MONTAIGNE.	305
Variante. — Ancien exorde.	355
Notes et dissertations.	359
ORAISON FUNÈBRE DU MARÉCHAL BESSIÈRES, DUC D'ISTRIE.	379
Variantes.	411
DISCOURS PRONONCÉ A L'OUVERTURE DES COURS DE L'ATHÉNÉE DE PARIS, en 1825.	417
Variantes.	459
ESSAI SUR L'AMOUR ET SUR SON INFLUENCE MORALE.	485

ERRATA.

Page	Lignes	Au lieu de	lisez
9	12	d'un morale...	d'une morale.
58	22	tâche, ...	tâche.
128	5	l'Héloïse.	l'Héloïse.
507	22	l'acquis.	l'acquit.

